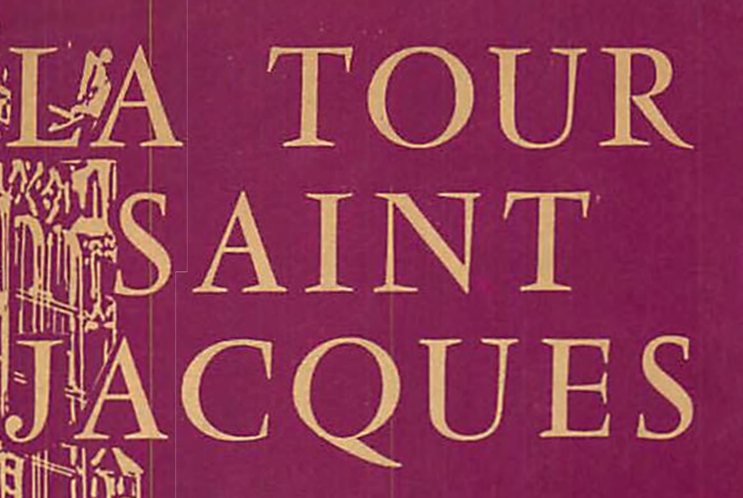


LA TOUR SAINT JACQUES

NUMÉRO SPÉCIAL

★

Gérard de NERVAL

★

« LOURDES »
de GRILLOT de GIVRY

★

BULLETIN de PARAPSYCHOLOGIE

13-14

LA TOUR SAINT-JACQUES

53, rue Saint-Jacques - PARIS (Ve)
(ODÉon 47-97)
C.C.P. « Tour Saint-Jacques » 13-033-51 Paris

Rédacteur en chef :
Robert AMADOU

Administration :
Jacques PÉRON

La Rédaction reçoit sur rendez-vous.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENTS

Un an (6 numéros)	France, Union Française ..		2.200 fr.
—	—	Étranger	2.800 fr.



Réassortiment pour MM. les libraires :
Librairie Saint-Jacques-Saint-Germain
53, rue Saint-Jacques - Paris (Ve)
(ODÉon 47-97)



Vente au numéro dans toutes les librairies.

Nos 13-14 JANVIER-AVRIL 1958

LA TOUR SAINT-JACQUES

H. ROUDIL
ÉDITEUR

MISE EN GARDE

Si vous ne croyez pas à l'esprit, vous croirez à la matière et aux esprits par-dessus le marché.

Ferdinand Brunetière.

GÉRARD DE NERVAL

Le 22 mai 1808, naissait à Paris le fils du docteur Étienne Labrunie et de Marguerite Marie-Antoinette-Laurent. Sur les fonts de l'église Saint-Merry, sa paroisse, l'enfant âgé d'un jour fut baptisé ; il reçut le prénom de GÉRARD *auquel il restera fidèle quand il aura abandonné son patronyme pour revêtir le nom éclatant de* NERVAL.

La naissance de Gérard de Nerval ! Il ne convenait point certes que notre revue manquât de célébrer son cent cinquantième anniversaire. Aux commencements de la vie de Gérard comme au terme tragique de sa carrière, de la rue Saint-Martin à la rue de la Vieille-Lanterne, la Tour admirable, vestige unique de l'ancienne église Saint-Jacques de la Boucherie, veille sur le destin du poète exemplaire qui lui portait une affection inquiète et interrogeait les figures animales qui, du sommet, défient Paris.

Le symbole est trop clair, il est trop généreux pour qu'il faille le mutiler en le disséquant. Éprouvons plutôt, ainsi que les pages suivantes nous y convient et nous y aident, les charmes efficaces de cette double rencontre. La présence de la Tour Saint-Jacques dans l'existence et dans l'œuvre de Gérard marque bien, par les multiples sens attachés à l'énigmatique édifice, les directions de l'aventure nervalienne, — ces directions mêmes où notre revue choisit de s'engager lorsqu'elle se place, elle aussi, sous l'égide du haut lieu et tourne vers Compostelle le regard du pèlerin.

Les curiosités de Nerval n'eurent pas d'autre objet que celui dont on s'efforce ici, peu à peu, de tracer l'histoire, de découvrir l'importance et d'exalter la richesse. A ceux qui associent en faisceau les recherches érudites, les réflexions des philosophes et les intuitions des artistes, à ceux qui guettent de tous côtés les mots de lumière, Gérard de Nerval peut-il ne pas apparaître l'un des plus sûrs témoins dont on souhaite écouter — écouter et scruter — les oracles ?

L'occasion de cet anniversaire était contraignante ; mais la contrainte intime était plus forte encore et La Tour Saint-Jacques *devait ce très modeste hommage au souvenir de Gérard ; elle devait ce cahier aux lecteurs de Nerval que notre unique ambition fut de rendre peut-être plus attentifs....*

R. A.

Robert KANTERS

Sur
une gravure imaginaire
de Meryon

J'ai souvent regretté que dans l'œuvre gravé de Meryon auquel M. Pierre-Jean Jouve vient de consacrer de belles pages dans son *Tombeau de Baudelaire*, ne figure pas, à ma connaissance, une Tour Saint-Jacques. Et je me suis souvent imaginé aussi qu'un des petits personnages que Meryon prodigue au pied du Châtelet, devant la Morgue, sur les ponts de la Cité, c'était Gérard de Nerval. Baudelaire, Nerval, Meryon ont pu se rencontrer dans le Paris des premières années 50. Mais ils se rencontrent certainement dans ce Paris dont le graveur visionnaire s'est dépêché de fixer l'image, promeneurs hallucinés en marche vers un autre monde, vers l'Orient de Gérard, vers l'Océan auquel aspire le triste cœur d'Agathe « moesta et errabunda » en marche surtout vers les au-delà d'eux-mêmes dont quelques-unes de leurs œuvres sont le pressentiment et dont la folie demain va leur interdire impitoyablement l'accès.

Bien que Meryon soit de treize ans le cadet de Gérard, c'est à peu près dans le même Paris qu'ils ont vécu, c'est de la même ville que leur génie prend le départ. Il y a bien dans l'art minutieux de Meryon un aspect documentaire et historique qui nous permet de reconstituer le décor autour de Nerval. Mais en est-il besoin ? L'œuvre de Nerval elle-même contient sa partie descriptive. Elle déborde Paris, elle va jusqu'à Meaux, jusqu'à Chantilly, elle s'attarde dans le Valois, est-il besoin de le dire, mais elle revient avec prédilection dans les *Promenades et souvenirs*, dans les *Petits châteaux de Bohême*, dans la *Main enchantée* partout, aux carrefours familiers du vieux Paris.

Puis, en même temps, il y a, et chez Nerval et chez Meryon, un sens très vif de ce que l'on pourrait appeler à la manière de M. Frans Hellens, la réalité fantastique. Les pierres de la grande ville pour l'un comme pour l'autre plongent en quelque sorte dans le passé, elles parlent une langue mystérieuse et silencieuse que nos deux artistes savent parfaitement traduire, elles nous

racontent non seulement des épisodes historiques « officiels » mais d'autres, plus anecdotiques, plus étranges, plus lourds. L'art de Nerval, l'art de Meryon (mais ici on pourrait ajouter, l'art de Balzac, l'art de Baudelaire) c'est l'art d'exprimer (au sens premier d'extraire la liqueur) les pierres de Paris. Une seconde géographie se dessine peu à peu (dont *mutatis mutandis* on retrouverait quelque chose aujourd'hui dans un livre comme *Enchantements sur Paris* de M. Jacques Yonnet), et cette fois elle nous intéresse directement, mieux elle nous entraîne derrière le décor des rues et des maisons.

Et il y a enfin ce que Meryon a vu : la mer avec ses navires et ses grands oiseaux s'étendant à quelque distance du collège Henri-IV, les figures nues et enroulées de la vérité et de la justice descendant dans le ciel de la rue de l'École de Médecine, et les vols terribles cavales, oiseaux, poissons géants qui traversent le ciel de la place de la Concorde pour attaquer le ministère de la marine. Ce sont des planches gravées après la mort de Nerval : mais quel lecteur ne tomberait d'accord que l'auteur d'*Aurelia* avait eu, lui aussi, accès à cet univers ?

Et peut-être sans trop d'artifice, pourrait-on en reprenant ces trois plans esquisser une situation littéraire de Gérard de Nerval. Il y a une œuvre de circonstance : on pense aussi bien aux *Élégies nationales* qu'aux plus faibles des poésies et qu'à toute la production journalistique et alimentaire (parfois inextricablement mêlée au reste). Dans un intéressant petit livre, une des rares publications suscitées par le cent cinquantenaire, M. Francis Dumont vient d'étudier très minutieusement *Nerval et les Bousingots* (la Table Ronde) c'est-à-dire l'aspect de poète engagé de Gérard de Nerval. Partie de l'œuvre dont l'intérêt historique ne rachète pas d'ailleurs la faiblesse littéraire : Nerval n'est pas de ce monde-là.

Mais il y a le Nerval de l'entre-deux mondes, le seul qui ait été reconnu et aimé pendant longtemps. C'est celui des grandes nouvelles, celui du Valois, voire celui qui, par ses traductions comme par ses parentés intimes, a été un agent de liaison avec le romantisme allemand. Toutes les qualités de légèreté et de charme de Nerval, tout le romantisme dont le chef-d'œuvre sera peut-être bien plus tard *le Grand Meaulnes* est ici mieux qu'en puissance. Et ce Nerval là continue à nous toucher, à nous faire suivre la pente de la rêverie.

Et puis le temps a marché et un troisième Nerval, le plus important, s'est dévoilé. Nous avons appris à déchiffrer les messages mystérieux, ceux des *Chimères* et ceux d'*Aurélia*. Et nous avons parfois tendance à ne plus considérer que ce Nerval là, celui qui a eu accès au monde des mères et des mythes. Les approches de la folie sont devenues les plus significatives

et nous nous attachons à suivre Gérard aussi loin que nous le pouvons, avec nos moyens, sans risquer de nous perdre sans retour comme lui mais avec une infinie reconnaissance pour l'explorateur courageux qu'il a été d'un « no man's land » de la littérature — c'est-à-dire d'une région qui n'est pas de l'homme ou seulement de l'homme. C'est l'entrée de Nerval le nyctalope, comme dit Daumal. Et en même temps, de l'enfant plongé trop jeune dans la bibliothèque d'Antoine Boucher au traducteur des deux *Faust*, à l'auteur du *Voyage en Orient* et à l'auteur des œuvres les plus profondes, l'unité se refait par les grandes profondeurs. Il y a dans ce que nous tenons pour des écrits de Nerval une part de compilation hâtive, même et surtout en ce qui concerne les doctrines ésotériques. Mais l'ésotérisme de Nerval n'en est pas moins réel, même s'il n'a assimilé qu'imparfaitement les pages qu'il copiait en hâte. Toutes les grandes études nervaliennes récentes : celles de Béguin, de Richer, de Le Breton, de Marie-Jeanne Durry me paraissent constituer des éléments précieux pour une biographie intérieure de Nerval que nous commençons à entrevoir, que nous pourrons bientôt reconstituer en grande partie et qui fera peut-être de lui une figure dominante du romantisme et du post-romantisme européens.

Et c'est cela que la gravure imaginaire de Meryon me paraît rassembler. Elle seule peut minutieusement reconstituer à la fois l'aspect de la pierre et le sens du monument, l'aspect du ciel et le sens des signes qui y sont inscrits. Si cette gravure d'une Tour Saint-Jacques dans la lumière d'une aube de janvier reste imaginaire c'est, croyons-le, parce que Meryon n'a pas eu le temps de la graver, mais je serais bien étonné s'il ne l'avait point vue, avec les yeux du nyctalope lui aussi. Et si à l'aube du 26 janvier 1855, rue de la Vieille-Lanterne, au pied de la Tour Saint-Jacques, Gérard de Nerval rend l'esprit, ce n'est peut-être pas non plus l'effet du hasard : ou du moins c'est un hasard que tout nécessitait puisque Nerval qui avait beaucoup marché, qui avait été très loin, n'ignorait certainement pas que la Tour Saint-Jacques est le point de départ d'un chemin, qu'elle est, en un sens, une porte pour sortir de Paris.

PARIS

Vous êtes bien bêtes à Paris, même les plus forts — d'abord d'y rester, ensuite de ne pas croire qu'on en sorte.

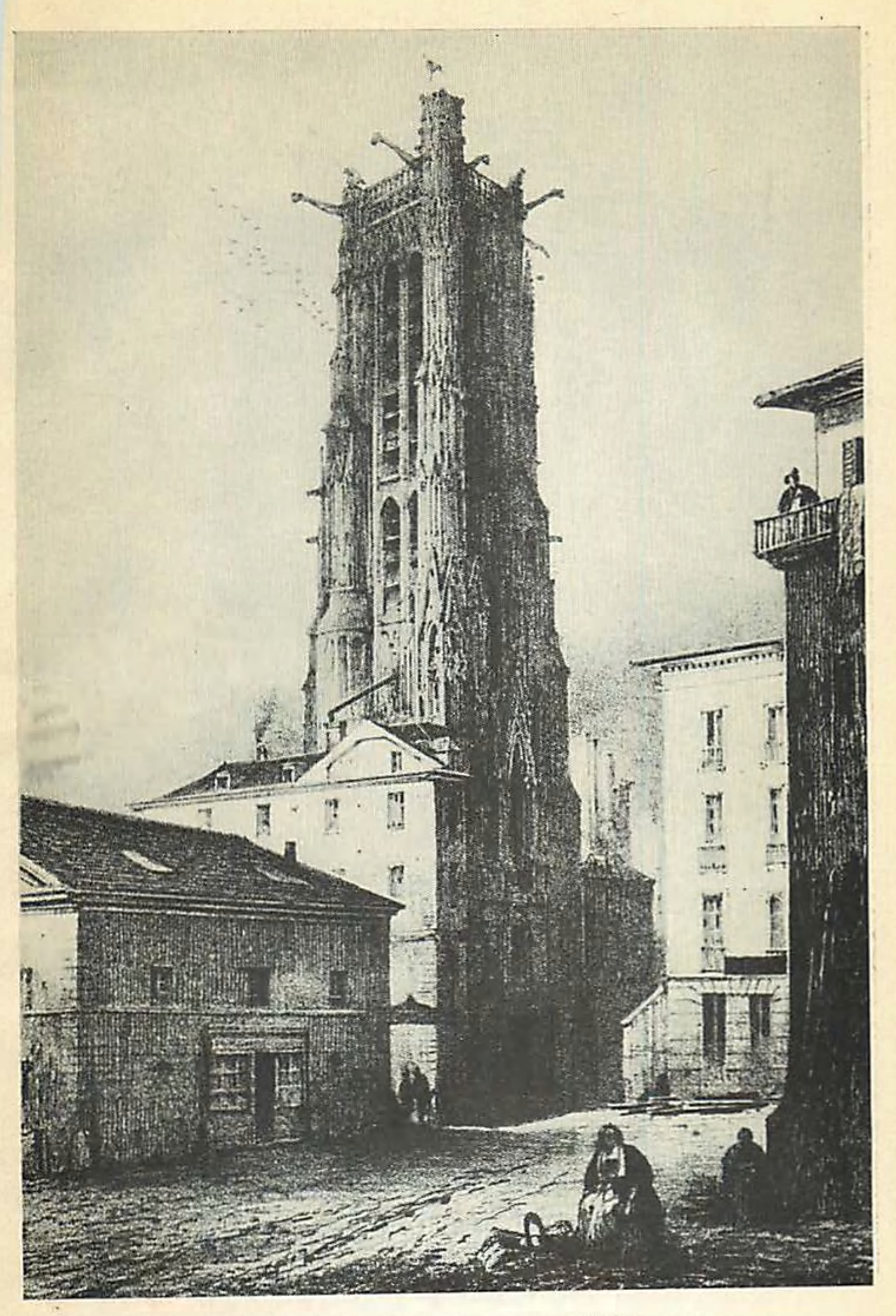
Gérard DE NERVAL.

Max-Pol FOUCHET

Nerval et le dessein du XIXe siècle

Gérard a dix-neuf ans lorsque William Blake meurt en Angleterre, vingt-quatre ans lorsque le Père Enfantin et ses disciples descendent de Ménilmontant, sous les huées de la foule, vers le tribunal où s'instruira leur procès. Connut-il l'œuvre de Blake ? En fut-il averti au cours de ses trois voyages en Angleterre ? L'œuvre de Blake demeura longtemps sous le boisseau, il fallut attendre Swinburne pour qu'elle en sortît. Mais le siècle de Nerval s'ouvre ainsi sur une orageuse dénonciation de la Loi, tenue pour coupable d'enchaîner l'imagination et « d'interdire à l'homme de connaître les secrets ». Le poète de *l'Évangile Éternel* condamnait la Loi — et Jéohvah — mais non pas le Christ, qui se confondait, dans sa pensée, avec l'imagination poétique. Blake attirait l'attention de ses contemporains sur la nécessité de nouvelles cosmologies. Le Père Enfantin, lui, n'allait pas si loin, il n'y a pas de commune mesure entre les deux hommes — mais comment un esprit jeune ne se serait-il pas intéressé à cette tentative pour une société plus harmonieuse ? Cette tentative se nimbait, en dépit des calomnies, de pureté morale, et la recherche de l'idéal « couple-prêtre », où revivait le mythe d'Isis et d'Osiris, avait de quoi plaire à un cœur douloureux. Nerval, quoi qu'il en soit, est un témoin de l'effondrement de l'ordre traditionnaliste comme des efforts tentés pour le remplacer. Il voit que les cadres normatifs, à l'intérieur desquels l'homme trouvait naguère sa définition ne sont plus que vestiges ruineux, ossatures vermoulues, lambeaux à un monde énervé.

Et l'homme lui-même ? Il allait, hier encore, d'un sensible différencié à un sommet divin. Une telle architecture ne soutient plus les Français au début du XIXe siècle, la clé de voûte manque. Qu'avait-donc été le siècle précédent ? Le théâtre d'une lutte intestine, d'une révolution de palais : la Raison contre la Raison, celle des Encyclopédistes contre celle de l'Ancien Régime, celle-ci chassant celle-là. Rien de plus. L'héritage était maigre. Ou plutôt : il l'aurait été, si le XVIIIe siècle n'avait aussi porté



La tour Saint-Jacques en 1839.

(Photo B. N.)

Nerval a lu les quatre tomes de l'*Œdipus Ægyptiacus* de Kircher, les neuf volumes du *Monde primitif* de Court de Gebelin, et la *Bibliothèque Orientale* d'Herbelot de Molainville, et le *Traité de la réintégration* de Martines de Pasqually, et le *Traité sur la vie de l'homme et l'homme posthume* de Devismes de Valgay. Jacob Böhme, Jacques Cazotte, Quintus Aucler, Emmanuel Swedenborg, peuplaient sa rêverie, Gœthe et Dante étaient à son chevet. Tant de noms à citer, si l'on voulait être complet ! « La peinture et la poésie » — dit-il — « vivent surtout de ces grands problèmes où l'esprit de l'homme interroge avec terreur les traditions primitives. »

Nerval fut-il toujours un lecteur consciencieux ? On hésite à l'affirmer. Sans doute les religions antiques, la tradition mystique juive, « la divine Cabale qui lie les mondes » lui sont-elles plus que familières. Pour le reste, que d'à-peu-près, parfois d'erreurs... Mais quoi ! Nerval n'est pas un cuistre. S'est-il jamais targué d'être un « initié ». A la façon d'un jeune homme, il semble avoir plus « dévoré » que lu. Et il lisait pour se lire. Ses lectures, il les brûle en soi. C'est le bois dont il nourrit son feu, qu'il jette au brasier de lui-même. Qu'allait-il chercher dans l'amas d'écriture des alchimistes, des mages, des kabbalistes, des docteurs hermétiques, dans les textes sacrés, dans l'inextricable forêt où l'imposture se greffe sur la vérité, l'épiphyte sur le tronc lumineux ? Il leur demandait — nous le savons — l'amour, l'innocence, l'unité. Autrement dit : la solution des problèmes qui l'accaparaient, la solution de Nerval lui-même. La transformation — (la guérison, selon Paracelse) — du métal en or, — soit : la transmutation de la réalité psychique en vérité spirituelle. Les voies de la connaissance étaient celles de la métamorphose.

Toute magie véritable se refuse à se fondre et confondre dans le mystère. Loin d'en accepter la vagabonde liberté, elle le veut saisir, contraindre, réduire. Ainsi de l'amulette, du talisman, du pentacle, du signe, où, sous le dehors le plus bref, un maximum de forces se concentre, la libération de ces forces exigeant une préalable incarcération. Ainsi de l'image en poésie, magique dans la mesure où elle regroupe le monde épars : « Trouver l'infini dans le fini ! » La formule baudelairienne enseigne assez la voie poétique : elle s'écarte de la confusion ; rejoindre l'infini par l'infini ne serait que tautologie. De même, ce qui frappe, dans l'œuvre de Nerval, c'est la défense de se laisser éblouir, aveugler par l'illumination, quelles que soient la clarté de l'éclair et la profondeur de la nuit. Il ne cède pas à la magie noire. Il ne vend pas son âme au diable. La magie dont il relève est blanche : elle réclame du poète un constant exercice spirituel, une ascèse vigilante, une domination soutenue jusqu'à la limite de l'énergie.

Gérard mérite, lui aussi, d'être jugé « comme un parfait chimiste et comme une âme sainte ». Albert Béguin a montré, comment on passe, dans *Aurélia*, du rêve subi au rêve dirigé, du sentiment d'une faute au salut personnel et au salut de tous, du destin privé à la connaissance du destin de l'humanité.

L'œuvre de Nerval peut paraître, à quelque regard inattentif, composite, voire disparate. En fait, elle est fermée sur elle-même, à la façon d'une cornue ou d'un alambic : « *Je me nourris de ma propre substance et ne me renouvelle pas* », confie Gérard à Georges Bell. Elle se présente comme la série d'opérations au terme desquelles un corps nouveau doit naître de la fusion de plusieurs, un corps non plus polymorphe, mais unifié, pur, inaltérable. L'expérience se poursuit sans répit devant nous, d'un texte à l'autre. Cette transmutation lie les chroniques d'*Angélique* aux transparents indices de *Sylvie*, aux commentaires d'*Isis*, aux visions d'*Octavie* et *Pandora*, aux révélations d'*Aurélia*. La fièvre s'accroît, la flamme s'exhausse, le pyrée s'intensifie. Nous approchons de la pierre philosophale. L'alchimie de Nerval ? Elle est ici. Nous sommes dans un univers d'archétypes perdus, qu'il nous faut ou réinventer ou retrouver. Peu d'hommes comme Gérard l'ont compris.

GÉRARD DE NERVAL A LA TOUR SAINT-JACQUES

En 1855, Paul Lacroix écrivait du *Nicolas Flamel* de Gérard de Nerval ces lignes auxquelles est bien due notre attention :

« *On remarquera, en lisant ces curieux fragments, que le drame se passe dans la tour Saint-Jacques, près de laquelle Gérard de Nerval est mort d'une façon si tragique et si mystérieuse. Nous nous rappelons que le poète avait conçu pour cette tour une espèce d'amour et de fanatisme ; il la visitait souvent, il y pensait sans cesse ; il se préoccupait de découvrir le véritable sens des animaux symboliques qui la surmontent.* »

C'est donc en juste connaissance de cause que les amis de Gérard ont choisi le square de la Tour Saint-Jacques pour y élever, cette année, un monument d'inspiration romantique où les quatre premiers vers d'*El Desdichado*, gravés dans la pierre, sont surmontés par la reproduction en bronze du célèbre médaillon de Jehan Dusseigneur.

Jean RICHER

Compléments au Tarot de Nerval

« ... j'en suis sorti et je ne souhaite à personne de passer par les mêmes épreuves... »
(NERVAL à son père, 22 octobre 1853.)

La fréquente réapparition des images du Tarot dans l'œuvre de Gérard de Nerval s'explique avant tout par le fait que ces grandes images s'identifient à certains archétypes de l'inconscient. Avant même de connaître le Tarot par l'étude du tome VIII du *Monde Primitif* de Court de Gebelin, le poète avait déjà probablement rencontré certaines de ces figures significatives dans ses rêves ou ses rêveries à l'état de veille. Mais un passage inédit du *Prince des Sots*, que nous publions ci-après montre qu'il s'est, très tôt, intéressé à l'origine des jeux de cartes (ces pages ne sont pas postérieures à 1838 et peuvent remonter à 1833).

Nous ne voulons pas faire figurer ici la suite des XXII Arcanes majeurs du Tarot, tels qu'ils paraissent presque tous dans l'œuvre de Nerval. On pourrait croire, en effet, à un jeu entaché de parti-pris et d'arbitraire. Nous nous contenterons donc de donner quelques compléments à ce que nous avons indiqué précédemment sur ce sujet, en nous limitant à des citations de textes en prose, de sens incontestable.

Rappelons toutefois que l'étude du sonnet *El Desdichado* a permis à M. G. Le Breton [1] de mettre en évidence la série des Arcanes XV (*Le Diable*), XVI (*La Maison-Dieu*), XVII (*L'Étoile*), XVIII (*La Lune*), XIX (*Le Soleil*). Depuis, nous nous sommes efforcé de montrer que ce poème était, pour une large part, la transcription du thème natal de Gérard, et que c'était donc là surtout le sens astrologique des Arcanes qui importait [2]. On sait encore que le sonnet *Artémis*, en relation avec l'Arcane XIII (*La Mort*), comporte un sens astrologique [3].

1. *Fontaine*, 1945.
2. « Le luth constellé de Nerval », *Cahiers du Sud*, n° 331, 1955.
3. Voir notre *Nerval et les doctrines ésotériques*, 1947, pp. 111 et suivantes.

Certaines images reparaissent chez Nerval avec une fréquence telle qu'on est conduit à s'interroger sur leur signification profonde. De ce nombre nous semble être celle du chariot ambulant des comédiens du *Roman comique* de Scarron, qui prend un sens nouveau, si on la met en relation avec l'Arcane VII, *Le Chariot* (ou l'Initié). Voici une allusion qu'on relève dans le chapitre XXII du *Prince des Sots* :

« [...] — Sous le prince des sots et bien longtemps encore après lui, les comédiens roulaient par le monde sur un prosaïque chariot, avec leur poétique accoutrement, les vices d'une mauvaise éducation, et toutes les vertus d'une bonne nature, c'est-à-dire, unis entre eux par une intimité poussée jusqu'au dévouement le plus fraternel, quoique se jalousant dans leurs facultés artistiques qui n'ont, selon eux, pas d'égales ni de rivales !... Chez la cabote, il y a quelque chose en sus, dont nous ne nous occuperons pas... il y a la jolie femme !... le théâtre est un beau cadre à portrait.... »

Par la suite, le thème reparaîtra dans la dédicace des *Filles du feu*, incorporé à une citation d'un fragment de ce roman ébauché de *l'Illustre Brisacier*, qui aurait été un frère du *Capitaine Fracasse* :

« ... Me voici encore dans ma prison, madame ; toujours imprudent, toujours coupable à ce qu'il semble et toujours confiant, hélas ! dans cette belle *étoile* de comédie, qui a bien voulu m'appeler un instant son destin. l'Étoile et le Destin : quel couple aimable dans le roman du poète Scarron ! mais qu'il est difficile de jouer convenablement ces deux rôles aujourd'hui. La lourde charrette qui nous cahotait jadis sur l'inégal pavé du Mans a été remplacée par des carrosses, par des chaises de poste et autres inventions nouvelles. Où sont les aventures désormais ?... Ainsi, moi, le brillant comédien naguère, le prince ignoré, l'amant mystérieux, le déshérité, le banni de liesse, le beau ténébreux, adoré des marquises comme des présidentes, moi le favori, bien indigne de madame Bouillon, je n'ai pas été mieux traité que ce pauvre Ragotin un poéterau de province un robin !... »

On notera, d'ailleurs, la présence sur le chariot de l'Étoile de l'Arcane XVII ! et on comprend l'attachement de Gérard à une image dynamique, qui signifiait pour lui que la vie est un voyage et une comédie.

Nous croyons aussi que la nouvelle des *Filles du feu*, *Octavie* a été artificiellement « recomposée » par Nerval autour de l'*Arcane VIII*, *La Justice* (qui représente le signe de la Balance). Cette nouvelle repose sur les souvenirs combinés des deux séjours en Italie de Gérard : 1834-1843. Ces deux dates s'équilibrent et le total de chacune d'entre elles vaut 16 = 8 × 2.

L'Arcane VIII est la Balance, d'où le titre Octavie... c'est ainsi que souvent (trop souvent, sans doute), fonctionnait l'esprit de Gérard [4]!.

Nous reproduisons une partie du chapitre VII du *Prince des Sots*, intitulé « Charles VI en démence (ou les Astrologues) » [5] Autant que par la Chronique du Religieux de Saint-Denis, ce chapitre semble avoir été inspiré à Gérard par la figure de l'Arcane XVIII du Tarot, dit de Charles VI, conservé au Cabinet des estampes de la Bibliothèque Nationale, et qui représente précisément deux astrologues se livrant à leurs calculs.

Par une curieuse transposition littéraire, le poète semble avoir vu aussi une allusion à cet Arcane dans le chant XXXIV du *Roland furieux*, qui raconte le voyage d'Astolfe allant rechercher dans la lune la raison perdue du Paladin Roland. Dès 1841, il s'est identifié à Astolfe (et, implicitement, à Roland !) : « ... ma raison dormirait-elle dans quelqu'une des bouteilles aqueuses de M. le Dr Blanche ou de Madame Blanche, qui sont des astres fort semblables à la lune et au soleil ? » (Lettre à Delphine de Girardin, 27 avril 1841). Par la suite, l'Allemagne deviendra pour lui l'équivalent terrestre de la lune : « ... Cette bouteille que je suis allé chercher dans la lune à l'imitation d'Astolfe, et que j'ai fait rentrer, j'espère, au siège habituel de la pensée. » (Dédicace des *Filles du feu*). Il nous a donc paru intéressant de reproduire à ce propos une vignette d'un ami de Gérard, Célestin Nanteuil, où l'on voit Astolfe sur la lune, où sont tous les objets perdus sur la terre. Il est en compagnie de saint Jean l'Évangéliste, qui tient à la main le précieux flacon [6]. Enfin nous citons plus loin un passage d'*Aurélia* qui renvoie nettement à l'*Arcane XVIII*, représentation du signe du Cancer, porte d'entrée des âmes en provenance de la sphère de la lune, suivant la tradition pythagoricienne et gnostique.

Aux deux textes du *Prince des Sots* déjà mentionnés, nous joignons un relevé des grandes images spirituelles du Tarot qui apparaissent dans *Aurélia*. Établi il y a quelques années, il nous a facilité l'étude de l'itinéraire intérieur, réel ou supposé, décrit par Gérard. Il est probable que certaines images, retenues pour leur valeur poétique propre, ne décrivaient pas une expérience vécue. Nous nous sommes efforcé, ailleurs,

4. Nous avions fait allusion à ce point dans une note : « Souvenirs et mythes dans *Les Filles du feu* » qui figure au début d'une édition des *Filles du feu*, préfacée par R. Dumesnil, Bordas, 1948.

5. Jusqu'à présent, ce texte n'avait été publié que dans les *Nouvelles Littéraires*, du 26 janvier 1950.

6. Éd. de *Roland furieux* illustrée par Tony Johannot, Baron, Français et Nanteuil, 1844.

de montrer l'identité des thèmes fondamentaux dans *Aurélia* et dans *Sylvie* [7].

Il est très probable que Nerval a eu presque toujours conscience du rapprochement entre les images qu'il décrivait et les Arcanes. Sans cela, sans aussi des connaissances précises en ce domaine, il n'aurait pu leur attribuer dans chaque cas une signification spirituelle correcte [8].

Nous pensons que Gérard de Nerval s'est toujours comporté en poète, en artiste, utilisant l'occultisme pour donner à son œuvre originalité et profondeur. Refuser systématiquement de faire appel à l'alchimie, à l'astrologie et au Tarot pour expliquer Nerval, c'est se condamner à rester sur le seuil de l'œuvre, à n'en expliquer, de l'extérieur, que des bribes et des fragments, au moyen de la biographie ou d'autres textes parallèles. Chose plus grave, c'est refuser à cette œuvre toute cohérence interne, autre que biographique.

Gérard n'a pas cherché des images seulement dans le Tarot : il a mis à contribution tous les répertoires de symboles qu'il a pu trouver. Pour nous borner aux ouvrages qu'il cita lui-même, mentionnons l'*Œdipus Ægyptiacus* de Kircher, le *Dictionnaire mytho-hermétique* de Dom Pernety, les *Religions de l'Antiquité*, traduction de la *Symbolique* de Creuzer.

Nous espérons pouvoir rassembler prochainement dans une étude d'ensemble nos déductions sur la genèse de l'œuvre de Nerval, et faire part d'un certain nombre de remarques concernant *Les Chimères*. A la fin de sa vie, dans la prose d'*Aurélia*, Gérard a pu capter quelque chose des prestiges du rêve. Pourquoi, écrivant en vers à la même époque, se serait-il mis soudain à balbutier au milieu d'une débauche d'images éclatantes ?

Ce prétendu fou n'écrivait pas pour ne rien dire. La suprême tentative de ses dernières années fut de s'efforcer de ne publier que des pages et des poèmes ayant à la fois signification individuelle intense et portée universelle. De là son recours aux grandes images qui sont le bien commun des poètes et des rêveurs, et à la langue universelle des analogies et des correspondances.

Jean RICHER.

7. Voir « Nerval et ses fantômes », *Mercure de France*, juin 1951 et : « Le voyage intérieur de Nerval », en tête d'une sélection des *Œuvres*, Club français du livre, 1952.

8. Nous ne croyons pas qu'on puisse *dans le cas de Nerval*, supposer le recours à un « guide intérieur » se substituant à toute information livresque. Tout nous montre que c'est surtout dans les bibliothèques que le poète s'instruisait.

LE PRINCE DES SOTS [1]

I. LE JEU DES CARTES.

(LES CARTES)

Quand il mourut, il n'avait pas un liard:
Et comme perdre était chez lui coutume,
S'il a gagné paradis, on présume
Que ce doit être un grand coup de hasard.

Quand on ouvre nos annales, on y voit que nos seigneurs hautains et fainéants, ne sachant guère que tourmenter leurs vassaux, boire et se battre, étaient des joueurs effrénés ; ils bravaient impunément la décence dans leurs amours et les lois dans leur rapacité.

Nous pourrions remonter bien avant dans les siècles pour y trouver le germe de la manie du jeu qui, devenue passion au XVᵉ siècle, ne connaissait plus de frein ni de bornes ; nos pères, gémissant sous le joug féodal, occupés à se substanter, n'avaient ni le temps ni l'argent nécessaire pour se livrer à ce plaisir. Or, toutes les lois portées en France contre la fureur du jeu, ne l'étaient qu'en regard des grands seigneurs qui s'en moquaient.

Sous les premières races de nos rois, on ne jouait qu'aux dés et pour le dire en passant, le frère de Saint Louis jouait aux dés, sans égard aux ordres réitérés de ce prince vertueux. Du Guesclin lui-même perdit au jeu de dés tout ce qu'il possédait, et sans les libéralités de Charles V dit le Sage et le Riche, le vainqueur des Anglais serait mort pauvre et ses héritiers mal nantis.

Louis d'Orléans aimait autant le jeu que les femmes et, dit l'historien Froissart : « Il se mettait volontiers en peine pour gagner l'argent de Charles VI son frère avant que la folie l'eût visité... »

Mais lorsque le jeu de cartes pour amuser le roi fut inventé, on vit peu à peu, et comme par enchantement, surgir de ce *quatuor* de rois, de dames, de valets, d'as et des divers points qui en forment le complément une infinité de combinaisons qui en répandirent l'usage en hauts et bas lieux... Et par bas lieux, nous n'entendons pas dire chez le peuple mais chez les grands réunis dans des espèces de tripots, dont le plus renommé sous le règne de Charles VI fut

1. C'est ici le début du chapitre XXI du *Prince des Sots*, manuscrit inédit de la Bibliothèque Bodmer que nous publierons prochainement. — Nous en avions établi le texte dès 1948. — Il s'agit d'un roman ébauché.

l'hôtel de *Nesles* dont parle le manuscrit d'Eustache Deschamps, hôtel fameux par de sanglantes catastrophes. Plusieurs joueurs y perdirent la vie, d'autres l'honneur, plus cher que la vie, dit le manuscrit.

Cet hôtel n'était pas ouvert à tout le monde, comme ceux qui furent connus plus tard, sous le nom de *Gèvres* et de *Soissons :* il n'était fréquenté que par les personnages les plus transcendants et les plus opulents... Le jeu de cartes ne confondit pas d'abord toutes les conditions.

Lorsque Jean de Bourgogne entra dans la salle de jeu de l'hôtel Saint-Pol, le jeu avait presque cessé. Sous la parole des trois oncles du roi qui firent observer qu'il était de la dernière inconvenance de se disputer dans le palais du roi, chacun comprenant la gravité de cette observation, s'était récusé ; on ne misa plus. La conversation se fit jour peu à peu au travers des lèvres qui s'injuriaient l'instant d'avant au sujet d'un coup paraissant légal aux gagnants et illégal aux perdants, comme toujours cela a lieu entre joueurs.

[Le duc Jean vit en entrant dans la salle et dans les positions les plus horizontales, autour d'une] [2] table spacieuse, face à face d'une coupe d'hypocras ou de vin épicé, ses partisans et ceux de son cousin. Les liqueurs avaient remplacé les cartes éparses sur un tapis vert... Quelques vases se couronnaient d'une pétillante auréole de mousse champenoise et la causerie était assez animée sur toute la ligne. Les répliques s'enfilaient à la suite les unes des autres comme dans un engrenage. Les réponses heureuses sautillaient, passant de bouche en bouche, ça et là, dans le dialogue, des réparties sensées ou folles excitaient la réflexion profonde ou le rire fou ! Le parlage était devenu général ; les mots et les phrases coulaient plus rapides ; les saillies jetées, prises et reprises comme une place d'assaut, tournées et retournées pour trouver le défaut de la cuirasse, allaient se commentant, s'éclaircissant, faisant boule de neige et finissant par se précipiter de toutes les lèvres comme un torrent, comme une cascade. Alors, la discussion éclatait, secouant ses interpellations *ex abrupto* ou se réfugiant *in extremis* sous l'armure des restrictions et des explications ; quelquefois un orateur, s'accoudant sur la table, déroulait le long fil de quelque histoire mystérieuse ou désopilante, au milieu des vivats de l'auditoire. [...]

2. Membre de phrase barré.

II. CHARLES VI EN DÉMENCE.

(Les astrologues [1])

Oui, la Lune peut donner à ceux qu'elle
[aime
La gloire des héros et la pourpre suprême
Changer en conquérant un lâche, un butor
Transformer le plomb vil en argent ou
[en or.

Non loin de l'hôtel Saint-Pol, décoré du nom de maison de plaisance en regard du palais des Tournelles et de la forteresse qui l'avoisinaient, car la Bastille n'était pas seulement garde-trésor mais devait servir de défense à Paris, non loin de là se trouvait construite une forte muraille vers le nord, protégeant les faubourgs s'étendant depuis la porte Saint-Denis jusqu'à l'Arsenal. Chacun des angles de l'hôtel Saint-Pol avait un donjon, un avant-corps de logis dans lequel on pénétrait par une porte basse en fer massif. Des portes semblables fermaient l'escalier des quatre étages ; les salles comprenaient trois petites pièces pratiquées dans trois tourelles ; la quatrième, beaucoup plus large, avait des murs de trois mètres d'épaisseur. C'était dans cette tourelle que la chambre du roi était située. Cette chambre poudreuse, mal tenue, presque sans meubles hors un grand lit de forme antédiluvienne, entouré de rideaux à grands ramages, était attenante à la chambre à coucher de la reine. Rien n'était plus élégant que cette petite pièce, sanctuaire intime d'Isabeau de Bavière. Une tenture à personnages et des meubles en ébène sculpté, un prie-Dieu du même bois, un Christ en ivoire, une vierge en marbre et un beau portrait de son père Étienne II, comte palatin du Rhin, peint par un artiste flamand.

Sur la large couche du roi, à colonnes torses, au dossier à ailerons gothiques, occupant seul la moitié de la chambre, un appartement, pour ainsi dire, dans un autre appartement, on avait étendu Charles VI, ne donnant aucun signe de vie apparente. Le chambellan Savoisy et le secrétaire Chartier l'avaient porté à travers les décombres de l'incendie jusque dans cette chambre où tous ceux de la cour n'ayant reçu aucune blessure les avaient suivis, se lamentant au milieu des lamentations du duc d'Orléans, cause innocente de la mort de son frère, ne pensant point qu'il en réchappât. Au milieu de la consternation générale, un valet vint annoncer à Isabeau de Bavière, qui se tenait au chevet du

1. Chapitre VII du *Prince des Sots.*

lit de son époux, que le médecin du roi n'étant pas encore arrivé, celui de monseigneur le duc de Nevers, Me Jehan Coquerel, demandait à être introduit.

« Approchez, approchez, s'écria Bourgogne. Voyez donc, maître, l'état où en est le roi notre sire... »

Tout le monde s'écarta du tour du lit pour laisser approcher le docteur. Me Coquerel, comme tous ses pareils à cette époque, était bouffi de suffisance autant que d'ignorance ; le tout abrité sous les mots latins incompris du grand nombre. Il était couvert d'un costume de nécromancien aidant beaucoup au prestige de l'art qu'il professait. Me Coquerel était long de taille et de jambes, court de cuisses et gros de ventre, il avait un visage ovale, orné d'une barbe de bouc, le front déprimé, l'œil vif et le verbe criard, il se démenait comme un Basque atteint par ce malaise que par onomatopée la Navarre appelle : *tirrinteria,* malaise habituel aux *choliqueux,* dit Froissart...

— On m'a tout dit, répondit-il à Jean sans Peur, son seigneur suzerain. Nous allons pratiquer une saignée et voici un médicament qu'il faut faire bouillir dans de l'eau que le roi boira au sortir de son évanouissement.

A peine avait-il remis le médicament à Mme la duchesse de Bourbon, qui voulut elle-même faire preuve de zèle en vidant la poudre dans un vase que la duchesse de Berry lui tendit en même temps que Mme la duchesse d'Anjou y versait de l'eau et que les trois ducs, leurs maris, attisaient le feu dans la vaste cheminée en s'époumonant et faisant office du soufflet inconnu encore, qu'on annonça Me Guillaume Harsely, médecin du duc d'Orléans. Les deux praticiens en présence étaient le chien et le chat ! L'antipathie régnant entre leurs maîtres respectifs s'était infiltrée jusqu'à eux ; ainsi le fluet et maigre Harsely, desséché s'il en fût, n'ayant que la peau sur les os, une tête chevelue comme celle d'Absalon et un faciès à lame de rasoir, dont le nez prédominant supportait une paire de lunettes grossièrement travaillées et vacillant au bout de son nez, s'écria, en voyant Coquerel :

« Oh ! oh ! qu'est-ce que je vois ! Qu'est-ce que c'est ? Maître Coquerel ici ! avec sa lancette et sa boîte d'onguent ! Que le grand Averroès me soit en aide !

— Maître Guillaume, je suis arrivé avant vous et je crois que vous ne désavouerez pas les moyens que j'emploie : toute maladie, selon Hippocrate, ne provient que du dérangement d'équilibre des fluides ; ici, la face rouge annonce qu'il y a inflammation et engorgement du sang et, dans ce cas, il faut évacuer ce liquide par une saignée *usque ad deliquium* selon l'illustre Galien, et faire usage des médicaments rafraîchissants et délayants.

— Galien en a menti par la gorge !

— Galien en a menti ?

— Ton Galien est un gueux, un jacques, un maillotin !

— Ah ! brigand, que dis-tu ?

— Et Hippocrate aussi !... »

Les deux docteurs allaient se prendre aux cheveux lorsqu'on leur fit observer que le roi avait besoin de leurs secours, mais ils étaient tellement courroucés qu'il fallut se placer entre eux pour les empêcher de se joindre. Ils criaient également :

« Laissez, laissez donc, croyez-vous que mes arguments ne vaillent pas les siens ? et ils se montraient les poings fermés comme deux boxeurs anglais.

— Traiter Hippocrate et Galien de jacques, de maillotins, qui sont les ennemis du roi, des révoltés, des brise-trône !

— J'ai voulu dire que leur médecine était bonne seulement pour le peuple, ne se composant que de drogues communes et de saignées que les barbiers font dans les halles et les étuvistes dans leurs étuves : un pareil traitement ne convient point à une personne de sang noble, encore moins de sang royal !... A de tels malades, il faut des remèdes précieux comme du vin mêlé de poudre d'argent, *vinum argentatum*, ou bien une dissolution de fortes chaînes d'or et mieux encore de vrais diamants, ainsi que le recommande Chauliac, ou quelque application de pierres constellées *gemmæ constellatæ* en nombre impair. »

Cet étalage de phrases vides d'idées mais sonores de mots latins obtenait l'approbation de tous ces nobles dont il flattait l'amour-propre et la vanité. Le cœur de l'homme est une énigme qui défie la sagacité de l'observateur le moins crédule et qui a le plus médité sur cette maladie s'appelant le préjugé de caste ; contagion, épidémie s'attachant comme une lèpre à l'esprit humain, le plongeant peu à peu dans une erreur profonde parce que, dans tout préjugé, il y a un fond de vérité que l'orgueil vicié fausse et se persuade contraire à ce qu'il devrait être...

Dans cette circonstance ce fut si vrai que non seulement tous les nobles entourant le lit de douleur sur lequel gisait, comme un cadavre, le roi le plus puissant de la chrétienté, oubliaient le monarque pour écouter l'érudit et s'écrier :

« C'est naturel ! Voilà la belle, la vraie médecine et non celle des manants et des vilains. »

D'Orléans, malgré son affliction, approuvait de la tête. Le seul Bourgogne ne disait mot, ne faisait geste. Dès ce moment Harsely avait gagné sa cause. Coquerel n'avait qu'à reprendre sa boîte à onguent, rentrer même sa lancette, saluer et sortir quand Anasthase Rugiero, astrologue et médecin de Charles VI, parut sur le seuil de la porte.

Rugiero était un Milanais grand, gros et fort, au visage pâle et plein, à la barbe noire et touffue et à la démarche imposante.

« Maître Harsely, dit-il, j'ai entendu votre thèse et je l'affirme de ma vieille expérience, mais toutefois en ayant égard à la conjonction des astres. Chassez d'ici cet âne galénique qui n'est bon qu'à traiter des animaux et des serfs. Il désignait Me Coquerel.

— Moi un âne ! Moi qui sait la *dirimancie*, la *calomancie* et la *cronomancie*... Que Dieu sauve le roi ! *Vivat rex ! vivat rex ! vivat rex !* »

Il disparut criant ainsi « Vive le roi ! » jusqu'au milieu de la rue où le peuple l'entoura, l'interrogea et prit fait et cause pour son système médical, plaignant le roi d'être livré aux mains de ceux que Coquerel appelait des charlatans. Et le peuple se groupa, s'amoncela, puis se répandit comme les flots dans les rues avoisinant l'hôtel Saint-Pol, murmura contre d'Orléans le fratricide et son médecin l'empoisonneur !... Les murmures allaient croissant, s'enflant, menaçant, tandis que les deux astrologues, avant d'administrer leur médicament au malade, étaient venus sur la balconnade consulter les astres :

« Voyez-vous, disaient-ils à d'Orléans qui les avait suivis, inquiet d'une consultation de laquelle dépendait la guérison de son frère, voyez-vous monseigneur, le *Lion* est en opposition au *Verseau* à la distance d'un *trina*, en *décadence* du *zodiaque !* »

Mais le duc frappé tout à coup des rumeurs populaires s'élevant par gradation de la rue et montant jusqu'à lui, leur répondit :

« Mes maîtres, regardez à la terre et non au ciel. Qu'est-ce que tous ces gens amassés en désordre, portant torches et flambeaux, qui vont et viennent, se croisent, se heurtent dans les rues de Paris ? »

Et avant la réplique à sa question, un cri formidable échappa de la foule, remplit l'air de vociférations :

« Le roi ! le roi !... On a tué le roi !... Trahison !... C'est Louis d'Orléans qui l'a meurtri ! A mort Louis d'Orléans ! »

A cette menace, à ces vociférations, les astrologues, craignant quelques projectiles, se déclarèrent satisfaits de leur inspection céleste et vinrent prodiguer leurs soins au roi dont la syncope commençait à se dissiper.

« Merci de nous, dit Charles de Savoisy, voici le peuple en ébullition. Monseigneur d'Orléans, retirez-vous de la croisée, cachez-vous !... Voici le peuple qui grimpe par les arêtes du mur.

— Mais vous savez tous que c'est par accident.

— Croyez-vous qu'ils écouteront vos raisons ? dit la reine. Fuyez, cachez-vous quelques jours jusqu'à ce que tout soit apaisé.

— Abandonner mon frère malade, jamais ! Est-ce à vous à donner tel conseil, madame ?

— Ne suis-je pas là pour veiller le roi ? »

Et tous de s'écrier :

« Fuyez, prince, fuyez ! Ne vous exposez pas à la brutalité du peuple ! »

Cette unanimité eût peut-être vaincu le duc, mais Bourgogne joignant ses supplications un peu ironiques à ce tollé général, c'en fut assez pour retenir le prince.

« Mon frère en revenant à lui, dit-il, doit voir son frère vivant ou mort à ses côtés. Je brave le peuple et ne veux point fuir. N'insistez pas davantage ! »

Cependant le peuple demandait toujours à voir le roi ; les astrologues répondirent :

« Dieu merci ! il commence à ouvrir les yeux. »

Ceci fut transmis au peuple par Alain Chartier, qui s'avança vers la croisée, mais il fut reçu par un murmure de doute auquel Harsely vint lui-même répondre en montrant un objet qu'il était bien difficile à la foule de distinguer d'aussi loin, si quelques hommes du peuple n'eussent surgi tout à coup sous la balconnade qu'ils avaient escaladée.

« Oui, par la puissance de cet anneau constellé [2] dont je viens de le toucher aux tempes, il guérira. Retirez-vous, bonnes gens, le roi n'était qu'évanoui. »

Mais à cette allocution, une voix ayant formulé :

« On nous trompe, mes amis : le duc d'Orléans l'a tué ! »

Les têtes surgirent en dehors de la balconnade, elles allaient montrer les épaules sur lesquelles la nature les avaient attachées, puis le torse, puis bras et jambes enfourchant les balustres et enfin violer le domicile royal, lorsque le roi lui-même se mit sur son séant, avec l'aide de son astrologue et de la reine qui ne l'avaient point quitté, et faiblement accentua :

« Ah ! Qu'est-ce que tout cela ? »

Alors la même voix douteuse, prétendant qu'on trompait le peuple, fut convaincue du contraire et jeta ces mots d'un accent stentorien :

« Le roi a parlé ! Le roi est sauvé ! »

Et la foule battant des mains hurla :

« Le roi ! Montrez-nous le roi ! Nous voulons voir le roi ! »

Et ce cri : « Le roi ! le roi ! » se prolongeant dans l'espace comme les sons de la grande cloche en branle des tours de Notre-

2. On notera que l'emploi de *Constellé*, qui reparaîtra dans *El Desdichado* avec un sens voisin est conforme à la définition et aux exemples du Littré : *Constellé*, terme d'astrologie. Qui a été fait ou fabriqué sous une constellation ou qui en porte la marque, d'où certaines vertus supposées.

« Moi je guéris par des paroles, par des soins, par des lettres, par des, talismans et par des anneaux constellés. » (MOLIÈRE), *L'amour médecin*, III, 5, et encore : « C'est un anneau constellé qui guérit les égarements d'esprits » (*Ibid.*, III, 6). M. Gilbert ROUGER nous avait signalé ce rapprochement, retrouvé, depuis, sous la plume de Mlle H. TUZET.

Dame, se répercutant de sonnerie en sonnerie des autres paroisses, mit sur pied tout Paris jusqu'aux huit nouveaux quartiers, que le dernier édit de Charles V avait annexés à l'enceinte des 1 284 arpents commençant à la rue Saint-Nicaise, traversant les jardins actuels du Palais-Royal, suivant l'alignement des rues des Fossés-Montmartre, du Petit-Carreau, et la direction des vieux boulevards jusqu'à l'Arsenal, ralliant tout le côté méridional au Louvre jusqu'à l'île Saint-Louis. Les anciens murs s'arrêtaient à la Seine. Quoique ça, Paris ne comptait pas alors plus de 300 000 habitants. Mais c'était bien assez pour que cette population, agglomérée sur un seul point, fît de cette agglomération une mer houleuse de têtes humaines, dont les vagues, en rotation sur elles-mêmes, jetaient de flots à flots le cri : « Le roi ! le roi ! Nous voulons voir le roi ! »

Dans un tel moment, il ne venait en pensée à nul seigneur, fût-il aussi méprisant du peuple que l'était Louis d'Orléans, d'envoyer contre ces masses sales, laides, mal vêtues, des soudards pour les vilenner et les bastonner : la muraille populaire s'effondrant les aurait écrasés comme insectes. Il y avait maintenant noblesse en bas et roture en haut, le peuple pouvait vilenner et bastonner à son tour. Les rôles étaient changés. Il fallait obéir à ce commandement : « Le roi ! le roi ! nous voulons voir le roi ! »

Ce fut alors que le duc de Nevers, prince aimé du populaire, avança la proposition d'obtempérer à ce désir pour ne pas dire cet ordre.

« Ne serait-il pas bon, pour calmer les gens de Paris, qu'on mît le roi à la fenêtre quelques minutes seulement ?

— Oui, sire, dirent les trois oncles du roi, veuillez donc adresser quelques paroles à vos fidèles sujets, pour apaiser leurs craintes.

— Braves gens, fit le roi en descendant du lit et se mettant debout. Je le veux bien. »

Aidé de tous, on l'approcha du balcon. Jusque-là il avait bonne apparence. Mais la surprise fut grande lorsque le peuple l'ayant salué de ses vivats, on l'entendit dire :

« Hé ! hé ! je suis donc trépassé et enseveli ! Hé ! je suis damné comme un mécréant ! En entrant ici dans l'enfer, j'ai passé par les flammes. Nous étions six d'une même fournée !...

— Jésus, mon Dieu ! dirent les dames : plaisantez-vous, sire ?

— Retirez-le de la fenêtre, cria d'Orléans, une secousse aussi violente a ébranlé sa raison... Pauvre frère... Et c'est moi !...

— Par Jésus, cher époux, ne parlez point ainsi, ajouta la reine.

— Qui parle de Jésus parmi les damnés ? Oh ! comme ils sont nombreux dans cette plaine de l'enfer... Et Charles étendait son bras, désignant la foule.

— Retirez-le ! retirez-le ! Son égarement ne durera pas ! »

On obéit à Louis de France. Le peuple, ayant vu le roi, s'en re-

tournait en chantant, riant, se poussant et s'abreuvant dans les tavernes pour qui cette nuit fut fructueuse comme un jour de fête.

On avait fermé la fenêtre du balcon de la chambre du roi. On l'avait assis dans un grand fauteuil à dossier gothique, espérant que la douce chaleur du feu qu'on avait ranimé dans le foyer auprès duquel on approcha son siège chasserait cet instant d'insanité. Mais à la vue de la flamme, Charles recula épouvanté, sauta sur le fauteuil où il resta droit comme une statue sur sa base, en rejetant la pelisse qui l'enveloppait, se montrant avec ses étoupes à demi brûlées, il se palpa et dit :

« Hé ! hé ! qu'ai-je donc fait pour être maudit ? Voici déjà que je suis velu et cornu comme les diables ! J'ai des griffes noires et je sens le roussi.

— Vous vous trompez, sire, c'est votre costume de satyre que vous avez vêtu pour la mascarade. Monseigneur d'Orléans a mis le feu à vos étoupes bien involontairement, dit Charles de Savoisy.

— Arrière ! Me croyez-vous l'esprit égaré ?... C'est Louis qui m'a tué. Et je suis dans l'enfer pour mes crimes envers mon peuple, pour avoir prêté l'oreille aux mauvais conseils de mes parents et mes ministres.

— Malheur ! Oh ! malheur ! s'écria l'assistance, le roi notre sire a entièrement perdu le sens moral !... »

Et chacun baissait la tête sous cette accablante réalité. Isabeau, seule, n'avait que l'apparence de la douleur ; sans crime, le hasard semblait lui promettre sous le nom de régente la puissance qu'elle ambitionnait. Elle saurait s'emparer du sceau royal, arracher la signature du monarque aux lettres patentes qui devaient l'investir du pouvoir gouvernemental ; son intention bien arrêtée étant de maintenir le roi en état permanent de démence, lorsque bien même il eût recouvré la raison, ce qui était peu probable, car au même instant un accès de délire effrayant se déclara. Charles VI fit un bond que le prince des sots, le plus fort acrobate du XVe siècle, n'eût pas désavoué. Il riait, chantait, dansait sans ordre ni mesure. Il lui prit fantaisie de briser les objets qui se trouvaient sous sa main, et sa force musculaire s'était tellement accrue que le duc de Nevers, l'un des chevaliers les plus musculaires de l'époque, aidé de Louis d'Orléans, qui ne l'était pas mal non plus, de Savoisy et du maréchal de France Boucicaut, pleurant comme une femme à la vue de son roi, de son ami d'enfance si bas tombé, tous les quatre ils avaient peine à maîtriser un individu alité aussi frêle que le roi, devenu tout à coup fort et indomptable...

Au bout d'un quart d'heure, Charles s'affaissa sur lui-même, inondé de sueur. Vingt minutes après, il se releva pour courir avec une grande rapidité dans tous les coins de la chambre. Sa



Arcane XVIII dans le tarot dit de Charles VI.

(B. N. Estampes.)

ARCANE XIX : LE SOLEIL (Héliopolis ou la Société idéale.)

« [...] Il me semblait que mes pieds s'enfonçaient dans les couches successives des édifices de différents âges. Ces fantômes de constructions en découvraient toujours d'autres où se distinguait le goût particulier de chaque siècle, et cela me représentait l'aspect des fouilles que l'on fait dans les cités antiques, si ce n'est que c'était aéré, vivant, traversé des mille jeux de la lumière [...]. C'était comme une famille primitive et céleste, dont les yeux souriants cherchaient les miens avec une douce compassion [3]. »

(*Aurélia*, I-5.)

ARCANE XX : LE JUGEMENT.

« [...] Je sors d'un rêve bien doux ; j'ai revu celle que j'avais aimé transfigurée et radieuse. Le ciel s'est ouvert dans toute sa gloire, et j'y ai lu le mot *pardon*, signé du sang de Jésus-Christ. »

(*Aurélia*, Mémorables.)

ARCANE XXII : LE MONDE.

« Le serpent qui entoure le Monde est béni lui-même, car il relâche ses anneaux, et sa gueule béante aspire la fleur d'anxoka, la fleur soufrée, — la fleur éclatante du soleil » [4].

(*Aurélia*, Mémorables.)

3. On sait que l'Arcane XIX est lié au signe des Gémeaux, image de la fraternité humaine.

4. Cet Arcane représente l'œuvre accomplie. Sur tous ces points, voir T. Basilide, *Le symbolisme du Tarot*, Chacornac éd. Nous publierons dans le prochain numéro de *La Tour Saint-Jacques* une note complémentaire sur le symbolisme de cet Arcane, qui n'a pu prendre place ici.

NOTE SUR L'HOROSCOPE DE GÉRARD DE NERVAL

par M. MALAGIÉ

Au cours d'une mission à Istanbul, j'eus la joyeuse surprise de retrouver M. Jean Richer, dont j'avais fait la connaissance à Paris à l'occasion d'une discussion astrologique sur le thème de Gérard de Nerval ; nos entrevues trop courtes (par suite d'une mutation à Ankara) ramenèrent la conversation sur l'étude qui lui tenait à cœur.

Je n'ai malheureusement pas noté l'argumentation astrologique que je lui fournis alors et qu'il m'incita d'ailleurs à publier dans une étude laquelle n'a jamais vu le jour, car je fus dès mon retour de mission, trop absorbé par mes occupations professionnelles pour pouvoir réaliser ce projet.

Je croirais toutefois manquer à la plus élémentaire courtoisie en me soustrayant à la demande qui m'a été faite, aussi essaierai-je de donner d'une manière extrêmement succinte, et je m'en excuse auprès des lecteurs, les éléments astrologiques qui font apparaître, pour l'astrologue averti, le coté psychopathologique d'une destinée mûre.

Le thème natal, représenté ci-dessous, a été établi pour le 22 mai 1808 ; l'heure donnée par l'état-civil, soit 8 heures du soir, donnerait comme orientation le Milieu du Ciel à 0° Balance et l'Ascendant à 5° Sagittaire.

L'étude des événements de la vie de Gérard de Nerval m'a amené à rectifier la position de l'horizon à 25° Scorpion qui correspond à un axe sensible particulièrement maléficié par l'influence d'Algol (à 25° Taureau), étoile fixe très violente, de nature Saturne-Mars, ces deux planètes intervenant d'ailleurs étroitement dans les manifestations capitales de la vie du poète, comme nous le verrons ci-après.

Si l'on s'en rapporte à Janduz [1], l'image symbolique du 25e degré du Scorpion est la suivante :

« un lion qui rampe, prudent mais *non asservi* devant un homme appuyé sur un solide gourdin ».

1. *Les 360° du Zodiaque symbolisés par l'image*. Éd. Niclaus.

POINTS SENSIBLES			① DESC ♂☿	② ☽	③ FC ♃♇	④ ♆	⑤ ♄	⑥ ♅	⑦ ✕♄-♇♃
	ÉVÉNEMENTS								
A	29 Nov. 1810	Mort de sa mère	♃ MIV-⚼♂	—	□♄	—	♅☌	—	☍☽♀
B	5 Juin 1842	Mort de Jony Colon	—	☽	☉□	—	♆□	☽☍	☍♄-♂☌
C	21 Mars 1841	1ère crise folie	—	♂☍	♃□ ☽☌	—	♀☍	♂☌	/
D	22 Sept. 1851	Chute dans conditions suspectes (accident ou folie ? ♄)	☉☿♀△	♄♅☌	—	♄♅ ⚺	☽□ ☉♀☿∠	♄☍♅☍	♂☌
E	26 Août 1853	très forte crise et internement	✕♅-♄☽	♆∠	♃□ ♆☌	♄☽☍	♅☍	/	♂☌
F	26 Janv. 1855 (minuit 10)	suicide	♂□ ✕♅☽-♄	Asc☍ ♇☌ ☉□	♆☌	♄☍	♀□ ♅☽☍ ♃☿□	Asc☌ ☉□ ♇☍	/

N.B. Les correspondances du tableau sont indiquées avec une orbe souvent inférieure à 2°

Saturne	♄	Pluton	♇	Soleil	☉	Aspects : Conjonction	☌
Jupiter	♃	Neptune	♆	Lune	☽	Trigone	△
Mars	♂	Uranus	♅	Mercure	☿	Sesquicarré	⚼
Vénus	♀					Carré	□
						Opposition	☍
						Mid-point	✕

NOTE SUR L'HOROSCOPE DE GÉRARD DE NERVAL

par M. MALAGIÉ

Au cours d'une mission à Istanbul, j'eus la joyeuse surprise de retrouver M. Jean Richer, dont j'avais fait la connaissance à Paris à l'occasion d'une discussion astrologique sur le thème de Gérard de Nerval ; nos entrevues trop courtes (par suite d'une mutation à Ankara) ramenèrent la conversation sur l'étude qui lui tenait à cœur.

Je n'ai malheureusement pas noté l'argumentation astrologique que je lui fournis alors et qu'il m'incita d'ailleurs à publier dans une étude laquelle n'a jamais vu le jour, car je fus dès mon retour de mission, trop absorbé par mes occupations professionnelles pour pouvoir réaliser ce projet.

Je croirais toutefois manquer à la plus élémentaire courtoisie en me soustrayant à la demande qui m'a été faite, aussi essaierai-je de donner d'une manière extrêmement succinte, et je m'en excuse auprès des lecteurs, les éléments astrologiques qui font apparaître, pour l'astrologue averti, le coté psychopathologique d'une destinée mûre.

Le thème natal, représenté ci-dessous, a été établi pour le 22 mai 1808 ; l'heure donnée par l'état-civil, soit 8 heures du soir, donnerait comme orientation le Milieu du Ciel à 0° Balance et l'Ascendant à 5° Sagittaire.

L'étude des événements de la vie de Gérard de Nerval m'a amené à rectifier la position de l'horizon à 25° Scorpion qui correspond à un axe sensible particulièrement maléficié par l'influence d'Algol (à 25° Taureau), étoile fixe très violente, de nature Saturne-Mars, ces deux planètes intervenant d'ailleurs étroitement dans les manifestations capitales de la vie du poète, comme nous le verrons ci-après.

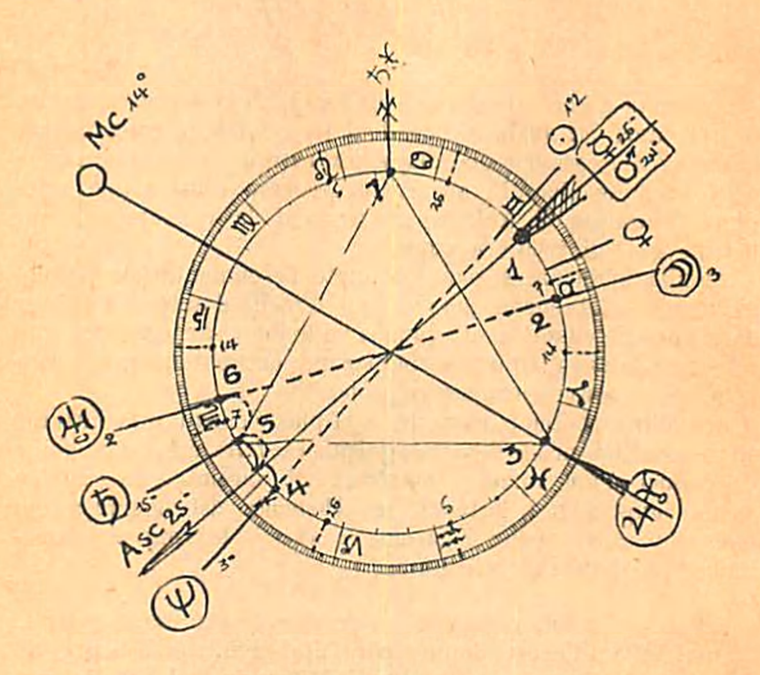
Si l'on s'en rapporte à Janduz [1], l'image symbolique du 25° degré du Scorpion est la suivante :

« un lion qui rampe, prudent mais *non asservi* devant un homme appuyé sur un solide gourdin ».

1. *Les 360° du Zodiaque symbolisés par l'image*. Éd. Niclaus.

Cette image représente le côté animal et instinctif de l'Être, ses réactions intérieures, l'exaltation de ses désirs, qui arriveront à s'imposer aux forces de maîtrise et d'équilibration.

Il faut tenir compte en effet que Mars, maître de l'Ascendant, se trouve en Taureau, son lieu d'exil, et exactement en opposition ; il représente une impuissance de domination des instincts, accrue encore par la présence de Jupiter, deuxième maître de l'Ascendant, en Poissons uni à Pluton, Dieu des Enfers, au Fond du Ciel.



Mais l'examen du thème natal montre encore des aspects inquiétants : Mars que nous voyons conjoint à Mercure au Descendant est non seulement maître du thème, mais aussi maître de XIIe maison, celle des épreuves, de nature *essentiellement kharmique*, dans laquelle nous trouvons ici le Maître de Justice, Saturne.

Il s'agit donc bien, pour le cas de Gérard de Nerval, de l'accomplissement d'une destinée mûre pour le règlement d'une dette kharmique, d'erreurs accumulées antérieurement et provoquées par le déchaînement de passions non contrôlées.

Mais avant de montrer comment, lors de chaque événement important de la vie du poète, a joué l'action des influences planétaires sur les différents points sensibles de son thème,

examinons les points qui sont plus particulièrement liés à sa mort et au déséquilibre psychique qui l'a provoquée.

Au Fond du Ciel se trouvent étroitement conjoints, à 15° Poissons, Jupiter et Pluton, lesquels en trigone exact de Saturne en XII[e] maison, en ses qui-carré d'Uranus et en semi-carré de la Lune, ces deux dernières planètes étant elles-mêmes en opposition.

Cette configuration donne une puissance d'inspiration et certaines tendances spiritualistes, d'autant plus que Neptune dispositeur de la conjonction Jupiter-Pluton est lié à l'Ascendant, mais elle indique aussi, en particulier à 15° Poissons, la possibilité d'une fin tragique.

Le Maître du Kharma, Saturne, se trouve en XII[e] maison et il imprime en outre à l'esprit de Nerval sa note saturnienne et ceci d'autant plus fortement que l'Horizon matérialise exactement l'axe Neptune-Saturne [2] et supporte à son couchant la conjonction Mars-Mercure. Or Mercure, s'il représente l'intellect influencé, tantôt par Neptune qui lui donne son génie, tantôt par Saturne qui lui donne son côté « infernal » (parce que lié avec Pluton au Fond du Ciel), se trouve être le maître de la maison VIII, celle de la Mort.

La conjonction Mars-Mercure indique donc ici le caractère violent de la fin de la vie et la participation personnelle à cette fin et au suicide par conséquent puisque Mars, nous l'avons vu, est aussi le Maître de l'Ascendant.

Nous devons par ailleurs noter en passant un point sensible que l'on retrouvera dans les deux crises déterminantes, c'est l'axe de la VIII[e] maison à 15° Cancer qui se trouve être en même temps l'axe [1] des deux positions planétaires, Saturne et Jupiter-Pluton.

Enfin le signe intercepté du Cancer, dans la VIII[e] maison, est gouverné par la Lune, en maison V (les passions) sur l'axe sensuel Taureau-Scorpion et situé à 3° Taureau en opposition de l'erratique Uranus.

Le symbole de ce degré du Zodiaque est :

« un lion furieux allongeant une patte vers un brandon allumé ». Nous retrouvons là une confirmation de la puissance des instincts difficilement maîtrisés et de la propre responsabilité dans la souffrance. L'auteur [1] ajoute que le né peut user de sa force destructrice pour hâter sa fin, et précise que ce degré gouverne quelquefois un artiste dramatique ou quelqu'un dont la vie est traversée par un événement extraordinaire. L'opposition d'Uranus donne encore plus de fatalité à *cette tendance.*

Quant au symbole du degré kharmique de Saturne, il évoque

2. L'axe de deux positions planétaires correspond au « mid-point » des Anglo-Saxons, c'est-à-dire le milieu de l'arc qui les sépare.

POINTS SENSIBLES / ÉVÉNEMENTS			① DESC ♂☿	② ☽	③ FC ♃♇	④ ♆	⑤ ♄	⑥ ♅	⑦ χ♄-♇♃
A	29 Nov. 1810	Mort de sa mere	♃ MIV - ⚼♂	—	□♄	—	♅☌	—	☍☽♀
B	5 Juin 1842	Mort de Jony Colon	—	☽	☉□	—	♆□	☽☍	☍♄-♂☌
C	21 Mars 1841	1ère crise folie	—	♂☍	♃□ ☽☌	—	♀☍	♂☌	—
D	22 Sept. 1851	Chute dans conditions suspectes (accident ou folie ?)	☉☿♀△	♄♅☌	—	♄♅ ⚺	☽□ ☉♀☿∠	♄☍♅☍	♂☌
E	26 Aout 1853	tres forte crise et internement	χ♅-♄☽	♆∠	♃□ ♆☌	♄☽☍	♅☍	—	♂☌
F	26 Janv. 1855 (minuit 10)	suicide	♂□ χ♅☽-♄	Asc☍ ♇☌ ☉□	♆☌	♄☍	♀□ ♅☽☍ ♃☿□	Asc☌ ☉□ ♇☍	—

N.B. Les correspondances du tableau sont indiquées avec une orbe souvent inférieure à 2°

Saturne	♄	Pluton	♇	Soleil	☉	Aspects : Conjonction	☌
Jupiter	♃	Neptune	♆	Lune	☽	Trigone	△
Mars	♂	Uranus	♅	Mercure	☿	Sesquicarre	⚼
Venus	♀					Carre	□
						Opposition	☍
						Mid-point	χ

lui aussi la conséquence d'expériences dangereuses et de passions déréglées ; il dénote une adversité dans sa vie terrestre ainsi que le désir de percer les secrets de l'au-delà de cette vie ; il représente :

« un loup qui s'éloigne à regret d'une carcasse d'animal échouée sur le rivage et poursuivi par des oiseaux de proie ».

Ajoutons enfin que non seulement la Lune se trouve maléficiée fortement par Uranus, mais aussi le luminaire principal, le Soleil, qui se trouve en opposition de Neptune marquant sans conteste la prédisposition à la schizophrénie.

Il ne nous est pas possible dans une courte note de faire une analyse complète des tendances caractérielles de ce thème et pour ne pas abuser de la patience des lecteurs non spécialisés dans l'astrologie, montrons simplement dans le tableau ci-dessous comment ont joué, pour certains événements, les transits planétaires sur les différents points sensibles que nous venons d'étudier ensemble, et ceci, avec une précision qui exclut, même pour le profane, la possibilité du hasard.

Commentaires du tableau :

1. Les deux premiers événements (A) et (B) sont du domaine purement affectif ; on peut y relever deux configurations semblables significatives : Lune-Vénus (A) sur Saturne (B), Jupiter (A) sur axe Soleil-Lune (B).

Or Soleil est maître de la XIIe maison de la mère et la Conjonction Neptune-Soleil (A) rappelle l'opposition natale du thème de NERVAL. Dans les deux cas, dans les figures de transits, Jupiter maître de IV natale est blessé par un aspect dissonant de Mars.

2. Remarquer les transits particuliers de Mars, Maître de la XIIe maison et apportant une hypernervosité dans les quatre événements (C), (D), (E), (F), les afflictions de Jupiter et de Mercure, planètes du Mental, et les dissonances lunaires : Saturne-Lune, Uranus-Lune (déséquilibre psychique).

3. Dans le thème (F) se retrouve, en dehors des correspondances avec le thème natal indiquées au tableau, une configuration significative : la conjonction Uranus-Lune (rappelant l'oppostition natale) *en carré* de la conjonction Jupiter-Mercure, déjà mentionnée ci-dessus se situant en Verseau et en Maison III.

4. Enfin, signalons comme autres correspondances des 4 thèmes :

— L'Ascendant de la Mort tombe en conjonction d'Uranus natal et de la position de Mars de la première crise.

— Mars transitait, à la mort, l'Ascendant natal, en carré avec la conjonction Mars-Mercure natale.

— La Lune de la première crise et le Neptune de la mort sont conjoints au fond du Ciel natal et Jupiter-Pluton.

— Lors de la crise de 1833 l'axe Uranus-Lune-Saturne coïncide avec le Descendant natal.

Lise DEHARME

Lord Pilgrim

« J'étais en poste, moi, venant de m'éveiller. »
(Le réveil en voiture.)

Pour être persuadé que notre mystérieux Gérard, traducteur à vingt ans du *Faust* de Gœthe, s'intéressa passionnément à l'alchimie, il suffit de se laisser aller à partager ses rêves. L'onirisme nous réunit et nous révèle les êtres chers que nous n'avons point connus. Dom Antoine-Joseph Pernety, jadis, en parla longuement. S'il est nécessaire d'expliquer, celui-ci éclaira les ombres de sa lumière noire. S'il est vrai, comme nous en sommes persuadés, que certains sonnets de Nerval sont alchimiques, donc énigmatiques (« discours allégorique qui sous une enveloppe de mots ambigus et équivoques renferme un sens vrai »). Les anciens philosophes ont enseigné leur philosophie naturelle et chimique sous des emblèmes, des figures hiéroglyphiques afin que le vulgaire, et même les savants n'y comprissent rien. On s'est beaucoup plaint des mots incompréhensibles, grecs ou latins, employés pour désigner les fleurs, au lieu des mots faciles, populaires, symboliques et poétiques, cent fois plus évocateurs, qu'emploient les amoureux de la Nature non initiés. L'énigme est la même ; les fleurs replient leurs pétales pour cacher les mystères d'Eleusis que la révélation ferait disparaître. Chez Nerval, le « ténébreux » est le Prince de ce Monde, le Prince des Ténèbres. Pour les botanistes, par exemple, les amours des fleurs restent cachées dans l'obscurité de l'alcôve.

Mais laissons à d'autres — ils sont nombreux dans cette revue — le soin de faire ces remarques, incontestables, mais qui ne font pas partie de notre propos. Et concluons par la phrase d'André Breton : « Nerval posséda à merveille l'esprit dont nous nous réclamons. »

Gérard de Nerval... Il m'est souvent arrivé de rêver sur ce nom qu'il s'est choisi : Nerval — narval — corne d'une licorne qui hante Paris, chaque fois que nous glanons l'étrange dans des promenades solitaires. Pourquoi non ? La licorne miraculeuse se promène dans les forêts et les bois, dans les rues qu'aimait Gérard. Je sens sa présence à lui, autour de moi, et ma main

frémit sans raison apparente lorsque j'effleure des murs, un pont, un arbre, même lorsque je ne me rappelle pas qu'il y soit passé. Gérard promeneur, rêveur des mystères de Paris, y laissa sa vie, puisque, selon nous — et c'était, je crois, la conviction douloureuse de Théophile Gautier — il mourut assassiné, son corps abandonné près de la Seine, comme un gant blanc oublié sur un banc un soir d'été. Sa curiosité des antres où vivent les mauvais garçons, son goût pour les cavernes où parlent et boivent des hommes sans nom, pas plus féroces, d'ailleurs, que les autres, lui valurent d'être pris pour un mouchard — ignominie qui se chuchotte encore dans les milieux d'où le rêve est proscrit.

Nerval pendu rue de la Vieille-Lanterne, son chapeau sur la tête en manière de dérision — tout à fait naturel, n'est-ce pas? D'ailleurs, ses poèmes, ses paroles montrent qu'il était depuis longtemps parti pour rejoindre un monde dont il nous a laissé la clef — une clef qui porte la tache sanglante indélébile du cabinet symbolique de la Barbe Bleue. Sans doute, Gérard fut-il curieux comme une femme ; tout le hantait, tout le tentait. Merveilleuse qualité, plus belle d'être dangereuse, et rare. Les bouges d'autrefois n'étaient pas exclusivement là pour servir de but aux promenades touristiques ; ceux qu'on appelle « voyeux » n'y prenaient pas la pose, une rose entre les dents. Leurs os craquaient au moindre soupçon, et Gérard, trop rêveur et passionné, s'en souciait peu. Les phalanges d'un homme dur qui blanchissent avaient un sens qu'il ne comprenait pas. Aujourd'hui encore, dans quelques endroits peu hantés par les Parisiens pour qui la lune est une pièce d'or — métal mort — le moindre déplacement, un geste de la main, un mouvement des lèvres est début d'un acte de violence, et qui se permettrait de ne pas comprendre. Une action violente soulève parfois le poids d'une vie où l'argent seul est roi.

Seul l'inconsolable compte. Gérard, s'il ne fut point malheureux, fut inconsolable. Habitant des soleils noirs et des lunes sans merci, il promena sa vie et aima ses amis. Quoi de plus beau au monde ? Verlaine parle de ses « ennuis » — mot pudique d'un grand faune. Mais Gérard, doux et fidèle, ne parla pas des affreux drames intérieurs, des maisons de fous. Il fut horriblement heureux, dans la mesure même de son absence, et fut *inconsolable*. Je voudrais que vous rêviez sur ce mot.

Tout le monde, moi comprise, est, bien sûr, consolable. Gérard refusa de l'être. Lorsqu'on le pendit, il dut sourire du peu de la chose. Où était-il, d'ailleurs ; appelant au secours une amie, patronne d'un hôtel mal famé ? Non. Buvait-il pour oublier ? Moins encore.

Il rêva peut-être, comme il rêvait toujours, et disparut à nos yeux, laissant une sorte d'habit vide, surmonté d'un chapeau

— à sa place. Ai-je dit qu'il fut assassiné ? J'ai eu tort : il disparut, tout simplement, par un moyen quelconque. Parce que la seconde strophe d'un poème trop long pour lui plaire, devait aboutir là ; un cadavre se balançant au gré du vent de Seine. La Vieille Lanterne s'était éteinte avec beaucoup de simplicité. C'est pour cela peut-être, en dépit de quelques discours, que le silence se fit, que l'enquête fut si courte. Paris l'avait réellement caché dans un de ses recoins maudits — ou bénis, comme vous voudrez.

Épouvantail qui ne s'épouvantait pas, malgré tant d'épouvante. Ce fut peut-être l'aile d'un oiseau nocturne qui lui brisa le cœur. Le reste n'est que comédie, simulation. Nos voyages dans la lune auraient peut-être fait sourire cet habitant d'un autre monde qui fuyait ce qu'on est convenu d'appeler la réalité. Qu'on veuille bien m'excuser de parler si peu d'une réalité qui existe pourtant, mais fait-on ce qu'on veut ? Gérard eut fort peu de contact avec elle ; là aussi, peut-être me trompé-je. Mais on invente ceux qu'on aime, lorsqu'on les aime vraiment.

Ce dont je suis sûre, c'est que, profitant de l'approximative douceur du temps en ce mois de mars tout plein de pigeons qu'on poursuit, Gérard de Nerval se promène, n'importe où. Son ombre ne saurait nous quitter ; il a les mains froides, rougies par le vent léger, enfouies dans les poches de son paletot d'été qui ne lui tient pas assez chaud — parce que Nerval, grand voyageur à la poursuite du soleil, n'avait jamais assez chaud. Il était comme la feuille d'un de ces trembles du bord de la Seine, rêvant de Grèce et de pierres brûlantes, ne trouvant jamais malgré tant d'illusions, le divin embarquement pour Cythère. « Où sont nos amoureuses ? », chantait-il, « elles sont au tombeau. »

Elles n'en sont jamais sorties. Gérard, leur tombeau s'appelait Paris ou l'Opéra-Comique. Mais de là, dans la mesure merveilleuse où elles *n'existaient pas*, elles ne cesseront jamais de chanter pour toi, et pour nous qui t'aimons à travers l'irréel.

François CONSTANS

Le Soleil Noir et l'Étoile ressuscitée

A Mademoiselle Hélène Tuzel

« ... un rayon divin a lui dans mon enfer.... J'ai lutté... et toutes mes visions sont devenues célestes ».

Peu de rêves s'égalent en puissance à ceux que le monde des astres a suscités au cours des siècles. Peu de symboles ou de vocables s'entourent du même halo de prestiges que ceux qui en évoquent la mystérieuse splendeur. Qu'on songe seulement au parti que l'imagination cosmique d'un Hugo ou d'un Mallarmé a tiré de l'ampleur et du scintillement du mot « constellation », encore élargi dans leurs vers par la diérèse de la prosodie traditionnelle. Moins grandiose d'apparence, l'adjectif « constellé » ne laisse pas de concourir à la beauté de l'*El Desdichado* de Nerval :

> Ma seule **Étoile** est morte et mon luth constellé
> Porte le **Soleil** noir de la **Mélancolie** [1].

Mais ici le rayonnement est obscur, la beauté pathétique ; un examen suivi des aspects sinistres du rêve nervalien, dont le Soleil noir est le symbole, et des luttes douloureuses que soutient contre lui l'Étoile passagèrement éclipsée permet de suivre comme à la trace les ultimes péripéties de ce rêve et peut-être de projeter quelque lueur sur l'énigme toujours subsistante de la fin du rêveur.

Toute la pièce est une aspiration — et aussi une adjuration — fondées sur la « vertu » de l'amour et soulevées à la fin par les

1. *El Desdichado* parut d'abord fans la revue d'Alex. DUMAS, *Le Mousquetaire*, le 10 décembre 1853. Les mots soulignés dans ces vers l'ont été par NERVAL. Dans le reste de l'article, sauf indication contraire, c'est moi qui souligne. J'ai suivi le texte de l'édition des *Œuvres* de Gérard DE NERVAL procurée par A. BÉGUIN et J. RICHER (Biblioth. de la Pléiade, Gallimard édit.) désignée ici par l'abréviation *Pl.*
Pour le tome 1er je me réfère à la *seconde édition* (1956).

ailes tremblantes de l'espoir et de la fierté : le poète attend d'elles qu'elles le libèrent une fois de plus de l'univers peuplé de « monstres » (*Pl.*, I, p. 182) où il gît près de son Étoile. Car, pas plus que le Tombeau, le Soleil noir n'est pour Nerval l'image de la Mort, moins encore celle du Néant, conception qu'il a toujours repoussée ; comme pour J.-P. Richter qui voit dans ce disque fait de nuit « l'ombre de l'être » [2], c'est une Réalité négatrice, une Puissance surnaturelle, effrayante de monstrueuse et inhumaine énormité, un Ahriman de l'Occident conçu en figure d'astre. Son essence, la Mélancolie, ténèbre de l'âme, selon l'acception la plus pleine, est tout autre chose, en dépit des pièges du contexte, que le deuil d'un amour enterré. C'est celle qui « verse ses rayons obscurs sur le front de l'Ange rêveur d'Albert Dürer » [3]. C'est l'angoisse, métaphysique et personnelle à la fois, qui incite le Faust de Gœthe à envisager le recours à la mort. Et la même atmosphère de Kabbale, le même sentiment écrasant d'une Fatalité inscrite dans les astres auréolent sombrement la méditation de l'Ange et du Docteur germaniques et la plainte du poète français.

Jean Richer cite dans son interprétation astrologique du sonnet [4] la profession de foi de Nerval en la matière : « L'heure de notre naissance, le point de la terre où nous paraissons... tout cela établit une série heureuse ou *fatale* d'où l'avenir dépend tout entier. » Mais il importe de compléter la citation : « ... si déjà cela est terrible selon les seuls calculs humains, comprenez ce que cela doit être *en se rattachant aux formules mystérieuses qui établissent l'ordre des mondes* ». Indication d'autant plus précieuse qu'elle figure dans le cours d'une méditation frémissante sur les correspondances qui relient le plus infime des atomes à la marche des astres — correspondances dont Gérard se conçoit comme la conscience incarnée — et qu'elle l'amène, sans désemparer, à une interrogation anxieuse sur la nature de son âme, à un examen inquiet de sa vie, voire de ses vies antérieures, à un appel incertain au Salut : « Un atome peut tout dissoudre, *un atome peut tout sauver* ! [5] » (C'est là admettre une faille dans le réseau de la fatalité. Par elle s'insinuera la Grâce (?) vers qui le cœur soupirait sourdement ; à travers elle l'Étoile recommencera à briller.)

Il est visible que cette page, écrite dans la maison de santé

2. Voir A. BÉGUIN, *Jean-Paul : Choix de rêves* (Paris, Fourcade 1931). On sait que NERVAL a emprunté à RICHTER dans *Le Christ aux oliviers* l'image apparentée de « l'orbite vide et sans fond », représentation symbolique d'une des sources de la grande angoisse moderne, le sentiment de l'absence ou de la mort de Dieu.

3. *Voyage en Orient* (Pléïade, t II, p. 136), et *Aurélia*, 1, 2 (t. I, p. 366).

4. J. RICHER, Le Luth constellé de Nerval, *Cahiers du Sud*, n° 331, 1956,).

5. *Aurélia*, II, 6 (*Pl.*, t. I, p. 408).

du docteur Émile Blanche durant les derniers mois de 1854, procède du même état d'esprit que les premiers vers du sonnet : sur le manuscrit d'*El Desdichado* qui appartint à Paul Eluard, il avait pour titre : *Le Destin.*

A partir de la première crise, le Destin et l'Étoile ne cessent de se disputer l'âme de Nerval. Dès à présent, observons que chez Nerval comme chez tel de ses prédécesseurs dans les champs du rêve mystique, Jean-Paul Richter ou Clemens Brentano, l'image de l'étoile, symbole de salut pour le plus ancien des nautoniers comme pour la suite innombrable des poètes, s'associera à celle de la Vierge, « Étoile de la Mer, Étoile du Matin ».

Mais d'abord, c'est l'étoile de son roman terrestre, Jenny Colon, étoile de théâtre, qui devient, après sa mort, sa Béatrice et son guide céleste, la sœur de l'étoile qu'il cherchait dans le ciel de Paris en 1842, comme si elle « *avait quelque influence sur* [sa propre] *destinée* ». (*Pl.*, I, p. 1221.) Dans le premier temps de la fécondation de son deuil par le rêve, cette étoile, dans sa pensée, était le séjour de ceux qui l'attendaient, un au-delà étranger au ciel chrétien, mais attesté, selon lui, par une révélation antérieure à celle du Messie. Douze ans plus tard l'étoile qu'il verra luire au-dessus de Mayence et du tombeau des Trois Rois Mages sera nettement un gage d'espérance chrétienne (lettre à Franz Liszt du 10 octobre 1854).

Son esprit ancré solidement dans la croyance aux intersignes reprend dans la préface des *Filles du feu* [6] d'anciennes variations sur les noms, providentiels, des acteurs du *Roman Comique* de Scarron : l'Étoile et le Destin. Mais en 1854 s'ajoute au badinage de naguère une note où l'enjouement tourne à la rêverie mélancolique : « Une fois persuadé que j'écrivais ma propre histoire, je me suis attendri à *cet amour pour une étoile fugitive qui m'abandonnait dans la nuit de ma destinée.* » C'est l'accent des quatrains d'*El Desdichado* ; l'Aurélie de « *l'Illustre Brisacier* » était en passe de devenir Aurélia.

Au moment où Nerval module les vers du sonnet, l'étoile est *morte* à ses yeux, mystiquement aussi bien que physiquement ; seul le « Soleil noir » emplit son ciel.

Or, selon Richer, la planète Saturne figure dans le thème natal du poète, et il s'est assurément cru « saturnien ». C'est l'équivalence foncière ou l'identité même du Soleil noir et de Saturne qui a appelé les trois syllabes de l'épithète « *constellé* ». « Constellé, dit Littré : 1° Terme d'astrologie : Qui a été fait ou fabriqué sous une constellation ou qui en porte la marque » [7].

6. Elle répondait à l'article malencontreux de Dumas présentant dans *Le Mousquetaire* le sonnet de Nerval.

7. Exemple du Littré : « Moi je guéris par..... des talismans et des

Le luth nervalien a été « fabriqué » sous le signe de la planète maudite et le dernier ouvrage de Nerval décrit les transes d'une âme qui s'est crue sinistrement « constellée ».

Cette ombre de l'astre noir planant sur le sonnet l'apparente, de façon secrète, à l'ordinaire, à l'un des derniers épisodes de la « descente aux enfers » de Nerval : on l'y voit amener un hôte de la maison de santé qui l'abrite aussi, ancien soldat d'Afrique, aveugle, inerte et taciturne, à prononcer une parole « par la vertu, dit-il, d'un certain magnétisme moral ». *Influx religieux* serait plus juste : tout le montre, jusqu'au vocabulaire. C'est un acte de charité précédé d'une sorte de substitut des rites de la Pénitence qui vaudra à Gérard la Grâce. Le pauvre malade lui apparaissait avant le succès de ses efforts comme « *un confesseur* prédestiné à entendre ces secrets de l'âme que la parole ne saurait transmettre ou ne réussirait pas à rendre ». Si proche de la mort, il était « *l'image de Dieu* » (mais on peut conjecturer que Nerval voyait aussi en lui sa propre image, celle d'une âme abandonnée du ciel). La récompense vient dès la nuit suivante. Il s'épuisait en songe à descendre et à remonter sans fin les escaliers d'une très haute et très profonde tour et déjà, se jugeant condamné à ce tourment pour le reste de son existence, perdait courage. Et voici que par une « porte » subitement entr'ouverte apparaît un « esprit » qui « *avait les traits du pauvre malade mais transfigurés et intelligents* » (entendons que la Vérité découverte suscite chez Nerval le sentiment de sa propre transfiguration morale). L'« esprit » l'entraîne au dehors, lui pose la main sur le front comme pour le magnétiser à son tour. « Je ne sais pourquoi il me vint à l'esprit qu'il s'appelait *Saturnin*. » Son subconscient le savait pour lui (mais Nerval réveillé n'aurait garde d'en trahir le secret) : l'intervention de Saturnin est l'antidote de l'*influence* de Saturne ; en tirant son nom de celui de la planète maléfique l'« esprit » secourable en abolit le pouvoir.

C'est une scène d'exorcisme « dans une campagne éclairée du feu des étoiles ». Et au contact libérateur, Gérard voit *grandir une de ces étoiles* [8] et la « divinité de [*ses*] rêves » y apparaît, souriante, le rassure : ces ascensions et ces descentes interminables représentaient le combat que ses « anciennes illusions » soutenaient dans son esprit contre son aspiration contenue

anneaux constellés. » (MOLIÈRE, *L'amour médecin*, III, 5). M[lle] H. TUZET, en attirant mon attention sur ce sens astrologique, souligne la parenté du quatrain avec le Prologue des *Poèmes saturniens* : ainsi les antiques rêveries des Chaldéens se perpétuent chez les poètes de nos âges modernes, Richter, Nerval, Verlaine.

8. Cf. *Carnet du voyage en Orient* (*Pl.*, t. II, p. 718). « Elle (Jenny), je l'avais faite grande » et *Aurélia*. (*Mémorables*, *Pl.*, I, p. 414.)

vers le Rédempteur. « L'âme, simple et dégagée de la matière », de l'ancien soldat a porté le vœu profond de Gérard à la Vierge de miséricorde — et l'étoile a reparu sur le plan mystique, présage du pardon (*Aurélia*, II, 6. *Pl.*, I, pp. 412-413).

Dans la nuit du Tombeau, Toi qui m'as consolé,
Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie, etc... [9]

disait le poème le Pausilippe dont le nom signifie : « Fin des Peines », le promontoire ensoleillé où la tentation du suicide avait brusquement cédé dans le cœur de Nerval au souvenir du rendez-vous donné par la tendre Octavie pour le pèlerinage aux ruines du petit temple d'Isis à Pompéi ; la treille, plus onirique (*Aurélia*,I, 6) que romaine ou campanienne, où la Consolatrice lui était apparue entourant de son bras la tige « d'une rose trémière ». C'était là préfigurations, lointaines et voilées, des assurances qu'apportait maintenant « la divinité » des rêves de Gérard surgissant du cœur de l'étoile. Comment n'en pas fixer le souvenir ? « J'écrivis sur le mur ces mots : Tu m'as visité cette nuit. » A la nuit du Tombeau *le graffito* opposait la nuit de la consolation la plus haute et la plus décisive.

C'est ici la première étape de la délivrance. Délivrance par la voie d'une conversion religieuse. On en peut jalonner la marche. Les quatre premiers chapitres de la seconde partie d'*Aurélia*, c'est-à-dire les premiers des feuillets que Gérard envoya après le 1er janvier 1855 à la *Revue de Paris*, le dépeignent encore tourmenté par le doute et le désespoir. Son esprit se refuse à la foi ; il est « *trop tard* » pour son salut... « *l'abîme a reçu sa proie* » ; Aurélia qui aurait pu intercéder pour lui est « *perdue pour lui et pour tous* » ! Néanmoins dans un désordre de soubresauts contradictoires une tout autre tendance s'affirme. La peur de blasphémer par orgueil, le souvenir de la foi d'Aurélia au Christ, les larmes de ferveur qu'elle a versées, les vestiges d'une lointaine initiation aux « beautés » et aux « grandeurs » du Christianisme, des actes de sacrifices de pitié et de charité, aussitôt suivis de la rencontre d'une femme qui ressemblait à Aurélia, qui était peut-être, ô gage confus d'espérance ! le réceptacle vivant de « son esprit », l'attendrissement et l'excès même du désarroi moral, tout contribue à pousser Gérard « au pied de l'autel de la Vierge », dans l'église de Notre-Dame de

9 Voir dans le *Gérard de Nerval* de M. Léon Cellier (Hatier-Boivin, éd. 1956), pp.235-236 une très intéressante note sur ces vers. Gérard englobe sous l'appellation « Nuit du Tombeau », avec le souvenir de ses internements antérieurs et l'allusion à son présent désespoir, la crise qu'il aurait traversée à Naples en 1834 (*Sylphide*, 1842 : *Un roman à faire*). Mais c'est seulement en 1853 que la figure d'Octavie apparaît dans son œuvre.

Lorette, pour implorer le pardon de ses fautes. (*Pl.*, I. p. 399). En cet avril 1853 désespoir et doute ont atteint leur paroxysme ; le même jour, entendant un chœur d'enfants chanter dans N.-D. des Victoires, il songe que « le Christ n'est plus » ! Et les cris d'angoisse du Carnet publié au mois de mai 1855 (*Pl.* I. 429) : « Si on vous bouche les portes de la Rédemption » ! datent sans doute aussi de cette époque, l'époque noire entre toutes.

Un indice, fort curieux, apparaît dans la lettre à Alexandre Dumas du 14 novembre 1853 que paraît avoir accompagnée le manuscrit Le Dantec d'*El Desdichado* et d'*Artémis* [10]. Nerval qui y distribue par jeu aux divers rédacteurs de la revue *Le Mousquetaire* les rôles du fameux roman du directeur son ami, s'assigne à lui-même celui d'Aramis, — Aramis appelé à finir dans un couvent, comme Francesco Colonna, comme le Médard et l'Aurélia des *Élixirs du Diable*, comme l'Adrienne de *Sylvie* ! (L'ironie de Gérard, quand elle s'exerce sur lui-même, est souvent le vêtement de pudeur de la confidence.)

Dans le cours de la même année il a inséré dans *Sylvie* l'épisode d'*Angélique* (VIe lettre) où, dans une représentation de pensionnat, une jeune fille blonde, en costume d'ange, les pieds posés sur un demi-globe qui symbolise « *un astre éteint* », convoque les autres anges à « venir admirer la gloire du Christ vainqueur des enfers. » (Dans *Sylvie*, variante révélatrice, c'est de « *l'abîme* » que monte Adrienne, sa tête nimbée d'un disque de carton doré qui, aux yeux de Gérard, paraît « *un cercle de lumière* », antithèse du « Soleil noir ».

A l'automne apparaît dans la ronde nervalienne la figure virginale d'Octavie invitant Gérard à mimer avec elle dans l'*Isaeum* de Pompéi les mystères d'Osiris, *dont les rites assuraient une autre vie à ses fidèles.* Enfin j'ai développé ailleurs les raisons, tirées des événements de l'époque, qui induisent à dater de la fin de 1853 les dernières rêves d'*Aurélia* [11] et peut-être de la nuit même de Noël la révélation onirique que développent les *Mémorables*. L'*Étoile* éclaire cet évangile du rachat universel où « *le Messie* » fait participer Nerval à son céleste triomphe, l'un et l'autre sortis du *Tombeau*, vainqueurs de « l'Achéron ».)

Dans ces pages exaltées jusqu'au délire, elle n'est plus un pur symbole ; vivante au plus haut du ciel, elle illumine à la fois l'ascension de Gérard au séjour des élus entre la « Grande Amie » et *Saturnin* et le mystère des glorieux renouvellements cosmiques, retentissants des notes de « la première *octave* [12] qui commença

10. *Pl.*, t. I, p. 1149. Ils paraissent dater de cette époque même.
11. *Mercure de France*, juin 1951 (*Sophie, Aurélia, Artémis*).
12. Si l'on songe que ni le nom d'Adrienne ni celui d'Aurélia ni celui de

l'hymne divin ». Ainsi est corrigée la « gamme dissonante » qui empêchait Nerval de reprendre force « dans le monde des esprits » (*Aurélia*, II, 1, *Pl.* I, 391). Il va participer à la sainte liturgie qui se déroule, virginale, dans l'espace infini. Paix, douceur, harmonie, épanouissement après les convulsions de l'angoisse et les terreurs contractées. Plus encore ! cette rénovation de son être liée à celle de l'univers lui confère la science impartie au premier homme avant la faute ! L'« alphabet magique », image hiéroglyphique et mystérieux principe de l'organisation du Cosmos, l'alphabet altéré par le temps ou la malignité de forces hostiles, « la lettre perdue, le signe effacé » (*Pl. ibidem*), les voilà restitués dans leur pureté et leur vertu originelles. Le « rayon divin » qui, selon la Préface des *Filles du feu*, avait déjà commencé de luire dans l'« enfer » de Nerval, est devenu cette lumière immense qui, à ses yeux déssillés, dévoile « le secret du monde et des mondes »[13] !

Mais la vertu catharsique de la poésie, les images consolantes ou triomphantes qui succèdent aux sombres accents du début atténuent sensiblement la force du mot « constellé », et la forme concentrée du sonnet ne permet d'évoquer que de façon allusive la malédiction qui en motive l'emploi. C'est à *Aurélia* qu'il faut demander des précisions sur la forme qu'elle revêt. Un chapitre entre autres est significatif, le huitième de la première partie. Une cosmogonie bien différente s'y développe, cabalistique et sombre, qui ressemble à celle de la Genèse hébraïque par la chute qui suit la Création. Au début on voit grouiller les monstres de la paléontologie qui bientôt, sous l'égide d'« une déesse rayonnante » et aux accords d'une harmonie divine, se muent, les uns en êtres humains, les autres en espèces animales familières à nos âges. Mais à ces créatures bénies un Eloïm pervers ne tarde pas à opposer la race des Afrites qu'il a tiré du limon ; puis, à l'issue de luttes formidables entre Esprits

Saturnin ne procèdent d'un choix arbitraire, on est incliné à établir un rapport entre le nom d'Octavie et l'« octave » mystique. On sait l'importance qu'avait pour Nerval le sens caché des nombres. Or le nombre 8 (octavus = huitième) est dans la symbolique chrétienne celui de la rénovation *totale* de l'homme par le baptême et la résurrection. Les plus anciens baptistères d'Italie et de Gaule étaient construits sur un plan octogonal, l'eau baptismale arrachant l'âme à la mort du péché et lui infusant la vie de la Grâce, (Voir Émile MALE, *L'art religieux en France au XIII*e *siècle*, introduction.) L'*Isacum* de Pompéi, dans la nouvelle, semble bien être un équivalent romanesque (et initiatique) des baptistères chrétiens.

13. Une variante des *Mémorables* (*Pl.*, I, p. 1227) conserve la trace des rêveries de la Kabbale sur la valeur mystique des lettres et des combinaisons qui permettent aux « initiés » de lire dans l'univers le « secret des mondes » : il est détenu par « Harmonie » (dont le nom signifie « ajustement, accord »), elle-même « épouse de Cadmus » qui joue un rôle important dans l'histoire mythique de l'alphabet.

adverses, les Eloïm vaincus vont fonder de vastes royaumes au midi de la terre où ils ont « emporté les secrets de la *divine cabale* qui lie les mondes »[14], et là ils continuent à *prendre leur force* « dans l'adoration de *certains astres auxquels ils correspondent toujours* » (nul doute que la planète Saturne fût du nombre). C'est sous le joug de ces souverains d'un monde criminel que Gérard se souvient d'avoir *longtemps* gémi, « *captif* ». En se qualifiant lui-même de « ténébreux », il songe assurément, autant qu'aux figures du Tarot et aux opérations alchimiques, à cette captivité, aux catastrophes que narre le reste du chapitre aux « traits hideux de ces races maudites ». Son âme en était restée tout obscurcie

Là est, je crois, la source principale de l'angoisse nervalienne. On a appelé Gérard : un être à qui la vie présente ne suffisait pas. Ce n'est pas assez dire. Il sent que sa vraie vie est ailleurs : c'est celle qu'il mène « *en esprit* »[15]. A la période la plus aiguë il ne faut plus parler d'« épanchement du rêve dans la vie réelle » ; il y a submersion de l'individualité vivante. Le sentiment qu'il a de sa nature essentielle est lié à la cosmologie qu'expose *Aurélia* (II, I) : de l'élément originel de l'univers créé, du « feu primitif », qui n'est autre que « l'esprit de l'être-Dieu, type commun des âmes humaines », est faite par précellence la race des Eloïm, « à la fois divine et humaine ». Tantôt prisonnier d'Eloïm méchants, tantôt, comme l'Adoniram de l'*Histoire de la Reine du Matin*[16] qui est son image romancée, descendant lui-même d'Eloïm sages et généreux, mais refoulés dans la cité souterraine du feu par le Démiurge biblique leur vainqueur ; fils lointain d'Eblis (Satan) et de Caïn, il porte soit le poids de ses antiques chaînes soit celui de la malédiction que Jéhovah a prononcée contre sa race. Et il ne s'agit point pour lui comme pour le Lamartine de la *Chute d'un Ange* et de *Jocelyn* ou le Hugo de la *Légende des Siècles* d'une figuration mythique du Destin de l'Homme sans retentissement sur sa vie personnelle. Le sombre orgueil d'être le fils des Grands Révoltés aussi bien que la conscience accablante de son destin de génie maudit engendre en lui le sentiment d'une culpabilité plus lourde d'être collective et immémoriale. En 1853 l'obsession qu'avait décantée le roman, les fumées de la Kabbale et les rêveries d'un Orient monstrueux et terrible l'ont envahi sans réserve. *Antéros* fixera le souvenir de cette phase de son drame spirituel. Ajoutons à ce motif de terreur l'effroi que lui inspire son « double », le

14. Elle reste « divine » jusqu'au bout pour Gérard, son essence n'étant pas altérée par l'abus que font d'elle les génies malfaisants.
15. *Pl.*, I, p. 385, mots soulignés par Nerval.
16. Publiée d'abord par tranches dans le *National* en 1850 (voir *Pl.*, t. II, surtout chap. VII, pp. 560 et suivantes).

« mauvais génie qui a pris *sa* place dans le monde des âmes » et qui s'apprêtait à épouser celle dont il attendait la salutaire intervention (*Pl.* I, p. 400) et nous ne serons pas surpris de le voir songer dans cette détresse à déposer le fardeau de la faute ancestrale et de ses fautes personnelles aux pieds d'un prêtre du Dieu qui a condamné sa lignée luciférienne, à lui demander de le délivrer de ses hantises en même temps que du péché (*ibid.*) Dans l'indifférence du prêtre, plus soucieux de relations mondaines que du salut d'une âme, sans doute a-t-il cru voir le geste de Dieu se détournant de lui. Cet insuccès, la visite à N-D. de Lorette où il a soudain le sentiment que « la Vierge est morte » et ses propres prières vaines le rejettent au désespoir absolu : dans le ciel de Paris il croit voir alors *les étoiles s'éteindre*, « *un soleil noir* » *apparaître* « *dans le ciel désert* » et un globe rouge de sang au-dessus des Tuileries, présages apocalyptiques de « la nuit éternelle » ! (*Pl.*, I, p. 401.)

L'absolution lui sera donnée directement par Jésus-Christ sous « le regard chatoyant d'une *étoile* » dialoguant avec le myosotis des tendres souvenirs [17]. J'ai employé plus haut le mot « conversion ». Conversion, c'est revirement. Gérard est maintenant passé des inquiétudes du doute aux certitudes de la foi, de l'oppression de la servitude à un sentimment de libération totale que traduit le tableau de l'irrésistible chevauchée céleste, la reprise lyrique du cri de l'Apôtre : « O Mort, où est ta victoire? » le mouvement même de la phrase, avec son départ vigoureux qui fait place à une nappe largement, solidement étale : « puisque le Messie vainqueur chevauchait entre nous deux ».

Œuvres de miséricorde, réversibilité des mérites, images de confession et d'exorcisme, intercession de la Vierge, ce sont là, au premier regard, les démarches et sentiments d'une âme au bord de la foi catholique. Mieux encore, les *Mémorables* débutent par un hymne fervent à la Mère du Christ dont l'image rejette à présent dans l'ombre celle de « l'éternelle Isis » alors qu'elle n'en était naguère encore qu'un des masques (*Pl.* I, p. 413) et, paradoxalement, les Corybantes, le délirant cortège de la Mère des dieux — frappée elle aussi dans son cœur par la mort d'un

17. *Mémorables* (*Pl.*, I, 413) Dans la 1re partie d'*Aurélia* (*Pl.*, I, p. 370), après avoir revu son aïeul sous la forme d'un oiseau et avant d'être emporté dans un « abîme igné » formé d'« âmes vivantes à l'état moléculaire » (!), Gérard contemple sur une toile une femme costumée à l'allemande, « les yeux attirés vers une touffe de myosotis ». Ainsi se répètent à distance dans son âme les mêmes mouvements, générateurs d'images analogues. Pythagorisme, syncrétisme religieux et mythique, conception mystique de l'amour, sentimentalité germanique, tous ces courants se mêlent dans le flux d'un rêve tendre et inquiet, et toutes les figures qui les traduisent tendent fiévreusement vers les abîmes ou les étoiles.

être chéri — les Corybantes transformés en amoureux timides et pudiques, sont appelés à chanter avec les pâtres d'une Auvergne d'innocence, les louanges de la « Pauvre Marie, reine des cieux ! » (La nostalgie des croyances chrétiennes que traduisait une page des *Illuminés* (*Pl.* t. II, p. 1187) est ici largement dépassée).

Il ne faut pas aller plus loin. L'élan avorte, ou plutôt, le tréfond illuministe de l'âme de Nerval le contrarie, le fait dévier. Le Christ qui lui accorde son pardon est le Christ de la théosophie ; sa « Jérusalem nouvelle » est la Jérusalem de Swedenborg ; le nom même de la « Grande Amie » qui participe à son triomphe comme elle a collaboré à son salut, « Sophie », est, dans sa valeur mystique, celui qu'un des Eons gnostiques avait emprunté à la Sagesse Eternelle [18]. Le pied de la Vierge n'écrasera plus la tête de l'antique serpent ; la Rédemption qui, pour Gérard, comme pour Origène aux premiers siècles de l'Église, est le retour de la création *tout entière* au sein de l'Unité divine, entraîne dans l'éternité de béatitude Satan lui-même et ses suppôts ou ses enfants, démons, dieux, Eloïm maudits. C'est l'eschatologie, hérétique aux yeux du catholicisme, que le Hugo de la *Fin de Satan* et le Papini du *Diable*, comme les théosophes, ont héritée des vieilles Gnoses. Pour Gérard, il se sait pour toujours soustrait au cycle saturnien des renaissances, ces escaliers sans nombre. Son combat a pris fin victorieusement. L'Étoile a triomphé du Soleil noir.

C'est, je crois, dans cette perspective qu'il convient de considérer le problème de la mort de Nerval. On a expliqué son suicide par un « raptus » anxieux et il n'est pas douteux qu'en tout état de cause la difficulté de composer dont il se plaignait aux derniers temps et l'incertitude des lendemains temporels aient renforcé une impulsion dont les mobiles essentiels me paraissent tout différents. Le songe des *Mémorables* ne peut pas ne pas avoir eu dans tout son être un retentissement aussi prolongé que profond. D'autant qu'une circonstance qui fit à ses yeux figure de miracle venait lui garantir l'authenticité du pardon reçu ; le pauvre soldat qui avait prêté ses traits à « Saturnin » ouvrait enfin tout grands ses yeux, « *bleus comme ceux de l'esprit* » ; ce muet appelait Gérard son « frère », et s'il se refusait toujours à manger, c'est qu'il se déclarait déjà mort et en train d'accomplir son expiation en Purgatoire (*Pl.* I. p. 417). (Ce qui laisse entendre assez clairement que Nerval éprouvait le sentiment de terminer lui-même son temps de purgatoire sur la terre.)

Je ne doute pas que dès ce moment il ait envisagé de quitter le monde terrestre. On ne prétendra pas que les démarches de

18. Voir là-dessus J. Richer, Notes sur *Aurélia*, *Cahiers du Sud*, n° 292 (1949), p. 443.

son esprit aient été dictées par une suite de raisonnements cohérents ; elles échappent à ce que nous considérons comme des normes : l'illumination y tient lieu de lucidité ; une exaltation, vraisemblablement entretenue, y fait office de volonté délibérée. Mais le Nerval de 1854 qui voyage en Allemagne, se préoccupe de la traduction en anglais de *Sylvie* ou d'une composition scénique inspirée du *Jodelet* de Scarron ; celui qui passe son avant-dernière soirée chez l'actrice Béatrix Pearson, c'est l'« automate », le serf de l'habitude de vivre. Le Nerval profond est celui qui a consacré ses derniers mois à reprendre, achever, remanier *Aurélia*, examen de conscience autant qu'analyse *sincère* de ce qu'il a « éprouvé dans les graves circonstances de la vie »[19]. Quand, dans les premières décades de 1855, il a adressé à Louis Ulbach la partie non encore publiée de l'ouvrage, il n'a plus rien à faire ici-bas ; il a rempli sa mission : descendre « parmi les hommes pour « leur annoncer l'heureuse nouvelle de l'universelle Rédemption ». Il ne lui reste plus qu'à demander à la mort de lui rendre dans une autre vie celle qu'il aime. Désormais il n'est plus « veuf » ni « inconsolé ». *Il n'y a plus de « sainte de l'abîme »*. Perdue pour tous aux jours de désespoir, Aurélia s'est maintenant dissociée de l'image funèbre et infernale d'Artémis-Perséphone ; du sombre royaume d'en-bas, elle a surgi dans la lumière divine auprès du Christ Vainqueur de la Mort. Telle, on l'a vu, Adrienne montait de l'*abîme* pour célébrer la victoire sur les enfers du Dieu ressuscité — et ce parallélisme semble prouver que, dès avant le grand songe des *Mémorables* (*Sylvie* ayant paru le 15 août 1853), la représentation de Chaâlis avait aux yeux de Gérard, valeur de prémonition : selon le narrateur lui-même, la scène racontée n'oscillait-elle pas, indécise, dans son esprit, entre le rêve et le souvenir[20] ?. Adrienne, Aurélia, deux images mythiques, deux étapes de son ascension spirituelle. *C'est lui qui montait de l'abîme* ; c'est son âme qui a pris leurs traits.

19. En annonçant à son père son dessein d'écrire *Aurélia* (lettre du 2 décembre 1853), Gérard ne donne au vieux médecin sceptique et positif que des raisons propres à le lui faire admettre : il rendra service à la science « en décrivant toutes les impressions que *lui* a laissées *sa* maladie » (C'est prudence et délicatesse filiale).

20. Dans une variante d'*Aurélia* (*Pl.*, I p. 422), la Reine du Midi, c'est-à-dire de Saba, une des figures de la « divinité des rêves » de Nerval, prend les traits de la « Sainte napolitaine » d'*Artémis*, sainte Rosalie, elle-même symbole des ressemblances alternativement fatales et salvatrices. Et la sainte à son tour est identifiée à la femme de l'*Apocalyse*, « couronnée d'étoiles », en qui l'exégèse chrétienne a vu de tout temps l'image de la Vierge. Cette fusion en une seule personne mythique, « *prête à sauver le monde* », de figures disparates, a la même portée que l'association de l'étoile et du myosotis ; c'est l'Amour collaborant avec la Foi et la Miséricorde à l'œuvre de rédemption.

Tant il se tient assuré de son salut qu'à en croire certains témoignages, il aurait fait ses derniers pas sur terre dans un état de parfait quiétisme, indifférent au comportement de son enveloppe charnelle [21] ! Son mal n'a fait que le pousser où le portait son désir, si l'on peut séparer deux facteurs qui se compénètrent aussi étroitement.

Dans leur langage muet les derniers gestes de Nerval traduisent sensiblement une obsession mystique aussi efficace que la préméditation la plus calculée. Révélatrice, sa prétention de porter sur le côté gauche de la poitrine, « comme tous les mâles de sa famille », disait-il, le tétragramme de Salomon, sceau de la promesse divine et sa sauvegarde auprès du Christ, *fils de David* ; révélateur, le cordon qu'il montra à Maxime du Camp : ceinture de Madame de Maintenon ou jarretière de Marguerite de Valois, il lui rappelait la plus pure image de l'amour rédempteur, Adrienne, fille du Valois et aristocratique pensionnaire d'un couvent, peut-être aussi cette Sophie de Feuchères avec laquelle il songeait à conclure une union... posthume, et, qui sait ? la sinistre fenêtre du château de Saint-Leu. Révélateur plus que tout peut-être, comme l'a bien vu un fervent nervalien d'Outre-Pyrénées, M. Eduardo Aunòs, le court billet du 24 janvier 1855, adieu tendre et sibyllin à la bonne tante Labrunie, « la meilleure des mères ». L'ordre des mots mérite de retenir l'attention : « Ne m'attends pas ce soir *car la nuit sera noire et blanche* [22]. »

A la dernière minute l'instinct vital a-t-il provoqué une brève révolte du corps ? Gérard a-t-il frappé aux carreaux de l'asile de nuit avant de se suspendre à ses barreaux ? Pour moi, je demeure persuadé — et non par un parti-pris de nervalolâtrie — que, dans le froid et les ténèbres de l'hiver parisien, il s'acheminait expressément vers les portes d'un univers bienheureusement « constellé ».

21. Une tradition rapportée par Auriant veut que Nerval « ait sacrifié à la Vénus des bouges peu avant l'exécution de son fatal projet » (?) cf. P. Audiat : La mort de Gérard de Nerval (*Miroir de l'histoire*, décembre 1954).

22. Image d'« une transmission de mort en vie », dit Ed. Aunòs, *Gérard de Nerval et ses énigmes*, Gérard Vidal, éditeur, Paris, 1956, p. 61.

Pierre COGNY

Gérard de Nerval aux portes du mystère d'après sa correspondance

> « *Gérard de Nerval n'a pas encore été estampillé : cet anonymat scolaire lui convient. Son domaine reste la légende.* »
> (R. M. ALBÉRÈS, *Gérard de Nerval*, Classiques du XIXe siècle.)

On sait trop l'importance attachée par les médecins psychiatres et les psychanalystes à la re-création quasi-spontanée du moi par l'écriture ou la confidence, dans la mesure du possible authentifiée, pour insister longuement sur l'intérêt qui peut se dégager de l'étude d'une correspondance. Déjà significative chez un sujet normal, qui risque de révéler son subconscient, autant par ses aveux que par ses réticences, conscientes ou involontaires, une étude de ce genre prend beaucoup plus de valeur quand il s'agit d'un malade, qui a connu son mal, en a souffert, l'a confessé et n'en a jamais été véritablement guéri. Pour Gérard de Nerval, il s'agit presque, en certains cas, de cette « écriture automatique » qui devait faire fortune en littérature, mais le témoignage, chez lui, est d'autant plus tragique que nous avons la certitude qu'il n'y eut jamais supercherie et nous assistons de la sorte à un véritable instantané du *moi*, qu'aucune retouche postérieure n'est venue gâter par coquetterie.

Si nous n'avons pas encore entre les mains toutes les lettres du poète, nous en pouvons lire, semble-t-il, la plus grande partie, grâce au savant travail de M. Jean Richer qui les a recueillies et commentées dans le tome I de son édition entreprise avec le regretté Albert Beguin, pour la collection de la Pléiade (éd. N. R. F.). Comme M. Richer a eu, en outre, le scrupule de relever les extraits saillants cités par les marchands d'autographes dans leurs catalogues, l'essentiel a été mis très largement à la disposition des chercheurs.

Relire, jour après jour, ces lettres adressées à son père — les plus intéressantes en général — à Jenny Colon, au Docteur Blanche, ou à tel de ses amis, c'est donc suivre très précisément l'évolution de l'auteur du *Voyage en Orient*, c'est retrouver les thèmes dominants de sa pensée, c'est recevoir la confirmation que l'œuvre destinée à la publication était bien le reflet de son âme de rêveur assoiffé d'idéal, aux confins de l'irréel et du vrai, pèlerin de ces *no man's lands* encombrés d'embûches où se côtoient une raison chancelante et une folie qui n'est peut-être qu'une caricature de la raison [1].

***

Sans doute, les quelque quatre cents lettres éditées par Jean Richer s'étalent-elles sur une existence entière, puisque la première date du 24 février 1828 (Gérard avait vingt ans), mais les plus révélatrices pour notre enquête sont pour la plupart contemporaines de la première crise de folie ou postérieures, les lettres de l'époque antérieure ne relatant guère que des petits faits assez peu significatifs.

Il est certain que, très tôt, le magnétisme attira ce rêveur qui, nous le verrons plus loin, aima le songe pour le songe, parce qu'évasion, et l'on peut se demander s'il ne chercha pas à se recréer dans la vie éveillée ce monde onirique où il se mouvait chaque nuit. En tous les cas, le magnétisme aurait pu avoir une influence très certaine sur son œuvre, si l'on en juge par cette lettre du 25 février 1840, à Henri de Saint-Georges :

« Il m'est arrivé de rencontrer ici à l'ambassade et dans la société un consul de Prusse qui est magnétiseur et produit un grand effet sur les dames : cela m'a remis la chose en tête. »

Et, sans rapport apparent avec cette rencontre, voici, cité

1. Notre rôle étant de regrouper quelques passages de ces lettres, il nous paraît nécessaire de rappeler très sobrement, en nous aidant de la très précise et très complète chronologie établie par Jean Richer, certaines dates, auxquelles on pourra se référer en lisant ces extraits :

Le 21 ou le 23 février 1841, Nerval a sa première crise de folie et, du 21 mars au 23 novembre, il séjourne chez le Dr Blanche.

En 1850, une période de dépression qui le conduit chez le Dr Aussandon.

Le 25 septembre 1851, il fait une nouvelle crise, et un nouveau séjour chez le Dr Blanche.

Au début de 1852, il est hébergé chez Eugène Stadler, puis, du 23 janvier au 15 février, hospitalisé à la clinique du Dr Dubois.

Le 25 août 1853, une nouvelle crise l'amène chez le Dr Blanche. Il séjournera à Passy jusqu'au 27 mai, date à laquelle il part, chargé de mission officielle, pour l'Allemagne. Il devait réintégrer la clinique dès le 6 ou le 8 août, pour ne la quitter que le 19 octobre 1855.

Trois mois plus tard, sa mort tragique, rue de la Vieille-Lanterne, manifestait qu'hélas ! il n'était pas guéri.

dans la même lettre, le plan d'un scénario qui est tout empreint de magie d'illusionniste, disons de magnétisme d'amateur :

« Trois ouvriers de Nuremberg se rencontrent sur un chemin. Tous trois, le sac sur le dos, sans ouvrage prochain, ne sachant où aller, ils entrent dans un cabaret, s'asseyent à la même table et demandent l'un une soupe, l'autre un verre de vin, l'autre une tasse de café. L'auberge est pleine de gens en fête, il y a là un paysan qui a gagné à la loterie, il traite ses amis et l'on fait passer quelques verres de vin aux voyageurs. Puis, comme il est tard, tout ce monde s'en va se coucher, mais il n'y a plus de lits pour les survenants. On leur met trois bottes de paille par terre, des chaises retournées leur servant d'oreiller ; le maître et la servante se retirent. Voilà nos trois gars couchés. Avant de s'endormir, ils se disent leurs affaires. Jacques aimait la fille de son maître, riche marchand de meubles ; il n'a pas osé la demander, elle épouse un gros marchand de vin. Lui, pour ne pas voir la noce, a pris son paquet et s'est mis en route. Hubert est un cordonnier : on l'a mis à la porte parce qu'il avait fait des bottes trop justes à une riche pratique, qui n'avait pas voulu les payer. Richard est garçon marchand de vin, on l'a renvoyé parce qu'il buvait la marchandise. Après ces confidences, les trois ouvriers s'endorment en songeant au bonheur des riches. Il descend un nuage noir sur lequel est un numéro transparent, 2447. Jacques se lève en sursaut et dit en se frottant les yeux : tiens, j'ai rêvé un numéro. Richard se lève de son côté et dit tiens, moi aussi — moi 2447 — moi de même, c'est étonnant. Il faut l'écrire... »

Les trois ouvriers, sûrs d'avoir été éclairés en songe, jouent à la loterie le n° 2447 et gagnent. Le reste de l'histoire n'importe pas ici. L'amusant est que, de toute évidence, il y a interférences entre le nom du magnétiseur auquel il avait été fait allusion au début de la lettre et ce canevas, bâti sur un songe, mais avec intervention, empruntée à la magie, d'un *nuage noir*.

Le 17 novembre 1840, dans une lettre à son père, datée de Liège, il remarque, preuve que la chose ne lui est pas indifférente :

« On s'occupe beaucoup de magnétisme dans ce pays. J'ai assisté à une séance où une dame magnétisée donnait des consultations ; il paraît que les femmes ne veulent plus d'autres médecins : elles y ont une foi imperturbable. Du reste, je n'ai rien vu de très surprenant. »

Décidément fidèle à toutes ces séances, il écrit d'Anvers à Eugène de Stadler, le 12 mai 1852 :

« Le D(umas) est très bien logé, avec le Parf(ait) et sa fille. Il magnétise une boulangère hystérique et lui fait faire des contorsions surprenantes dont elle n'a plus le souvenir au réveil. »

En 1854, il confessait au Dr Blanche qu'il lui est toujours

resté « un fond d'idées superstitieuses », qui ont rapport aux coïncidences inattendues, aux rencontres de noms, etc...

Une autre source d'intérêt évidente est la Franc-Maçonnerie, dont il a retracé, avec tant d'impressionnante grandeur, les origines religieuses et orientales dans le *Voyage en Orient*. Il est tellement connu pour son goût de ces recherches que Champfleury, en 1851, lui demande s'il connaît « le livre de Mounier, *De l'influence de la franc-maçonnerie et de l'illuminisme lor* (*sic*) *la révolution en France.* »

Ses attaches maçonniques risquent d'ailleurs de lui jouer de mauvais tours, si du moins il est lucide et de bonne foi dans la lettre qu'il écrit à son père, le 22 octobre 1853 :

« La prolongation de mon séjour (*chez le Dr Blanche*) est due à certaines bizarreries qu'on avait cru remarquer dans ma conduite. Fils de *maçon* et simple *louveteau*, je m'amusais à couvrir les murs de figures cabalistiques et à prononcer ou à chanter des choses interdites aux profanes ; mais on ignore ici que je suis compagnon-égyptien (refik). Enfin, j'en suis sorti et je ne souhaite à personne de passer par les mêmes épreuves. »

Même mésaventure ne lui serait pas arrivée en 1854, puisque, le 17 octobre, il « initie » le Dr Blanche, auquel il s'adresse comme à un frère :

« Je ne sais si vous avez *trois ans* ou *cinq ans*, mais j'en ai *plus de sept* et j'ai des *métaux* cachés dans Paris. Si vous avez pour vous-même le Gr... O... je vous dirai que je m'appelle le *frère terrible*. Je serais même la *sœur terrible* au besoin. Appartenant en secret à l'*Ordre des Nopses*, qui est d'Allemagne, mon rang me permet de jouer cartes sur table.

... Dites-le à vos chefs, car je ne suppose pas qu'on ait confié les grands secrets à un simple frère qui devrait me trouver *très Respectable* (X). Mais je suis assuré que vous êtes plus que cela. Si vous avez le droit de prononcer le mot de...

(cela veut dire *Mac-Benac* et je l'écris à l'orientale), si vous dites *Jachin*, je dis *Boaz*, si vous dites *Boaz*, je dis *Jehova*, ou même *Machenac...* »

Jean Richer précise qu'il s'agit de souvenirs récents de lecture : un abbé, en effet, Gabriel-Louis Calabre Perau, avait publié en 1745 *L'ordre des francs-maçons trahi et le secret des Mopses révélé.*

Dans la franc-maçonnerie, Nerval recherche, comme ses frères du XVIIIe siècle, une manière exaltante de remonter, par delà les cultes et les religions, jusqu'à un Être Suprême, et de tenter de saisir l'essence des choses. Pour une raison aussi fragile que la sienne, l'intime fréquentation du mystère et de l'inconnaissable ne peut, par l'excitation qu'elle procure, être que périlleuse. Mais nous retrouvons le désir, signalé déjà, de prolonger dans toute la mesure du possible l'atmosphère idéale qu'il

connaît dans les rêves qui peuplent ses nuits, en général agitées.

« Je sors d'une nuit terrible », écrivait-il un jour à Jenny Colon à qui il confirmait, quelques jours plus tard :

« Les solitaires de la Thébaïde avaient comme moi des nuits affreuses ; ils se tordaient comme moi sous des désirs impitoyables et ils offraient leurs souffrances en holocaustes à l'Éternel... »

Et quand il lui confessait, sur le mode badin : « Voyez ce rêveur, cet insensé, qui vous aime si follement », c'est au sens propre qu'il faut prendre le mot *rêveur*, car Nerval a passé sa vie à rêver, dans son sommeil ou à l'état de veille. Beaucoup de ces songes sont très simples et relèvent de la télépathie : ainsi, il est fréquent qu'il dise à des correspondants les avoir vus en rêve : à son père, le 18 mars 1843, au même, le 25 juillet de la même année, à Théophile Gautier, le 2 mai 1843, par exemple.

D'autres pourraient bien appartenir à l'arsenal romantique, où puisèrent, après Nerval, un Huysmans ou un Goncourt, comme cette évocation de la Mort, dans une lettre à Jenny Colon :

« La Mort ! ce mot pourtant ne répand cependant (*sic*) rien de sombre dans ma pensée : elle m'apparaît couronnée de roses pâles, comme à la fin d'un festin ; j'ai rêvé quelquefois qu'elle m'attendait en souriant au chevet d'une femme adorée, non pas le soir, mais le matin, après le bonheur, après l'ivresse, et qu'elle me disait : Allons, jeune homme ! tu as eu ta nuit, comme d'autres ont leur jour ! à présent, viens dormir, viens te reposer dans mes bras ; je ne suis pas belle, moi, mais je suis bonne et secourable, et je ne donne pas le plaisir, mais le calme éternel ! »

De la même nature sont les rêves de fantasmagorie que Félicien Rops mettra à la mode à la fin du siècle, mais, beaucoup plus personnels sont les récits de rêves en rapport avec le voyage : il apparaît ici, en effet, une série de dédoublements plus ou moins volontaires, plus ou moins conscients. Il arrive à chacun d'être déçu en présence d'un paysage pour l'avoir imaginé trop beau, sur le rapport des reproductions qu'il en a pu voir : l'art de l'écrivain ou du peintre avait été, à ses yeux, supérieur à la réalité.

Chez Nerval, il y a cela, mais aussi quelque chose en plus : non seulement il a rêvé, en laissant errer son imagination, les pays qu'il allait visiter, mais il les a véritablement *vus* en rêve avant d'y parvenir. Il y a eu projection de l'imagination en une sorte de matérialisation. Quand il est à même de comparer les deux représentations, il est profondément déçu. Sa raison se refuse à admettre que le vrai paysage ne soit pas celui dont il avait rêvé.

Vers la fin d'août 1843 il écrit du Caire à Théophile Gautier :

« Oh ! que je suis curieux d'aller voir à Paris le Caire de Philastre et Cambon ; je suis sûr que c'est mon Caire d'autrefois, celui

que j'avais vu tant de fois en rêve, qu'il me semblait comme à toi, y avoir séjourné dans je ne sais quel temps, sous le règne du sultan Bibars ou du calife Hakem !... Ce Caire-là, je l'ai reconstruit parfois encore au milieu d'un quartier désert, ou de quelque mosquée croulante : il me semblait que j'imprimais les pieds dans la trace de mes pas anciens ; j'allais, je me disais : — En détournant ce mur, en passant cette porte, je verrai telle chose : et la chose était là, ruinée mais réelle. »

Je sais bien que Nerval tient à corriger quelque peu ces impressions, en écrivant à son père, en octobre 1843, à propos de quelque article de dénigrement sur l'Égypte :

« J'y ai manifesté une sorte de désillusion à l'égard de l'Égypte, qui ne doit pas être trop prise au sérieux, attendu que c'est un paradoxe en réponse à un autre, comme il arrive dans ces sortes de jeux de l'esprit. »

On se demande alors pourquoi il récidivait, dans une lettre à Jules Janin, du 16 novembre 1843, donc de très peu postérieure à la précédente :

« En somme, l'Orient n'approche pas de ce rêve éveillé que j'en avais fait il y a deux ans, ou bien c'est que cet Orient-là est encore plus loin ou plus haut, j'en ai assez de courir après la poésie : je crois qu'elle est à votre porte, et peut-être dans votre lit. »

Ainsi donc, une fois de plus, c'est l'idéal que s'essoufflait à atteindre, au delà des espaces, le chantre des chimères et, à chaque fois qu'il retombe sur le sol, du haut de sa désillusion, il est un peu plus meurtri, mais un peu plus disposé encore à vivre systématiquement dans le rêve.

Quand il n'est pas directement bénéficiaire du rêve, il le recherche dans la littérature et, en 1853, on le voit demander à Hippolyte Lucas de sortir, à la Bibliothèque, *l'Hypnérotomachie ou le songe de Poliphile*. Or, à propos de cette lettre, Jean Richer précise que *Le songe de Poliphile* « est pour une part à l'origine de son syncrétisme religieux. »

Peu à peu, il arrivera que rêve et folie soient intimement liés, à tel point que le lecteur ne sait plus trop s'il a affaire à un songe de dément, écrit en pleine crise, ou, au contraire, à la notation d'un patient sur son propre mal, à une sorte d'observation clinique.

Ainsi, le 9 novembre 1841, il écrit à Mme Alexandre Dumas :

« Au fond, j'ai fait un rêve très amusant, et je le regrette ; j'en suis même à me demander s'il n'est pas plus vrai que ce qui me semble seul explicable et naturel aujourd'hui ; mais comme il y a ici des médecins et des commissaires qui veillent à ce qu'on n'étende pas le champ de la poésie aux dépens de la voie publique, on ne m'a laissé sortir et vaquer définitivement parmi les gens raisonnables que lorsque je suis convenu bien

formellement avoir été *malade*, ce qui coûtait beaucoup à mon amour propre et même à ma véracité. »

Aux heures de folie, en pleine crise, le rêve devient un dédoublement, mais d'une nature très particulière : au lieu du classique « enfant vêtu de noir » ou du Horla, c'est, en quelque sorte son être moral, le vrai, croit-il, qui lui est révélé et qu'il souhaite désespérément révéler.

Le 2 décembre 1853, il suggère au Dr Blanche :

« Mes pensées ont toujours été pures. Laissez-moi donc la liberté de les exprimer. Je vous envoie des pages qui doivent être ajoutées à celles que je vous ai remises hier. Je continuerai cette série de rêves, si vous voulez, ou bien je me mettrai à une pièce, ce qui serait plus gai et rapporterait davantage. »

Ce qu'il écrivait en crise, il le confirme en période de lucidité, pendant son voyage en Allemagne :

« Au reste je n'ai qu'à me louer de tout le monde dans ce pays. Peut-être ce que j'ai éprouvé de bizarre n'existe-t-il que pour moi, dont le cerveau s'est abondamment nourri de visions et qui ai de la peine à séparer la vie réelle de celle du rêve. »

Pour terminer ce long voyage aux côtés de Nerval dans ces obscures régions du rêve, nous relèverons, très simplement, et sans commentaires, quelques lettres ou fragments qui sont très exactement un diagramme clinique par lui tracé. L'intérêt de ces citations vient essentiellement, nous a-t-il semblé, de ce que, alors même que sa raison avait fait faillite, il demeurait fidèle à ses goûts de la vie normale, faisant seulement, peut-être, dévier en obsession ce qui n'était que préoccupation.

Voici une missive intégrale qui pourrait, vraisemblablement, être entièrement déchiffrée par des spécialistes de grilles :

A Paul Bocage

14 mars 1841

« Bonjour mon cher Bocage. Il paraît que vous n'y êtes pas. Sy vous voyez (par hazard) la D-a Scta Collumba *di Palma* (G. S-d) dites bien que j'ai à luy *parler*, pr affr de famille et à l'occasion de la m-t d'une consuyne éloygniée, di *Rioμ*a -M. V. L. d'O -li bi-Ursulyna. J'ai vu H. Heyne hier μ.

Addio

Ne me jugez pas sans m'entendre et montrez ce biglietto à qui de droyct.

D. G. Labrunye Dye Nawoe
à Picpus chez Mma Marcella
di Sancta Columba.

Une croix sortant d'une flamme enclose dans un V
et le mot φῶνιξ (pour φοῖνιξ).

Au verso :
Écrivez-moi
R — avant le 17;

Voilà qui prouve au moins d'étroits contacts avec l'ésotérisme, ainsi que ces deux brefs passages, l'un d'une lettre à son père, le 4 juin 1854 :

« Je dois passer ici pour un prophète (un faux prophète), avec mon langage parfois mystique et mes fréquentes distractions. »

l'autre, plus caractéristique, d'une lettre à Franz Liszt, du 10 octobre 1854 :

» J'ai vu avec intérêt en passant à Mayence, le tombeau des Trois Rois Mages. Je vous fais compliment de votre ressemblance avec l'un deux. J'ai vu aussi l'*étoile* briller au ciel et je me suis souvenu. »

Les initiales T. R. M. ont, suggère Jean Richer, une valeur ésotérique ainsi que l'étoile de l'Arcane XVII, symbole de l'Espérance.

Ailleurs, ce sont de tristes aveux de beuverie, avec de plus affligeantes encore fautes d'orthographe. Puis le mal semble en retrait, pour mieux revenir à la charge. Les exemples pourraient être multipliés, qui n'apporteraient rien de plus et nous laisserons le mot de la fin à M. R. M. Albérès qui constate, dans le livre infiniment riche qu'il a consacré à notre écrivain :

« La folie — d'ailleurs réelle chez Nerval — n'a rien à voir avec cet « enfer », qui lui-même n'a rien « d'infernal » (le *inferi* latin désigne le lieu souterrain où se rassemblent et se résument les destinées humaines, sans impliquer automatiquement l'idée de récompense ou de châtiment). La folie n'est qu'une *occasion*, un *prétexte* du hasard, un moyen employé par la Providence pour conférer le privilège à un mortel sans rendre ce dernier tout puissant, *une manière de lui donner la seconde vue tout en la brouillant suffisamment pour que, par ailleurs, il ne puisse troubler l'ordre terrestre en abusant de son pouvoir.* »

ÉVOCATION DES MORTS

Ce n'est que par la conscience qu'il faut évoquer les morts. Leur vue est toujours triste et redoutable, car ils souffrent de nos fautes.

Gérard DE NERVAL.

Louis MASSIGNON

De l'essor de l'imagination musulmane, jusqu'en Chrétienté, à propos des rêves et des contes Nervaliens.

« Nous ne pouvons plus être païens, nous avons été crucifiés. » (Charles GROLLEAU, préface aux *Intentions* d'Oscar WILDE.)

Dans une lettre de Dominique Dupouey, que son camarade Lefrançois me fit lire entre les 16 et 19 avril 1917, à bord de son torpilleur camouflé, ex-*Feï Chung* chinois, ex-*Hellé* grecque — c'était en Mer Égée — une phrase me frappa : « *L'imagination est la vertu qui nous empêche de nous arrêter au mal.* »

C'était une phrase d'artiste privilégié, d'un rescapé de la Mer Rouge ou de la Mer Morte, juif cramponné aux phylactères de la Loi, chrétien stigmatisé par son crucifix. Mais, pour le commun des hommes, *l'imagination* joue librement dans la nature, sans aucun garde-fou ; et le « verbe mental » qu'elle fait concevoir exprime ingénûment tout spectacle fortuitement observé, sans y chercher d'intention, innocente ou perverse, admire tous les contrastes des couleurs, opposant à égalité, comme si c'était des couleurs, le blanc et le noir ; sans comprendre que l'un est affirmation, et l'autre négation de la Lumière ; acceptant sans discrimination dans sa « topique » tous les thèmes du folklore universel, toutes les situations dramatiques de l'histoire humaine ; en partant d'une position centrale non polarisée, celle du Stagyrite définissant la *vertu* comme une position de repli, d'abri, médiane entre une déficience et un excès ; alors qu'en réalité, selon la pensée d'Eckhart, la vertu est une tension à sens unique, héroïque : sans contrepartie.

Notre tradition littéraire classique nous a familiarisés avec cette imagination « indécise », « infra-libertine », dans les contes

populaires qui ont inspiré les écrivains des cités grecques, soit avant Eschyle, assez innocemment, soit après Alexandre, à la manière dépravée et dépravante des « fabulae milesianae » hellénistiques, qui ruinèrent la forte discipline morale de la civilisation de Rome.

Le profil de l'imagination, en Islam, doit être envisagé comme une sorte de « retour » à l'indifférenciation morale des « païens », tempéré par une « persistance » de la foi patriarcale d'Abraham, foi antérieure à la révélation des Commandements au Sinaï, comme à la dispensation de la Grâce de la Pentecôte. Les Arabes, fils d'Ismaël, ont été chassés au désert, et mis hors la Loi, dispensés d'espérer et de regretter ; mais leur foi abrahamique authentique ravivée par l'Islam les constitue, face à Israël et à la Chrétienté, comme les témoins de la revendication de justice de tous les non-privilégiés, qui doit éclater un jour, au Jugement Dernier, où il n'y aura plus de privilèges, que pour aggraver la condamnation des privilégiés avares, et réhabiliter les pauvres hors la loi ; afin que le Décret de Prédestination coïncide avec le Livre de notre Jugement général. La foi musulmane éclaire d'une lumière religieuse authentique le profil de l'imagination païenne, dont les contes célèbrent les puissants, qu'ils soient bons ou mauvais. « L'Islam ne connaît que la force » soit, parce que, pour lui, toute force vient de Dieu, et donc s'anéantit dès qu'elle Le renie. Alors que l'imagination juive (*Haggadoth*) et chrétienne (*Flos sanctorum*) dramatise le combat des saints contre Satan et les Démons, l'imagination musulmane réduit les Démons au rang des Génies, des Jinn, et des Fées, des élémentals subalternes du paganisme : la ruse suffit pour les neutraliser. Et le croyant, même s'il n'a que deux ou trois camarades, peut (et doit, disent les Kharijites) tirer l'épée « fî sabîl Allâh », sûr de vaincre, d'une victoire prédestinée [1]. C'est pourquoi « un cimetière arabe inspire une paix si profonde qu'il est reposant d'y penser. » (Fayein)

Et c'est pourquoi, à cette heure de l'histoire où l'espérance d'Israël s'éteint en matérialisme agraire, où la charité de la Chrétienté refuse l'hospitalité aux non-chrétiens — l'imagination des croyants musulmans galvanise la masse des désavantagés que le marxisme ne satisfait pas ; il n'y a pas de folklore marxiste, les marxistes ont voulu proscrire de l'école tout recours aux fables populaires. Alors que l'Islam les éclaire et les axialise. Au Jour du Jugement, par une sublimation inattendue des philosophes et des savants, l'antithèse opposant le Bien au Mal (qui métaphysiquement n'existe pas) revêtira une réalité inouïe, puisque la clémence divine dotera les Damnés, qui ont choisi le néant,

1. C'est la théorie, d'origine hallagienne, du philosophe turc Nourettin Topcu, dans *Conformisme et révolte*.

d'une survie paradoxale immortelle, où plusieurs mystiques musulmans ont discerné et convoité une dernière grâce, l'indulgence sabbatine du Premier Amour.

L'héroïsme se fait de plus en plus rare, tant chez les juifs que chez les chrétiens. L'imagination de leurs conteurs s'était concentrée jadis sur cette catharsis surnaturelle des vocations de perfection que la lecture des Légendes de Saints fait naître, imprégnant les âmes d'une Foi capable d'arracher à la Grâce les coups les plus imprévisibles, et merveilleux, du Destin. Nous avons eu ainsi deux vagues d'appel à l'héroïsme, en Occident : d'abord, au premier siècle, la vague des légendes juives Esséniennes, des saints « élianiques », Hénoch, Élie, Noé, Lot, Susanne et Daniel, les VII Machabées, qui galvanisèrent les chrétiens des Catacombes romaines ; puis, à l'aube des Croisades, cette douzaine de légendes chrétiennes de l'Église d'Orient, les seules qui suscitèrent des poèmes populaires dans les nouveaux dialectes de l'Occident, sainte Marie l'Égyptienne, sainte Catherine, saint Georges, saint Théophile, sainte Marguerite (celle qui dut inspirer à Jeanne d'Arc de prendre comme elle des habits d'homme, nonobstant l'excommunication encourue), saints Josaphat et Barlaam, sainte Thaïs, les VII Dormants d'Éphèse, — qui suggèrent en rêve des actes héroïques. Mais ces marées « hyper-prométhéennes » ont passé.

On attribue leur jusant à la résurgence du paganisme lors de la Renaissance ; mais cette résurgence n'est pas populaire, elle est due à des scribes, à des bourgeois, à des sceptiques. Tandis qu'on n'a pas assez attiré l'attention sur la contre-attaque musulmane que les Croisades provoquèrent en Occident dans tous les domaines de l'imagination, arts, modes (bijoux, parfums, étuves, flamboyant jusque dans les hennins, tarots et cartes, poésie courtoise, uranisme d'Edward II). Parallèlement à l'averroïsme, où le substrat païen de philosophie grecque fut « survolté » par la foi théologale musulmane, — une première vague de folklore musulman atteignit l'imagination des conteurs et fabulistes chrétiens, depuis la cour de Frédéric II jusqu'à celle de Charles VI (par le moyen des derniers rois de Chypre c'est à eux qu'on doit l'introduction dans l'Église latine de la fête, si typiquement « musulmane », de la Présentation de la Sainte Vierge au Temple). La légende « de tribus impostoribus », la franc-maçonnerie ismaëlienne et druze s'infiltrent alors en Chrétienté, prenant d'ailleurs un caractère « satanique » de « danse macabre » que l'Islam ne lui donnait pas au début.

La seconde vague de folklore musulman déferla au XVIIIe siècle, avec les *Mille et une nuits* de Galland, avec les « illuminés égyptiens » genre Caglistro et Weishaupt. Les déistes « à la manière de Voltaire » étaient à l'aise pour accepter dans ce folklore,

avec sérénité, que le Décret divin s'accomplisse de même, partout, dans le bien comme dans le mal. Et des écrivains anglais y rêvèrent, non sans satanisme, depuis Blake et Beckford (« Vathek ») jusqu'à Fitzgerald (« Omar Khayyâm ») et Richard Burton (ce qui islamisa profondément sa vie d'explorateur) [2].

En France, cette prise en considération d'un déisme à la musulmane se fit à travers la franc-maçonnerie, on le voit dans Joseph de Maistre ; ses disciples maurrassiens ont accentué, sous une forme assez sombre la « patience musulmane de l'Ordre divin » en obéissance forcée à l'Inexorable Nécessité de Droit Divin « optimo & pessumo » ; et ils ont cru retrouver un compagnon de chaîne de leur désespoir hautain en la personne de Gérard de Nerval.

Ce qui n'est pas tout à fait exact. Gérard de Nerval, comme Richard Burton, a voulu islamiser son hétérodoxie chrétienne, en allant vivre en Orient arabe. Il faudrait, et je ne puis songer à l'examiner ici, faire la critique de ce qu'il nous dit de ses expériences, notamment *druzes*. Elles m'avaient frappé, jadis, par leur accent, et, à travers mon livre sur *La Passion d'al-Hallâj*, Maurice Barrès en reçut le contre-coup (il m'écrivit « le rare plaisir » qu'il avait eu à me lire, et la thèse de Mlle Frandon, en 1954, étudia ses citations). L'accès de l'imagination de Gérard de Nerval à l'Islam s'est fait par une démarche d'attrait, magnétique plus que magique, par un consentement à la puissance verbale de certaines affirmations de la Foi musulmane.

Mon premier « clash » avec l'Islam a été la lecture du voyage de Camille Douls à la Saguiet el-Hamra, où, enterré vivant dans le sable par les Oulad Delim, il se sauva : en criant obstinément la shahâda islamique ; sans y croire ? en était-il bien sûr ? Pour ma part, je ne puis douter de l'*i'jāz* coranique, de l'efficacité spirituelle de la Fâtiha. Gérard de Nerval a-t-il été jusque là ? Était-il simplement « entré dans le jeu avec sérieux », comme Mgr Lavigerie parlant de son « respect » pour l'Islam ? Et là intervient le recours convaincu de Gérard de Nerval à l'oniromantique.

L'oniromantique est assez mal vue des théologiens chrétiens. Mais, dans leur simplicité archaïque, les Musulmans recourent aux rêves avec une pureté de conscience que le spiritisme, cette triste hérésie chrétienne, ignore. Le spiritisme rêve, pour obtenir des résultats « rentables ». L'Islam rêve, pour connaître le décret divin auquel il s'est humblement soumis d'avance [3]. Gérard de Nerval, qui est un des premiers à avoir souligné l'atmosphère

2. Poltı ajoute des noms de Hoffmann, J.-P. Richter et Poe ; qui nous « situent », eux aussi, dans *l'entre-deux*, le *barzakh* islamique : « *not in Heaven, and yet so far from Hell* ».

3. C'est en rêve qu'Abraham reçoit l'ordre de sacrifier son fils.

mentale « onirique » de la Révolution française, à avoir « galvanisé » les contes populaires de la vieille France avec sa foi aux rêves, me paraît plus proche des Musulmans que des Spirites ; c'est l'opinion mûrie d'un maître iranisant, Henry Corbin, qui a rapproché [4], en termes très élevés, un passage de *L'envol de l'oiseau* avicennien d'un rêve nervalien (dans *Aurélia*). Et je crois que la conférence nervalienne que Gabriel Bounoure vient de donner à Dar el-Salam (au Caire) sur *La rose de Choubrah* tendrait à la même conclusion.

Ajoutons ici une remarque de Polti (ap. *les XXXVI situations dramatiques*, 1924, p. 9) : Gérard de Nerval a repris (dans un article de *L'Artiste* sur la *Jane Grey* de Soumet) la théorie de Gœthe et Gozzi, créateur de « Turandot » et des « Trois Oranges », de la dramaturgie « fiabesque », sur le nombre restreint et limité des situations dramatiques « archétypiques » ; théorie essentiellement sémitique, d'origine arabe ; comme le « fiabesque », d'ailleurs.

Il reste une dernière question : le suicide de Gérard. Quel sens lui donner ? Le suicide est très éloigné de la mentalité musulmane, qui conserve, quand Dieu lui retire un de ses dons, mémoire sereine de la générosité du Donateur. J'évoquerai pourtant pour finir, un autre suicide, d'un très cher collègue et ami, le Dr Paul Kraus (le Caire, 1944) ; nous avions aimé ensemble la pensée mystique d'un martyr musulman, Hallâj ; achevant son article, le dernier, écrit sur Hallâj « pour me tenir parole », il concluait : « La voix de Hallâj, c'est le cri de menace à celui qui va se noyer : « gare, gare à toi, ne vas pas te mouiller dans l'abîme » ; — mais c'est aussi l'appel qui séduit le martyr, la coquetterie de la Beauté : qui entraîne ainsi Ses Élus : à Sa rencontre. »

4. *Avicenne et le récit visionnaire*, Téhéran, 1954, 2e éd., p. 210.

Marcel SCHNEIDER

Nerval et la Musique

Avec moins de divination que Baudelaire, mais plus de persévérance, Nerval a parlé de la musique. Il a donné des feuilletons musicaux au *Messager* en 1838 et 1839, à *La Presse* en compagnie de Théophile Gautier de 1837 à 1850, à l'*Artiste* enfin en 1844. S'agit-il là de critique musicale ? On en doute en lisant les articles les plus frappants réunis par André Marie ou par André Cœuroy. Comme Gautier et Janin, comme Musset, Sand et Balzac, Nerval a pratiqué la chronique musicale plutôt que la critique : en lui le poète garde la précellence. Non qu'il ait voulu soumettre la musique à la poésie, en faire sa servante et la limiter à la description et au discours déclamé, mais parce qu'il la juge moins pour les moyens d'expression qui lui sont propres qu'en raison du pouvoir qu'elle possède en commun avec les autres arts : celui de libérer le rêve et d'assouvir en nous les désirs que la parole ne peut formuler.

On loue Gérard de Nerval d'avoir admiré en Liszt le compositeur, et non pas seulement le virtuose comme le faisaient presque tous ses contemporains et d'avoir été le premier en France à saluer le génie de Wagner. Ce ne sont pas là de minces mérites. Si l'on se rapporte aux textes mêmes, il faut qu'on les sollicite un peu pour vanter la perspicacité de Nerval.

Dans *Lorely, souvenirs d'Allemagne* publiée en 1860, on retrouve les feuilletons qu'avait publiés *La Presse* dix ans plus tôt. Nerval fut invité à rendre compte des fêtes de Weimar en commémoration de la naissance de Herder et de celle de Gœthe. Le 24 août eut lieu la représentation de *Prométhée délivré*, poème de Herder, musique de Liszt pour l'ouverture et les chœurs. Comme Nerval n'a pu arriver que le 25, il se contente de paraphraser la presse allemande, à moins que l'analyse musicale ne lui ait été fournie par Liszt dont il était l'ami. Sa critique de cet oratorio profane — ou de cette symphonie avec chants — est circonstanciée, juste et approfondie : mais à qui l'honneur en revient-il ? En particulier, cette appréciation si fine du génie de Liszt qu'il loue d'avoir su « mouvementer et passionner des personnages symboliques, donner un corps et une vie à des idées abstraites, formuler des sentiments profonds et violents sans l'aide de l'intrigue dramatique » ?

Dans la soirée du 25, on donne pour la première fois *Lohengrin*. Liszt dirigeait l'orchestre. Nerval insiste d'abord sur une idée qui lui est chère : le musicien et le poète ne font qu'un, Wagner a composé le livret. Puis il raconte le sujet, en critique les longueurs. Sur la musique en revanche, il reste des plus vagues : « La musique de cet opéra est très remarquable et sera de plus en plus appréciée aux représentations suivantes. » Il ajoute pourtant : « C'est un talent original et hardi qui se révèle à l'Allemagne, et qui n'a dit encore que ses premiers mots. » Nous savons par une lettre de Wagner que Nerval fut endoctriné par Liszt : n'aurait-il pu aller plus loin dans son analyse de la nouveauté que présentait le langage de Wagner ? Il y a loin entre cette brève appréciation et le compte rendu de Baudelaire pour la première de *Tannhäuser* à Paris en 1861 !

En fait, il parle de façon plus sensible de Schubert lors de la visite qu'il fit à la maison de Schiller en compagnie de Liszt. Celui-ci « promena les doigts sur les touches jaunies du piano ou épinette dont la forme mesquine fait sourire quand on songe aux pianos à queue d'aujourd'hui et, s'attaquant aux plus sonores, il sut en tirer des accords doux et vibrants qui me firent écouter avec émotion *Les Plaintes de la Jeune Fille*, ces vers délicieux que Schubert dessina sur une si déchirante mélodie, et que Liszt a su arranger pour le piano avec le rare coloris qui lui est propre. Et tandis que je l'écoutais, je pensais que les mânes de Schiller devaient se réjouir en entendant les paroles échappées à son cœur et à son génie trouver un si bel écho dans deux autres génies qui leur prêtent un double rayonnement ».

A l'époque romantique, la société parisienne goûtait par-dessus tout le théâtre italien et la romance de salon. En 1845 le débit annuel des romances est au moins de 250 000 et l'on paie 500 francs une romance, et jusqu'à 6 000 francs une collection de six romances d'un compositeur en vogue, lit-on dans un article de la *Gazette Musicale*. On connut une avalanche d'albums lyriques, de Keepsakes musicaux, d'hommages aux dames, d'herbiers sonores, etc. Berlioz, écœuré de ces compositions, les raille sans que le public mondain les accueille avec moins de faveur. Mais qui écoutait alors Berlioz ? Et qui écoute aujourd'hui les romances de Paer, de Bruguière, de Pauline Duchambge, de Monpou, d'Amédée de Beauplan que Musset regarde comme le compositeur typique de romances (son poème *Venise* sous le titre *L'Andalouse* fut la romance la plus célèbre vers 1845), et surtout de la reine du genre, Loïsa Puget ?

Nerval reproche à ces ouvrettes leur fadeur, leur artifice, le caractère sottement conventionnel de leur écriture musicale. Est-ce la raison pour laquelle il aurait préféré sa propre inspiration ? Il affirme dans *la Bohême Galante* que vers et mélodie

des *Cydalises* lui sont venus en même temps et que « tout poète ferait facilement la musique de ses vers s'il avait quelque connaissance de la notation ». Déclaration hardie à laquelle ne souscrivent ni les poètes ni les musiciens, les premiers prétendant que leurs vers doivent se passer de commentaire musical — c'était l'avis de Gœthe — les seconds que la musique déborde toujours les mots qui lui servent de support et qu'elle apporte quelque chose de singulier, d'irremplaçable.

Regrettons que la France d'alors n'ait pas produit un Schubert, un Schumann : les petits poèmes de Nerval destinés à être mis en musique et intitulés *Lyrisme : Vers d'opéra* tels que *Espagne*, *Chœur d'amour*, *Chanson gothique*, *Chant des femmes en Illyrie*, *Chœur souterrain*, *Sérénade*, auraient connu un meilleur sort. Utilisés par des auteurs comme Hippolyte Monpou (que Gautier baptise pourtant le Berlioz de la ballade), Limnander de Nieuwenhove, le prince Poniatowski, ils sont tombées dans l'oubli.

Le théâtre italien s'illustrait par des opéras de Rossini, de Bellini, de Donizetti, de Cherubini, de Spontini. Une intrigue mélodramatique, des airs de bravoure pour la prima donna, quelquefois pour le ténor, des prouesses vocales, voilà à quoi se résumaient ces œuvres. Rien qui donne carrière à l'imagination, rien qui vienne émouvoir le monde secret que nous portons en nous. On devine que Nerval n'y trouvait pas son compte. Il composa pourtant des livrets d'opéra-comique : son amour pour Jenny Colon l'oblige à se donner lui-même ce démenti. *Piquillo* dont la musique était due à Monpou et *Les Monténégrins*, musique de Limnander, connurent le succès. Nerval songea à composer d'autres œuvres pour Halévy, pour Spontini et Donizetti. On regrette surtout qu'il n'ait pas réalisé ses deux projets d'opéra pour *Faust* dont Liszt devait écrire la partition. Cette fois-là son invention poétique aurait été transposée dans l'expérience sonore par un grand musicien. Soutenu par la grandeur du sujet et par le poème dramatique de Gœthe, Nerval aurait trouvé d'autres couplets et d'autres accents que ceux de *Piquillo* et des *Monténégrins* : avouons qu'ils ne diffèrent en rien des livrets de Scribe tant incriminés par Nerval. Ce n'est pas là où pouvait s'exercer son génie. Le théâtre est un art trop lié à la mode, au public et à ses goûts pour qu'un poète puisse s'y montrer lui-même : c'est pourtant à cette seule condition qu'il aurait une chance de réussir. Nerval prit la mauvaise route : il se conforma aux volontés du public. On sait où cela mène. Nerval n'avait pas plus de théorie sur la musique que sur le théâtre : il savait seulement ce qui dans la musique émouvait en lui certaine disposition rêveuse, certain écho secret. C'est un point de vue strictement personnel, en relation étroite avec

l'expérience poétique vécue par Nerval. Il faut en revenir à la célèbre *Fantaisie* :

Il est un air pour qui je donnerais
Tout Rossini, tout Mozart et tout Weber,
Un air très vieux, languissant et funèbre,
Qui pour moi seul a des charmes secrets.

Pour moi seul et *charmes secrets* expriment toute la conception que Nerval se fait de la musique. Voilà pourquoi à l'opéra italien si cher à Stendhal, à l'opéra allemand évoqué par le nom de Weber, au *Don Juan* de Mozart dont Hoffmann a démontré les prestiges, Nerval préfère une naïve chanson populaire du Valois ou du Beauvaisis. Ce sont ces airs de folklore qui ont imprégné son enfance : ce sont eux aussi qui ont formé son sens musical et son sens poétique. Ne nous étonnons pas après cela qu'Adrienne, qu'Angélique, que Sylvie chantent de vieilles ballades, des légendes chevaleresques ou des chansons de toile.

Nerval déclare qu'il n'a jamais pu « mordre au solfège » ; il ne saurait porter de jugement objectif sur la musique, ce qui suppose une formation technique et des connaissances de base. Les leçons qu'il a reçues d'un mulâtre nommé Major, pendant qu'un peintre de portraits nommé Mignard l'initiait au dessin, n'ont pas dû le mener bien loin. Son goût pour la musique reste lié à ses souvenirs d'enfance, à ses intuitions, à son sens du mystère. Si le rêve peut transfigurer la vie, la musique servira de fil conducteur, de référence privilégiée. Non point les œuvres jugées les plus hautes, les plus pures selon la hiérarchie habituelle, les symphonies ou les quatuors, mais les plus humbles, les plus méprisées, les plus ingénues aussi, celles qu'on ose à peine nommer œuvres tant elles semblent le produit inconscient de l'âme populaire.

« Je me rappelle avec ravissement, dit Nerval, les chants et les récits qui ont bercé mon enfance. La maison de mon oncle était toute pleine de voix mélodieuses et celles des servantes qui nous avaient suivis à Paris chantaient tous les jours les ballades joyeuses de leur jeunesse. » (*Chants et légendes du Valois*).

C'est Herder à qui revient l'idée de renover la musique par la chanson populaire. Gœthe l'aida à diffuser cette proposition hardie, Arnim et Brentano firent le reste avec leur *Enfant au Cor Merveilleux.* Schubert ne puisa guère à cette source contrairement à ce qu'on attend, mais Schumann, mais Brahms et surtout Mahler feront des emprunts au *Cor Merveilleux* : ces poésies naïves savent donner l'essor à notre imagination et contenter notre faim de légende.

En France, George Sand, Musset, Nerval, Nodier, Mérimée ont beau citer dans leurs œuvres des chansons populaires recueil-

lies dans nos provinces ou empruntées aux pays étrangers, aucun musicien ne croit à la veine folklorique. Il faudra attendre Bizet : *L'Arlésienne* (1872) fait sonner les tambours provençaux et *Carmen* (1875) a donné force de loi à une Andalousie rêvée sur les bords de la Seine de sorte que pour le monde entier Carmen danse une séguedille inventée par un Français qui n'était jamais allé en Espagne. Il faudra attendre la fin du XIXe siècle, Vincent d'Indy et Déodat de Séverac pour que la chanson populaire acquière droit de cité dans la musique digne de ce nom. Encore le goût français répugnant au folklore, jamais nos compositeurs ne réaliseront de chefs-d'œuvre dans ce genre ; nous ne possédons rien de comparable aux *Danses* d'Albeniz, aux *Goyescas* de Granados, à *l'Amour sorcier* de Falla non plus qu'aux œuvres de Bartok.

Ce n'est pas le pittoresque, la poésie naturelle, le dépaysement ni le charme suranné des chansons populaires qui attiraient Gérard de Nerval, mais leur mystère : elles lui apparaissaient comme des morceaux arrachés à la nuit viscérale, des confessions murmurées pour nous seuls, à notre particulière intention. Il a été doué de vision prophétique quand il a pressenti le renversement des valeurs qui allait bientôt s'accomplir : quand nous admirons aujourd'hui un masque nègre, un objet de perles ou de plumes venant des îles du Pacifique, ne ressemblons-nous pas à Gérard de Nerval recueillant le *Roy Loys*, *Jean Renaud* beaux « comme un chant d'église croisé par un chant de guerre » ?

ALLEMAGNE

Ce que c'est que les choses déplacées ! — on ne me trouve pas fou en Allemagne.

Gérard DE NERVAL.

Raymond DE BECKER

Aurélia

Notes psychologiques

Dans *Aurélia*, Gérard de Nerval raconte qu'un soir, vers minuit, alors qu'il remontait le faubourg où se trouvait sa demeure, il remarqua le numéro d'une maison éclairée par un réverbère. Ce nombre était celui de son âge. Puis, baissant les yeux, il vit devant lui une femme au teint blême qui lui parut avoir les yeux d'Aurélia. Il se dit : « C'est sa mort ou la mienne qui m'est annoncée. » Mais il en demeura à la dernière supposition et se frappa de cette idée que sa mort aurait lieu le lendemain à la même heure.

Pareille anecdote éclaire d'une manière significative le mécanisme psychologique des personnes qui croient découvrir dans les événements et les faits extérieurs des signes prémonitoires ou des révélations intimes. Ce qu'elles prennent pour de tels signes ou de telles révélations est la projection sur des objets qui s'y prêtent d'une réalité intérieure dont elles n'ont pas conscience. Cette réalité existe en elles, mais elle y existe d'une manière dissociée. Elle veut se faire entendre mais le barrage des préjugés et des idéaux conscients est si large et si élevé qu'il lui faut adopter ce subterfuge pour signaler son existence. Gérard de Nerval ne mourut pas le lendemain du jour où il nota les signes que je viens de signaler. Mais il ne put échapper désormais à la conviction de ce que quelque chose en lui était mort et il interpréta ce quelque chose comme sa vie même. Il devait y avoir en lui à cette époque une connaissance inconsciente de la mort, connaissance qui ne put émerger à son esprit que grâce au choc de ces deux visions : le numéro d'une maison correspondant à son âge, le visage blême d'une femme qui avait les yeux de la dame longtemps aimée et désormais perdue pour lui.

Cependant, rien ne dit que l'intuition de Gérard de Nerval annonçait vraiment sa mort physique. Les projections oniriques et les phantasmes hallucinatoires amplifient et dramatisent des intuitions réelles, de sorte que pour trouver leur contenu authentique il faut les dépouiller de leur aura et de leur charge

émotionnelle. Certes, quelque chose était mort en Gérard de Nerval. Mais qu'était ce quelque chose ? S'il avait pu le discerner, il est vraisemblable qu'il eût pu éviter le suicide. Mais, il ne le discerna point et, bien au contraire, *Aurélia* nous montre sans cesse la tentative désespérée d'une conscience aberrante pour ramener dans ses voies les contenus inconscients que la maladie faisait émerger et qui, seuls, étaient porteurs de guérison. Déjà, dans l'anecdote citée, nous voyons Gérard de Nerval ramener sur sa personne l'intuition de la mort qui, à l'origine, portait sur Aurélia. Il provoque une sorte de dérivation de l'intuition originelle, disant : « L'intuition de la mort d'Aurélia (ou, plus exactement, de la mort du lien qui m'unit à Aurélia) m'est si insupportable que je préfère envisager ma propre mort ; plutôt mon suicide que la vie sans Aurélia. »

Qu'une intuition pleine de gravité mais nullement fatale ait été ainsi amplifiée et dramatisée, c'est ce dont on peut se convaincre en réfléchissant à ce qu'Aurélia fut pour le poète. Aurélia, chacun le sait, était l'image poétique de Jenny Colon, que Gérard de Nerval avait rencontrée dans sa vie réelle. Mais là même l'amour n'avait pu aboutir à une liaison durable et authentique. Les humbles rapports quotidiens avaient été déformés et blessés par les exigences de l'image idéale. Celle-ci, on s'en doute, était une image de la mère, à laquelle le poète fut sans cesse ramené, image qu'il poursuivit jusqu'en des évocations religieuses. Il y implorait à la fois, Isis, Vénus, la Vierge des chrétiens, la lune, la mère et l'épouse sacrée. Qu'un complexe œdipien soit ainsi décelé serait sans grand intérêt si, par la même occasion, l'image d'Aurélia n'apparaissait comme le symbole de l'âme de Gérard de Nerval ou, plus exactement, comme le symbole de niveau de son âme à l'époque de ses crises. Qu'au cours de la nuit que nous venons d'évoquer, son intuition originelle ait été celle de la mort d'Aurélia signifiait à mon sens que ce qui était mort en lui, ou ce qui allait mourir, était ce complexe d'aspirations, de tendances et de répulsions qu'il avait dénommé Aurélia, c'était l'image de la femme et son âme même dans la mesure où elles étaient liées à l'enfance et à la mère, c'est-à-dire à tout ce monde idéal auquel il s'était voué jusque là et que sa nature la plus profonde ne parvenait plus à supporter. Si Gérard de Nerval avait pu comprendre pareille réalité ou si, à son époque, il avait existé des analystes capables de la lui faire percevoir, il eût évité sans doute son destin tragique. Mais, au contraire, il se raccrocha avec désespoir à l'image idéale morte en lui. Il tenta de sublimer son être ainsi que Dante avait pu le faire. Mais il ne parvint ni à écrire sa *Divine Comédie* ni à identifier sa Béatrice à l'*anima mundi*. Son effort de sublimation se solda par un échec. Il ne put élever Aurélia au niveau d'une

puissance spirituelle capable de le combler et de le guider vers le salut. Il ne put davantage accepter sa mort et la disparition de la part infantile de lui qui correspondait à pareil phantasme. Il paya de sa vie ces impuissances. Il lui fallait choisir entre son enfance et son avenir. Il ne pouvait que tuer l'un ou l'autre. Il choisit son enfance et sacrifia son existence.

Qu'une sublimation analogue à celle de Dante fut inaccessible à Nerval est sans doute significatif pour notre époque. Le poète est l'annonciateur du temps qui vient, ainsi que le sont les fous et les criminels. Il vit dans la solitude les espérances et les impossibilités du monde futur en un moment où les unes et les autres sont encore inconnues de ses contemporains. Il est un reflet, moins du présent proche à chacun que de l'avenir en germe dans l'aujourd'hui. Dante reflétait et annonçait une société chrétienne à l'apogée, en laquelle toutes les tendances portaient à la sublimation depuis des siècles et à une sainteté dont saint François d'Assise, saint Dominique et saint Thomas d'Aquin purent être les exemples. Mais Gérard de Nerval se situe en un temps où ceux qui ont abandonné le Christianisme n'ont pas mesuré la profondeur et la portée de leur abandon et où tout concourt à rendre la sublimation difficile, sinon impossible. *Aurélia* montre le poète au carrefour pathétique de deux mondes, tour à tour cherchant à retrouver la foi de son enfance et criant, en des apostrophes aussi bouleversantes que celles de Nietzsche, la mort des dieux chrétiens.

Pour l'analyste abordant *Aurélia*, le problème capital de Gérard de Nerval n'apparaît pas seulement dans l'anecdote que je viens de citer. Il se précise dans le rêve qui suivit ce récit et dans lequel apparut un être d'une grandeur démesurée — homme ou femme, il ne savait — et qui, voltigeant péniblement au-dessus de l'espace, semblait se débattre parmi des nuages épais. Manquant d'haleine et de force, cet être tomba enfin au milieu de la cour obscure, accrochant et froissant ces ailes le long des toits ou des balustres.

Ce rêve pourrait être qualifié d'initial puisqu'il se situe au début de la maladie du poète. Et, pareil à ces songes qui surgissent dans les premiers temps d'une analyse, il décrit la situation inconsciente du rêveur avec une clarté qui ne laisse rien à désirer et anticipe même sur son évolution. De tels songes éclairent les déroulements imaginatifs ultérieurs dont le sens réel ne peut être discerné qu'en se reportant à cette émergence première.

Certes, l'interprétation du rêve que nous venons de rapporter nécessiterait, pour être complète et sûre, des associations d'idées qui nous font défaut. Mais l'expérience analytique suffit pour

discerner le sens général d'un rêve dont la symbolique est transparente. L'être démesuré qui se présentait à Gérard de Nerval n'était autre que lui-même, tel qu'il ne parvenait à se voir consciemment. C'était, en lui, l'ange qui prétendait planer au-dessus des réalités humbles et quotidiennes — et n'en possédait plus les moyens. C'était, en lui, l'androgyne inconsistant — homme ou femme, il ne savait — qui n'avait osé se choisir en sa virilité. Cet ange manquait d'haleine et de force. Il se sentait irrésistiblement attiré par une féminité, non point idéale mais réelle et que la cour symbolise. Il ne pouvait qu'y tomber avec lourdeur. Ce rêve disait donc à Gérard de Nerval qu'il n'avait plus ni la force ni le goût profonds d'être l'ange qu'il avait été jusque là et qu'à vouloir planer en des nuages épais sans choisir sa condition d'homme, sa propre nature se chargerait de l'y obliger en le précipitant à terre.

Le poète ne put ou ne voulut comprendre l'avertissement qui lui était offert. Cet avertissement lui fut cependant renouvelé plusieurs fois. C'est ainsi que rêvant d'une dame (qu'il identifia une fois de plus à Aurélia), il note qu'il la perdait de vue à mesure qu'elle se transfigurait et qu'*elle semblait s'évanouir dans sa propre grandeur.* Voulant saisir l'ombre qui lui échappait, il se heurta à un pan de mur dégradé, au pied duquel gisait un buste de femme. Persuadé que c'était celui d'Aurélia, il s'aperçut que le jardin avait pris l'aspect d'un cimetière. Est-il possible d'être plus clair ? Cette image féminine présentée par le rêve n'était, elle aussi, que le symbole de l'âme de Gérard de Nerval, symbole qu'il projetait sur les femmes réelles et qui se trouvait lié à une grandeur infantile. Le rêve disait avec netteté : « A force de grandir et d'idéaliser l'image de la femme, tu la fais s'évanouir à tes yeux et son ombre s'échappe à tes mains ; en poursuivant cette transfiguration, tu ne peux que transformer les jardins en cimetières et l'amour en mort. » Il est vrai, le poète s'exaltait à penser qu'Aurélia lui appartenait plus dans sa mort que dans sa vie, mais il idéalisait la mort autant que la femme : il ne savait encore que sa mort prendrait les aspects du pendu. Le rêve avait été jusqu'à dire que la bague qu'il avait offerte à Aurélia était trop grande pour son doigt mais il n'avait point compris cette invitation à rétrécir ses ambitions et à les adapter au réel. La folie répondit à pareille incompréhension. Lors de sa première crise, et alors qu'une ronde de nuit l'emmenait au corps de garde, il se crut plus grand que jamais, tout inondé de forces électriques et capable de renverser tout ce qui l'approchait ; il prenait soin des forces et de la vie des soldats qui l'avaient arrêté, compensant ainsi sa faiblesse par le délire des grandeurs.

On peut se demander s'il existait pour Gérard de Nerval un

moyen d'échapper à cette hantise de la chute que son rêve initial révélait. Il faut se demander si les contenus mêmes de ses délires indiquaient une issue ou une voie de guérison.

Pour répondre à ces questions, il faudrait tenter une discrimination aussi nette que possible entre ce qui, dans *Aurélia*, offre le reflet d'expériences oniriques ou hallucinatoires réelles et les interprétations qu'en donna le poète ou les arrangements conscients auxquels il les soumit. Quoique pareille discrimination ne soit pas facile, l'authenticité des récits oniriques et hallucinatoires peut se mesurer à leur degré de concrétisme et à la surprise qu'ils provoquent chez le poète. Par contre, tout ce qui constitue ses propres commentaires, surtout lorsqu'ils sont métaphysiques ou tout ce qui s'intègre sous forme de discours abstrait dans les récits oniriques, peut être considéré avec réserve du point de vue de la spontanéité inconsciente.

Or, la lecture d'*Aurélia* fait apparaître plusieurs thèmes symboliques répétitifs qui se trouvent en rapport avec le rêve initial de la chute de l'ange. Ces thèmes sont ceux du *soleil couchant* et de la *descente d'escaliers*. Ce sont aussi ceux du *vieillard inconnu* et du *double*.

Que le thème du soleil couchant apparaisse à diverses reprises dans *Aurélia*, ainsi qu'on peut aussi le constater dans les dernières toiles de Van Gogh, indique assurément la gravité de la situation en laquelle Gérard de Nerval se trouvait. Car le soleil est le symbole de l'énergie, de la virilité, autant que de la conscience et de la lucidité. Le soleil couchant correspond donc à un déclin des forces et à un obscurcissement de la conscience. Il annonce le danger qui menace la vie elle-même. Mais si l'on interprète ces apparitions du soleil couchant dans la perspective du rêve initial, on peut penser qu'elles n'indiquaient encore rien de fatal. Ce qui se couchait était le soleil de l'ange, ce niveau de conscience et d'énergie lié à une fausse altitude, à une grandeur démesurée, à une transfiguration illusoire. Il suffisait de renoncer à cette altitude, à cette grandeur et à cette transfiguration pour retrouver la santé.

D'autres rêves semblent confirmer cette interprétation. Le poète y descend sans cesse des escaliers ou tombe « dans un abîme qui traversait le globe ». Au terme de cette chute, il se voit sur une côte *éclairée d'un jour sans soleil*; il y rencontre un *vieillard qui cultive la terre* et qui lui parle par la même voix qu'un *oiseau* en lequel il avait cru découvrir l'âme de son aïeul. Le vieillard le mène dans une maison où il trouve un de ses oncles, peintre flamand qui lui dit : « Tu appartiens encore *au monde d'en haut*... Mais la terre où nous avons vécu est toujours le théâtre où se nouent et se dénouent nos destinées. » Après avoir rencontré un jeune homme, il se demande : « *Étais-je allé trop loin dans*

ces hauteurs qui donnent le vertige ? Il me sembla comprendre que ces questions étaient obscures et dangereuses, même pour les esprits du monde que je percevais alors. Peut-être aussi un pouvoir supérieur m'interdisait-il ces recherches (métaphysiques). » Après que son guide lui eut fait monter de longues séries d'escaliers, où il découvre une race heureuse, aimée des oiseaux, des fleurs, de l'air pur et de la clarté, il doit *redescendre* en des sortes de fouilles antiques où, cependant, tout est aéré, vivant et traversé des mille feux de la lumière. Là, il rencontre à nouveau un *vieillard* travaillant à il ne sait quel ouvrage d'*industrie*, tandis que l'entouraient un enfant s'amusant avec des cristaux, une femme âgée, des jeunes gens et des jeunes filles. A d'autres moments encore, il aboutit en descendant dans un *marché* où l'on vend des *légumes* et des *fruits* pareils à ceux du Midi puis, à l'issue d'une autre descente, dans un *bâtiment en construction*, dans un *atelier* où des ouvriers modèlent un animal énorme et disent posséder le *feu primitif* qui anima les premiers êtres.

Ces séquences oniriques sont suggestives. Elles disent bien à quel point Gérard de Nerval appartenait encore à un *monde d'en haut*, à une altitude qui lui était dangereuse et interdite, monde et altitude qui étaient ceux mêmes du rêve initial et qu'il ne pouvait plus supporter. Elles lui rappelaient que ce n'était point en cette altitude que son destin se jouait mais « sur la terre où nous avons toujours vécu ». Elles l'invitaient à écouter et à suivre le *vieillard inconnu* qui, en nos rêves, incarne la sagesse millénaire qui nous fait défaut et qu'il nous faut assimiler. Or, ce vieillard ne planait pas dans les airs, il n'avait rien d'un ange, il demeurait dans les profondeurs, cultivait la terre et travaillait à quelque ouvrage d'industrie. Pouvait-on dire plus clairement qu'il fallait quitter des comportements spirituels aberrants pour en revenir à des réalités plus humbles, à la terre, à la culture de la terre, à l'industrie, à ces profondeurs où l'amour sensuel se présente sous les aspects des légumes et des fruits, à ces ateliers où, à défaut de soleil, s'anime le feu primitif qui propulsa les premiers êtres ? En toutes ces séquences retentit l'appel à un retour aux racines de l'être, à ses fondements telluriques dont la séparation et la méconnaissance étaient la cause de la maladie.

Pareille interprétation pourra choquer certains autant qu'elle aurait choqué sans doute Gérard de Nerval. Celui-ci considéra sa maladie comme une épreuve initiatique. Mais, apparemment, il ne comprit pas que la descente à laquelle il était invité ne pouvait être vécue seulement sur un plan symbolique mais devait l'être en réalité. Il se réfugia dans l'idée que le rêve le faisait pénétrer dans le monde des Esprits, dans un univers invisible analogue à celui de la mort. Il ne vit pas que ce monde était

avant tout celui de ses complexes et révélait ses terreurs et ses désirs autant que la part inaccomplie de lui, part qu'il devait sortir de ces limbes et traduire en actions. Certes, il ne nous appartient pas de dire comment la descente à laquelle était convié le poète eût pu être vécue par lui ni quelles possibilités de sa vie voilaient les symboles de la culture de la terre, de l'industrie, du bâtiment en construction, de l'atelier ou du feu primitif. Il manque pour le faire les associations d'idées du rêveur, associations qui permettraient de dépasser le cadre d'une interprétation générale. Mais, on peut avancer sans crainte de se tromper que la guérison de Gérard de Nerval eût impliqué un changement radical de son comportement, tant aux points de vue sexuel que professionnel. Le poète ne parvint toutefois à se faire à cette idée de la nécessité d'une descente. Celle-ci lui parut sans doute à la manière d'une expérience négative et sous un jour exclusivement péjoratif, dans la mesure toutefois où elle ne se paraît pas des chatoiements initiatiques de la « descente aux Enfers ». Il préféra maudire « la génération descendante des races de l'avenir » et condamner un monde où, selon lui, « il ne restera que les mauvais et les brutes ». A aucun instant, l'on ne voit qu'il se demande si une ascension perpétuelle est possible, si un désir constant d'élévation n'aboutit pas à un détachement périlleux des racines, s'il n'importe pas de descendre lorsqu'on a atteint un piton, à moins d'y mourir de froid et de faim. L'illusion des montées perpétuelles s'est maintenue en lui jusqu'à sa consommation qui fut la chute absolue dans le suicide.

Cette illusion, Gérard de Nerval n'eût pu la vaincre qu'en prenant pour allié le *double* que ses rêves lui révélèrent et qui était cette part de lui qu'il avait méconnue. Ce thème du double apparaît dans *Aurélia* avec insistance et comme complément aux thèmes de *soleil couchant*, du *vieillard inconnu* et de la *descente*. Déjà, lors de sa première crise, le poète s'écrie alors qu'il se trouve au poste de garde : « On se trompe ! C'est moi qu'ils sont venus chercher et c'est un *autre* qui sort ! » Et plus loin, il se demande : « Suis-je le bon ? suis-je le mauvais ? En tout cas, *l'autre* m'est hostile... Aurélia n'était plus à moi !... Je croyais entendre parler d'une cérémonie qui se passait ailleurs, et où *l'autre* allait profiter de l'erreur de mes amis et d'Aurélia elle-même. » Cependant, alors qu'il veut se battre avec son double, un vieillard le morigène exprimant ainsi que la sagesse n'était point en cette lutte. Certes, *l'autre* était hostile à l'ange auquel Gérard de Nerval s'identifiait mais c'est en cette hostilité même que résidait la possibilité de guérison, car l'autre aurait pu tuer l'ange meurtrier. Un instant, il est vrai, le poète eut l'intuition de pareille possibilité et il avoue qu'il eut l'idée de se retourner avec effort vers celui dont il était question. Il y renonça toutefois en se rappelant une tra-

dition bien connue en Allemagne qui dit que chaque homme a un double et que, lorsqu'il le voit, la mort est proche. Il ne soupçonna point que si l'apparition du double contient, en effet, un danger mortel, c'est en raison de ce qu'elle révèle une dissociation que la vie ne peut supporter. Mais pareille apparition est aussi une invitation de la nature à vaincre la dissociation et à la surmonter. Pareille victoire ne peut être obtenue qu'à la conviction de ne pas se détourner du double, de ne pas le fuir mais d'aller vers lui avec courage et sincérité, de lui faire sa part, de le transformer en ami et de l'intégrer ainsi à la personnalité totale.

Il est impossible d'examiner dans le cadre de cet article dans quelle mesure le retour momentané de Gérard de Nerval à la foi chrétienne fut favorable ou défavorable à son état psychique. Il est permis toutefois de souligner que ce retour, loin de lui faciliter l'intégration de son double, le plongea en des sentiments de culpabilité qui ne contribuèrent pas à son équilibre. Il s'imagina qu'il avait à se repentir d'avoir préféré la créature au créateur et qu'il ne pouvait reprendre intérêt au monde qu'en réparant tous ses torts. Bien entendu, cette belle intention se heurta à des événements qui lui parurent inexplicables. D'une part, son état mental lui rendait impossible l'exécution des tâches promises ; d'autre part, la masse des réparations à faire l'écrasait en raison de son impuissance. Il essaya un jour de séparer des combattants à la barrière de Clichy. N'y parvenant, il se crut condamné par Dieu pour avoir manqué de force en cette scène. D'un point de vue psychologique, ce qu'il croyait une vie nouvelle n'apportait donc rien de nouveau : c'était toujours la même ambition spirituelle dont la réalisation eût exigé des forces que la nature s'évertuait à lui répéter qu'il ne les possédait plus, c'était toujours la même nostalgie de l'enfance, de la mère, de la pensée et des pouvoirs magiques.

On comprend que face à ce refus désespéré d'entendre le langage de sa propre nature, celle-ci ait envoyé à Gérard de Nerval les images d'Apocalypse qui annonçaient la fin de ce monde auquel il ne voulait renoncer. Il crut que les temps étaient accomplis et vit un soleil noir dans le ciel désert et un globe rouge de sang au-dessus des Tuileries. Il pensa que la terre était sortie de son orbite et qu'elle errait dans le firmament comme un vaisseau démâté. C'est alors qu'il eût ce cri bouleversant qui évoque Nietszche :

« Mais le Christ n'est plus et ils ne le savent pas encore. »

Voulant se confesser et ne trouvant pas de prêtre, quelque chose en lui s'était dit déjà :

— La Vierge est morte et tes prières sont inutiles.

Certes, il se crut guéri dans la suite et il pensa même voir le ciel s'ouvrir dans toute sa gloire et y lire le mot *pardon* signé du sang de Jésus-Christ. Cependant, sa mort demeure un démenti de la nature aux illusions que ses derniers moments purent créer.

Dans quelle mesure, les craintes, les appréhensions, les espérances de poète sont représentatives de la psychologie contemporaine, dans quelle mesure elles l'annoncent ou contiennent l'intuition de faits réels, c'est assurément ce qu'il serait passionnant d'étudier mais aussi ce qui sort des limites de cette étude.

Je ne voudrais cependant terminer ces brèves suggestions psychologiques sans revenir à cette idée de dramatisation dont j'ai parlé au début de cette étude et qui caractérise les phantasmes oniriques et hallucinatoires. Dans la deuxième partie d'*Aurélia*, Gérard de Nerval raconte que se trouvant au Jardin des Plantes, il visita les galeries d'ostéologie. « La vue des monstres qu'elles renferment, dit-il, me fit penser au Déluge et lorsque je sortis, une averse épouvantable tombait dans le jardin. Je me dis : « Quel malheur ! Toutes ces femmes, tous ces enfants vont se trouver mouillés ! »... Puis, je me dis : « Mais c'est plus encore ! c'est le véritable déluge qui commence. » Ces lignes m'ont irrésistiblement évoqué — et je m'en excuse — *Le Songe de la bonne française* dont Freud a rapporté les illustrations dans sa *Science des rêves*. On y voit comment une bonne, dormant dans la même chambre que le petit garçon qu'elle doit surveiller, rêve que celui-ci doit uriner et, comment le songe, pour lui éviter le réveil que les cris de l'enfant suggèrent, montre le ruisseau déborder, se transformer en fleuve puis en océan tandis qu'y voguent, après un kayak, un bateau à voile et un transatlantique. Le Déluge de Gérard de Nerval est bien le fruit d'une amplification et d'une dramatisation analogues à celles que nous voyons à l'œuvre dans le *Songe de la bonne française*. Et nous ne pouvons oublier que toutes les intuitions dont *Aurélia* témoigne contiennent nécessairement des éléments amplifiés et dramatisés.

Je ne voudrais pas dire que nous en sommes autorisés à ne pas prendre au sérieux des visions dont je crois avoir assez montré à quel point elles nous concernent. Mais pareille constatation suggère quelque distance envers toute interprétation littérale des contenus intuitifs : l'apocalypse des rêves n'est jamais la fin du monde, elle n'est que la fin d'un monde, la fin de notre monde à laquelle un nouveau commencement peut toujours succéder.

Jean SÉNELIER

« Pérégrinus » et la Traversée du Feu

Gérard de Nerval se servit de nombreux pseudonymes, nous croyons utile de consacrer quelques réflexions à l'un d'entre eux car il reflète des caractéristiques particulières en relation étroite avec les sentiments et les préoccupations du poète.

PÉRÉGRINUS

Nerval a signé de ce nom son recueil satirique de 1842 intitulé *L'âne d'or* [1], révélé récemment par M. Jean Richer [2]. Le héros du scénario de son opéra-bouffe *La polygamie est un cas pendable*, se nomme Pérégrinus, et ce nom figure dans une des notes du *Carnet du voyage en Orient* [3], puis dans *Sylvie* [4]. Il était donc chargé de sens pour Nerval.

Pérégrinus c'est le voyageur, l'étranger aussi, mais deux significations différentes, l'une symbolique, l'autre alchimique, vont coexister dans l'esprit de Gérard à partir de l'histoire du sophiste Pérégrinus racontée par Lucien de Samosate au IIe siècle dans *De morte Peregrini*.

On sait que ce sophiste, confiant dans ses pouvoirs psychiques, décida de traverser un brasier ardent avec la conviction d'en sortir vivant, mais malheureusement en mourut. Or, il faut le rappeler, il ne s'agissait là que de la transcription, par Lucien de Samosate, d'une coutume pratiquée par certains « adeptes » : celle de la traversée du feu, et dans le cas de Pérégrinus, de la mauvaise exécution de ce rite très ancien.

Les témoignages de cette danse, pieds nus sur un lit de braises brûlantes, pratiquée aux Indes, en Afrique du Sud, concernent

1. *L'âne d'or*, recueil satirique, par PÉRÉGRINUS, Paris, Lavigne, 1842, in-12.
2. *Mercure de France*, 1er mai 1955.
3. *Œuvres*, t. II, p. 718 (référence ainsi que les suivantes à l'édit. La Pléïade).
4. *Œuvres*, t. I, p. 262.

aussi la Grèce et la Bulgarie. Gérard de Nerval, lors de son voyage en Orient, a pu en entendre parler. En Grèce elle a lieu dans certains villages de la Thrace du Nord le 21 mai, jour de la Saint-Constantin, et on donne le nom d'*anasténars* à ceux qui pratiquent cette marche dans le feu, dans un état extatique, quant au psychique, et encore inconnu quant au physique, car ils en sortent indemnes. Plusieurs photographies de cette cérémonie ont été publiées par R. Amadou [5].

Quoi qu'il en soit, en ce sens : d'épreuve réservée à des initiés, dans des conditions nettement dramatiques, *la marche dans le feu*, symbolisée par Pérégrinus, eut pour Nerval une résonance profonde. Le héros affrontant le feu dont il doit triompher, en meurt parce qu'il n'est pas parvenu, dans son ascension spirituelle, au sommet suprême de la Connaissance des pouvoirs occultes.

Le Pérégrinus du scénario de *La polygamie est un cas pendable* est, lui, un super Don Juan, et désigne apparemment le *voyageur* qui a couru de passion en passion sous tous les cieux, mais le plan de cet opéra-bouffe nous révèle qu'en réalité, le seul et véritable amour de Pérégrinus est celui qu'il n'a jamais cessé d'avoir pour Rosalina, la cantatrice de Gênes. C'est là un thème familier à Nerval auquel nous devons en superposer un autre plus caché. Ces passions successives, ces *feux*, dans le sens vulgaire, qu'il a traversé victorieusement, ont permis à Pérégrinus d'arriver à la consécration d'un unique amour, à une sublimation résultant d'une suite d'épreuves sentimentales. Même dans la signification restreinte, due au cadre, le sens primordial reparaît.

Au *symbolisme* de Pérégrinus, nous croyons pouvoir ajouter que Gérard a juxtaposé une valeur *alchimique*.

Basile Valentin dans ses *Douze clefs*, donne au Mercure philosophique le nom de *pèlerin* ou de *voyageur*, parce qu'il doit, nous dit-il, traverser *six villes célestes* avant de fixer sa résidence dans la septième. De même Fulcanelli [6] rappelle que de vieilles estampes portent la légende *icon peregrini* et représentent le Mercure hermétique sous l'image d'un pèlerin gravissant un sentier abrupt et rocailleux, dans un site de rocs et de gouffres.

Ce langage symbolise une des étapes de l'*Œuvre*, une des plus difficiles, nécessitant un effort patient et continu au sein d'obstacles dont l'Adepte doit triompher, et nous en retrouvons comme l'écho dans ce passage d'*Aurélia* [7] :

« Je me trouvais dans un lieu désert, une âpre montée semée de rochers, au milieu des forêts. Une maison qu'il me semblait reconnaître, dominait ce pays désolé. J'allais et je revenais par

5. Voir *Revue métapsychique*, XVIII, 1952 (cf. VI, 1935 et VII, 1936),
6. *Les demeures philosophales*, Paris, 1930 p. 150 ss,
7. *Œuvres*, t. I, p. 39,

des détours inextricables. Fatigué de marcher entre les pierres et les ronces, je cherchais parfois une route plus douce par les sentes du bois. — On m'attend là-bas ! pensais-je. Une certaine heure sonna... Je me dis : « *Il est trop tard !* » Des voix me répondirent : « *Elle est perdue.* »

Les dernières lignes nous ramènent à cette hantise (onirique dans le cas présent) de l'Eurydice perdue et dont il implore le pardon, et sont la conclusion du passage montrant la rude ascension de l'Adepte vers la seule lumière, la seule récompense spirituelle dont son âme désire être pourvue. S'il échoue, tout est perdu.

C'est, à peine modifié, un langage alchimique.

La traversée du feu par Pérégrinus conduit Gérard de Nerval à considérer *l'élément* lui-même. Deux notes se suivent de près dans le *Carnet du voyage en Orient* :

« Du temps de Nemrod pl... au feu »[8], et : « Caiumarrath. Culte du feu »[9], elles n'autoriseraient, noyées dans la masse des préoccupations latentes du poète, aucun développement particulier, mais elles sont repères dans le cheminement souterrain de la pensée de Nerval, pour aboutir en 1854 au titre prestigieux des *Filles du feu.*

Nicolas I. Popa s'était demandé[10] s'il fallait chercher « ... l'origine du titre, rayonnant et lourd de sens évoquant les initiations orientales, dans *Die Tochter der Luft*, une féerie-vaudeville, de Raupach », connue de Nerval dès 1834 (Lettre à E. Renduel, 6 novembre)[11], qu'il mentionne à nouveau dans ses *Promenades et souvenirs*, sans donner le titre toutefois[12]. Le même critique note aussi le vers : « Filles du ciel priez pour un pauvre insensé », cité par Nerval dans une de ses chroniques théâtrales consacrée au *Domino noir* d'Auber[13]. Ces rapprochements sont peu vraisemblables quand près de vingt ans les séparent et Nicolas I. Popa a bien deviné que le titre « évoquait les initiations orientales ».

Or au début de *Sylvie*, nous tombons sur le passage suivant :

« Nous vivions alors dans une époque étrange, comme celles qui d'ordinaire succèdent aux révolutions ou aux abaissements des grands règnes... C'était un mélange d'activité, d'hésitation et de paresse, d'utopies brillantes, d'aspirations philosophiques ou religieuses, d'enthousiasmes vagues, mêlés de certains instincts de renaissance ; d'ennui des discordes passées, d'espoirs

8. Mot incomplet dans le manuscrit.
9. *Œuvres*, t. II, p. 713.
10. *Les Filles du feu*. Paris, Champion, t. II, p. 7. note 3, et p. 223.
11. Œuvres, t. I, p. 753.
12. *Œuvres*, t. I, p. 157.
13. *La Presse*, 11 décembre, 1837.

incertains. — quelque chose comme *l'époque de Pérégrinus et d'Apulée* »[14]. (C'est nous qui soulignons.)

Cette liaison entre Pérégrinus et Apulée, dont *l'Ane d'or* marqua si fort l'esprit de Gérard, n'est pas le fait du hasard et ce lien est celui de deux modalités aboutissant à un résultat identique, celui du triomphe final de l'Adepte maître des épreuves qu'il a subies.

Le titre *Les Filles du feu* est une conclusion substituant *l'élément* à la traversée de celui-ci.

Le Feu, dit Berthelot, « plus subtil que l'Air répond à la fois à la notion du fluide éthéré, support symbolique de la lumière, de la chaleur, de l'électricité et à la notion phénoménale du mouvement des quatre dernières particules des corps »[15].

Ce choix, par Nerval, de l'Élément alchimique le plus subtil, le plus occulte, signifie un dépassement du stade de l'épreuve initiatique de la traversée du feu et les *Filles du feu* tendent à être à la fois, dans leur sublimation, les Filles nées de l'Élément et la symbolisation de sa vie mystérieuse génératrice de rêves et de mythes[16].

14. *Œuvres*, t. I, p. 262.
15. *Les Origines de l'Alchimie*. Paris, 1885, p. 263.
16. Est-il besoin de rappeler que *Jemmy* et *Émilie*, corps parasites, sont étrangères au livre. Par contre *La Pandora*, qui n'y figure pas, est une Fille du feu.

PENSÉE ANTIQUE

Eh quoi, tout est sensible !

PYTHAGORE.

Homme ! libre penseur, te crois-tu seul pensant
Dans ce monde où la vie éclate en toute chose ?
Des forces que tu tiens ta royauté dispose,
Mais de tous tes conseils l'univers est absent.

Respecte dans la bête un esprit agissant ;
Chaque plante est une âme à la nature éclose,
Un mystère d'amour dans le métal repose,
Tout est sensible !... et tout sur ton être est puissant.

Crains, dans le mur aveugle, un regard qui t'épie !
A la matière même un verbe est attaché...
Ne la fais point servir à quelque usage impie !

Souvent dans l'être obscur habite un Dieu caché :
Et, comme un œil naissant couvert par ses paupières,
Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres.

Gérard DE NERVAL.

Publié le 16 mars 1845 dans la revue *L'Artiste*, ce sonnet, avec le nouveau titre de : *Vers dorés* et quelques variantes, fut repris par NERVAL dans les *Petits châteaux de Bohême* (1852 et 1853) et dans *Les filles du Feu* (1854), où il constitue le dernier sonnet des *Chimères*. Pour l'étude des sources, il vaut mieux partir du texte de *L'Artiste* que nous reproduisons ici.

Georges LE BRETON

Le pythagorisme de Nerval

et la source des « Vers dorés »

La source des *Vers dorés,* c'est Delisle de Sales. Nerval a composé ce sonnet en marge des *Douze surprises de Pythagore,* récit qui, dans l'édition de 1777 en six volumes *De la philosophie de la nature,* figure à la fin du second tome.

Le récit de Delisle : *Les douze surprises de Pythagore* (p. 389) est orné, à la première page, d'une gravure en taille-douce qui représente Pythagore écrivant sur un rocher au bord de la mer. La gravure porte la légende : « Quoy tout est sensible ?... » dont Nerval a fait l'épigraphe du sonnet, ainsi ponctuée dans la version originale de *L'Artiste* du 16 mars 1845 que nous suivrons :

Eh quoi, tout est sensible !
Pythagore.

Cette citation, soi-disant de Pythagore mais qui est de Delisle,. est répétée au début du huitième vers :

Tout est sensible !... et tout sur ton être est puissant.

Lorsque Nerval reprit ce sonnet à la fin des *Chimères,* il mit la citation entre guillemets : « Tout est sensible ! »

Ce récit est inclus dans le chapitre X du Livre Second. Le titre de ce chapitre : « Si l'Homme est dans la nature le seul être sensible » (p. 385) a suggéré à Nerval la question sur laquelle s'ouvre le sonnet :

Homme ! libre penseur, te crois-tu seul pensant
Dans ce monde où la vie éclate en toute chose ?

La seconde partie de *la Philosophie de la Nature,* qui constitue le second tome, s'intitule « L'Homme seul » et ce titre est répété à chaque page, en haut, à droite, dans la marge, ce qui ne pouvait manquer de frapper Nerval.

Delisle de Sales écrit en préface à son récit : « J'ai toujours cru que cette idée, que l'homme seul est sensible, était née

primitivement dans la tête d'un despote : c'était un moyen bien simple de s'établir le roi de la nature, que de prouver que presque tous les êtres animés étaient des machines » (pp. 385-386). Cette expression de l'homme « roi de la nature », Nerval l'avait d'abord conservée dans son troisième vers :

> Des forces que tu tiens ta royauté dispose,
> Mais de tous tes conseils l'univers est absent.

Il a ensuite remplacé le terme de « royauté » par celui de « liberté », changement qui me semble peu heureux, d'ailleurs, car il nuit à l'expression de « conseils ».

Delisle de Sales commence *Les douze surprises de Pythagore* en racontant que « ce sage sortait un jour d'une académie de gymnosophistes, où l'on avait décidé que l'homme avait seul la raison en partage, parce qu'il était le seul qui eût de la *Sensibilité* » (p. 390). Il se rend alors au bord de la mer où il va chaque soir et il est obligé de traverser un bois. Il rencontre un éléphant blanc qui lui déclare, à sa grande surprise : « Je suis philosophe et sensible... » (p. 392), et qui se livre à une critique des animaux-machines de Descartes. « Je suis bien plus sensible que les hommes — explique-t-il à Pythagore — car je ne nourris de végétaux, tandis que tes pareils se nourrissent de chair et s'abreuvent de sang : vois comme tous les animaux me respectent sans me craindre, tandis qu'ils te regardent comme l'ennemi né de tout ce qui respire », et Pythagore de penser que « l'éléphant, qui raisonne comme l'homme, pourrait bien être sensible comme lui, sans que ce privilège s'étendît aux autres animaux » (pp. 196-197). Mais le philosophe ramassant un scarabée et le tuant est appelé monstre par lui, aussi Pythagore « se persuada aisément qu'ils étaient au nombre des êtres sensibles ; il se promit alors de respecter les animaux terrestres... » (p. 400).

> Respecte dans la bête un esprit agissant ;

dit Nerval qui continue :

> Chaque plante est une âme à la nature éclose,

car Delisle de Sales poursuit en nous montrant Pythagore qui découvre l'existence d'une âme chez les plantes ; « Pythagore ne savait plus comment faire pour ne blesser aucun être sensible ; il aborda enfin sur le rivage, et s'assit tranquillement sur quelques plantes informes qui le tapissaient... Les plantes sur lesquelles il reposait étaient des zoophites, chacun de ces êtres singuliers témoigna à se façon son mécontentement ; la *plume de mer* obscurcit son phosphore, la *pulpo* engourdit le pied du philosophe, comme aurait fait la torpille ; et la *galère* exhala sur sa main un poison subtil... Pythagore avec sa crampe, sa blessure et une bonne provision de rêveries, se traîna comme il put hors du

tapis de verdure animée sur lequel il était assis : je ne sais plus, disait-il, quel monde j'habite ; quoi ? les plantes mêmes sont sensibles ! un arbre a mes organes ! » (pp. 407-408). Dans une note, plus loin, Delisle de Sales emploie l'expression d'« âme des plantes », il assure qu'il ne faut qu'ouvrir un livre moderne de botanique, pour se convaincre de l'animalité des plantes : on trouve à chaque page des démonstrations de cette vérité dans l'anatomie des plantes de Grew,... dans les œuvres de Campanella, dans l'âme des plantes du docteur Dedu» (pp. 445-446). Nerval a, plus tard, remplacé le terme de « plante » par celui de « fleur ».

Un mystère d'amour dans le métal repose,

se réfère à une étrange théorie de la sexualité des minéraux qu'expose Delisle de Sales dans les notes à son récit : « Il y a une époque de puberté, et une autre de vieillesse pour les fossiles ; la dissolution est le terme de leur vie, comme elle est celui des animaux : ils se multiplient aussi ; mais on ne sait encore par quelle voie : qui sait si dans la suite on ne découvrira pas des cailloux mâles, de l'or femelle, et des diamants hermaphrodites ? » (p. 450).

Pythagore n'est pas encore au bout de ses surprises. Il « n'eut pas fait trente pas, qu'il se sentit prodigieusement fatigué : il résolut alors de s'asseoir,... et il choisit un rocher parfaitement nu, dans la crainte de flétrir des végétaux ou de blesser des animaux-plantes. Enfin, dit le sage en s'étendant le long du roc, je puis goûter ici un repos tranquille : le poids de mon corps ne fait point gémir des êtres sensibles ; et cette matière que je presse est morte et inorganisée ; la nature peut-être ne m'a point donné d'empire sur les animaux et sur les plantes ; mais du moins je suis le roi des fossiles. Tu n'en es que le tyran, dit alors une voix inconnue qui s'échappa au travers des fentes du rocher. » Pythagore se demande d'où vient cette voix, « il reconnut enfin que la voix qu'il cherchait partait d'un fragment de rocher composé de particules de pierres et de corail, et tapissé intérieurement de nerfs et de membranes : l'être sensible qui animait cette pétrification, s'appelle un microcosme... » (pp. 411-414). C'est à ce singulier épisode du rocher qui se met à parler qu'a songé Nerval lorsqu'il a écrit, transfigurant le médiocre récit de Delisle de Sales :

Crains, dans le mur aveugle, un regard qui t'épie !
A la matière même un verbe est attaché...
Ne la fais point servir à quelque usage impie !

Un entretien s'engage donc entre Pythagore et le rocher : « *Pythagore :* Superbe ennemi de l'homme, tu es donc un fossile ? *Le Microcosme :* Non. *Pythagore :* Quoi ! tu serais une plante ? *Le Microcosme :* Non. *Pythagore :* Tu es donc un animal ?

Le Microcosme : Non. *Pythagore :* Tu n'es ni animal, ni plante, ni fossile : qui est-tu donc ? *Le Microcosme :* Voilà une singulière demande ! — Je suis un être. » (pp.414-415). Ce terme d'« être », Nerval l'a conservé, et dans le même sens, dans le dernier tercet du sonnet qui concerne les pierres :

Souvent dans l'être obscur habite un Dieu caché :

Le rocher-microcosme continue l'entretien en expliquant au philosophe : « Nous n'avons de rapport ensemble que par le titre d'être ; si cependant tu désires que je te parle dans la langue imparfaite que tes physiciens ont inventée, voici quelques-uns de mes caractères : je tiens aux fossiles par le suc lapidifique qui pénètre ma substance ; j'ai de l'analogie avec les plantes, parce que je végète comme elles ; et je suis un animal, parce que je sens » (p. 417).

Les douze surprises de Pythagore s'achèvent par un songe du philosophe, songe qui est d'ailleurs une des sources du *Satyre* de Hugo ainsi que l'a montré Berret. Un colosse embrassant à lui seul « tout l'espace des mondes » apparaît à Pythagore et « le tourbillon solaire, avec ses planètes, leurs satellites et leur atmosphère ne formaient qu'un point dans l'immense étendue de ce grand être ». Et le colosse déclare : « Cette masse énorme que tu contemples est sensible et organisée, je suis l'univers ;... tes philosophes... ont dit que j'étais sans sentiment, sans organes et sans vie ; ils ont dit un blasphème absurde : comment une matière brute peut-elle donner naissance à des êtres animés ? Oui, je vis, et les mondes que je renferme vivent, et les êtres qui composent ces mondes vivent aussi : cesse donc de rétrécir tes idées ; vois la nature comme elle s'est faite, non comme la font les animalcules intelligents qu'elle a formés ; sache qu'il n'y a de mort dans son sein que l'entendement des êtres qui l'outragent » (p. 421). En un seul vers, Nerval a condensé cette vision de la vie universelle et c'est le deuxième vers du sonnet.

... te crois-tu seul pensant
Dans ce monde où la vie éclate en toute chose ?

Nerval, après avoir intitulé le sonnet : *Pensée antique,* l'a finalement appelé : *Vers dorés* parce que Delisle de Sales fait suivre les trente-trois pages des *Surprises...* d'une dizaine de pages qu'il présente sous le titre : *Fragment des vers dorés de Pythagore.* Il ne s'agit nullement d'une traduction des *Vers dorés* attribués à l'école pythagoricienne, traduction que donnera en 1813 Fabre d'Olivet, disciple de Delisle de Sales, mais d'un exposé en vingt paragraphes, qualifiés de strophes, d'une philosophie de la nature. Delisle raconte que Pythagore, de retour chez lui « fit des réflexions profondes sur son aventure; et ces réflexions

qu'il adressa à ses disciples, forment un chant fort étendu de ses vers dorés, il ne nous reste de cet ouvrage qu'un fragment sans commencement et sans fin que je vais traduire... » (p. 422). Nerval n'a certainement pas été dupe de cet artifice littéraire, mais il a conservé quelque chose de ces *Vers dorés* de Delisle de Sales. A la strophe V, après avoir déclaré : « Je vois l'univers comme une grande échelle, dont les intervalles sont occupés par les êtres sensibles ; elle est bornée à une de ses extrémités par l'Être Suprême, et à l'autre par les éléments de la matière ; le sentiment s'y affaiblit par une dégradation finement nuancée depuis le premier terme jusqu'à celui qui est rempli par l'atome ; mais il ne périt pas... », Delisle s'écrie : « O homme ! respecte tout ce qui t'environne ; sache que tu ne peux blesser aucun être de l'échelle, sans outrager la nature », (pp. 424-425) et c'est déjà le ton, très dix-huitième siècle, et les termes de Nerval :

Homme ! libre penseur...
Respecte dans la bête...

La strophe XV décrit également l'échelle des êtres : « Le sentiment, en passant du premier terme de l'échelle au dernier, devient sans cesse plus obtus, l'œil ordinaire l'aperçoit dans les végétaux, mais il n'y a que l'œil de l'entendement qui puisse le découvrir sous l'enveloppe grossière des fossiles ». (pp. 429-430). Cette strophe est à l'origine de la belle image sur laquelle s'achève le sonnet :

Et, comme un œil naissant couvert par ses paupières,
Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres.

Nerval transpose l'expression de Delisle, installe en quelque sorte l'œil de l'entendement à l'intérieur du fossile, et transforme un texte pauvre en un texte inoubliable. L'expression « l'écorce des pierres » que M. Jean Pommier a pu trouver « assez gauche » (*La mystique de Baudelaire*, p. 19) se refère, en réalité, à une théorie de certains naturalistes du dix-huitième siècle, la théorie de la végétation des fossiles que Delisle expose à plusieurs reprises dans ce chapitre : « Comment peut-on douter de la structure organique des fossiles ? un suc actif ne circule-t-il pas dans leurs veines ?... leurs fibres entrelacées ne forment-elles pas des lames, des houppes et des réseaux ? ce sont les différentes combinaisons ce cet appareil fibrillaire qui font paraître sur le saphir l'azur qui le décore, qui environnent d'ondes pourprées l'améthyste, et qui donnent à l'émeraude cette lumière vacillante que les yeux perçants découvrent dans notre atmosphère » (pp. 429-431). Une note concernant ce passage rappelle que « le célèbre Tournefort soupçonna la végétation des fossiles en visitant la grotte d'Antiparos. *Voy. du Levant* » (p. 448). Cette idée d'une végétation des fossiles et l'expression

« sous l'enveloppe grossière des fossiles » ont, évidemment, pu suffire à Nerval pour créer ce terme d'« écorce des pierres ». Mais il n'est pas impossible également que la référence donnée par Delisle l'ait conduit à lire la description de la grotte d'Antiparos dans la *Relation d'un voyage du Levant* (1717). Tournefort a vu dans cette grotte « des productions qui représentent si bien les pieds, les branches, et les têtes de choux-fleurs, qu'il semble que la nature nous ait voulu montrer par là comment elle s'y prend pour la végétation des pierres. Toutes ces figures sont de marbre blanc, transparent, cristallisé... La plupart même de ces pièces sont couvertes d'une écorce blanche... » (tome I, p. 191). Nerval est un poète précis et ne choisit pas ses termes au hasard.

Delisle de Sales se réclame du pythagorisme, il le retrouve partout d'ailleurs : « De tous les romans philosophiques sur l'âme, celui qui paraît avoir fait le plus de fortune est le dogme de l'âme universelle ». Selon lui, Pythagore, qu'il nomme « ce fameux législateur de l'Inde » ne fit que développer une antique croyance selon laquelle une chaîne liait « par des anneaux imperceptibles, l'atome à la divinité ; cette chaîne descendait de Jupiter à l'homme ; de l'homme à la brute, qui a quelques étincelles de raison ; de la brute aux plantes qui sentent, végètent et ont des sexes comme des bêtes ; des plantes aux fossiles, qui partagent leur organisation ; et des fossiles aux éléments de la matière » (*idem*, tome II, p. 151). « Le Zoroastre de Babylone, Zabrab, Teucrus et d'autres qui ne nous ont transmis que leurs noms, répandirent ce dogme sous le ciel brûlant de la Chaldée ; Orphée en Égypte en fit le fondement de la doctrine ésotérique, et les trois classes de savants révérés primitivement chez les Celtes, les bardes, les prophètes et les druides, reconnurent dans la fange de leurs forêts ce grand principe qu'ils regardaient comme la clef de la nature. Après Pythagore, ce dogme, comme le feu sacré, se conserva particulièrement dans la Grèce » (p. 157). Delisle de Sales va même jusqu'à affirmer dans une remarque sur ses *Vers dorés* : « Presque toute l'antiquité n'a pensé que d'après Pythagore » (p. 437). Phrase qui explique pourquoi Nerval avait d'abord donné à son sonnet titre de : *Pensée antique*.

Delisle voit le pythagorisme se prolonger jusque dans son siècle : « ... L'Europe est encore pythagoricienne, malgré... les sophismes de Descartes et le mépris pour Pythagore » (p. 444). Spinoza, Malebranche, Newton et Leibniz sont pythagoriciens à ses yeux, aussi donne-t-il le conseil : « Toutes ces considérations doivent rendre les philosophes circonspects, quand ils parlent de l'antiquité ; on ne sait pas combien de philosophes on attaque quand on réfute Pythagore » (p. 161).

Delisle de Sales, affirme M. A. Viatte, « ne peut nullement

être considéré comme un théosophe. Il se rattache à la pure orthodoxie déiste » (*Les sources occultes du romantisme*, tome II, p. 169). Mais M. Viatte donne ensuite les noms de plusieurs ouvrages qui se trouvaient dans la bibliothèque de Delisle, et ces noms ne sont pas très orthodoxes : le Bagavat-Cita, des traités de démonologie, des manuels d'alchimie, des ouvrages de Swedenborg et de Saint-Martin. Gazotte n'est pas oublié, ni Restif. Mais les Encyclopédistes, précise-t-il, y occupaient une place plus considérable.

Si, en effet, Delisle se réclame de Pythagore, ce qui s'exprime, en réalité, dans sa *Philosophie de la Nature*, c'est le double principe de l'échelle des êtres et de l'animalité universelle. Nerval a conservé exactement l'ordre du récit des *Douze surprises...* : Pythagore découvre d'abord l'intelligence des animaux, ensuite l'âme des plantes, enfin la sensibilité des pierres. Chez Delisle, cet ordre est rationnel, reproduisant l'échelle descendante des êtres ; et c'est l'échelle qu'il célèbre dans son *Fragment des vers dorés*, échelle qui est le lieu commun des naturalistes du dix-huitième siècle. Dans ses notes sur son pseudo-fragment, Delisle de Sales rassemble autour de ce thème des textes de Leibniz, Maupertuis, Buffon, Bonnet, Le Cat et Robinet. Il commence, avec raison, par citer « l'étonnant Leibnitz » : « Les hommes tiennent aux animaux, ceux-ci aux plantes et celles-ci aux fossiles... » (p. 438), dont le principe de continuité fut appliqué systématiquement aux êtres naturels par Charles Bonnet, et Delisle ne manque pas de le citer : « Il n'est point de sauts dans la nature, tout y est gradué et nuancé... Toutes les échelles de chaque monde ne composent qu'une seule suite qui a pour premier terme l'atome, et pour dernier le plus élevé des chérubins » (p. 441). Mais plus encore que de Bonnet, c'est du naturaliste Robinet que s'inspire Delisle de Sales. C'est Robinet qui a soutenu avec le plus de passion l'idée de l'animalité des pierres, idée qui, à travers *Les douze surprises de Pythagore* a retenu principalement l'attention de Nerval puisqu'il consacre huit vers au monde minéral depuis « le mystère d'amour » qui repose dans le métal jusqu'à « l'écorce des pierres », alors que le monde animal et le monde végétal ne sont évoqués qu'en deux vers. Delisle reprend à peu près mot pour mot certains textes de Robinet dans son ouvrage *De la Nature*, paru en 1766, comme on peut s'en rendre compte d'après ce passage d'un chapitre consacré à « L'Animalité des Métaux, des Pierres » : « La véritable époque de la puberté des fossiles est comme pour tous les autres Êtres, le temps auquel ils acquièrent leur perfection... Il ne faut pas désespérer qu'on ne parvienne à distinguer un jour de l'or mâle et de l'or femelle, des diamants mâles et des diamants femelles ». (tome IV, p. 189). Un autre passage de

Robinet semble extrait d'un romantique allemand : « les animaux fossiles passent leur vie dans les entrailles de la terre : ils y naissent, ils s'y nourrissent, ils y croissent, ils y mûrissent, ils y répandent leurs semences, ils y vieillissent, ils y meurent, à moins qu'on ne les en arrache » (p. 178). Mais revenons à *La Philosophie de la Nature*. En Robinet, Delisle de Sales admirait « un philosophe qui a surpris plus d'une fois la nature dans le secret de ses opérations » (*idem*, p. 443).

Nerval cite le nom de Delisle de Sales dans *Les Illuminés* au chapitre concernant « Les Païens de la République » et qui fut publié d'abord dans *l'Almanach cabalistique pour* 1850 : « On peut compter principalement parmi eux... dom Pernetty, l'auteur du *Dictionnaire mytho-hermétique*, d'Esprémenil, Lavater, Delille de Salle... Court de Gebelin, Fabre d'Olivet, etc. » (éd. de la Pléiade, tome II, p. 1183). Le nom de Delisle de Sales se trouve donc aux côtés de ceux de Pernety et de Court de Gebelin, sources de Nerval en ce qui concerne les symboliques de l'alchimie et du tarot dans *Les chimères*, ainsi que je l'ai montré en 1945 dans *Fontaine* (nos 44 et 45). Dans un passage de l'*Almanach*.., qu'il n'a pas reproduit dans *Les Illuminés*, Nerval mentionnait encore Delisle : « Ce fut vers cette époque que Delille de Sales publia sa *Défense de l'Être suprême* » (*idem*, p. 1506). Et il est encore question de ce *Mémoire en faveur de Dieu* à propos de Quintus Aucler : « l'Être suprême, salué par Robespierre, et en faveur duquel Delille de Sales avait composé un mémoire » (*idem*, p. 1189). Lorsque Nerval, dans un chapitre des *Illuminés*, commente la théorie de Dupont de Nemours selon laquelle « l'homme, les bêtes et les plantes ont une *monade* immortelle, animant tour à tour des corps plus ou moins perfectionnés, d'après une échelle ascendante et descendante, qui matérialise ou défie les êtres selon leurs mérites », ajoute que « Heller Bonnet, Leibnitz, Lavater avaient précédé l'auteur dans ces vagues suppositions » (*idem*, p. 1211), c'est de Delisle qu'il tient sa documentation.

Le traité : *De la Philosophie de la Nature* fit du bruit avant la Révolution. La première édition en trois volumes de 1769 n'avait pas fait scandale, mais la seconde, en six volumes, de 1774 fut dénoncée au Châtelet et condamnée en mars 1777, son auteur étant banni à perpétuité. Voltaire intervint alors, le jugement fut cassé par le Parlement et l'auteur seulement admonesté. Voltaire a évoqué l'affaire dans *Le Prix de la Justice et de l'Humanité* (1778) : « Un jeune homme, élevé longtemps dans la sage congrégation de l'Oratoire, entreprit de faire oublier le livre du *Système de la Nature* [d'Holbach] par la *Philosophie de la Nature* » (p. 60). Il ajoute, d'ailleurs, que le public était « fatigué dans ce temps-là de tant de livres sur la nature ; examen

de la nature, histoire de la nature, tableau de la nature, exposition de la nature. On était dégoûté de cette nature qui avait fourni tant d'insipides lieux communs » (p. 61). Pour protéger Delisle, Voltaire le proposa comme bibliothécaire à Frédéric le Grand qui refusa, traitant l'ouvrage de « rapsodie informe ». Et Frédéric d'offrir à Delisle de Sales la place de cocher car « il vaut mieux être le premier cocher de l'Europe que le dernier des auteurs ».

Delisle de Sales fut le premier « littérateur » que le jeune Chateaubriand devait rencontrer et il nous en a laissé un portrait : « très brave homme, très cordialement médiocre... Gras et débraillé, il portait un rouleau de papier crasseux que l'on voyait sortir de sa poche ; il y consignait au coin des rues sa pensée du moment » (*Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Garnier tome I, p. 174).

De ce « dernier des auteurs » qui reprenait à son compte le « Roman Physique » — selon une expression de Bonnet — de certains naturalistes du dix-huitième siècle, Nerval a su extraire un sonnet qui, par son langage d'oracle et son influence sur Baudelaire et sur Hugo, fonde, dans le domaine poétique, un pythagorisme moderne. Une admirable phrase d'*Aurélia* nous fait entendre, une dernière fois, l'écho des *Douze surprises de Pythagore* : « Je me jugeais un héros vivant sous le regard des dieux ; tout dans la nature prenait des aspects nouveaux, et des voix secrètes sortaient de la plante, de l'arbre, des animaux, des plus humbles insectes, pour m'avertir et m'encourager. »

Marie-Jeanne DURRY

De quelques images

Il est des images qui habitent un poète, et lui s'enfonce en elles. Aussi vivantes que lui, elles le contraignent, doucement ou par violence, à obtenir d'elles ce qu'elles n'étaient pas d'abord. Les images ont une biographie. Faites de mots, les mots du poète peu à peu les métamorphosent. Nerval, grand poète de peu d'images, et souveraines, est envahi par elles. Elles sont pour lui plus véritables que des êtres ; et comme des êtres qui rejoindraient leur essence, par le langage il les désincarne.



Quand le jeune homme de vingt-trois ans découvre qu'au fond de lui le souvenir au lieu de s'atténuer devient toujours plus omnipotent, déjà le geste dont les bergers de Virgile et les plus humbles amoureux entaillent un arbre afin qu'il perpétue des noms trop périssables ne lui sert que d'une comparaison. Qu'est-ce que cette réalité, un nom ? C'est le souvenir, imagination du passé, qui s'inscrit à jamais, et le creusement n'a plus lieu dans un objet mais dans l'âme :

> Ainsi qu'un nom gravé dans une écorce,
> Le souvenir se creuse plus avant.

Des années passeront et Nerval écrira le *credo* pythagorien où il guette le Dieu caché dans la bête, la fleur, le métal, le mur aveugle. Alors la mémoire échappe à la mémoire pour atteindre l'immémorial. Elle ne fait plus qu'un avec le principe dont elle émane, l'esprit soustrait au temps et qui, partout, éternel, à la fois naît et s'augmente. L'écorce s'est détachée des arbres. Elle est le vêtement irréel et sensible des corps les plus durs et les plus inertes. A travers elle les voilà eux aussi sensibles, vulnérables, mais doués d'une obscure puissance, — animés. Le règne végétal, le règne minéral, tous les règnes de la nature sont mystérieusement liés et n'appartiennent qu'à un ordre de l'esprit. *L'écorce des pierres*, Nerval ose cette simple et merveilleuse alliance de termes qui traduit l'identité fondamentale. Et au centre de l'opaque, de l'immobile l'Esprit travaille, grandit :

> Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres.

***

Du soleil Nerval aimait les derniers rayons, ceux qui dorent et empourprent. S'ils se mêlent à quelque mélodie vague dans le soir, aux cheveux blonds d'une apparition féminine moins revue que rêvée, s'ils rencontrent le vert des feuillages ou la transparence de la vitre qui s'enflamme, ils créent le paysage intérieur qui répand son enchantement sur toute une existence. S'ils se reflètent sur le rose de la brique et le jaune de la pierre à la façade d'un vieux château, ils semblent célébrer ces noces du compact et de l'immatériel, ce songe du solide fluidifié par une lumière qui s'apaise, au moyen desquels Gérard se constitue l'univers sans poids où il aurait pu vivre sans devenir l'Autre, le veuf, l'inconsolé. Alors la tour n'aurait pas été abolie, le soleil n'aurait pas noirci....

Ce soleil qu'il aime, d'une autre manière encore il l'a capté dans la pierre [1]. Le monde lui a donné leur image confondue, une « chose vue », un couchant encadré dans l'Arc de Triomphe. Très tôt, au temps des odelettes, quand les trouvailles du vers restent empêtrées dans les maladresses et les chevilles, les Tuileries restituent à Gérard le décor que sa prédilection place d'ordinaire dans un Saint-Germain remémoré et inventé, — le jardin, le « soleil du soir », « l'incendie aux vitres du château ». Et des Tuileries il contemple

Le coucher du soleil, riche et mouvant tableau
Encadré dans l'Arc de l'Étoile.

Une fois encore s'écouleront les années. Nerval aura connu l'Italie, la folie, l'Orient et les figures redoutables. Il aura cherché les dieux des mythologies, attendu leur résurrection d'un réveil de la Sibylle envoûtée *sous l'arc* de ce *Constantin* qui vit au ciel le signe par où ils furent vaincus. Puis le temps à nouveau s'étendra, et Nerval sera le plongeur qui cherche dans l'Achéron la Première et Dernière. Son art tout entier devient celui des transmutations. Alors ce n'est plus le soleil de la réalité dont il éblouira ses vers. Ce n'est plus la courbe d'un arc historique qu'il tracera, ni d'un arc situé tout ensemble dans l'histoire et hors d'elle, érigé comme le symbole d'un pouvoir, d'une harmonie, d'un « ordre » déjà spirituels. Tout se résorbera dans un étincellement qui ne doit plus rien aux choses désormais. Il n'y aura plus un arc, bâti de blocs par la main des hommes, et un astre irradiant. L'arc

1. Il faut relire l'admirable article, *Poétique et poésie des Chimères*, où pour M. O. Nadal, chez Nerval, la « visitation de l'inerte paraît s'être réalisée dans une image fondamentale, celle de la pierre, depuis la pierre des tombeaux jusqu'à la pierre solaire des temples. La pierre animée par la lumière et par le verbe — la pierre douée d'être — est l'image même de la matière mûrie et et travaillée par l'or spirituel ».

et le soleil ne seront plus qu'une même incandescence. L'arc est pénétré d'éclat ; bien plus il est éclat, il est feu. Le soleil a pris sa forme, et de la matière il a fait une illumination. Par une métamorphose triomphante la masse pétrifiée se vaporise en flamboiement :

...la prêtresse au visage vermeil
Est endormie encor *sous l'arche du soleil.*

Gabriel BOUNOURE

Sophianité de Gérard

« ... cette Merci qui est l'Éternellement Féminin dans la Divinité. »
Henri CORBIN

Les livres de Nerval, pleins de rêveries infantiles, de cauchemars et de visions démentielles, de symboles hermétiques, comment en trouver la clef ? Lui-même l'a cherchée, qui fut « toujours lucide ». Toute son œuvre n'est que cette recherche, recherche angoissée dans des directions contraires ; de là tant de caractères qui déconcertent. Son invention et sa création, sous le signe des Chimères, paraissent presque entièrement détachées de l'ordre objectif et, malgré cela, elles gardent une étonnante proximité à l'existence terrestre, à la vie historique et cosmique. Il semble flotter entre le visible et l'invisible, entre le monde des rêves et le monde des choses, feu follet sans adhérence à ces objets qui accrochent le vouloir des hommes. Il n'empêche que c'est la matière concrète de sa vie qu'il veut racheter et transfigurer. De même on a pu lui reprocher un certain manque de fermeté dans ses idées, l'indécision de son syncrétisme. Les images dont il s'éprend en chemin, il leur donne tant de séduction et de charme que nous nous égarons à les suivre, comme il le fait lui-même. Et pourtant à travers tous ses rêves, ses courses errantes, ses délires, ses amours, on peut discerner le tracé fascinant d'un itinéraire mystique. C'est là qu'est son unité et son secret. Son destin, une fois tous les déguisements quittés, est celui d'un amant du Féminin céleste. Derviche ou calender de l'errance d'amour, il cherche et trouve au bout de ses routes douloureuses la Consolatrice, la Sœur, la Mère, l'Amante, Celle qui donne la vie. Son histoire est l'histoire d'une initiation progressive, une marche à l'étoile, la montée vers un sommet que l'Ange lui désigne.

Parce que « la vie du poète est celle de tous », Nerval part du niveau commun. Sa carrière « d'initié et de vestal » garde d'un bout à l'autre une pleine authenticité humaine. En dehors de toute mythologie, de toute construction métaphysique et

même de tout *a priori*, il cherche avec les seules ressources de sa seule condition de poète, dans tous ses voyages et dans tous ses châteaux, la réintégration dans quelque paradis perdu.

Admirable recherche, sans vanité, sans affectation, sans présupposé, sans aucun détour ; son naturel ne tente jamais de s'évader dans l'illusoire ou l'artificiel. Il sait très vite, ce prédestiné, que le voyage vers le centre n'est pas une évasion. Cependant au début comme il est sensible aux voix innocentes du multiple ! On le sent tout épris de la diversité de la vie, infiniment troublé par les visages des choses. Infiniment plus que Baudelaire (en qui la volonté impérieuse de l'art se manifeste plus vite et plus fort), il s'attache « au vert paradis des amours enfantines ». Il prend Célénie par la main ou quelque autre de ses jolies cousines et il voudrait s'enfoncer avec elles dans les forêts de l'inconscient terrestre. Son imagination les voit mi-réelles, mi-légendaires : elles ressemblent à ces châtelaines d'autrefois enfermées dans des tours et qui s'envolaient par la fenêtre comme des cygnes. Et en même temps elles restent de petites villageoises qui chantent les chansons d'autrefois avec l'accent du terroir. Dans les Juvenilia aucun goût romance ne gâte la fraîche et musicale narration. Partout une odeur de source et d'herbe humide, une présence sensible de l'élément terrestre. Même quand la vision de Gérard vient de ses lectures, il y a chez lui, par un privilège singulier, toujours « la force de la terre maternelle ». Et c'est pourquoi ces heures « enfantes » ne s'effaceront jamais. Toutes participantes à la puissance cosmique originelle, ces images reviendront tourbillonner autour de lui dans la dernière étape de sa vie. Toutes ces jolies cousines seront figurantes dans la ronde supernaturaliste du multiple. Un mélange de tendre humour d'esprit magique et de gravité religieuse ramènera toutes ces Filles du Feu, par une condensation extrême de la richesse intérieure, dans les instants de la récapitulation ultime et illuminante.

Qu'est-ce qui est rêve et qu'est-ce qui est réel ? « Voilà un rêve germanique qui me revient entre les perspectives des bois et l'antique profil de Senlis. » Dans les années de jeunesse, ces constellations formées de nature et de songe commanderont toute la vie de Gérard, avant qu'interviennent les puissances du malheur. Il lit Gœthe, il est obsédé de lieder, de ballades. Il s'éprend de Hoffmann. Mais l'orgueil de l'ironie romantique selon les Allemands répugnera toujours à sa modestie. Il ne cèdera jamais à la tentation de jouer le jeu supérieur et narcissique de la subjectivité géniale. Il faut prendre la vie autrement, avec plus de simplicité détachée, si l'on veut la faire entrer tout entière dans la patrie de vérité. La force de Gérard est dans cette faiblesse apparente qui le rend si dépris de soi, si prompt à se

reprocher « tout élan de personnalité ». Il sait, il agit comme s'il savait déjà qu'une « pureté » supérieure est nécessaire pour que l'expérience littéraire devienne expérience poétique et pour que celle-ci débouche enfin dans la vie de l'union mystique.

Mais une telle connaissance ou reconnaissance ne vient que par blessure, angoisse, sentiment de la faute, amertume infinie. L'unité sera lentement conquise par opération magique de la mémoire, par rêve et folie, par exaltation dans l'intimité amoureuse. Gérard ne trouvera la règle et la voie qu'après avoir subi comme le Séducteur de Kierkegaard « son tremblement de terre ». Il faudra qu'une morte aimée lui fasse signe. Alors toutes les figures qui ont passé dans sa vie réapparaîtront comme un cortège de porteuses de preuves et de promesses : il reverra « ces figures blondes qui pâlissent, se détachent et tombent glacées à l'horizon » du paysage d'enfance, baigné de vapeurs grises, du côté de Mortefontaine et de Chantilly. Ces mortes, chargées de pâles roses, forment « un concert des anges » pour annoncer la vraie vie. Fantômes qui s'effacent alors au profit d'une forme unique, au profit de la figure rédemptrice, « la Grande Amie », la Sophia, la Compagne éternelle.

« Telles sont les premières stations à parcourir pour tout poète », Gérard semble quelquefois, à se multiplier sans mesure, se perdre lui-même, renoncer à être. Avant 1841, son nomadisme érotico-littéraire se disperse en minutes brillantes et isolées ; ce n'est que lentement qu'il deviendra fonction poétique, aspiration nuptiale, recherche de cette « demeure » dont l'idée, selon Heidegger, obsède les poètes. Sous la sommation de la névrose et de la mort il aspirera à quitter l'indécision d'une vie errante, à entrer dans une autre expérience, se terminant, celle-là, par un accomplissement véritable. Mais il lui faudra trouver un sens applicable à la totalité de sa condition terrestre. Adrienne, Sylvie, les deux moitiés d'un double amour ! Elles inspireront la tentative de concilier le monde rêvé sur lequel règne une fille royale et le monde des réalités terrestres embelli par l'image d'une petite compagne d'enfance. Il faut trouver une solution à cette indécision attirante et fatale entre le rêve pur et la réalité de nos appartenances provinciales, familiales, raciales. Seul un état de dépassement « supernaturaliste » pourra fusionner ces contraires en un seul rêve réel, pourra réaliser l'impossible d'un amour total.

« Se prendre le cœur dans les cheveux blonds des filles d'Héva... Nuit de ténèbres et d'erreurs... Où l'âme errante commerce avec... Oh ! une fleur, une dentelle, une boucle, tout cela, mais

tout cela s'y trouve. Le ravage est même prévu et sous lui s'organise un (centre) [1]... Série d'artifices... »

Texte admirable et qui dit tout : la série d'artifices a pris fin, les amours d'aventure, l'enrôlement projeté dans une troupe de comédiens, le jeu romantique où le poète jouait le rôle de faux vivant. Déraciné par le malheur et le délire, Gérard comprend que la vie ironique ne se justifie que comme principe de détachement, comme moment négatif. Les longues épreuves humiliantes de l'internement, les visions délirantes, la mort de l'amie, c'est l'événement qui lui révèle la réalité de la poésie. Poésie, c'est la recherche d'un imaginaire qui accomplisse le réel, le fallacieux réel de l'existence. C'est le pouvoir par lequel l'homme se dépasse vers sa vérité cachée, par le moyen de la parole et sous le rayonnement d'une Reine du Matin.

Finis les mirages d'autrefois ! Le besoin de réalité qui meut tous les mystiques exige un « signe matériel » que les portes de la vraie vie ont été forcées. Le jeu littéraire dans les jeunes années c'était pour Gérard un moyen d'avoir ce qu'il n'avait pas et d'être ce qu'il n'était pas. Assurance puérile contre les déceptions de la vie. Quand la possession du monde est refusée, s'en donner un équivalent illusoire. N'aimer que des fantômes est sage précaution contre tout risque d'échec. Gérard a su de bonne heure ce que Nietzsche découvrira plus tard : c'est avec ses manques et ses privations qu'un écrivain fait sa littérature, se donnant ainsi tout ce que la vie lui refuse. Écrire est une feinte qui trompe notre besoin de plénitude. Mais à l'époque d'Aurélia il n'est plus question de littérature. Il n'est plus question de se nourrir de mots. « Je pouvais, dit-il, dans les dernières pages qu'il a écrites, juger plus sainement le monde d'illusions où j'avais quelque temps vécu. » Maintenant c'est une soif ardente de « vie positive », un besoin de « reprendre intérêt au monde », de « travailler à la régénération de l'univers », laquelle implique la propre rédemption du voyageur d'amour, — comme si son Samsara personnel s'était élevé au plan transcendant. Tant d'illusions renoncées, tant d'épreuves traversées, tant d'escaliers montés et descendus dans des tours monstrueuses, toute cette attente est enfin comblée par l'apparition théophanique de la Sophia Céleste.

Depuis son adolescence, Gérard était comme envoûté par la reine de Saba. C'est elle qu'il aimait sous les apparences de Jenny Colon. « Le fantôme éclatant de la fille des Hémiarites tourmentait ses nuits », au temps de la rue du Doyenné et s'identifiait

1. Mot restitué : il est imposé par l'idée de la contractio in unum. C'est le mandala de Gérard.

pour lui à « une autre reine du matin dont l'image tourmentait ses journées. » La question était de faire débuter cette enchanteresse à l'Opéra, dans le rôle de Balkis, avec la collaboration de Meyerbeer. « Château » théâtral qui tomba « dans le troisième dessous ». Mais la reine d'Ophir, « abandonnée de tous », s'échappa avec sa huppe du domaine banal de la littérature, indigne d'elle, pour devenir celle qui attend le voyageur au bout de sa route et lui montrera « le ciel ouvert dans toute sa gloire ».

Comment croire que cette figure fabuleuse ait pu représenter pour Gérard autre chose qu'un jeu, une fantaisie à moitié livresque, une « excentricité littéraire ». La reine de Saba n'est-elle pas uniquement sortie de la poudre des bibliothèques ? C'est par une lente transformation que ce thème d'opéra-comique deviendra pour le poète un thème vital, que Balkis, dépouillant son caractère théâtral et littéraire, deviendra une vision issue de ses événements personnels, donnant au destin du poète à la fois sa pleine réalité et son sens vrai. Déjà, dans le *Voyage en Orient*, Gérard prévoit la place grandissante que prendra dans sa vie cette figure de la femme enchanteresse et salvatrice. « J'ai entendu, dit-il, des gens graves plaisanter sur l'amour que l'on conçoit pour des actrices, pour des reines, pour des femmes-poètes, pour tout ce qui, selon eux, agite l'imagination plus que le cœur : et pourtant, avec de si folles amours, on aboutit au délire, à la mort, ou à des sacrifices inouis de temps, de fortune, ou d'intelligence ! Ah ! je crois être amoureux ? Ah ! je crois être malade, n'est-ce pas ? Mais si je crois l'être, je le suis. »

Voilà définie avec cette élégance limpide, qui est le don admirable de Gérard, la fonction de la grande imagination agente, celle qui est donnée aux poètes et aux mystiques et qui consiste à créer un irréel avec le donné et de faire ensuite de cet irréel un surréel qui comble à la fois nos sens et le plus haut sommet de l'esprit.

Vers 1850, quand Gérard publie dans *Le National*, l'histoire de *La Reine du Matin*, il s'est éloigné beaucoup de sa période « ironique ». La mort, la douleur, la démence éprouvée comme l'entrée dans une seconde vie, l'angoisse du démoniaque, le sentiment de la malédiction ont jeté leurs ombres sur cette âme innocente et rêveuse. Dans ce personnage d'Adoniram il se peint lui-même comme un héros prométhéen ou faustien, appartenant à la race révoltée et industrieuse des fils de Tubal Qaïn, apparentée aux génies du feu souterrain, aux esprits telluriques et volcaniques. En face de ce héros du désir et de l'intelligence constructrice, le roi Salomon est un despote borné, dont Balkis aperçoit immédiatement le ridicule. Elle s'éprend au contraire d'Adoniram, en qui elle reconnaît un homme de sa lignée ; car elle est aussi fille du feu : par ses ancêtres, elle appartient au

monde inférieur, au monde igné. A cause de cette origine, cette reine de l'air et du matin limpide se reconnaît la sœur d'Adoniram. Elle forme avec lui un couple prédestiné : « Balkis, esprit de lumière, ma sœur, mon épouse, enfin je vous ai trouvée ! » c'est ainsi que l'architecte salue cette fille royale qui est sa fiancée mystique depuis toute éternité. C'est par un mariage avec elle que ce frère des génies souterrains montera vers « les hautes demeures célestes ».

Notons ici plusieurs traits essentiels. Balkis est sœur d'Adoniram comme Sett El Moulk est sœur du calife Hakim. Pour que l'union mystique soit une entrée véritable dans l'être, il faut qu'elle porte la marque d'une transgression, c'est-à-dire d'une rupture avec l'ordre des choses et la règle sociale. L'inceste fait entrer les époux dans le domaine du sacré : il revêt le même caractère de violation qui prête à la démence, et même au rêve, je ne sais quelle aura « supernaturaliste ». Transgression signifie passage au delà, dépassement des catégories de la raison et des interdits sauvages de la vie tribale. En outre, l'union avec la sœur consolide l'identité du héros, lorsque le phénomène onirique obsessionnel du Double a déchiré son intimité au point de compromettre ses chances de salut. Est-ce qu'un fantôme démoniaque, absorbant son identité et nourri de sa substance ne va pas le priver de sa rédemption ? Seule une union avec une créature du même sang, avec la Sœur, avec le Double féminin permettra à Hakim de joindre son âme à l'« âme du monde » et d'entrer dans la vie divine. De même Balkis apparaît à Adoniram comme sa sœur éternelle, son double féminin : elle est l'image sophianique qui mettant fin aux errances du sexe, restitue au pèlerin d'amour, bienheureusement, le Soi qu'il avait perdu en naissant.

Ici on se demande si Gérard, lecteur de Bœhme, n'adopte pas les idées du philosophe teutonique, sur l'intégrité initiale de l'androgynat, sur le retour au statut premier de l'Homme céleste, sur la fusion d'Adam, l'Homme Rouge, avec la blancheur de l'essence féminine. Gérard, à mon avis, a été frappé par le *Mysterium magnum et l'Aurore naissante* ; mais d'une façon générale il reste au recul devant les occultistes, bien qu'il les ait beaucoup lus, avec une curiosité avide et sympathique. Il se rend compte que leur tort consiste à transporter dans l'ordre des notions certaines « vérités » qui ne peuvent quitter le domaine secret où elles prirent naissance. Hors de leur climat originel, ces vérités deviennent immédiatement contestables, se flétrissent, tombent au rang de bizarreries « malsaines », ne sont plus que « des excentricités philosophiques ». Et sans doute les extravagants méritent beaucoup plus de crédit que les philistins de la raison. Mais le péché des excentriques, c'est de s'éloi-

gner du centre, de ce point de rencontre où le nécessaire fusionne avec l'impossible. Les occultistes ont raison, mais tort de dire ce qu'ils disent comme ils le disent. La gnose est toujours en danger de perdre l'être, si elle se laisse gagner par l'avance imprudente du concept.

A quoi tient la vertu de l'expérience nervalienne ? A ceci : c'est avec ses événements singuliers de créature humaine, vivant dans la misère commune, et non avec des doctrines ou des théories, que Gérard tentera, par un renversement total de sa condition limitée et malheureuse, d'obtenir sa réintégration dans la lumière primordiale.

Balkis, fille du feu, est donc le vrai double d'Adoniram alors que l'artificieuse Pandora (dont le portrait ne fut pas admis dans le recueil de 1853) est fille de l'onde changeante. Elle ne représente pas la sœur perdue, mais elle est au contraire un double maléfique, qui reproduit dans le domaine de la féminité, le protéisme mâle dont Gérard a eu tant de peine à se guérir. En sorte que Pandora n'est pas un double qui complète et restitue l'intégrité, — mais un double de perdition, miroir de la part démoniaque de l'homme ; elle est « le grand vampire femelle, la Morte de tous les temps, errante, Lilith, la froide » [2].

Cependant, voir son double est présage de mort. A peine « la rose des Sabéens » et Adoniram ont-ils échangé leurs aveux et leurs projets que Salomon jaloux fait tuer l'architecte, au ravin du Cédron. Balkis, double féminin d'Adoniram, semble donc être pour lui un instrument de fatalité, mais cette apparence n'existe que pour un regard terrestre et borné. Si Adoniram est entraîné « dans la nuit du tombeau », cette nuit sera dissipée par la lumière matinale de l'unité bienheureuse. Car sa fiancée, sa sœur, son épouse, cette reine qui se rattache aux origines chtnoniennes du héros règne sur le monde aérien des oiseaux [3] : elle porte un titre qui contient une mystérieuse promesse : elle s'appelle la Reine du Matin. Balkis annonce une blancheur d'aube par delà le défilé nocturne de la Mort. Elle est à cause de ce double signe la Sainte de l'Abîme. C'est à elle, blancheur qui s'avance vers le héros tout rouge du flamboiement igné, que Gérard dédie le vers énigmatique du Sonnet d'Artémis.

« La Sainte de l'abîme est plus sainte à mes yeux ».

Plus sainte parce que son apparition fatidique signifie le passage par la misère absolue de la Mort, et ensuite l'ascension, le

2. René DAUMAL « Nerval le Nyctalope », in *Chaque fois que l'Aube paraît*.

3. En symbolique musulmane, l'oiseau représente l'homme sauvé et régénéré.

recommencement, dans un feu devenu pure lumière. L'entrée dans la mystique nuptiale termine l'expérience poétique.

***

Gérard a tout appris par cette double expérience, — une expérience littéraire devenant expérience mystique, puis expérience poétique aboutissant à l'ineffable et à l'irrévelé. Il sait maintenant que « nous ne vivons jamais qu'en arrière ou en avant ». Dans une de ses lettres à Jenny Colon, il exprime de façon saisissante cette liaison mystérieuse de la profondeur de la mémoire à la profondeur de la promesse : « Dans notre amour, il y a trop de passé pour qu'il n'y ait pas beaucoup d'avenir ». Dans l'interrogation angoissante qu'il se pose au sujet de son propre destin, il se tourne vers celle qu'il a aimée, qu'il a perdue, qu'il veut retrouver. C'est cette Euridyce qui instruira et guidera ce Nouvel Orphée. « Je veux expliquer, nous dit-il dans *Aurélia*, comment éloigné longtemps de la vraie route, je m'y suis senti ramené par le souvenir chéri d'une personne morte. » Mais cette vraie route, qui mène à la vraie vie passe par la mort. Il faut traverser l'ombre de ce supplice pour entrer dans la lumière.

Dans une exaltation grandissante, Gérard découvre que franchir le seuil noir de la mort est la condition nécessaire pour que le temps soit racheté, pour que la faute de l'existence charnelle soit remise. Il se sent, de façon précise, instante, appelé par celle qu'il a aimée, par Aurélia, devenue la Féminité céleste et qui est à la fois Jenny Colon et Adrienne, et tant d'apparitions au long de ses routes, et les saintes de sa dévotion personnelle et la déesse Isis et la Vierge Marie. C'est la fille des Hémiarites qui vient le chercher pour ce passage difficile. C'est l'image théophanique de la Sophianité qui lui fait signe. « Je reconnus les traits divins de Sophie. »[4] C'est ici le lieu de nous rappeler ce détail mentionné par Gautier. Peu de temps avant sa mort, Gérard montrait à ses amis un lacet blanc qu'il portait sur lui et qu'il prétendait avoir été la jarretière de la reine de Saba. On sent la nuance d'humour romantique que Gérard mettait dans cette parole dont lui seul comprenait la portée : la prononçant il songeait en secret à l'action toute proche par laquelle il « délierait son âme » à l'appel de sa « Grande Amie ». « Mon âme délivrée ira la rejoindre », écrit-il dans ses notes. Et en effet nous dit Gautier, « c'est avec ce cordon

4. Les critiques et en particulier Jean Richer, ont relevé le nom de toutes les Sophies réelles et chargées de prémonitions auxquelles Gérard au cours de sa vie dédia des pensées de ferveur fugitive. On a relevé aussi le passage final d'*Aurélia*, où ce nom hoffmanien est remplacé par le nom de Sophie — aussitôt biffé — dans la crainte qu'une croyance gnostique lui soit imputée à coupable hérésie.

que le malheureux Gérard » (mais faut-il dire le malheureux Gérard ?) « termina ses angoisses dans la sinistre rue de la Vieille Lanterne ».

La mort est ce qui advient, semble-t-il, comme fin de toutes les significations, comme l'événement rebelle à tout langage. Mais à cause de cela peut-être elle est ce qui éveille, ce qui fait naître. Nul doute que dans l'esprit de Gérard, elle n'ait été comparable à l'ictus de la folie, contraire à tout sens possible et qui pourtant lui a ouvert les grandes révélations de sa vie. Pour cet obsédé du péché de vivre, l'in-signifiance de la mort doit s'interpréter précisément comme une innocence profonde, à partir de quoi s'inaugure un état de « pardon » et de glorieuse union. État qui fut annoncé par tous ces étranges avertissements au travers d'une existence illusoire. « L'amour est trop substantiel », comme dit Kierkegaard, pour admettre la fin de « cet univers magique où l'âme puise la certitude de son existence immortelle » (*Aurélia*). C'est ainsi que Nerval va au-devant de la mort dans une aura d'enchantement gnostique. « On demanda à Chems Eddine Tebrizi : qu'est-ce que la gnose ? — C'est la vie du cœur par Dieu ; ce qui est vivant, fais-le mourir ; ce qui est mort, vivifie-le... Ce qui existe, anéantis-le ; ce qui n'existe pas, produis-le... » A la fin d'une longue nuit d'hiver, à la première aube, Gérard s'est hâté vers le royaume des transmutations promis par le sourire de Sophia, la Reine du Matin.

[illegible]

[illegible]

TEXTE ANCIEN COMMENTÉ

Lourdes

par *GRILLOT DE GIVRY*

présenté par Robert AMADOU
et Jean-Raphaël GRILLOT DE GIVRY

Ce n'est pas — faut-il le dire ? — un vain souci de suivre la mode qui nous porte à évoquer dans La Tour Saint-Jacques *le centième anniversaire des apparitions de Lourdes. Mais le pèlerinage de Lourdes, les miracles de Lourdes, la piété mariale exaltée à Lourdes constituent trois ordres d'événements si importants pour notre propos que l'occasion de cet anniversaire semble bonne de les considérer avec quelque attention et de leur reconnaître un intérêt que l'abondance des articles et des ouvrages rabâcheurs ou mièvres ne doit pas dissimuler au cœur ni à l'intelligence.*

Sans doute tout a été mille fois répété sur l'odieuse exploitation commerciale du pèlerinage. Dernier en date, plus lucide et plus sévère encore que ses prédécesseurs, le journaliste catholique Pierre Dumas vient de livrer «les clefs de Lourdes»[1]. *Il ne cache rien des prix excessifs établis par les hôteliers et les restaurateurs, des « souvenirs » ridicules et parfois sacrilèges, des « vierges lumineuses », du trafic des cierges, des pastilles « à l'eau de Lourdes ». A ce tableau pittoresque et lamentable, on peut ajouter la conduite plus charnelle que spirituelle de maint pèlerin. Et s'il est vrai que le scandale ne franchit pas les portes du domaine de la grotte, combien de chrétiens déplorent que sur le territoire soumis à l'administration ecclésiastique les préoccupations financières ne soient pas tout à fait absentes. Hélas ces abus sont de tous les temps et seuls les ignorants manquent de retrouver à Lourdes le spectacle ordinaire des grands sanctuaires d'Orient et d'Occident, de l'antiquité à nos jours.*

Sans doute aussi tout a été mille fois répété sur les heureuses conséquences spirituelles du succès — souvent impur — de Lourdes : on céderait à l'orgueil de l'esprit en méconnaissant la sincérité, la dévotion vraie des âmes simples incapables de distinguer la foi et la superstition, incapables aussi — mais ont-elles tort ? — de ne pas confondre le pèlerinage et la fête.

Aussi bien la signification profonde du pèlerinage, *tel que Lourdes en présente un remarquable exemple, mérite d'être élucidée. Un ensemble d'études intitulé « le pèlerin » et réuni avec le concours de*

1. Éditions Elbé, 6, rue Joubert, Paris, IXe.

Marie-Madelein Davy traitera de ce thème et de ses divers aspects historique, philosophique, symbolique, théologique dans le numéro 16 *de* La Tour Saint-Jacques, *à paraître au mois de septembre.*

D'autre part, la question des miracles, *dont Lourdes encore offre des exemples à l'enquête scientifique, a été abordée à plusieurs reprises dans notre revue. La traduction intégrale du rapport de la* British Medical Association *sur la cure divine a été publiée (nos* 5, 6-7 *et* 8) ; *une communication du R. P. Réginald-Omez sur l'idée catholique du miracle, en général, et sur les guérisons de Lourdes en particulier, a été imprimée dans les actes du* Colloque International de Royaumont (T. S.-J., *n°* 6-7). *Enfin, nous avons signalé la publication du livre du docteur D.-J. West,* Eleven Lourdes Miracles, *qui a été discuté par l'abbé André Deroo* (T. S.-J., *n°* 11-12) *aux objections duquel l'auteur répond dans le présent numéro.*

Certes bien d'autres problèmes, bien d'autres questions sont posés par le fait, ou plutôt par les faits de Lourdes. Plusieurs auteurs ont lié les apparitions de Lourdes avec d'autres apparitions dont l'authenticité n'est pas toujours évidente, puisque Beauraing figure dans plusieurs de ces catalogues systématiques. Mais il ne serait pas inutile d'examiner les relations symboliques que ces auteurs « inventent » entre la Salette et Lourdes par exemple, comme entre Lourdes et Fatima. On relèverait peut-être ainsi quelques saissantes coïncidences : on serait certainement amené à dénoncer quelques extravagances.

Mais en finirait-on jamais avec les extravagances épanouies sur le thème de Lourdes ? Et aux extravagances il conviendrait de joindre les « curiosa » lourdaises, d'ouvrir le chapitre des « Lourdiana » dans la perspective de La Tour Saint-Jacques. *Que de découvertes une telle enquête ne manquerait pas de nous réserver ! Les apparitions de Lourdes, les miracles de Lourdes sont illusoires selon certains. Mais qui oserait les attribuer à l'influence du démon ? Qui ? Mais un brave prêtre belge, l'abbé Vercruysse dans son petit livre* Les dix-huit apparitions de la Dame de Lourdes *(Ternen, Bruxelles,* 1872) *où la révélation divine de la Salette est opposée à la « contrefaçon satanique » de Lourdes ! Imaginerait-on qu'un médecin catholique, un médecin du Bureau des Constatations médicales de Lourdes ait jamais pris la parole dans une loge maçonnique ? Pourtant le docteur Le Bec dont les ouvrages sur les miracles font autorité prononça une conférence « en tenue blanche ». Et quel fut son sujet ?* Lourdes et la Franc-Maçonnerie *! Le texte a été publié (Colmar, Alsatia,* 1938.) *L'occultisme de la fin du XIXe siècle prit parti pour Lourdes. Mais il faut se plonger dans l'ouvrage du docteur Noriagof,* Notre-Dame de Lourdes et la science de l'occulte *(Paris, Chamuel,* 1898) *avant d'admettre que la théorie du « fluide » métapsychique et les expériences — depuis longtemps inacceptées — de photographie des radiations humaines puissent expliquer, aux yeux de l'auteur au moins, les apparitions et les miracles dont aurait été d'abord responsable la « médiumnité » de Bernadette ! Une riche moisson vraiment attend le chercheur...*

Cependant une étude sérieuse des phénomènes de Lourdes — apparitions, pèlerinage, miracles — que compléterait plaisamment un

nventaire des « curiosa » doit surtout comprendre une réflexion et une méditation sur le sens de la piété mariale. Or, le rôle métaphysique et théologique de la Vierge dans l'économie divine, du point de vue de la cosmologie et du point de vue de la théologie, a été magnifiquement discerné par Grillot de Givry dans l'ouvrage que précisément il consacra à Lourdes en 1902. *De cet ouvrage avec l'amicale autorisation de l'éditeur, M. Paul Chacornac, et du fils de l'auteur, M. Jean Raphaël Grillot de Givry, nous sommes heureux d'offrir quelques pages aux lecteurs de* La Tour Saint-Jacques [1].

Certaines affirmations audacieuses, le style de l'époque qui nous semble quelquefois vieilli, surprendront peut-être. Mais l'admirable inspiration du livre, la science de l'auteur, sa piété véritable concourent à notre instruction. Grillot de Givry nous conduit au cœur même de Lourdes, à ce qui, dans le pèlerinage, dans les apparitions, dans les miracles de Lourdes, demeure le plus assuré, le plus fructueux, le plus sublime, à ce qui demeure éternellement [2].

R. A.

1. Les extraits suivants correspondent aux pages 20-24, 39-45, 55-60, 118-121 de l'édition unique (Paris, Chacornac, 1902).

2. Signalons l'ouvrage récemment paru de Louis Bouyer, *Le trône de la sagesse*, dont nous rendrons compte dans le prochain numéro où se trouve magistralement analysée la signification philosophique et spirituelle du culte marial (aux éditions du Cerf, 1958).

Souvenir de mon père

par

Jean-Raphaël Grillot de Givry

Mon père, Grillot de Givry naquit à Paris le 5 août 1874 [1]. Il était d'une ancienne famille bourguignonne. Parmi ses ancêtres il faut citer Anne d'Anglure de Givry qui fut un poète du XVIe siècle, un Cardinal de Givry, évêque de Langres, Jacques-Gabriel Grillot, abbé de Pontigny au XVIIIe siècle, etc... Il avait en outre une arrière-grand'mère hindoue, épousée dans l'un des comptoirs français de l'Inde par un aïeul qui y résida quelques années.

Grillot de Givry fit ses études au Collège Rollin et chez les Frères de Passy. Il travailla aussi l'harmonie au Conservatoire.

A partir de 18 ans il s'intéressa aux sciences occultes et fréquenta les sociétés existant à cette époque. Il fut en rapport avec Peladan, René Philipon et d'autres Hermétistes. Il eut également une correspondance avec J. K. Huysmans [2].

Grillot de Givry était très musicien, pianiste et organiste. Il composa quelques pièces pour piano, et écrivit dans la *Petite Maîtrise* un petit Traité de fugue et de contrepoint. Il harmonisa en 1918 plusieurs cantiques populaires de Noël publiés dans un recueil édité par la Librairie de l'Art Catholique qui fut à l'avant-garde de l'art religieux moderne, réagissant contre le style ultra-poncif dit « Saint-Sulpice » diffusé à profusion dans les églises et chapelles d'avant 1914. Afin de rendre à ces cantiques fort connus la majesté et le ton liturgique qui leur convenait il en rénova l'accompagnement, jusqu'alors assez vulgaire, utilisé par les « dames de bonne volonté » mais sans culture musicale qui tenaient les harmoniums pour soutenir les voix braillardes des enfants des catéchismes.

Vers la même époque il collabora aux Éditions Piazza, éditeur de goût qui publia les premiers livres de grand luxe de notre siècle. Il y fut directeur artistique. En 1920, il travailla aux Éditions du Masque d'Or, chez Dewambez. D'ailleurs il s'occupa d'édition toute sa vie.

Connaissant plusieurs langues et grand latiniste, ce qui lui servit à faire de nombreuses traductions d'ouvrages d'occultisme, il fit, très jeune, en Europe, quelques voyages de documentation

1. Les prénoms de mon père étaient Émile Jules.
2. Notamment au sujet de Lourdes. Cf. E. Malbay, « Huysmans et Grillot de Givry » *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans*, 1956, n° 32.

qui le menèrent entre autres lieux initiatiques ou mystiques à Santiago de Compostela, à Rome, Canterbury, Lourdes, Nevers, Autun et Paray-le-Monial, en Angleterre et en Allemagne où il retourna plusieurs fois de 1924 à 1928. Il fit un séjour de plusieurs mois à Mâcon, un peu avant son mariage ; sorte de retraite qui lui permit de mûrir dans une tranquillité quasi-monacale les projets qu'il avait en tête pour ses travaux futurs. De plus cette ville était bien placée comme centre d'étude pour son deuxième ouvrage sur les Villes Initiatiques, Paray-le-Monial, qui malheureusement ne fut jamais achevé.

Il eut un grand nombre d'activités très variées qui illustreront pour ceux qui ne l'ont pas fréquenté la diversité et l'universalité de ses connaissances et son caractère avide de tout connaître par lui-même, par des expériences personnelles plutôt que de se contenter d'une acquisition théorique purement livresque. Mon père ne dédaignait pas certains travaux manuels ; il avait construit de ses mains les rayons de son immense bibliothèque riche de plus de 5000 volumes en majorité consacrés à l'occultisme et qui comprenait quelques incunables rares.

Curieux de nombreuses sciences et arts il s'intéressait aussi bien à l'électricité dont il avait lui-même monté tout l'aménagement dans notre appartement dans le temps où cet éclairage commençait seulement à paraître dans les installations domestiques, qu'à la photographie au début du xxe siècle dont il développait et tirait lui-même ses clichés et ses épreuves. Il parlait souvent de l'ameublement ancien, sujet sur lequel il avait amassé un grand nombre de notes ainsi que sur l'architecture. Il avait dessiné des modèles de lampes gothiques et de ferrures qu'il avait fait exécuter en fer forgé.

Expert en autographes, il en possédait quelques-uns, généralement de contemporains mais aussi certains plus anciens et même quelques parchemins. Il fut d'ailleurs conseiller chez un libraire spécialisé dans la vente d'autographes.

Il fit quelques remplacements d'organistes dans diverses églises de Paris où il tint les grandes orgues notamment à Saint-Eustache.

Très attiré par les différentes liturgies, mon père suivait les cérémonies variées de toutes les églises de Paris, particulièrement celles offrant des variantes de rites qui lui permettaient l'étude de l'archéologie liturgique et, tout enfant d'abord, puis pendant de nombreuses années, j'assistai moi-même avec lui aux fastes des offices de l'église grecque de Saint-Julien-le-Pauvre, de l'église grecque orthodoxe de la rue Georges-Bizet, de la Cathédrale russe de la rue Daru, de l'église Anglicane, des Bénédictins de la rue de la Source, de la Cathédrale américaine, des églises syrienne, arménienne, roumaine et autres, tant d'obédiences orthodoxe que romaine. Et il m'emmena également à Saint-Sulpice, à Notre-Dame, à Saint-Pierre-de-Montmartre ou à Saint-Germain-des-Prés, où il m'expliquait les particularités de rite inhérentes à chacune de ces paroisses.

Bien entendu il passait de longues heures à la Bibliothèque Nationale et dans quelques autres, spécialement la Bibliothèque

de l'Arsenal où il se documenta surtout pour une partie de l'iconographie du « Musée des Sorciers ».

Il donnait des leçons de musique, de français et de langues vivantes.

Mon père s'intéressa beaucoup à l'art sous toutes ses formes et si, dans la première partie de son œuvre, avant 1918, il fut un écrivain convaincu de la laideur artistique de son époque, par rapport aux œuvres sublimes du passé (Antiquité, Moyen Age et même Renaissance quoique avec quelques réserves pour cette dernière époque) ; si, à la manière de Huysmans, il critiquait le mauvais goût qui dura près d'un siècle et donna à l'art occidental l'époque « Louis Philippe », « l'Ère Victorienne », le Style « Munichois » et le « Modern'Style » aussi affreux dans son orthographe que dans ses méandres de plantes maladives, il préconisait dans des causeries intimes avec des amis érudits des novations qu'il ne créa pas lui-même, mais qui lui faisaient pressentir une réforme dans l'art qui se manifesta après la première guerre mondiale.

J'ai encore souvenance de ces réceptions chez nous les mercredis où jusqu'en 1914 affluaient toujours une douzaine d'amis parmi lesquels des intellectuels, des médecins, des musiciens, des peintres et des occultistes. On parlait, on jouait du Debussy, du Wagner, du Palestrina ou du Scarlatti, et j'y ai tout enfant entendu des conversations fort éducatives.

Mon père ne s'en prenait pas tant aux artistes attardés dans la manière des poncifs du XIXe siècle qu'au mauvais goût qui régnait dans l'adaptation de l'art à la vie de chaque jour que ce fût dans l'affiche, la publicité, l'habillement ou la décoration religieuse de certaines églises.

Parmi les contemporains, il admirait comme seuls dignes d'estime les Debussy, les Cézanne à l'époque où la masse et même toute une aristocratie et surtout la bourgeoisie leur préférait Massenet et Jean-Paul Laurens.

Après 1918, il adopta la nouvelle tendance artistique et graduellement réforma son idée critique. En fait dans ses ouvrages et articles (il écrivit dans plusieurs journaux et revues) il cessa de médire de l'art contemporain, considérant le nouveau mouvement moderne à cette date comme une réaction confirmant ses vues personnelles passées ainsi que celles des rares amateurs d'esthétique. Réaction digne d'être encouragée à faire ses preuves malgré des exagérations inévitables ; le retour au Moyen Age étant aussi impossible que l'enlisement dans la seule louange des époques révolues.

Il changea alors son propre aspect et abandonna les modes anciennes de façon radicale, supprima non seulement le port de la barbe à l'instar de la foule d'alors, mais aussi les vêtements du type artiste ou esthèthe quasi-obligatoire encore aux hommes non conformistes de la période qui s'était écoulée avec le conflit de 1914-1918.

Il s'intéressa beaucoup au cinéma et fut pendant de nombreuses années correspondant pour la France de la revue cinématographique « Biograf Bladet » de Stockholm.

Peut-être pensa-t-il que les critiques justifiées des écrivains de la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle avaient enfin commencé à animer l'esprit d'un nombre de gens plus vaste que la seule élite et gagnerait alors les masses en les rendant sensibles à la beauté, même dans les manifestations de la vie pratique de chaque jour.

Cette évolution se ressent dans les ouvrages et articles qu'il publia après 1922 où il cesse de déplorer le manque de goût et de critiquer le manque d'esthétique comme il l'avait fait auparavant, notamment dans *Lourdes*.

Cependant si ces quelques lignes peuvent situer d'une façon bien imparfaite les idées artistiques de mon père et l'étendue de sa culture générale, la partie principale de son œuvre fut consacrée à l'occultisme, à part quatre ouvrages, l'un philosophique : *Le Christ et la Patrie*, dont le thème est d'inspiration pacifiste et démontre l'impossibilité de servir deux maîtres, l'un le Christ et sa doctrine de non violence et l'autre la Patrie, avec le devoir de tuer qu'elle impose au nom de sa défense ; l'autre historique où sont émises des hypothèses plausibles sur « *la survivance et le mariage de Jeanne d'Arc* » qui est le titre du livre. Enfin un petit opuscule sur la prononciation du latin et un décrivant les instruments de musique du musée de Cluny. A ceci s'ajoutent de très nombreux articles publiés dans diverses revues et journaux et dont beaucoup n'ont pas trait à l'occultisme.

Tout le reste de son œuvre se compose d'écrits sur les Sciences occultes. Une grande partie consiste en traductions d'ouvrages anciens dont la plus magistrale est celle des *Œuvres de Paracelse*, d'après les textes latin et allemand collationnés et dont il ne put malheureusement donner que les deux premiers volumes.

Diverses circonstances, principalement la guerre de 1914 ruinèrent la réalisation de plusieurs œuvres projetées et commencées, qui laissèrent inachevées la *Trilogie des Villes Initiatiques*, qui ne comprit que le premier volume, et la *traduction de Paracelse* arrêtée au deuxième volume.

Bien des difficultés matérielles empêchèrent ensuite des projets presque entièrement élaborés de voir le jour.

Grillot de Givry pouvait d'ailleurs espérer terminer et faire publier plusieurs ouvrages sur l'occultisme et sur des sujets variés, mais il mourut subitement en février 1929, à l'âge de 54 ans, quelques jours après la publication de son dernier livre *Le Musée des Sorciers*.

En la Fête de St Benoît, 21 mars 1958.

LOURDES

Il y eut un commissaire rageur, un juge de paix inique, un préfet monumental, tous infatués de leur importance, rivalisant tous d'ignominie, délirant tous d'incrédulité, et bien convaincus que l'Être qui a soixante-douze noms, devait s'incliner devant un arrêté préfectoral et une écharpe tricolore. Le récit de ces puérilités odieuses, lu dans un écrivain qui n'a pas fait grâce d'un détail saura édifier les générations futures sur la bassesse d'âme de ces hommes et leur inspirer le juste mépris qu'on doit aux décadences.

Le philosophisme du XVIIIe siècle dont les représentants à Lourdes tenaient comme partout leurs assises dans les quelques cafés de la ville, avaient essayé aussi d'avoir raison de tous ces événements. Ces élèves de Voltaire considérablement troublés dans leurs théories superficielles et leurs sophismes, avaient voulu faire subir à l'enfant une sorte d'examen, croyant, par des interrogations captieuses et des subtilités déloyales, prouver une imposture ou un déséquilibre mental. Mais au grand étonnement de tous cette fillette illettrée qui savait à peine son catéchisme avait répondu comme Jamblique et parlé comme un docteur de l'Église !

« Comment Dieu et la Vierge ont-ils pu comprendre ton misérable patois ? lui disait-on une fois entre autres.

— S'ils ne le savaient pas, comment le saurions-nous nous-mêmes répondit-elle. Et s'ils ne le comprenaient pas, qui nous rendrait capables de le comprendre ? »

Ce qui est presque le texte du sublime philosophe alexandrin : « Nous ne pouvons pas même balbutier une parole au sujet des dieux sans les dieux » (Iamblichus, *De mysteriis Ægyptiorum, III*, 18).

Et ceux qui objectaient en cette circonstance, que l'homme est une créature trop chétive, un point trop minime dans l'harmonie universelle, un grain de sable trop infime dans l'océan des mondes, pour que la Divinité s'abaisse jusqu'à se révéler à lui, oubliaient ces paroles précises et d'une logique rare du même auteur : « S'il te paraît peu croyable qu'un être incorporel puisse entendre une voix, et si tu imagines qu'il lui faut des sens et des oreilles pour comprendre les prières que nous lui adressons, tu oublies trop la supériorité des causes premières qui contiennent et voient tout ce qui leur est inférieur, car elles embrassent tout à la fois dans l'unité. Les dieux ne reçoivent donc pas les prières par des organes ni des facultés ; mais ils réalisent en eux l'expression des paroles que les saints et surtout ceux qui leur sont consacrés et unis par le culte, leur adressent. Alors le Divin est présent à soi-

même et les pensées des prières ne lui sont pas étrangères et inconnues. » (*Id. ibid.*, I, 15).

Enfin le 25 mars, toutes les incertitudes que pouvaient garder les fidèles furent levées ; la céleste créature qui provoquait les extases de Bernadette lui dit ces paroles incompréhensibles pour elle : « *Je suis l'Immaculée Conception !* »

Ainsi c'était le mystère le plus redoutable de l'occulte théogonie, la clef de voûte de l'édifice macro-microcosmique, qui venait de se révéler à l'enfant privilégiée d'une façon tangible et dont le monde venait de recevoir le nom ineffable !

Marie, ce nom béni qui resplendit dans les trois mondes, Marie, la Vierge divine qui écrase l'antique serpent, c'est le principe féminin régénéré, devenu régénérateur à son tour. Marie, c'est l'écho de l'Unité, la séparation des deux contraires, l'union des trois principes, et la Rectrice des quatre éléments. Compagne et réflexe de Dieu avant la création du monde, elle reste nécessairement immaculée, puisqu'elle fut le premier être qui sortit du sein de l'Infini.

Les théologiens qui ont parlé de Marie et l'ont comparée à Ève avaient entrevu quelque chose de sa vraie nature et de son rôle occulte et admirable avant les temps ; mais se souvenant de la sentence que saint Clément d'Alexandrie avait empruntée à un poète Thébain : « Ne faites pas jaillir aux yeux de tous la source des anciennes traditions » (*Stromat*, lib. I, cap. X et XII), ils ont voilé la vérité sous des énigmes, et c'est seulement dans des fragments épars qu'on peut la reconstituer et lever autant qu'il est permis le voile séculaire qui la dérobe aux yeux du vulgaire.

« Chaque homme peut être assuré que, de toute éternité il est entré dans le plan du monde », dit Léonard Euler (*Lettres philosophiques*, XC). Or Marie étant la Mère du Verbe Éternel et Rédempteur et la Rédemption ayant été prévue de toute éternité, l'existence de Marie ne pouvait se borner à sa vie humaine ; il fallait qu'elle fût entrée avant l'origine des temps dans la pensée même de Dieu ; elle avait dû accompagner le Xrist dans tous les actes antérieurs à la vie terrestre de celui-ci, et dès que le mystère du Verbe se présente à notre foi, on trouve indissolublement lié à lui, le mystère de Marie.

Cette vérité fut un dogme connu des initiés qui précédèrent le venue du Xrist, et familier aux Pères et aux premiers écrivains écclésiastiques. De l'aveu de tous elle fut placée au-dessus de toutes les créatures, formant ainsi le lien unique et privilégié qui unissait les plus élevées de celles-ci à Dieu lui-même, l'incréé ; elle fut déclarée supérieure aux Anges, proclamée leur Reine, et par conséquent devait avoir été créée avant eux ; et l'Église consacra en quelque sorte ce grand fait hypercosmique en lui appliquant au Capitule de l'*Office commun des fêtes de la Vierge*, ces paroles

de l'*Ecclésiaste* cap. XXIV, *ab initio et ante sæcula creata sum* : je fus créée dès le commencement et *avant les siècles*. Et à la deuxième leçon de Matines dans l'*Office spécial de Lourdes, in festo appar*, on trouve ces paroles encore plus explicites, tirées des *Proverbes* de Salomon, VIII, 22, qui désignent la Sapience et qui sont mystérieusement transposées à la Conception Immaculée de la Vierge : « *Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies* avant qu'il eût fait aucune chose dès le principe. J'ai été principiée dès les siècles, au commencement, avant que la terre fût. Les abymes n'étaient pas encore et moi j'étais déjà conçue ; et les *fontaines des eaux n'avaient pas surgi* et, avant les collines, j'étais déjà enfantée. »

***

Assimiler, en effet, le Chaos génésiaque à la *rudis indigestaque moles* d'Ovide ; n'y voir, comme Athénagoras dans son *Apologie des Chrétiens*, § X, qu'un affreux désordre, est une thèse qui manque d'ésotérisme. La confusion existant dès le commencement eut été la première créature de Dieu, et il serait absurde et blasphématoire de dire que Dieu, la perfection suprême, ait pu créer quelque chose d'informe. Le Cosmopolite (*Novum lumen chemicum*, tractat. III, cap. I) disait que l'abyme de la *Genèse* « était une vapeur humide, épaisse et ténébreuse, un brouillard qui se concentre, s'épaissit ou se raréfie en une *Eau* universelle et chaotique qui devint par là le principe de tout, pour le présent et pour l'avenir ». Il faut donc nous le représenter comme un principe infécondé et encore vierge ; et c'est peut-être la défaveur jetée par certaines races asiatiques et par les Israélites eux-mêmes sur la Virginité, qui a pu porter quelques anciens à lui substituer un sens d'imperfection et de désordre.

Dans la gnose hérétique de Valentin, le Chaos était souvent représenté par un serpent se mordant la queue ; or, la tradition universelle qui fait fouler ce reptile aux pieds de la Vierge, passivité immaculée, indique peut-être une condamnation formelle de cette idée de désordre et de confusion attachée au Tohou-va-Bohou. Le fluide chaotique, vrai latex æthoréen triomphant du non être ne pouvait être mieux exprimé que par cette figure, et j'interpréterais le mot informe, par : absence de formes sensibles et matérielles, plutôt que par un sens quelconque de trouble et d'imperfection.

D'ailleurs saint Thomas (*Summa Theol.*, I, *quæst.* LXVI, I) ainsi que saint Basile (*Homil 2 in Heptameron*) et saint Jean Chrysostome (*Homil 2 in genesim*) ne contestent-ils pas que la matière informe ait précédé selon le temps la matière formée ?

Que sera donc le Chaos, sinon la commune matière de toutes

choses, le *mysterium magnum* de Paracelse (*Philosophia ad Athenienses*, lib. I, textus I) qu'il définit ainsi : « Et partout où s'étend l'Æther, ce grand mystère du monde s'est manifesté ; et ce mysterium magnum a été établi la *mère* de tous les éléments et l'arche (*aula*) qui enferme l'universalité des étoiles, des arbres et de toutes les créatures charnelles. » C'est donc une sorte de lymphe universelle, la matrice originelle de toutes choses ; c'est elle, suivant Proclus qui donne la génération aux espèces, et les premiers chrétiens l'entendaient ainsi de la Vierge Marie : « Mon Seigneur, mon Dieu, mon Fils, mon Bien-Aimé, mon Roi, Jésus-Christ, je suis ta mère Marie, je suis Mârihâm, je suis la *Mère de la Vie pour le monde entier !* » s'écrie la Vierge dans la *Prière à Bartos* des apocryphes éthiopiens. Et je retiens l'opinion de la très sainte mystique, Marie de Jésus d'Agreda qui dit que les animaux se prosternèrent à la crèche à cause du pouvoir qu'avait la Vierge de commander à toute la nature. C'est donc le principe féminin, la Passivité absolue, l'Élément Vierge et impollué, que Dieu allait féconder de son *Fiat Lux*, afin d'en produire les créatures.



La Création, comme la Rédemptation n'est autre chose qu'une Incarnation du Verbe. C'est l'Incarnation majeure, l'Incarnation macrocosmique, dont l'autre devait être la conséquence et la figure. Lorsque Dieu avait créé la substance primitive de l'Univers, la *Genèse* ne dit pas qu'il ait proféré aucune parole ; c'est pour créer la Lumière qu'il prononce le premier mot le premier verbe.

Aussitôt après le mystère du Tohou-va-Bohou qui est le mystère de Marie se trouve donc placé le mystère du Verbe engendré par cette dernière. *Fiat Lux, Iehi Aur*, dit le Très-Haut ; et le texte ajoute : « Et la lumière fut. »

C'est donc la concrétisation immédiate de la parole exprimant le désir, la volition de Dieu ; et comme il n'en a pas été prononcé auparavant, cette Parole est donc la Parole par excellence, le Verbe. La Lumière est donc la réalisation absolue et tangible du Verbe Divin.

L'Église lève toute équivoque en appelant le Xrist, Lumière *Lumen de lumine* et en chantant à la Vierge Marie : *Salve Forta ex qua mundo Lux est orta*, par laquelle la Lumière EST ENTRÉE DANS LE MONDE. Ce second avènement de la Lumière par l'Incarnation microcosmique du Verbe n'est-il pas semblable au premier avènement décrit dans la Genèse ? Et ceci nous explique pourquoi l'apocryphe éthiopien de la *Prière de la Vierge au Golgotha*, appelle Marie *Mère de la Lumière*.

D'après l'Évangile l'Esprit du Très-Haut descendit sur Marie

et la couvrit de son ombre ; mais suivant la *Genèse*, ce même Esprit Ruah Ælohim *s'était reposé au sein des eaux* ; et c'est de cette copulation mystérieuse que naît l'Univers et jaillit le phénomène de la vie.

Or qu'étaient-ce que ces Eaux sur lesquelles se reposait l'Esprit-Saint sinon le Tohou-va-Bohou, la Hylé mystérieuse, le Latex virginal, l'élément vierge et infécondé, la Passivité universelle, première créature sortie, comme nous l'avons vu, de la volonté divine et qui nous apparaît en corrélation parfaite avec la Vierge immaculée ? Et n'est-ce-pas par le souvenir de cette tradition initiatique que les Eaux en général et l'étendue des Mers (*Maria*) sont consacrées à Marie, et que tous les chrétiens l'appellent, sans trop savoir pourquoi l'Astre des Mers, *Maris Stella*, mot que saint Bernard ne peut expliquer que par un symbolisme bien faible dans sa seconde homélie, *De Laudibus Virginis Matris ?*

N'est-ce pas pour cette même raison qu'on la regarde comme la patronne par excellence des *Marins* et que la couleur bleue, qui est la couleur de l'onde, lui est consacrée ?

L'économie du plan divin de la Création se dévoile donc toute entière dans un parallélisme constant et splendide avec celui de l'Incarnation et nous saisissons la clef du Mystère ; dans les deux cas, c'est la volonté immobile du Père qui préside à l'acte suprême ; c'est son Verbe, médiateur comme nous l'avons vu, entre le Père et la Créature, qui la réalise en s'incarnant lui-même ; c'est l'Esprit-Saint qui l'accomplit en se reposant sur la Créature immaculée macro ou microcosmique, les Eaux ou Marie seule et unique personne.

Et pour compléter la similitude, ce sont les Anges qui servent de ministrants et d'intermédiaires dans la Création, comme l'indique le pluriel hébreu Ælohim qu'on lit au premier chapitre de la *Genèse* et qui signifie les forces surintelligentes et volitives, et comme on peut le constater encore aux bas-reliefs du temple d'Edfou en Égypte où sept esprits formant le monde sous la direction de l'Esprit suprême et un ; et dans l'Incarnation, qui est son image, puisque c'est l'ange Gabriel qui annonce à la Vierge les volontés du Très-Haut (*Saint Matthieu*).

Ainsi le Xrist est la Lumière vraie, *lumen de lumine*, l'Or וֹר mystérieux de la *Genèse* ; et cette syllabe sacrée, emblême de la lumière se retrouve dans l'*avr-mzda* des Perses et à la fin de tous les noms de la nation Assyrienne *Ass-Our*, c'est de וֹר devenu ער our, avec le signe de la splendeur désormais éteint, que sort Abraham pour initier le monde, emportant de sa nation prévaricatrice les mystères indicibles, c'est de *or* qu'est venu Orient, lieu du lever de la lumière, l'adorable Patrie, et par lequel l'Église désigne encore le Xrist dans une de ses antiennes de l'Avent : *ô Oriens, splendor lucis*



Grillot de Givry vers 1902.

(Photographie inédite.)

plus savante Kabbale. Comme un 180
choreute égaré dans la tourbe moderne
j'ai redit les louanges sur le trochée
et l'anapeste et mes lèvres ont
murmuré l'épode et le récit systématique :
« Ô Marie ! ô Selené ! Reine des
saints, des héros et des mages, inondation
universelle, incolumité vraie ! fomenta-
trice des choses expétibles, auxiliatrice
et secours, réceptacle sacré où l'Esprit
séminateur détermine le Circulus qui
produit et engendre les êtres, qui seule
corrobores notre faiblesse en détruisant
sans cesse en nous l'œuvre dissolvante
du Nahash néquissime agréez la
louange d'un être qui pense (et qui
dégagé des coïnquinations d'ici-bas
ne peut plus songer qu'à s'absorber
dans l'Essence préexistante et
Cause première de tout, dont Vous êtes
le prodrome sacré !
« Marie, seuil du ciel, porche de

Une page autographe de *Lourdes*, par Grillot de Givry

æternæ et *sol justitiæ,* comme l'avait annoncé le prophète Malachie (IV, 2) et *orietur vobis timentibus nomen beum osol justitiæ,* et se révèlera à vous qui craignez *mon nom soleil de justice,* שמש שמו צדקה *shemou shemesh Tsedakah* comme dit l'hébreu (cap. III, 20, dans le texte hébreu), verset que le Maistre de Sacy a déformé à dessein ; et l'on reconnaît dans ce Shemesh hébreu, le *Samas* Khaldéen qui illumine le monde. C'est encore l'*Hor-Us* ou soleil des Égyptiens, et l'origine de la symbolisation constante de Dieu essence suprême par le Soleil son attribut, et que l'Église a conservée en tournant dès les premiers temps du Christianisme le chœur de ses temples vers l'Orient et en donnant, au Moyen Age la forme solaire aux monstrances servant à l'ostention eucharistique du corps du Xrist ; corollaire et explication de l'enseignement énigmatique de Pythagore : *Contra solem ne loquaris.*

Il est donc la *Lumière* que projette le *Feu* divin, l'Esprit-Saint, et lorsqu'il est dit dans la *Sapience* (XVI, 17) que « ce qui paraissait le plus merveilleux, c'était de voir ce feu s'aviver dans l'eau, qui pourtant éteint tout, *quod enim mirabile erat in aqua quæ omnia extinguit plus ignis valebat* » ; c'est encore l'énoncé du mystère de la *Genèse* ; l'Esprit se reposant sur les Eaux (*Marie*) et à leur contact s'avivant et produisant le Xrist ; ce que le rabbin Raschi avait bien compris lorsqu'il soutenait que les Cieux *Shamaim,* sur lesquels reposait le Ruach *Ælohim,* étaient composés de אש, *Ignis,* le Feu, l'Esprit, et de מים Aqua, les Eaux.

Enfin c'est l'*or* divin, Soleil-Roi du mystère alchimique, qui représente la recherche de la Lumière vraie.

Les Alchimistes avaient donc infiniment raison lorsqu'ils enseignaient que pour obtenir la Pierre philosophale il faut se procurer la Hylé du monde, le Latex primitif des choses qui a porté le Verbe dans son sein ; comme on peut s'en convaincre en relisant d'Espagnet, le Cosmopolite et surtout Khunrath ; ils étaient dans la vérité catholique, puisque la Pierre était le Xrist, *Petra erat Christus* dit saint Paul ; et leur science apparaît alors non comme une folie incompréhensible, mais comme une sublime synthèse mystique illuminant le Moyen Age comme un vitrail de cathédrale.

***

L'Égypte, *mater artium,* comme l'appelle Macrobe (*Saturnal.,* lib. I, cap. XV) qui fut l'initiatrice des Grecs, leur communique sa doctrine qu'ils exposèrent sous une forme plus cosmique. Le philosophe Xenocrates de Chalcédoine, fils d'Agathénore, enseignait que les Dieux étaient Monade et Dyade ; que la première ou unité, Iovis ou Iah était le Père ou Esprit régnant sur le ciel ;

et la seconde était comme un principe féminin, en quelque sorte la Mère des Dieux (*Matris deorum instar*), gouvernant la portion du ciel qui lui était soumise et qui était vraiment l'*Ame du Monde* (Stobée, *Eclog. physic.*. lib. I, cap. 2. 29)

On retrouve ce même exposé, un peu affaibli par l'idée grecque de Chaos, dans le philosophe Akousilaos, cité au scholiaste de Théocrites (*in argumento Idylli*, XIII) où il représente la création du monde comme produite par un principe masculin *Erebus* et un principe féminin *Nox* (ténèbres, confusion, chaos) ; le premier représentant l'Infini, c'est-à-dire Dieu ; le second, le Fini, c'est-à-dire la Créature ; c'était la même assimilation de Dieu et de son principe féminin au Soleil et à la Lune, au Roi du jour et à la Reine des nuits, à Osiris et à Isis, en quoi il s'éloignait beaucoup des autres mythologues tels qu'Apollodore et Hyginus.

Les Druides, dont la science vint peut-être aussi d'Égypte, vénéraient également le principe féminin ; ils lui élevèrent des statues dans des sanctuaires secrets, dit Schedius (*De diis germanicis*, cap. XIII) ils les dédiaient à la Vierge ou à Isis, de laquelle un fils devait naître). Une vieille légende place même le principal de ces sanctuaires cent ans avant la naissance de N. S. sur l'emplacement de la cathédrale de Chartres. La vieille chronique : *Tractarum de aliquibus nobilitatem et antiquam fundationem carnotensis ecclesiæ tangentibus* (Cartulaire de N.-D. de Chartres) dit en effet qu'avant la naissance du Xrist, un temple avait été consacré par les Druides à la Vierge qui enfanterait ; sa statue, tenant un enfant, y avait été placée, *bien qu'ils ne fussent pas existants selon le temps* (*quamvis nundum* temporaliter *editis*). Elle fit des miracles et guérisons nombreuses. Rouillard, dans sa *Parthénie* (Melun, 1609, p. 94), expliquait comme nous ce fait de ce que « la Vierge a été créée devant toutes les créatures et devant toutes les créatures et devant tous les siècles ». L'ancien *Missel de Chartres* de 1482 consacrait la légende dans une oraison où il est dit : « *In honore matris tuae virginis* parituræ primam apud gallos de mysterio *tuæ incarnationis instituere voluisti.* » Ce culte anticipé dans lequel certains n'ont voulu voir qu'un grossier anachronisme, devient explicable lorsqu'on réfléchit qu'il n'était qu'un écho de ce qu'on enseignait dans les sanctuaires de Thèbes et de Memphis ; et point n'était besoin que l'Évangile se fût réalisé sur terre pour qu'il existât.

Le principe féminin, c'était la Maïa druidique qui signifie mère de Iah ; et Iah, c'est Iehi Aour, que la lumière fut ; c'est le Verbe comme nous l'avons vu ; c'est le Xrist. C'était encore l'Alilat des Arabes, la Mylitta, la Tanit Astarté, *Aster-Thea*, la déesse Astre (*Luna*) des Mystères Carthaginois et Assyriens ; la Pschat aux deux cornes, la Diane au Croissant des Grecs, la Neith des Égyptiens, génératrice d'Amoun-Râ, Soleil levant, *Oriens*, l'Être vivant dont

l'Eau était la fille. C'est l'immaculée fécondatrice ; elle préside à la pangermination, à toute transmutation et transsubstantiation ; ce qui faisait dire à Plutarque qu'Isis est la partie féminine de la Nature, disposée pour la réception de toute génération (*de Iside et Osiride*, § XXVIII).

Rien ne se fait sans elle ; et les mystères divins comme les mystères cosmiques se développent en son sein ce qu'avaient fort bien compris les architectes de nos anciens autels romans et gothiques lorsqu'ils avaient surmonté de la statue de la Vierge la crosse qui soutenait la colombe eucharistique remplaçant le tabernacle, et où l'on réservait les saintes espèces, fruit de la transsubstantiation majeure.

Génératrice des choses, élément vierge et pourtant fécond et fécondateur, c'est elle qui détermine toutes les phases évolutives des substances ; elle produit la cohésion, détermine les affinités intellectuelles ou physiques ; elle féconde les semences au sein de la terre et le Grand Œuvre au sein de l'Athanor ; et Julien l'Apostat lui-même, dans son discours εις τήν Μητέρα Θεῶν parle de ce grand principe vital en termes remarquables.

Les anciens connaissaient tous son influence et l'attiraient à eux par des incantations rituelles ; les Romains invoquaient Rurina pour les fruits de la terre, Voltumna pour les affaires d'État, Juventa pour la jeunesse, Præstitia pour les études des enfants, Luperca contre les fauves, Flora pour les fleurs, Prema pour les noces, Fluviona pour la conception, Lucina, la *potens uteri diva* pour la parturition, Rumia et Albana pour l'allaitement, Mena pour le flux menstruel. Varron, cité par Saint Augustin, disait que « les statues des dieux n'étaient que des symboles ayant pour but d'élever ceux qui pénétreraient les mystères cachés sous ces emblêmes à la contemplation intellectuelle de l'*Ame du monde* » (Saint Augustin, *De civitate Dei*, lib. VII, 5) ; mais leur erreur consistait précisément dans la déification de ces hypostases multiples, *multis tribuens quod debuit uni* dit très bien le poète Prosper d'Aquitaine (*De providentia Dei*, vers. 106).

Les divinités des Romains n'étaient que des causes secondes qu'ils considéraient trop volontiers comme indépendantes d'une cause unique ; ils prenaient chacun de ces moyens particuliers de manifestation ; ils voyaient dans l'ange un Dieu au lieu d'un ministre de Dieu, médiateur du miracle ; au culte de la Vierge elle-même, âme du monde, ils avaient substitué le culte de ses attributions, ce qui est bien exprimé dans l'histoire sacrée de la Khaldée où un vieux texte disait que « le lieu de l'*Eau primordiale* appelé Nun-Ki devint le siège du culte d'un grand nombre de *divinités secondaires* ».

Aussi le Psalmiste avait-il fait cette réflexion si peu comprise jusqu'ici et si mal commenté : *Omnes dii gentium dæmonia*, tous les Ælohim des nations sont des Elilim, c'est-à-dire des dieux subal-

ternes, δαίμονες, des causes secondes substituées à la cause première et adorées à sa place. *Magnus Dominus super omnes Deos*, le grand Seigneur au-dessus de tous les Dieux, disait Moïse (*Exod.*, cap. XVIII II) et *fortissime Deus spirituum universæ carnis*, le Dieu très fort des esprits de la chair universelle, Ælohé ha-Ruahot legal Bashar (*Numeri*, XVI, 22). Et l'oracle de Klarios, d'accord avec Moïse et le roi David, affirmait que le Dieu Ιαος (le  biblique) était le chef suprême de tous les Dieux (Macrobe, *Saturnal.*, lib. I, cap. XVIII).

En effet, Moïse, pour marquer l'excellence de ces causes secondes avait fait néanmoins ce commandement : *Dii non detrahes*, tu ne diras pas de mal des Dieux, des Ælohim (*Exod.*, cap. XXII, 28, text. heb. 27) dont quelques exégètes superficiels tels que le Maistre de Sacy ont détourné le sens en appliquant gratuitement le terme Ælohim à des magistrats et des juges divinisés, et même ailleurs à des Pharaons d'Égypte, sans réfléchir qu'ils se rendaient ainsi complices des Romains de la décadence, appelant dieux leurs empereurs, leurs préfets ou leurs chefs d'armées.

Les Anciens, comme nous l'apprend Porphyre (*de Antro nympharum*), bornaient souvent leur adoration aux énergies secondaires auxquelles les Eaux étaient consacrées, tandis qu'en tout occurrence, nous invoquons la Vierge universelle et nous réclamons sa protection parce qu'elle seule est la dispensatrice de tous les bienfaits de la fécondité et de la vie ; et c'est ainsi que Balzac a pu dire : La Virginité, mère des grandes choses, *magna parens rerum*, tient dans ses belles mains blanches la clef des mondes supérieurs.

***

L'Eau, élément encore infécondé, mère universelle des Êtres, fluide véhiculateur de toute vie, principe féminin immaculé qui a présidé à l'origine des choses, se retrouve de même au berceau de toutes les théogonies. Cet arcane faisait le fond de toutes les initiations au mystère de la quadruple science théogonique, cosmogonique, androgonique et alchimique des sanctuaires de Thèbes, de Memphis et de Bab-Ilou. Saint Clément d'Alexandrie le savait bien lorsqu'il assurait, au livre I de ses *Stromates*, cap. 13, que celui qui se donnerait la peine de recueillir tous les fragments de vérité éternelle contenus dans les philosophies grecques et barbares « pourrait sans crainte d'erreur contempler le *Verbe Parfait* ».

Tous les grands hiérologues, tous les philosophes et les poètes l'ont connu et affirmé : la *Kabbale* comme les *Védas* ; les papyrus de la *Gnose* comme les rouleaux du livre de *Sortir du Jour* ; les pen

tacles de *Thot* comme les vingt et un noks de l'*Avesta* ; Lao-Tseu comme Siméon-ben-Jochai, tous entonnent le cantique à la Vierge éternelle, à l'Eau mystérieuse, réceptacle de l'Esprit.

Moïse en fait la base de la Création, dans son *Bereshit* ; Moschos, l'écrivain sacré de la Phénicie est cité par Damascius, comme auteur d'une cosmogonie en langue phénicienne où la génération du monde s'opérait par l'intermédiaire de l'Élément humide (*De princip.*, 125.)

Sanchoniaton, autre initié phénicien peut-être antérieur à Hésiode enseignait la même théorie d'après un fragment conservé par Eusèbe (*Præparatio Evangelica*, lib., I, cap. 9) mais cette fois avec un mélange d'une doctrine peu connue qui devait être reprise plus tard par Socrates. « Sanchoniaton, dit-il, établit la matière animée pour principe de l'univers ; cette matière était éternelle (*ab æterno ordinata sum*, disent les *Proverbes*, VIII, 23) mais ne formait originairement qu'un (ou sémination universelle en puissance d'être ; l'*Esprit s'unit avec elle*, et cette union fut appelée Pothos, le désir). »

Abydène, historien Khaldéen antérieur à Bérose, parle exactement comme Moïse dans un fragment toujours cité par Eusèbe, (*Praepar Evang.*, lib., IX, cap. 41). « Tout n'était qu'*eau* à l'origine, et c'est ce qu'on appelle la *mer primordiale* (Maria). »



« O Marie ! ô Selené ! Reine des saints, des héros et des mages ! mundation universelle, incolumnité vraie ! fomentatrice des choses expétibles, auxiliation et secours, réceptable sacré où l'Esprit séminateur détermine le Circulus qui produit et engendre les êtres, qui seule corroborez notre faiblesse en détruisant sans cesse en nous l'œuvre dissolvante du Nahasch néquissime, agréez la louange d'un être qui pense et qui, dégagé des coïnquinations d'ici-bas, ne veut plus songer qu'à s'absorber dans l'Essence préexistante et cause première de tout, dont Vous êtes le prodrome sacré !

« Marie, Seuil du ciel, Porche de l'infini, Narthex de la gloire immortelle, Élixir de vie, Vous êtes la patronne des Génies et des Saints, de tous ceux qu'un concept divinise et qu'un dévouement honore, de tous ceux qui, engendrant leur œuvre dans une parturition joyeuse et manifestant l'Absolu, se rendent semblables à Vous. Rien ne se garde impollué sans Vous ; et ceux-là seuls sont vierges qui participent de Vous, car Vous êtes la mère de tout ce qui est incontaminé et pur, le levain immaculé qui, comme un fluide s'épand dans l'universalité des choses et les soustrait à la décrépitude et à la mort.

« Prosterné devant Vous, j'ai redit l'Om suprême ; les dix noms ineffables des Kabbalistes ; j'ai énoncé le quaternaire de

Pythagore et les lettres Éphésiennes ; j'ai énuméré les clefs du Tarot Égyptien et les Symboles des Roues, et je suis venu déposer à Vos pieds ce tribut du Passé, cette couronne faite de la Sapience de toutes les civilisations et de toutes les époques ; je Vous ai demandé comme le poète Thespis le phlogmos brûlant et sacré, ce premier lait qui nourrit l'âme, ce sang de la vigne du Verbe, comme dit saint Clément d'Alexandrie, ce vin mystérieux qui nous verse l'allégresse dans l'initiation chrétienne et nous fait monter des premiers degrés de la catéchèse aux développements splendides de la science parfaite.

« Alors Vous m'avez ouvert votre sein virginal ; Vous m'avez révélé la vérité triple ; Vous m'avez admis à la grotte même, à la contemplation des arcanes et j'ai vu loin dans le Mystère. J'ai bu l'onde prophétique et salutaire, et la Sapience a empli mon âme d'une émotion sacrée ; le voile des temps préhistoriques s'est déchiré devant mes regards étonnés et mes yeux ont perçu les secrets de l'infini. Ce qui s'est passé en moi, entre le Gave et les roches Massabielle, lorsque je m'efforçais de lire dans le Livre de feu dont les sept sceaux venaient de tomber à ma vue, je ne l'oublierai jamais.

« Devant Votre sanctuaire chéri, j'ai vu la grandeur des choses éternelles et vous avez voulu que je contribue à publier la gloire de Votre ville sainte ; Vous avez mis en ma bouche un langage qui n'est pas de mon siècle ; Vous m'avez créé exarque et m'avez donné la force de mépriser le mépris des mécréants ; Vous m'avez prédestiné pour écrire cette panégyrie de Vous-même ; dès le commencement, Vous m'avez choisi, moi l'inutile serviteur du Xrist pour être le hiéroceryx de Vos mystères et de Vos gloires. Vous m'avez discerné avant les siècles puisque Vous n'ignoriez aucune des louanges qui s'adresseraient à Vous un jour, et que Vous aviez Vous-mêmes déterminé et permis la mienne. C'est en méditant cette douce et maternelle pensée qui fait ma consolation et ma joie, que j'ai juré en ce lieu même que le matérialisme a tenté de souiller, de faire flamboyer en un livre, chaque fleuron de Votre diadème incomparable.

« Regardez-moi, Vierge sainte, moi, petit, prosterné devant Votre immensité. Après les théories malsaines que le souffle putréfié de l'esprit moderne avait échafaudées sur Votre gloire, Vous appeliez à votre défense une âme avide des sublimités de l'art et de la foi et je me suis présenté comme le chevalier se présente au tournoi. Pardonnez aux imperfections de la forme et ne considérez en moi que l'intention ; je ne suis pas le décadent qui ne décrit que des vomissures ; et je ne me délecte pas, moi, dans le méphitisme et la corruption. Comme au seuil d'un temple saint où ceux qui entrent ont soin d'essuyer la poussière et la boue de leurs sandales, j'ai secoué aussi l'ordure contemporaine que

nous traînons tous inévitablement avec nous ; au milieu de ces Pyrénées gigantesques et si près de Roncevaux, je n'ai voulu entendre que les accents des preux et le cri désespéré de Roland : « Sainte Marie aiude ! » ; mon langage est pur et mon âme élevée ; je n'ai enseigné que des notions hautes et sacrées et mes lèvres n'ont proféré que la vérité hermétique et que les Arcanes de l'Intangible. Exaucez donc la prière que Votre fils soumis Vous adresse pour la Salvation du monde. O Vierge sainte, je Vous en conjure par saint Michel, par les quatre animaux symboliques et les sept sceaux du Livre : Sublimez les intelligences, élevez les cœurs, confondez les négateurs et les impies, haussez le niveau moral des foules jusqu'à la perception du Mystère en ouvrant leurs yeux à l'harmonie des Formes et à l'esthétique du Nombre afin que tous puissent participer à la communion de l'Infini ; purifiez surtout le monde des trivialités, des vulgarités et des laideurs qui l'envahissent de toutes parts et nous offusquent à chaque pas dans la vie ; et faites que l'humanité toute entière devienne semblable aux privilégiés de Votre amour, à ceux qui, ayant vu plus loin que le formel, ont ressenti sur terre le prélude de la béatitude éternelle. Ainsi soit-il. »

BIBLIOGRAPHIE DE GRILLOT DE GIVRY

Aphorismes basiliens ou canons hermétiques de l'esprit et de l'âme, nouvellement mis en lumière par GRILLOT DE GIVRY, Paris, Chacornac, 1901, 8 p.

Les villes initiatiques, I. Lourdes, étude hiérologique, Paris, Chacornac, 1902, 372 p.

Le Grand Œuvre, Paris, Chacornac, 1907, 95 p.

Le Christ et la patrie, Paris, Chacornac, 1911, 336 p. (Deuxième édition, Paris, A. Delpeuch, 1924, 282 p., augmentée d'une préface et de notes.)

La survivance et le mariage de Jeanne d'Arc, Paris, Albin-Michel, 1914, 80 p.

La prononciation du latin dans les textes liturgiques, Paris, A. Bourlon, 1914, 32 p.

Notice sur les instruments de musique exposés au musée de Cluny, Paris, A. Bourlon, 1914, 32 p.

Anthologie de l'occultisme, Paris, La Sirène, 1922, 418 p.

Le Musée des sorciers, mages et alchimistes, Paris, Librairie de France, 1929, 459 p. Trad. anglaise. *Witchcraft, Magic, and Alchemy*, Londres, George Harrapand Son, 1930.

La vérité sur le supplice de Jeanne d'Arc, victime de l'Église. La pucelle a-t-elle été brûlée ? S'est-elle échappée et mariée ?, Paris, L'Idée libre, 1925, 16 p. (en collaboration avec André BOURRIER et Han RYNER).

Avant-propos.

Guillaume POSTEL, *La Vierge vénitienne*, trad. Henri MORARD, Paris, Chacornac, 1928. (Coll. " Les Classiques de l'Occulte ").

Traductions.

Saint THOMAS D'AQUIN, *Traité de la pierre philosophale*, Paris, Chamuel, 1898, 109 p. (« Bibliothèque Rosicrucienne » 1re série, n° 6.)

Guillaume Postel, *Absconditorum clavis, Clef des choses cachées*, traduit du latin pour la première fois, Paris, Chacornac, 1899, 104 p.

Adumbratio Kabbalæ Christianæ, ou *Synctabase hébraïque*, Paris, Chacornac, 1899, 254 p. « Bibliothèque rosicrucienne », 2e série, n° 1.)

Henri Khunrath. *Amphithéatre de l'Éternelle Sapience*, Paris Chacornac, 1900 (Coll. « Bibliothèque Rosicrucienne », 2e série, n° 3) [Extraits]. — 2e éd., Lyon, Paul Derain, 1957.

Traité des sept grades de la perfection de Fr. Hiérosme Savonarole, traduit pour la première fois de l'italien, Paris, Chacornac, 1901, 16 p.

Traité des trois essences premières de Paracelse, traduit pour la première fois du latin, Paris, Chacornac, 1903, 23 p.

Œuvres complètes de Philippe Aureolus Théophraste Bombast de Hohenheim dit Paracelse, traduites pour la première fois du latin et collationnées sur les éditions allemandes. Tome I : *Liber Paramirum*, Paris, Chacornac, 1913, 314 p. : Tome II : *Liber Paramirum* (suite) Paris, Chacornac, 1914, 340 p. (coll. « Les Classiques de l'occulte »).

La monade hiéroglyphique par Jean Dee, traduite du latin pour la première fois, Paris, Chacornac, 1925, 62 p. (coll. « Les Classiques de l'occulte »).

NOUVELLES DE NULLE PART ET D'AILLEURS

recueillies par Jacques BERGIER

L'esprit frappeur de Seaford.

M. James M. Hermann, âgé de 42 ans, habite avec sa femme, son fils et sa fille dans une petite maison verte à Seaford dans l'État de New-York. Il est agent commercial d'une ligne aérienne. Depuis le 15 février dernier, cette famille est victime d'un esprit frappeur. Des bouteilles munies d'un pas de vis pourtant, explosent. Le sucrier flotte dans l'air. Un globe terrestre est violemment projeté contre le mur. Un phonographe fut lancé avec une telle force, que le mur a été éraflé. Un casier de livres contenant une encyclopédie en 25 volumes pesant 38 kg a été entièrement renversé et retourné. Le docteur J. G. Pratt est venu de l'Université Duke pour combattre l'esprit frappeur. Il n'y eut pas de résultat. La famille demanda alors de l'aide au Père William Mac Méod, de l'église Saint-William. Malgré l'eau bénite, l'esprit frappeur continua de s'agiter. Une lampe de poche sauta à la figure du détective Joseph Tozzi, de la police locale. Un journaliste faillit être assommé par une bouteille d'eau de Javel qui a bondi d'un placard et a sauté sur lui. Le Père Mac Léod demande à son évêque l'autorisation de procéder à un exorcisme.

(*Presse américaine*, mars 1958.)

Le savon se désintègre chez un ancien gendarme.

Tarbes, 28 février.

« En tant qu'homme de science, je ne puis rien car je ne comprends pas ce qui se produit », a déclaré le docteur Carrère, qui dirige un laboratoire d'analyses et est médecin de l'hygiène municipale.

Comme beaucoup de Tarbais, le praticien venait d'être témoin de curieux phénomènes dont le domicile d'un ancien gendarme est le théâtre.

Le savon s'y « désintègre » comme un vulgaire atome.

En 1941, M. Edmond Trebouil, aujourd'hui âgé de 76 ans, vint s'installer avec son épouse dans une maison située près de l'Arsenal qu'il possédait depuis 1914. Il pensait y jouir d'une paisible retraite après 30 ans passés loyalement dans la maréchaussée.

Il y a quelques années, son petit-fils Edmond Dabezies et sa petite fille Claude, 12 ans, vinrent les rejoindre. Jusqu'à la semaine dernière, la vie de la famille fut sans histoire.

Noisette flottante.

Il y a huit jours, au cours du repas, l'ancien gendarme constata que le potage avait un goût de savon :

— Tu as confondu le paquet de lessive avec celui de sel, reprocha-t-il en souriant à son épouse.

Mais Mme Trebouil ne commettait pas ce genre d'erreur. Et d'ailleurs tous les plats se mirent à sentir le savon. Dans toute la maison, de la cave au grenier, on retrouvait des paillettes sur les meubles.

En une nuit une grosse savonnette verte se volatilisa. L'eau, celle du robinet, comme celle qui avait été distillée dans les laboratoires de l'Arsenal, se trouvait — en quelques minutes — transformée en liquide mousseux, surmonté d'une noisette flottante.

100 *grammes en 36 heures.*

M. Dabezies, qui faisait la sieste mercredi après-midi s'est réveillé le visage couvert de paillettes. Mme Ribaut, chimiste à l'Arsenal apporta un jour un morceau de savon de Marseille de 200 grammes. Trente-six heures après, il n'en restait que la moitié. On en a retrouvé des parcelles dans toute la maison. Il est impossible de faire la cuisine. Ces inquiétantes manifestations — que personne jusqu'ici ne peut expliquer — ne se produisent qu'au domicile des Trebouil. Chez les voisins, rien ne se passe.

Le gendarme et sa femme ont jeté au feu tous les morceaux de savon qui pouvaient rester dans la maison, mais le phénomène continue.

Aussi sont-ils allés se reposer dans une propriété qu'il possèdent dans le Gers.

Dans quinze jours ils reviendront

En attendant, quotidiennement un voisin vient voir si la « désintégration » se poursuit. Tandis que tous les chimistes tarbais sont sur les dents et essayent d'expliquer...

(*Paris-Presse*, 1er mars 1958.)

Le philtre d'amour était un poison violent.

Nîmes, 13 mars.

Victime d'un philtre d'amour, le soldat Robert Anjalric âgé de 21 ans était mort à Oran. Après deux ans d'enquête les policiers de la brigade mobile de Montpellier ont découvert la responsable du drame : la belle-mère du jeune militaire. Quand Robert Anjalric succomba ses camarades signalèrent qu'il avait absorbé le contenu d'une fiole reçue dans un colis. Une lettre accompagnant le paquet expédié de Nîmes fut découverte. Elle indiquait que le liquide était un extraordinaire philtre d'amour. Mais cette lettre n'était pas signée et, pendant des mois, les enquêteurs devaient en chercher l'auteur.

Une première piste, longtemps suivie, devait se révéler fausse. Puis les inspecteurs orientèrent leurs recherches vers l'entourage familial de la victime. Et ils apprirent bientôt que le jeune soldat avait vécu en très mauvais termes avec la seconde femme de son père, Fernande Anjalric, née Besson, 35 ans, habitant 55, route d'Alès à Montpellier.

Des expertises graphologiques confirmèrent que Fernande pouvait être l'auteur de la lettre. Enfin hier, au terme d'un long interrogatoire la suspecte a reconnu qu'elle avait empoisonné son beau-fils :

— C'est bien moi, a-t-elle expliqué à M. Lagnens, juge d'instruction, qui ai envoyé le flacon de poison à Robert, avec la lettre qui expliquait qu'il s'agissait d'un aphrodisiaque, je pensais bien que, poussé par la curiosité, il en absorberait le contenu.

Elle n'a pas toutefois donné les mobiles de son acte. Son avocat, Me Brès, a demandé qu'elle soit soumise à un examen mental. En attendant elle a été placée sous mandat de dépôt.

(*France-Soir*, 14 mars 1958.)

Boule de feu suffocante sur une ferme d'Eure-et-Loire.

Seule victime, le poisson rouge qui va être autopsié.

Chartres, le 13 mars (dépêche *France-Soir*).

Une étrange boule de feu et un non moins mystérieux poison ont mis en émoi les habitants du petit village de Berchères-les-Pierres, en Eure-et-Loire.

Tout était calme, dans la ferme de M. Maurice Lasne, qui dînait avant-hier en compagnie de sa femme et de ses deux enfants Raymonde et Germain, quand Raymonde s'écria :

— Maman as-tu vu cette boule de feu ?

En effet, Mme Lasne avait aperçu une étrange lueur par la fenêtre de la cuisine. Son mari et son fils, qui étaient assis en face d'elle, n'avaient rien remarqué.

M. Lasne redoutant un incendie sortit pour visiter la ferme et ses dépendances qu'il parcourut de fond en comble sans rien découvrir d'anormal. Il était tout prêt à accuser les deux femmes d'avoir eu des visions lorsque lui-même perçut en même temps que toute sa famille, une odeur nauséabonde qui empoisonnait l'atmosphère de la cuisine. Tous furent contraints de sortir car ils suffoquaient.

Cette fois, M. Lasne cessa de rire et alerta les gendarmes et les pompiers de Chartres. Ces derniers à leur tour, devaient entreprendre une visite complète de la maison. Ils ne découvrirent aucune trace du mystérieux phénomène. Celui-ci avait pourtant fait une victime : dans l'aquarium proche de la fenêtre, le poisson rouge flottait mort, le ventre en l'air.

Son corps a été saisi ainsi que l'eau du bocal pour analyses, et les gendarmes après avoir consigné les déclarations des témoins, ont décidé de poursuivre leur enquête sans bien savoir par où la commencer.

Certains ont émis l'hypothèse qu'il pouvait s'agir d'un météorite qui aurait explosé aux alentours de la maison. Les Lasne passent en tout cas pour de braves gens, parfaitement sérieux et incapables d'avoir inventé cette histoire.

(*France-Soir*, 14 mars 1958.)

L'ALCHIMIE A LA RADIO FRANÇAISE

C'est avec un grand intérêt et un vif plaisir que nous avons entendu le vendredi 11 avril à 8 h (France III) l'excellente causerie de M. Jean Markale sur *La littérature alchimique*, exposé excellemment documenté et critique avec intelligence.

CHRONIQUE D'ANGLETERRE

par Louis BOUYER

« LE SEIGNEUR DES ANNEAUX »
Une nouvelle épopée ?

Au cours de ces dernières années, le public britannique a été peu à peu amusé et intrigué, puis passionné d'impatience par la parution successive de trois beaux volumes pourpres chez l'éditeur Allen and Unwin. Ils se présentaient sous une jaquette bizarre, timbrée d'un signe cabalistique malaisément déchiffrable qu'accompagnaient des caractères vaguement runiques. Le titre général : *The Lord of the Rings* (*Le Seigneur des Anneaux*), n'était guère éclairant, pas plus que les titres des trois parties correspondant aux trois volumes : *La Compagnie de l'Anneau*, *Les Deux Tours*, *le Retour du Roi*...

Maintenant que l'œuvre achevée est entre nos mains, à qui la feuillette pour la première fois elle réserve une succession de surprises, pour ne pas dire de méprises, non moins déconcertantes. A première vue, pour peu qu'on ait la sagesse de lire d'affilée les quarante premières pages du premier volume, en résistant à l'envie de courir plus loin pour voir comment les choses vont se développer, on a l'impression de tomber sur un nouveau Jules Verne, mais d'une qualité nettement supérieure. Le meilleur des meilleurs départs de Jules Verne est évoqué ; le prologue rejoint et dépasse la scientifique fumisterie du *Voyage au centre de la Terre*, cependant que le premier chapitre vous jette *in medias res*, aussi étourdi et saisi de ce qui vous arrive que dans l'*Ile à hélices* ou mieux encore le *Testament d'un excentrique*. Mais à l'art étonnant du conteur se mêle ici l'effet d'un style savamment musical et archaïque, et déjà les premiers accords d'une poésie grandiose accompagnent le déroulement de ces longues phrases d'un humour imperturbable. Vous ne pouvez alors vous retenir de sauter aux appendices soi-disant explicatifs qui remplissent les cent pages serrées de la fin du 3e volume. Vous pensez derechef au pédantisme mystificateur des justifications savantes fournies par Jules Verne à *Sens dessus dessous*. Mais, au bout de quelques pages, vous vous prenez à hésiter. Est-il vraisemblable qu'un faussaire ait eu la géniale patience de composer ces cartes étrangement précises, ces généalogies aussi nombreuses, variées, compliquées que celles de la Bible, — avec des explications minutieuses qui vous perdent dans les dédales d'une linguistique, d'une héraldique, d'une chronologie qu'on ne peut croire absolument sur parole mais qu'on arrive encore moins à prendre pour

le possible produit d'un seul cerveau...? Encore n'est-ce pas tout : faut-il admettre vraiment que cet auteur déroutant aurait pu inventer de toutes pièces une langue (que dis-je une langue : plusieurs, avec leurs écritures différentes quoique subtilement apparentées...) ?

Mais au fait, qui est-il donc ce J. R. R. Tolkien, dont le nom, sans nul titre ou explication, est répété sur les trois volumes ? Un coup d'œil au *Who's who* britannique nous apprend, ou nous rappelle, que ce nom est celui d'un des plus fameux philologues d'Oxford, Fellow de Merton, grand spécialiste des anciennes langues et littératures scandinaves. Nous nous souvenons alors que C. S. Lewis, dans sa célèbre autobiographie, l'a discrètement nommé, au passage, comme un ami catholique qui l'avait tout spécialement aidé à retrouver la foi chrétienne.

Ceci nous encourage quelque peu à situer l'atmosphère singulière dans laquelle le récit va nous enfoncer de plus en plus. Dans les personnages, dans les faits que nous rencontrerons chemin faisant, dans cette onomastique et cette toponymie proliférantes mais où nous arriverons peu à peu à reprendre pied, n'y a-t-il pas quelque chose des Sagas nordiques, et en même temps des vieilles légendes celtiques, telles que celles-ci nous arrivent à travers le *Mabbinogion*, le *Brut* de Wace ou même le *Morte d'Arthur*... ? Oui, et bien d'autres choses encore que nous découvrirons, ou croirons découvrir, chemin faisant. Mais si nous nous avisons de scruter quelqu'une de ces analogies, nous serons déçus, ou plutôt notre curiosité, loin d'être satisfaite, n'en sera qu'irritée. Aucune de ces ressemblances n'est une parenté. Tous ces personnages, tous ces récits, tous les objets mystérieux et les sites inouïs qu'on va nous montrer sont comme Melchissédec : les généalogies prestigieuses dont les uns sont pourvus, les justifications élaborées pour les autres restent « sans père ni mère », non seulement dans l'histoire, mais aussi bien dans la fable... Il faut nous y résigner avec ravissement : le monde « énorme et délicat » du *Seigneur des Anneaux* est assurément un monde dont M. Tolkien lui seul a la clef, et c'est même un monde qu'il a sorti tout entier de sa manche, en feignant de le tirer des vieux livres qui garnissent à Merton sa bibliothèque de savant chevronné, en une science où les initiés sont particulièrement rares.

Mais avançons-nous davantage dans notre lecture. Nous ne sommes pas, tant s'en faut, au bout de nos étonnements. Nous avions commencé par nous familiariser avec un curieux pays, le « Shire », c'est-à-dire le Comté où les « Hobbits » mènent une vie bourgeoisement paisible et légèrement fantasque. Qui sont ces Hobbits ? On nous l'explique, comme tout le reste, avec un luxe généreux d'érudition folâtre. Une sorte à part de petits hommes aux fréquentations telluriques, ils ne sont pas sans rappeler les gnomes de Grimm, mais leur idiosyncrasie reste savoureusement britannique. Deux héros vont peu à peu se détacher d'une compagnie abondant en figures variées, mais toutes également pittoresques. C'est Mr. Frodo Baggins, et son fidèle compagnon, Sam. On pense au couple de Don Quichotte et de Sancho Pança, si souvent

imité. Mais avec quel brio il a été anglicisé, ou plutôt « hobbitisé » ! Il y a chez Frodo un Hamlet frotté d'humour qui serait un « squire » campagnard, grand voyageur par intermittence, érudit et surtout méditatif, mais chez qui le chevalier émerge à l'improviste de l'épicurien et finira sans invraisemblnace dans un « transitus », tel aussi bien qu'Hénoch ou qu'Œdipe à Colone. Auprès de lui, Sam, le fils de l'inénarrable « Gaffer », a le bon sens exactement proverbial de Sancho, avec une fidélité que l'étourderie, la curiosité badaude, mais non pas aucun égoïsme, peuvent traverser sans jamais la mettre vraiment en péril. Mais son abattage et son astuce de « cockney » honnête, son inépuisable ingéniosité, des goûts qui sentent plutôt le terrien fraîchement remué lui composent une figure tout anglo-saxonne qui ne serait pas indigne de Chaucer. Et autour d'eux que de figures succulentes, dès ces premières pages et sans sortir du « Shire », depuis les divers membres, masculins ou féminins, de la famille Baggins, jusqu'au fermier Maggot, autre croquant à faire pâlir nos fabliaux !

Ce réalisme familier n'est si agréablement prodigué que pour nous préparer aux plus hallucinantes figures, selon les meilleures traditions du fantastique anglo-saxon. Cela commence avec le sage Gandalf, dont la personnalité de sorcier bienfaisant prendra peu à peu, elle aussi, une grandeur non seulement épique, mais presque religieuse. En regard, les adversaires mystérieux s'annoncent bientôt, frappant tout de suite par le vague effroi de leur passage à peine entrevu. Eux aussi grandiront jusqu'à la stature de chevaliers d'apocalypse, puis de princes d'une horreur sans nom. C'est d'ailleurs un des traits les plus constants, mais les plus habilement filés, de cette œuvre singulière que la façon dont les personnages, d'abord d'une réalité presque cocasse, se transforment ou plutôt éclosent en figures grandioses

La quête de Frodo et des compagnons hétéroclites qui s'attachent à ses pas va bientôt commencer. L'objet en restera partiellement obscur jusqu'à la fin. Il s'agit de ressaisir des anneaux magiques, dont un seul est en possession du petit peuple à première vue si peu porté à rien d'épique, et ainsi de conjurer la progression redoutable de la grande Ténèbre qui, jadis refoulée, menace à nouveau, avec le comté si paisible, tout un extraordinaire univers humain, pré-humain et préter-naturel qui se révèlera à nous progressivement.

La quête commencera par la traversée d'une forêt mystérieuse qui assiège de ses énormes présences végétales, facilement maléfiques, la muraille protectrice du « Shire ». Deux épisodes également oniriques y seront comme le présage de l'alternance d'aventures paradisiaques ou infernales que tient en réserve ce roman où l'épopée a toujours des couleurs d'apocalypse. C'est la nuit étouffante passée dans les tumuli hantés, et c'est la clairière ensoleillée où s'épanouit la singulière idylle de ce Tom Bombadil, vrai Puck de la forêt, avec lequel, pour la première fois, passe une coulée de poésie fantaisiste qui, de place en place, toujours renouvelée et toujours fidèle à son charme très à part, interrompra la prose du récit.

Après ces deux épisodes de féérie, la couleur de roman picaresque, mais très britannique, reprend, pour nous préparer insidieusement à une nouvelle plongée dans le fantastique le plus chargé de délicieuse angoisse : c'est la nuit passée à l'auberge du distrait, bavard et serviable Barliman Butterbur, « Au Poney qui piaffe ». Autour d'elle rodent les cavaliers sombres, et nous allons y glisser d'une bouffonnerie shakespearienne aux épouvantes les mieux ménagées ; c'est, si l'on veut, Falstaff au château d'Otrante. Au cœur de cette nuit où nous tombons de Rabelais en Walpurgis, une des grandes rencontres du récit se produit : celle de l'énigmatique Strider, qui se révélera plus tard sous le nom d'Aragorn, avant d'apparaître comme le Roi attendu de Gondor.

Mais la quête va reprendre, en sa compagnie désormais, pour nous conduire d'abord dans la Cité des Elfes du Nord, où se tiendra le grand conseil de guerre d'Elrond. Nos vaillants compagnons ne l'atteindront pas sans un premier combat nocturne avec les cavaliers maudits. Le répit dont ils y jouiront après cela sera de courte durée. Il les préparera pour le grand voyage vers le sud, où s'étend de nouveau la Ténèbre, et l'accomplissement de la mission de Frodo. C'est alors qu'ils auront à passer par les défilés souterrains de Moria, où Gandalf semblera englouti par un pouvoir infernal. Ils en émergeront dans le royaume enchanté de Lothlórien, pour être les hôtes de la reine Galadriel. Cependant un nouveau compagnon s'adjoindra encore à eux, l'équivoque Gollum, détenteur des secrets des anneaux magiques, prêt à toutes les humiliations et les ruses pour recouvrer l'anneau que détient Frodo ; mais il sera vaincu finalement par la transparente simplicité de celui-ci.

Le cours de la grande Rivière, le long de laquelle flottera le corps de l'infortuné chevalier Boromir, les amènera auprès d'Isengard, la forteresse du magicien Saruman. D'abord ennemi, comme Gandalf, retrouvé sur ces entrefaites, de la puissance ténébreuse, Saruman s'est laissé gagner par le charme des talismans qu'il avait cru conjurer. Mais l'étonnante humanité végétale des Ents, venant au secours de nos amis, noiera sa cité maudite sous une inondation prodigieuse.

Alors entreront en scène les Cavaliers fidèles de Rohan. Grâce à eux, nous parviendrons à Minas Tirith, la cité de lumière, paralysée, comme une nouvelle « terre gaste », sous le charme équivoque des Palantirs, les miroirs magiques qui ont aussi bien séduit et perverti Saruman lui-même. Mais sa lutte avec Minas Morgul, la cité des ténèbres, va reprendre, grâce à l'arrivée du Roi attendu qui ressaisira le pouvoir des mains des Intendants défaillants. Il ne pourra cependant livrer le combat décisif contre l'obscur royaume de Mordor avant que Frodo, accompagné du fidèle Sam et du pervers Gollum, ait vaincu dans son repaire de cauchemar l'invisible Sauron et sacrifié définitivement le pouvoir des anneaux magiques...

Alors le Roi funèbre des Cavaliers noirs sera défait et, une fois de plus, la Ténèbre reculera. Mais le Seigneur de l'Anneau, avec les Princes victorieux, ses pagnons, ne pourra plus decommeurer,

après leurs expériences surnaturelles, dans la paix d'un royaume terrestre. Un vaisseau sans nom les emportera dans l'au-delà inaccessible des Iles occidentales. Cependant, le fidèle Sam ne se lassera pas de revivre ce rêve véritable dans la paix bien gagnée de son bonheur domestique...

Retracer ainsi les grands traits de ce récit le réduit au conte enfantin. Et c'est bien là, sans doute, la trame même d'un livre qui s'est composé d'année en année à partir des « histoires » suivies qu'un père, aussi poète que savant, reprenait inlassablement pour des enfants, aussi logiquement imaginatifs que lui-même. Mais raconter, et surtout hâtivement, ces « histoires » admirablement filées ne peut donner la moindre idée des broderies merveilleuses qui ont fleuri cette trame, ni du trésor d'incrustations qui s'y est inséré, où le réalisme le plus amusant ou le plus profondément humain se mêle sans cesse à une poésie visionnaire, comme dans l'eau lumineuse des féeriques Palantirs.

Poétique, ce roman, qui est aussi bien un poème, et qui est traversé d'ailleurs de passages en vers rappelant à la fois les ballades celtiques, Vaughan... ou Lewis Carroll, — poétique, ce roman l'est avant tout au sens étymologique, par un inépuisable pouvoir de création imaginaire. L'humanité, ou la faune mythologique, surhumaine ou sous-humaine, qui s'y mêle, sont également convaincantes, et d'une profusion abasourdissante. Mais il est éminemment poétique par ses lieux enchantés, tour à tour proprement féeriques, comme le royaume de Lothlórien, idylliques comme le foyer de Tom Bombadil, magiques comme Isengard et ses abords, épiques (à la manière d'Homère ou de la Bible) comme les plaines de Rohan ou la cité royale de Gondor, démoniaques comme l'empire de Sauron. Il l'est plus encore peut-être par certains des épisodes qui s'y déroulent : la fête nostalgique chez les Elfes de Galadriel ; l'errement funèbre du corps de Boromir livré aux eaux mouvantes d'Anduin ; les marches hallucinantes dans les déserts, les souterrains, les forêts hantées qui parsèment le récit ; l'effrayante marche des ombres par la montagne des morts ; et par-dessus tout peut-être l'arrivée jusqu'à la citadelle de Minas Tirith, le suicide dément de l'Intendant Denethor dans le palais funéraire livré au feu, et finalement les combats titanesques et la victoire d'Elendil...

Poétique, enfin, il l'est encore à la fois par le romanesque des amitiés fidèles qui s'y poursuivent, des quelques rares et pudiques amours qui s'y nouent comme en marge du récit, et par les influences préternaturelles qui s'y entrevoient, autour des talismans (anneaux ou Palantirs), entre les magiciens surhumains et les énormes puissances d'une spiritualité sous-humaine qui les appuient ou les contrent...

On pressent derrière cette poésie, à la fois si humaine et si fantastique, un sens caché mais partout présent. Il est remarquable que la puissance démoniaque y trouve comme une série d'avatars hiérarchisés, du faible mais retors Gollum à l'invisible Sauron, en passant par Saruman, le magicien blanc perdu par l'orgueil de ses pouvoirs, et le Roi effrayant des Nazgûls... Mais il est clair

que la puissance lumineuse n'a que des serviteurs, en Gandalf, le sorcier bienfaisant, Aragorn, le roi de Gondor, en Frodo lui-même, le Vainqueur par excellence, parce que le pur, le désintéressé, qui a volontairement perdu dans l'abîme où il avait été forgé le talisman des pouvoirs préternaturels... Cette puissance elle-même reste l'Innommée, invisible évidemment même à l'œil lui-même invisible de Sauron, son ennemi ultime. C'est elle, cependant, que vont rejoindre les princes victorieux, passagers volontaires du navire perdu à l'Occident...

On pense, bien sûr, aux vieux récits magiques de la légende arthurienne, christianisés dans la *Quête du Graal*. Ici, cependant, chose surprenante, l'authenticité chrétienne de la spiritualité sous-jacente à cette poésie fantastique paraît bien plus assurée. Et pourtant, pas une seule fois le Nom divin n'est prononcé, pas une seule allusion n'est faite au Sauveur. Mais les talismans, ici, ne sont pas superficiellement maquillés en sacrements : ils sont délibérément sacrifiés par une pureté, un désintéressement chèrement acquis, trop clairement tissés d'amour pour n'être pas issus de la foi, de cette foi en laquelle s'absorberont finalement les preux vainqueurs.

C. S. Lewis, et d'autres avec lui, n'ont pas craint de comparer cette œuvre insolite à celles de l'Arioste ou de Spenser. Elle supporte l'une et l'autre comparaisons, tout comme on dirait une forme inattendue de « science-fiction », en même temps qu'elle est un roman policier d'une verve exceptionnelle, et une grande aventure fantastique qui éclipse *Arthur Gordon Pym* ou *Mobby Dick*.

Je l'ai lue, non seulement avec le plaisir ravivé avec lequel je lisais à douze ans les meilleurs Jules Verne, mais avec une impatience sans cesse accrue de la suite d'un récit qui vous tient en haleine pendant mille pages sans une défaillance. Et des milliers sont déjà comme moi, non seulement dans les pays anglo-saxons mais partout où la littérature anglaise a quelques lecteurs.

Est-ce à dire que nous ayons là une œuvre destinée à demeurer, une espèce d'épopée *sui generis* de l'homme moderne rêvant éveillé ses problèmes les plus immédiats dans un cadre trompeusement archaïque où se retrouvent tous les symboles mythiques qui sont sans âge ? L'auteur lui-même, sans doute, accueillerait volontiers l'ironie possible du mot de Max Jacob sur le *Soulier de Satin :* « Ça fait chef-d'œuvre ! »

Ce qui me convaincrait le mieux qu'il y a là plus que les prestiges d'une imagination exceptionnellement féconde, c'est que Mr. Frodo et son fidèle Sam ne me semblent pas des inconnus. Je me rappelle tel cottage anglais du comté de Warwick, le pays de Shakespeare, où j'ai passé dans un fauteuil, au coin de la cheminée, des soirées entières à écouter les récits, et surtout les digressions, d'un fermier. Il renouvelait intarissablement sa verve et mon intérêt au fond des pintes d'étain où lui-même nous versait une ale excellente : c'était Sam.

Et j'évoque non moins volontiers telle confortable maison, sur les Downs du Somerset, où je feuilletais les livres précieux

d'un squire à l'âme poétique et pieuse, lequel, au cours de notre promenade, s'était interrompu dans ses récits de chasse pour me montrer au loin la nef de Wells et le Tor de Glastonbury. Maintenant, il me parlait d'Aelred de Rievaulx et de son traité *De amicitia*, avec la même ferveur, tout en nous remplissant deux verres de son meilleur sherry : je crois bien que c'était Frodo...

UN CYCLE DE CONFÉRENCES SUR LA CHINE

L'Institut des Hautes Études Chinoises de l'Université de Paris organise un cycle de conférences sur la Chine dont voici le programme :

Vendredi 16 *mai, à* 17 *h.* 45 *:* M. RENÉ ETIEMBLE, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris : *Ce que je dois à l'humanisme chinois.*

Vendredi 23 *mai, à* 21 *heures :* M. ROBERT RUHLMANN, Professeur à l'École des Langues Orientales Vivantes : *Un roman chinois :* « *Les Trois Royaumes* » (avec projections).

Jeudi 29 *mai, à* 21 *heures :* M. LOUIS HAMBIS, Directeur à l'École Pratique des Hautes Études : *Actualité de Marco Polo* (avec projections).

Samedi 7 *juin, à* 17 *h.* 45 *:* M. MAX KALTENMARK, Directeur à l'École Pratique des Hautes Études : *Les grands thèmes de la pensée chinoise.*

Toutes ces conférences sont données au Musée Guimet, 6 place d'Iéna, Paris, XVIe.

CHRONIQUE D'ART

par Claude-Michel CLUNY

Aux sources de l'Art et de la Magie
GENÈSE DU MONSTRE

L'examen des sources de l'art n'a certes pas fini de susciter des controverses : l'imagination la plus fantaisiste, la philosophie de l'art, et l'occultisme, demeurant, en fonction de l'incertitude des données, respectivement maîtres de ce terrain vague. A titre d'éclaircissement, il pourrait être fructueux de se pencher sur la naissance d'un phénomène significatif, révélateur d'une corrélation profonde de l'art à la magie, et que chaque découverte archéologique recule dans le temps ou multiplie dans l'espace : le *monstre*.

Tout dernièrement, M. Henri Lhote, au cours de randonnées et d'explorations patientes dans la Tassili, s'émerveillait des vestiges d'une civilisation inconnue, et nous en révélait les étonnantes images [1]. Or, ce qui retient ici l'attention, c'est justement, parmi les scènes de chasse, la présence de mystérieux personnages curieusement travestis ; vieux d'à peu près cinq mille ans, on voit processionner des sortes de scaphandres, aussitôt (faut-il le dire ?) baptisés « martiens »... il y aurait à faire une symbolique, ou une mythologie de la science-fiction et de ses débordements ! Des hebdomadaires ont publié ces figures ; l'un des plus anciens mystères du monde humain a passé, un instant, dans l'indifférente prunelle de l'honnête-homme du milieu du vingtième siècle. Mais les processionnaires du Tassili, qui n'ont aucune résonance dans l'art égyptien (alors qu'il est loin d'en être ainsi en ce qui concerne les scènes de chasse), possèdent un très différent ancêtre, gravé au fond des grottes de Montesquieu-Avantès, en Haute-Garonne. « *Ganté de pattes de lion,* (le sorcier) *est saisissant ; il a un bec d'aigle, une barbe de bison, des yeux de chouette, des oreilles de loup et une ramure de renne. Il est noir et danse nu à trois mètres cinquante au-dessus du sol...* » Cette gravure peinte qui date de la fin du

1. L'exposition des copies de ces fresques minutieusement relevées par l'équipe de M. Henri Lhote, exposition présentée récemment à Paris, a permis de juger de leur étonnante valeur picturale. Le charme, la beauté des lignes et des couleurs ne le cèdent en rien aux arts orientaux plus élaborés, tel justement l'art égyptien. Mais la situation de cet art retrouvé et le jeu des influences subies et apportées demeure une grande page à écrire, page pour laquelle il manque encore trop de données nécessaires.

Paléolithique a peut-être 15 ou 20 000 ans. L'évocation graphique y est liée à l'aspect religieux de la danse, art premier sans doute et le plus impératif dans sa primitive expression. Et c'est peut-être aussi des ornements de la danse (qui deviendront peu à peu rituels) que sont nés les arts plastiques : gravure, masques, peintures et statuaire. La danse primitive, organique, ne transpose pas encore. Cependant, l'homme s'essayant à graver un auroch sur un fragment de bois ou à modeler une statuette dans la glaise, a dû éveiller l'idée de la *possession* par la *représentation*, la fixation de la vie. La magie, qui est tentative de soumettre le monde, n'a pu prendre forme que par l'intermédiaire d'un agent : penser le monde c'était, aussitôt, le re-créer à sa mesure, pour son désir ; la silhouette d'animal esquissée sur la palette d'ivoire s'avérait pour l'artiste et par l'artiste le premier fait magique, et le « prêtre » n'avait plus qu'à frapper la bête de traits incisés pour la soumettre à la mort. De l'observation sensuelle du monde, de ses rythmes et de ses forces, l'incantation et l'envoûtement sont nés. L'art fut rapidement imbu d'une qualité sinon religieuse, du moins magique. Les grandes scènes de chasse peintes ou gravées paraissent en effet avoir été plus que de simples décorations. L'importance des ateliers de sculpture et d'arts découverts ne se justifie qu'en raison de cette exceptionnelle valeur, et de ce crédit supra-humain accordé à l'artiste. Est-ce de l'échec relatif de la sorcellerie qu'est issu le mythe des dieux, du bien et du mal, la dualité gnostique ? Ce qu'il appert des vestiges nombreux des religions primitives, c'est ce perpétuel effort d'asservissement de l'univers ; plus tard, les mythologies peupleront la marge qui sépare le *vouloir* du *pouvoir*. Contre Fabre d'Olivet, Voltaire a raison...

La naissance du *monstre* a donc procédé de ce besoin de domination, et d'un examen de la nature moins superficiel et plus intelligent qu'on pourrait croire. Claude de Saint-Martin a merveilleusement écrit qu'*une fleur est la réunion visible de toutes les propriétés qui existent invisiblement, depuis sa racine jusqu'à elle... et la nature entière n'existant que par cette même loi n'est autre chose qu'une plus grande portion de cette échelle des propriétés des êtres.* Ce principe clairement énoncé par un philosophe avait présidé, vingt mille ans plus tôt, à la génèse du sorcier de Montesquieu-Avantès ! Car, pour atteindre à une efficacité si désirée, il a fallu concevoir une représentation durable, savamment composée, accumulatrice de pouvoirs occultes et de grandeur ; d'où ce mélange fantastique de l'humain et de l'animal qui, autant qu'à des procédés d'épouvante propres à frapper le crédule ou l'ennemi surpris, paraît révélateur d'un instinct moniste primitif ou, mieux, d'une volonté de réduction du monde *visible* par la vertu des apparences et des analogies, l'esprit n'étant qu'une manifestation particulière de la matière. Pourquoi le monstre ? sinon que prendre le masque d'un animal, ou d'un ennemi, c'est le tromper, donc le vaincre. Et le tromper dans son essence particulière, lui ravir ses forces et ses qualités propres. Il est normal de penser que la magie n'a tout d'abord tenté qu'un transfert de forces (de la victime au sorcier ou à la tribu), et non pas un recours à des puissances oc-

cultes et infiniment supérieures ; encore une fois la question du divin ne s'est posée qu'après l'échec de la magie. Conjonction de forces occultes et de prestiges naturels, le « sorcier » découvert en Haute-Garonne, entouré d'animaux peints et d'empreintes de pas, assiste depuis des milliers d'années à l'évolution subtile de la conscience. Manifestation jusqu'à présent la plus reculée d'une sorte de pouvoir religieux, parce que suscitant déjà l'adoration et la soumission (sa position élevée, les traces nombreuses de pas, la grandeur du « temple » qui le garde le confirment), il fait curieusement présager des dieux hybrides de l'antique Orient plus que des « martiens » du Tassili ; s'il y a entre les fresques retrouvées par Henri Lhote et la peinture égyptienne des rapports étroits et significatifs, ils ne sont pas, pour ajouter au mystère, sensibles dans le domaine des *dieux*. Les impératifs ayant commandé la tenue des sorciers africains sont en effet moins apparents : il y a dans ces personnages étranges un caractère de grand prêtre plus que de sorcier, ce dernier s'enveloppant davantage dans un appareil rituel expressif. Mais ce qui ajoute aux preuves de l'antériorité de la magie sur la religion, c'est que tout, soit au Sahara, soit dans le sud de la France, demeure orienté vers l'homme et gouverné par lui. Le monstre est le *complément* de l'homme. Le magicien développe son pouvoir, assimile le plus possible d'univers et en demeure — ou croit en demeurer — le maître. A l'origine des croyances, le fait magique est l'antithèse même du panthéisme.

L'évolution des sociétés a progressivement défait l'emprise du magicien, et renouvelé la magie, inefficace, par une conscience du monde différente. Parallèlement, de nouveaux monstres ont été créés, que l'on a trop vite confondus avec les sorciers d'autrefois. Alors que l'homme de Montesquieu-Avantès était le Maître, le prêtre n'est plus que le serviteur d'Horus ou de Baal. Les hommes ont déifié ce qui leur échappait, après avoir échoué dans la possession des forces cosmiques. On comprend devant cet abandon l'irréductible position des *sorciers* (position qui a trouvé dans les arts contemporains d'étonnantes correspondances). Et l'art, qui avait donné à l'homme la conscience du monde et celle de son pouvoir, allait se plier devant les prêtres pour transcender, à force de beauté, l'apparente insensibilité de l'inconnu... Cette lente maturation issue de l'Orient où l'art a fixé l'image d'une sérénité perdue, a recouvert d'oubli l'orgueilleux éveil des *monstres*, et leur soumission... Entre la magie et les dieux, il n'y a peut-être qu'un abandon... Dans son « Introduction à l'art oriental », Elie Faure écrivait : « *Toutes les religions de l'Occident, du moins de l'Occident moderne, viennent d'Asie...* (où) *les instincts populaires, la religion, le sacerdoce lui-même jaillissent à la fois, et mêlés ensemble, des mêmes sources intérieures, immémoriales, qui se confondent avec la naissance et la croissance même de l'esprit.* »

2. COLIN-SIMARD, *Découverte archéologique de la France.* (C. L. H.)

CHRONIQUE BIBLIQUE

par Berthe GAVALDA

LE MESSIE JÉSUS ET LE MAÎTRE DE JUSTICE

Voilà plus de dix ans déjà que certains des fameux manuscrits de la Mer Morte ont été découverts pour la première fois, par un Bédouin, dans les grottes de Khirbet Qumrân. Et, depuis, les controverses se sont multipliées, toute une littérature tantôt strictement scientifique tantôt furieusement polémique s'est développée : il suffit de jeter un coup d'œil sur la bibliographie d'une vingtaine de pages que Millar Burrows publie à la fin de son livre [1] — et qu'il avoue être très incomplète — pour reculer découragé. Mais, en même temps, le livre lui-même nous apporte ce que nous attendions tous : la mise au point d'un grand spécialiste qui a travaillé sur les documents originaux, qui est au courant des toutes dernières découvertes ou hypothèses, et qui s'efforce de raisonner à partir des faits seuls sans les préjugés qui ont infléchi tant d'argumentations et empoisonné tant de discussions.

Le livre est composé de six parties dont, à la rigueur, chacune pourrait se lire isolément car elle forme un tout bien construit : l'histoire des découvertes successives et des tractations pour la possession des manuscrits ; les témoignages (archéologique, paléographique, philologique, et même physique, grâce au procédé du carbone 14) sur l'âge des manuscrits, des bandes de toile qui les enveloppaient, des jarres qui les contenaient ; l'établissement de la date de composition des textes par la critique interne ; la description et l'essai d'identification (Sadducéens, Pharisiens, Esséniens, tendances gnostiques, influences iraniennes, secte judaïque, orthodoxe mais monastique ou un peu schismatique ?) de la communauté de Qumrân ; l'importance spirituelle des rouleaux par rapport au judaïsme et au Christianisme ; et, enfin, une série de traductions des textes principaux. Or, les controverses les plus tenaces se sont livrées autour de la personnalité du *Maître de justice* choisie comme machine de guerre contre la personne et le rôle du Christ : ce sont donc les chapitres 2 et 3, sur l'âge des textes, et 5, sur le sens de la Communauté, qui peuvent le plus nous intéresser.

1. Millar Burrows, *Les manuscrits de la Mer Morte*, traduit de l'américain par M. Glotz et M. T. Franck. (Robert Laffont éd.).

Chaque fois que je m'initie à une enquête archéologique, si ardue soit-elle, j'éprouve le même plaisir qu'à suivre les déductions d'un bon roman policier. Ici je suis comblée car le *Commentaire d'Habacuc*, par exemple, parle des Kittim : qui sont les Kittim ? Des envahisseurs de la Palestine ; or, dans les limites chronologiques communément acceptées pour nos textes, ces envahisseurs ne peuvent être que soit les Macédoniens d'Alexandre le Grand ou leurs successeurs, (Séleucides de Syrie et Ptolémées d'Égypte), soit les Romains. Déjà les indications de l'Ancien-Testament sont divisées (pp. 154-155) ; il faut donc se référer aux détails du seul *Commentaire*, suivre à la trace les traits saillants identifiables historiquement : En particulier il est dit que les Kittim viennent « sur un chemin aisé » d'après la traduction de M. B. ; mais le mot « aisé » peut signifier aussi « droit » ou « plat », et Talmon traduit « par une route plate », et Dupont-Sommer traduit par « plaine » et pense à la « plaine liquide », la mer, ce qui indiquerait une invasion maritime, et donc les Romains ; mais d'autres, comme Delcor, pensent qu'il s'agit du haut plateau qui s'étend à l'Orient de la Mer Morte et qui a constitué, en effet, une voie d'invasion... D'ailleurs l'expression en cause peut aussi désigner, au figuré, un chemin facile, une campagne sans obstacles, ce qui renvoie nos exégètes dos à dos. Une autre phrase dit que les Kittim viennent « des côtes de la mer » : cela s'appliquerait aux Romains plus qu'aux Séleucides, mais il ne faut pas être trop affirmatif car s'il s'agit des Macédoniens eux-mêmes ils sont bien venus de la mer Égée ! Il est également indiqué que les Kittim « font des sacrifices à leurs enseignes, et leurs armes de guerre sont l'objet de leur culte » ; nous pensons immédiatement aux Romains ; mais notre point de vue est très loin d'être celui des judéens du IIIe au Ier siècle avant notre ère : un culte était rendu aux enseignes dans l'armée séleucide, et aussi chez les Assyriens, Perses, et Égyptiens. Et puis, surtout : le mot que nous traduisons par « enseignes », voire par « étendards », il ne signifie pas autre chose que « signes » et nous devons purifier notre esprit de toute connaissance préalable et tendancieuse avant d'en orienter la traduction vers des signes ou insignes uniquement militaires. Et il est bien visible que les archéologues comme Dupont-Sommer qui interprètent tous ces passages en faveur des Romains sont menés par une idée polémique, non par le souci de la plus grande objectivité possible. Il n'est pas jusqu'à l'emploi du temps « imparfait » de la conjugaison hébraïque qui ne soit utilisé pour étayer cette thèse douteuse ! Et ainsi il faut chercher d'autres allusions historiques plus nettes, d'autres indices plus probants, pour arriver à identifier les prévenus de cette enquête, les énigmatiques Kittim (pp. 154-170). Voyez aussi les discussions sur le verbe qui peut signifier « exiler », « dévêtir », « découvrir », et les raisonnements multiples et rigoureux qui servent à en établir le sens probable (pp. 183-187).

L'âge des manuscrits et de leurs graphies ne donne pas moins de mal que le sens des textes pour être correctement établi ; il faut lire, au moins, l'argumentation sur la *scriptio plena* (c'est-à-dire

l'utilisation des voyelles, ce qui est rare en Hébreu et Araméen qui sont des écritures consonnantiques) et sur les raisons psychologiques, ou philologiques, ou religieuses, qui l'expliquent, pour se rendre compte à quel point le moindre indice peut être savamment et sagacement exploité (pp. 136-140).

Ce que nous pouvons retenir de ces analyses et déductions, que je n'ai malheureusement pas la place de citer plus abondamment, c'est que les manuscrits de la Mer Morte *ont tous été écrit avant l'an* 70 *de notre ère*, certains pouvant remonter au IIe siècle avant Jésus-Christ : résultat considérable si l'on songe que beaucoup de partisans voulaient les ramener au IIIe siècle, de notre ère, voire au Moyen Âge ! Mais leur ancienneté semble bien désormais être une certitude que rien ne pourrait infirmer car elle se trouve établie par des méthodes très différentes qui se recoupent, à la fin de quantités d'exposés (pp. 146, 217, 259).

Le « Maître de Justice », appuyé sur « La Maison d'Absalon » dans sa lutte contre le « Prêtre impie » et le « Prédicateur du Mensonge », suffit-il à réduire à néant l'existence du Messie Jésus et à ôter de l'Évangile toute valeur spécifique ? Certains l'ont tenté, et le moins que l'on puisse dire c'est qu'ils l'ont fait avec beaucoup de légèreté. Des hommes servant Dieu et pratiquant Sa justice ont constamment paru dans l'histoire d'Israël puisque cette histoire contient précisément l'histoire de l'action de Dieu parmi les hommes : c'est le contraire qui serait étonnant ; et l'existence de ces patriarches, ces juges, ces prophètes (je pense spécialement, en plus d'Abraham et Moïse, à Gédéon, Nathan, Jonas, Amos...) n'empêche pas le Christ d'avoir existé aussi et d'avoir « accompli » la vie et l'œuvre de ses prédécesseurs. De plus, comme le fait remarquer Hempel, « rien dans nos documents ne parle d'une incarnation de la Parole divine », ce qui est au contraire la grande proclamation du Nouveau Testament ; de même c'est sur un contre-sens que Dupont-Sommer identifie le Maître au « Messie issu d'Aaron et d'Israël » car le texte implique leur distinction bien plus que leur identification (p. 305). Et il faut se rappeler aussi que la Communauté de Qùmrân s'était elle-même retranchée de l'Israël de Dieu en prétendant à une révélation spéciale (p. 311). De sorte que la meilleure leçon spirituelle que nous puissions retirer du livre lucide et érudit de M. B. s'exprime dans la conclusion de sa cinquième partie : « ... je dois avouer qu'après sept ans d'études consacrées aux Rouleaux de la Mer Morte, ma façon de comprendre le Nouveau Testament ne s'en trouve pas substantiellement affectée... connaissant plus complètement le monde dans lequel est né l'Évangile, sa piété profonde, ses hautes espérances comme ses aberrations pathétiques, nous nous représentons mieux ce que l'Évangile a apporté à ce monde. *Le plus grand service peut-être que nous puissent rendre les rouleaux de la Mer Morte est de nous permettre d'apprécier davantage, par contraste, notre Bible à nous* » (p. 392).

Après avoir analysé le livre magistral de Millar Burrows pour-

quoi ne pas au moins signaler un livre tout différent de ton et d'intention consacré, lui aussi, aux communautés Esséniennes et aux grottes de Qùmrân[1] ? Les esprits curieux et imaginatifs pourront s'amuser de ses thèses, les esprits plus positifs pourront en tout cas y trouver matière à réflexion...

Pour M. Del Medico on a trop fait de bruit autour des rouleaux de la Mer Morte, on s'est trop échauffé à propos des Esséniens — pour la bonne raison que ceux-ci n'existent pas, n'ont pas existé ! Sans doute Flavius Josèphe et Philon d'Alexandrie les ont-ils décrits, et aussi Pline l'Ancien ; mais, pour l'auteur ce ne sont là que des inventions sur des récits judaïques, un peu comme des chrétiens contemporains pourraient imaginer une cité idéale d'Enfants de Dieu ou de Disciples du Christ à partir à la fois des duretés inhumaines de leur époque et des rêves fraternels de leurs lectures spirituelles...

Mais alors, et les manuscrits ? Ils sont bien réels, eux, et on les a bien authentiquement découverts !

Sans doute ; mais cela n'embarrasse nullement M. Del Medico : il ne s'agirait pas de la bibliothèque d'une communauté hypothétique mais d'une *guénizah*.

La *guénizah* était une cachette, hors de toute atteinte profane, où les rabbins déposaient les rouleaux sacrés quand la vieillesse et l'usure les empêchaient de servir encore et de procurer une lecture correcte des livres saints ; comme ils étaient saints eux aussi, à l'égal du texte qu'ils portaient (on disait qu'ils « souillaient les mains ») ils ne pouvaient être détruits ; alors on les enfermait dans le creux d'un mur qu'on bouchait ensuite ou dans une cave ou dans une grotte. Seuls les livres hérétiques pouvaient être détruits, en général par le feu.

Si M. Del Medico avait raison nous ne serions donc pas en présence d'une bibliothèque homogène mais de livres mis au rebut que seul le hasard a réunis selon leur degré de vétusté et l'époque où chacun est devenu inutilisable, et il faudrait reprendre de fond en comble l'interprétation de chaque rouleau. Par exemple, le commentaire d'Habakuk ne daterait que de l'an 66 de notre ère et reflèterait les querelles du Grand Prêtre d'alors, Ananias, avec un certain Menahem ; et c'est ce dernier que l'on trouverait dans les manuscrits sous la dénomination, devenue maintenant fameuse, de « Maître de Justice »...

Il semble bien impossible que les auteurs de l'Antiquité, surtout de l'envergure des trois cités plus haut, n'aient recueilli que des racontars, et que les Esséniens n'aient jamais existé ; il faudrait en tout cas noter une concordance troublante entre ces récits, celui de Josèphe en particulier, et les textes récemment découverts. Et puis l'hypothèse de la *guénizah* n'est pas étayée par des arguments plus solides.

Cependant il est très significatif (et il n'est pas mauvais après tout) qu'une telle hypothèse si fantaisiste ait pu se former et trou-

1. Henri Del Medico, *L'énigme des manuscrits de la Mer Morte*, Plon, 1957.

ver à s'exprimer : elle manifeste à sa manière l'irritation qu'il est normal d'éprouver devant tous ceux qui utilisent frénétiquement les Esséniens et les manuels de Qùmrân pour nier l'existence du Christ ou l'originalité de sa doctrine ou la vérité de son action ; en ce sens elle prolonge — en extrapolant follement, mais toujours dans la même ligne — la tranquille affirmation de Millar Burrows : que, pour ce qui regarde la compréhension du Christianisme, les dernières découvertes n'ont rien apporté d'essentiel.

UN CAS D'INCORRUPTION DE LA CHAIR

Un événement curieux est survenu à Ugines (Savoie). En août 1956, les fossoyeurs de ce village, en ouvrant la tombe d'un prêtre orthodoxe russe, le Père Alexis Medvedkoff, mort depuis quelques années, découvrirent que son corps ne s'était pas décomposé, non plus que les ornements dans lesquels il avait été enterré. Tout le reste (cercueil, habits) avait été pourri ou rongé par la vermine. Le corps de ce saint prêtre a été examiné et authentifié par les autorités locales et médicales et par l'Église orthodoxe. Un an après, en septembre 1957, il a été transporté au cimetière russe de Sainte-Geneviève-des-Bois, près de Paris.

(D'après les *Cahiers Saint-Irénée*.)

« LE LIVRE DU MOIS »

L'abondance de matières du présent numéro nous oblige à reporter *au numéro suivant* la chronique régulière de Robert Amadou « Le Livre du Mois » ainsi que son étude sur la magie.

LIVRES ET REVUES

« BILAN DU MYSTÈRE »

Les Éditions B. Grasset nous offrent une nouvelle collection au titre déjà alléchant pour les lecteurs de *La Tour Saint-Jacques* : *Bilan du Mystère*, dirigée par Gaëtan Bernoville assisté de Robert Amadou.

Le premier volume de cette collection *insolite* est le très bon ouvrage de Maurice Colinon : *Les guérisseurs*. Beau sujet que celui-là, et traité allègrement, d'une manière souvent ironique lorsqu'il expose les théories antoinistes, la « religion » de Mary Baker-Eddy ou le nouvel Évangile du Christ de Montfavet, sérieux lorsqu'il traite de la guérison *miraculeuse* de certains malades. Avec beaucoup de finesse, Maurice Colinon souligne « l'importance essentielle, unique de la personnalité du guérisseur » (p. 103), d'où la question posée par l'auteur « Le guérisseur ? un catalyseur » (p. 103) ce qui nous vaut une galerie remarquable de guérisseurs des temps passés et présents (Mesmer et son baquet magnétique, le zouave Jacob d'illustre mémoire pour les fumeurs de pipes, l'abbé Julio, le Père Antoine, le « maître » Philippe, Jean Béziat, Germaine de Rouen, etc.) S'interrogeant sur la puissance réelle du guérisseur, M. Colinon, marque bien après l'abbé Oraison qu'il s'agit moins du remède prescrit que de « l'aspect rituel magique de ces drogues au nom latin préparées spécialement pour tel malade donné » (p. 123) ce que souligne le *charme* particulier exercé par le guérisseur sur les autres et parfois sur lui-même. La fin tragique de Jean Béziat en est un bon exemple qui apparente la réalité à la fiction de Jean de La Varende (cf. la mort de Jean Chuintain dans *Le sorcier vert*). En somme, un bon livre qui se lit aisément, bien illustré, qui, malgré le drame humain caché derrière un tel sujet, est une leçon de confiance et d'optimisme pour les forces naturelles bénéfiques contre la souffrance et la mort.

Sombre, très sombre sujet que celui que traité d'une plume un peu trop rapide C. H. Dewisme : *Les Zombis ou le secret des Morts-Vivants*. Malgré le titre qui promettait beaucoup, on nous donne surtout ici une rapide esquisse du culte vaudoo et même sur celui-ci l'auteur n'apporte pas les éclaircissements souhaités. Nous restons sur notre faim quant à la signification profonde du « baron Samedi »... Des lacunes : on ne nous dit rien des *engagés*, ces esprits mauvais qui hantent les marnes et qui sortent sans doute tout droit des méfaits des gentilshommes de fortune du XVIIe siècle ; des émissions bibliographiques ; on nous cite souvent W. Seabrook (un beau texte d'ailleurs, p. 79-87), mais on ne trouve le très curieux *Zombi* de Pierre Corneille Blessefois ni la *Mamalai* de H. H. Ewers (*Dans l'épouvante*, trad. française, Renaissance du Livre, 1921). Le rapprochement entre zombi et golem nous semble fortuit de même que l'association zombi-vampirisme. Il y a là seulement accumulation de formules qui dénotent une érudition fraîche et assez mal interprétée. La conclusion est elle-même fort décevante. Quels sont les drogues absorbées par les sorciers vaudoo pour accomplir leurs ténébreux mystères ? Tout le problème est là nous dit C. H. Dewisme (p. 153) sans apporter aucune réponse. Interrogation sur la couverture du volume, interrogation point final. C'est là le livre.

Les Zombis n'ont pas encore trouvé leur historien.

Les morts ne sont pas seuls à troubler les vivants. Les Robots menacent aussi l'homme. *Il faut tuer les Robots* nous dit Pierre de Latil dans son curieux ouvrage (vol. 4 de *Bilan du Mystère*). Après avoir passé en revue les automates des temps anciens qui firent l'admiration ou la crainte des contemporains, Pierre de Latil expose avec beaucoup de science et de clarté les différents robots actuels.

Ses conclusions sont extrêmement optimistes malgré une incursion dans une certaine littérature assez pessimiste concernant ces toutes nouvelles créations du cerveau humain. On ne tuera certes pas les robots après avoir lu le livre de Pierre de Latil et tout mystère est dissipé.

Il n'en est pas de même après la lecture extrêmement agréable des *Fantômes et Maisons hantées* de Cyrille de Neubourg, livre écrit d'une manière narquoise sans rejeter toutefois le fantastique prenant d'un tel sujet. Illustrée de gravures romantiques si délicieusement outrancières, cette étude, après avoir décanté le mythe du fantôme (p. 29-59) nous promène dans le temps et l'espace à la suite des porteurs de suaires, terreurs des châteaux nocturnes et des cimetières blasonnés de lune. On regrette que le thème du vaisseau-fantôme n'ait pas été plus développé. Les Parisiens apprendront avec une vive satisfaction les gîtes de leurs fantômes et les moments les plus propices à leur rencontre. Le Moine Ligueur qui hantait jusqu'à ces derniers temps la colline de Chaillot a été oublié. On s'étonnera davantage de ne pas voir mentionnés dans les innombrables ouvrages consacrés au sujet et que C. de Neubourg recense avec intelligence, les deux volumes présentés par E. Jaloux : *Histoires et Nouvelles histoires de fantômes anglais* (Gallimard, 1939). En conclusion, C. de Neubourg pose exactement le problème des fantômes par rapport à la recherche scientifique.

Bilan du Mystère aux titres et qualités si divers nous apporte à la fois la science et l'agrément appliqué à l'Insolite. Nous attendons avec une curiosité intéressée les prochains ouvrages annoncés : *La Télépathie* de R. Amadou et *Les Songes* de Raymond de Becker et nous souhaitons encore bien d'autres publications de ce genre. Depuis le *Dictionnaire* de Collin de Plancy, il nous manquait une Encyclopédie moderne d'un Monde qu'on dit infernal.

J. P.

René ALLEAU, *De la nature des symboles*, collection « Symboles », Flammarion, éditeur, 26 rue Racine, Paris (VIe).

S'il est un livre dont on pouvait penser qu'il était nécessaire, c'est bien celui-là. Il commence par une mise au point docte et minutieuse, où la science étymologique, certes, ne trouvera rien à redire, puisqu'elle produit elle-même les arguments rigoureux qu'elle exige d'ordinaire pour sa totale satisfaction. Ainsi, René Alleau nous donne-t-il nettement l'explication du substantif *symbole*, dont il découvre, par là même, la portée toute dynamique, au travers de l'espace et de l'éternité également inconcevables. Selon notre ami, *Symbole* provient du grec *sum-ballein*, exprimant *le mouvement vers*, ce qui lui permet de préciser :

« On voit ainsi pourquoi l'affirmation d'une croyance religieuse est toujours un *symbole* puisqu'elle équivaut à l'affirmation d'un mouvement orienté vers le Sacré. »

C'est, pour René Alleau, le motif péremptoire, auquel nous souscrivons, de s'élever contre l'emploi abusif du vocable, autorisé par des personnages savants, sinon illustres, en partant des plus anciens, tels Jamblique et Jean Scot Erigène, pour terminer aux plus modernes, comme Frédéric Creuzer ou l'abbé Auber. Jamais le symbole ne devra correspondre à un signe de reconnaissance, éveiller l'idée d'un lien mutuel, ni relever du domaine purement social et humain.

La différenciation était à établir, réclamant le néologisme, à la fois topique et consacré, que René Alleau, tout simplement, a transcrit du terme commun aux langues grecque et latine : *synthème*.

Voilà donc les deux branches de signes exactement désignées, par deux noms sur lesquels il nous semble utile d'insister, dans l'esprit même de l'auteur, en reproduisant leur définition réciproque, placée en tête d'une classification largement satisfaisante :

« Le nom de « symbole » doit être

réservé aux signes reconnus comme sacrés par une Église ou par une tradition religieuse.

« Le nom de « synthème » doit être réservé aux signes conventionnels par l'intermédiaire desquels un *lien mutuel* est établi par les hommes... »

A quoi il nous paraît également bon d'ajouter, en rapport avec ce que nous lisons un peu plus loin, que le *symbole* répond à la proposition synthétique, et le *synthème* au jugement analytique. Entre les deux s'insère l'*emblème*, et il n'est pas rare que les trois se superposent sous la même image. En veut-on un exemple ? *De la nature des symboles* nous le fournit avec sa couverture dont René Alleau n'a pas choisi l'illustration sans dessein, puisque la majeure partie de son texte s'en montre le développement aux horizons infinis. Elle nous présente une sorte d'*amande mystique* (vesica piscis), au sein de laquelle est le Chrisme, flanqué de l'Alpha et de l'Oméga, au-dessus du Dragon.

Dans cette composition glyptographique qui renouvelle le mythe du Chevalier combattant le Dragon et semble avoir été empruntée à quelque intaille gnostique des premiers siècles, nous dégageons :

Le *symbole* qui associe l'esprit à la matière : le premier, dans son rayonnement simplifié à l'extrême ; la seconde, monstrueuse, primordiale et chaotique.

L'*emblème* où triomphent la vaillance et la foi.

Le *synthème* qui constitue l'abrasax de sécurité et d'union.

Aux extrémités, — d'une part, le sceau ou *scel*, de l'autre, l'amulette ou talisman, — la *symbolique* se sépare donc de la *synthématique*, selon que l'a déterminé René Alleau qui s'applique ensuite avec une remarquable érudition et non sans succès, à distinguer la dynamique de la statique, le qualitatif du quantitatif, l'âme de l'intelligence.

L'hypothèse qu'il bâtit d'un double infini géométrique, à l'intérieur de l'incommensurable sphère du *savoir*, rend compte, parfaitement, de la double compréhension. L'âme, au centre, participe de directions à la fois diverses et infinies, tandis que l'intelligence suit une seule de ces directions de plan circulaire et horizontal.

Du point de vue *synthémologique*, si l'on se réfère à la deuxième partie de *La nature des symboles*, le Chrisme et le Dragon soulèvent toute une gamme de classification seconde et analytique, que composent les « faits synthématiques indéterminés ».

Poursuivant, avec l'auteur, au cours des paragraphes II et III, cette étude passionnante, toujours consacrée au signe X, on se fait l'idée vertigineuse de l'œuvre gigantesque — sous forme de dictionnaire par exemple — qui prendrait naissance du déchiffrement des synthèmes connus, c'est-à-dire de leurs analyses logique et différentielle. Celles-ci demeurent indépendantes du sens alchimique, uniquement envisagé par Fulcanelli dans ses deux livres, à l'endroit des sculptures qu'il a examinées.

De son côté, René Alleau a réservé ces interprétations hermétiques dans son essai de *La nature des symboles*, dont, au reste, nous nous devons de souligner l'excellente tenue littéraire et la disposition ordonnée, inséparables de toute la clarté nécessaire, pour un sujet présentant déjà, de par sa nature même, les plus grandes difficultés.

Eugène CANSELIET.

Philippe DE FÉLICE, *L'enchantement des danses et la magie du verbe*, Albin Michel, 1958.

Il est assurément inutile de présenter aux lecteurs de *La Tour Saint-Jacques* la somme exceptionnelle d'érudition et de réflexion que constitue l'*Essai sur quelques formes inférieures de la mystique*, dont M. Philippe de Félice publia naguère les deux premiers volumes (*Poisons sacrés, ivresses divines ; — Foules en délire, extases collectives*) avant de nous offrir aujourd'hui le dernier volume de la trilogie : l'enchantement des danses et la magie du verbe. Soulignons seulement que l'intérêt de ce livre ne le cède en rien à celui des premiers ouvrages ; on y retrouve la même science, la

même finesse d'analyse, la même clarté d'exposition. On connaît le propos de l'auteur : examiner les diverses méthodes, les diverses techniques par lesquelles l'homme tend à se dépasser lui-même. Parmi ces méthodes, ces techniques, c'est la gymnastique et la répétition des formules verbales qui retiennent aujourd'hui l'attention de M. de Félice et de son lecteur. Comment, dans toutes les civilisations, les mouvements du corps et l'emploi du langage (ou plus exactement de la matière verbale) produisent ou induisent en l'homme le vertige, l'intoxication, quels sont ces mouvements, quel est cette matière verbale, dans chaque culture, quel est le mécanisme de l'action qui utilise, tel est le sujet que M. de Félice traite et domine magistralement.

Sur les faits, M. de Félice ne peut que nous instruire ; sur leur interprétation, le lecteur formera peut-être certaines réserves ou regrettera que le fond du problème n'ait pas été vraiment abordé dans un travail qui, il est vrai, se veut surtout descriptif. Deux points en effet mériteraient d'être discutés, deux points que signale très nettement le livre de M. de Félice : d'abord quelle est la nature des états produits ou induits par les « techniques mystiques », qu'est-ce que le « surmonde » auquel ces techniques, selon leurs théoriciens et leurs adeptes, font accéder ceux qui les mettent en œuvre, oui qu'est-ce que ce surmonde, subjectivement et objectivement ? Deuxième problème : quelle est la relation de ces techniques mystiques, de ces formes inférieures de la mystiques avec les états mystiques *stricto sensu* et dans quelle mesure les premières peuvent-elles favoriser l'obtention des seconds ?

Si M. Philippe de Félice ne résout pas ces questions et même ne les pose pas toujours très précisément, son livre du moins les suggère irrésistiblement et fournit à quiconque voudrait y répondre l'information nécessaire.

R. A.

Will-Erich PEUCKERT, *Pansophie*, Ein Versuch zur Geschichte der weissen und schwarzen Magie. (Essai pour contribuer à l'histoire de la Magie blanche et noire.) 2e édition, revue et augmentée, XVIII + 533 p., éd. Érich Schmidt Verlag, Berlin-Bielefeld-München ; 1956.

Remercions l'éditeur d'avoir rendu possible la palingénésie de cet ouvrage en tous points remarquable. Depuis 1936, date de la première édition, Peuckert nous a donné des travaux de grande classe sur Paracelse, Sebastian Franck, les Rose Croix, les cultes secrets ; il préside actuellement à la réédition monumentale des œuvres complètes de Jacob Bœhme. La présente version de *Pansophie* englobe les fruits de 20 ans de nouvelles recherches patientes et passionnées concernant les siècles qui façonnèrent définitivement l'hermétisme occidental. Il s'agit de l'histoire des temps faustiens et paracelsiques, du mouvement kabbaliste chrétien, de la mystique de Ficin, Weigel et Bœhme — du temps qui va du XVe au XVIIe siècle et qui n'a jamais été exploré de ce point de vue *dans son ensemble* — dans un style adapté à l'époque en question (ce qui rend la lecture particulièrement attachante, mais parfois difficile). Peuckert nous montre comment, malgré le déclin de la pensée médiévale, les anciennes traditions réussirent non seulement à survivre, mais aussi à se développer et se renouveler. Nous assistons au cheminement souterrain des aspirations pansophiques, depuis le platonisme florentin, l'hermétisme renaissant, Trithème, Reuchlin, Agrippa de Nettesheym, à travers les plongées dans le monde magique de Faust, pour arriver à la figure centrale qni domine tout et tous : Paracelse. Mais l'auteur nous révèle également les destinées du paracelsisme à travers de personnages assez peu explorés de ce temps, où Alchimie, Magie et Astrologie forment un faisceau de clés pour l'inconnu. Arrive le siècle des Rose Croix, où à l'ombre de la Pansophie et de la Christosophie les derniers mages scrutent l'écriture des étoiles. Il faut souligner l'importance unique de cet ouvrage que plus de

100 pages de notes et de bibliographies rendent indispensable au chercheur qui s'égare dans ce domaine crépusculaire. L'auteur nous promet un second volume, consacré au XVIIe et XVIIIe siècles, centré autour de l'*Opus Mago-Cabbalisticum* de Welling, livre de chevet de Gœthe, et l'Ordre Maçonnique. Nous l'attendons avec une légitime impatience.

H. HUNWALD.

LE BRETON. *Les clefs de la philosophie spagyrique qui donnent la connaissance des Principes et des véritables Opérations de cet Art dans les Mixtes des trois genres*, texte conforme à l'édition de 1722 publiée chez Claude Jombert, rue Saint-Jacques, à Paris, Introduction de René ALLEAU, *Caractères*, « Collection Quintessences », Paris, 1957.

Que René Alleau eût choisi parmi les livres anciens, le traité tant estimé de Le Breton, pour ouvrir la collection *Quintessences*, c'était, à notre sens, dans la logique des choses ; l'homme de laboratoire que nous voyions à l'œuvre, nous confirmait ainsi l'objet secret de ses constantes amours :

« Le mot de « spagyrie », dans ce traité, est le synonyme d'« alchimie », déclare-t-il dans son *Introduction*, sur laquelle nous garderons notre sentiment, après l'avis que nous avons reçu qu'elle est « la perfection même dans le genre », d'un connaisseur, herméliste farouche, d'ordinaire assez peu coulant ni davantage prodigue de compliments exhaustifs. »

Oui, *spagyrie* est synonyme d'*alchimie* chez Le Breton qui n'a pas manqué de le souligner par l'adjectif dérivé du vocable : La Philosophie *spagyrique*, c'est la Philosophie *chimique* ; et la chimie, pour lors tributaire de la Philosophie, devient tout simplement l'alchimie. A dessein nous dotons Philosophie d'un P majuscule ; de même que René Alleau a précisé en terminant son *Introduction*

« Nous ne nions donc pas l'intérêt ni la valeur des prolongements psychologiques et spirituels de l'alchimie. »

Disons tout de suite, sans vaine emphase, que le traité de Le Breton est une véritable petite merveille, un délice de lecture pour l'homme ou la femme de goût, fussent-ils les plus privés du moindre aperçu alchimique. Tous ces aphorismes, fort éloignés d'offrir la raideur et la sécheresse des préceptes scientifiques, propres aux manuels, se montrent comme les strophes inégales d'un long poème où semble s'exercer la plus féconde imagination, en un fourmillement de riches et surprenantes figures de pensée.

Du point de vue philosophique rigoureux comment pourrions-nous donner une idée satisfaisante de la valeur initiatique de ce petit ouvrage, si gros de sagesse, sans redondance ni prolixité, où pas une ligne n'est superflue ? Il nous faudrait avec lui reprendre, chapitre après chapitre, tout le processus du grand Œuvre, dont rien ne manque dans le détail des sept phases principales, qu'il s'agisse des minéraux, des végétaux ou des animaux. Nous les énumérons en suivant : calcination, putréfaction, solution, distillation, sublimation, coagulation, multiplication.

Ainsi, tournant, avec un extrême plaisir, les pages de cette édition des *Clefs de la Philosophie spagyrique*, toute nouvelle et très bien faite, sommes-nous revenu à la page 52, où il est question des lampes inextinguibles dont le comburant, selon Fulcanelli, est la *Médecine universelle* prise au cours des multiplications, quand, devenue fluide, l'artiste risquerait de la perdre s'il poussait trop loin l'opération :

« Telle étoit encore celle dont il est rapporté dans l'histoire de Padoue, qu'on la trouva encore brûlante avec cette inscription latine, autour du vase de terre, qui servoit de lampe dans un tombeau très ancien :

« Plutoni sacrum munus ne
[attingite fures.
Ignotum est vobis hoc quod in
[orbe latet.
Namque elementa gravi claudit
[digesta labore.

Vate sub hoc modico Maximus
[Olibius.
Adsit fœcundo custos sibi copia
[cornu.
Ne pretium tanti dispereat
[laticis. »

C'est, vis-à-vis de tout visiteur indésirable, la protestation de Maximus Olibius, *poète inspiré des Dieux* — Vates — et non pas seulement *compositeur de talent* — poeta — c'est, disons-nous, contre le profanateur, l'anathème du défunt, en termes à la fois sibyllins et mesurés, qu'il nous a paru utile de traduire pour les possesseurs du savant ouvrage réimprimé et, particulièrement, à l'intention de nos frères du Cercle « Hermès » :

Voleurs ne portez pas la main sur l'offrande à Pluton.
Ce qui est caché dans le matras vous est inconnu.
En effet, pour un travail considérable, il emprisonne les éléments préparés.
Auprès de ce modeste poète Maximus Olibius.
Que le protecteur soit présent avec sa corne d'abondance toujours remplie.
Que ne soit pas perdu le prix de l'huile inestimable.

Dans le Privilège du Roi, nous retrouvons Voyer de Paulmy, marquis d'Argenson, Garde des Sceaux de France, pour qui rien de ce qui touchait à l'alchimie n'était négligeable et qui fit entrer, dans la Lettre de Permission royale, la condition inhabituelle qu'un exemplaire lui fût remis pour sa bibliothèque personnelle. On sait que cette dernière constitue l'important fonds alchimique de la Bibliothèque de l'Arsenal.

E. C.

Idries SHAH, *La Magie Orientale*, Payot, 1957.

Voici un ouvrage qui n'emporte pas notre adhésion malgré les documents appréciables qu'il contient. L'intérêt de ces quelques documents (notamment des extraits de grimoires) nous doit faire remercier M. Idries Shah de les avoir rassemblés. On retiendra particulièrement les textes relatant des expériences vécues par l'auteur, comme ceux consacrés au Soudan égyptien, à l'Inde ou au Tibet. Mêmes les compilations ont leur intérêt en groupant une documentation dispersée dans des ouvrages peu accessibles.

Si M. Idries Shah nous avait objectivement présenté ses recherches et ses travaux, laissant aux lecteurs le soin de l'interprétation, nous ne lui chercherions pas querelle. Mais fâcheusement l'auteur intervient trop souvent, et de façon qui nous a semblé parfois gratuite. Pourquoi cette lecture nous a-t-elle fait penser à ce que René Daumal écrivait à propos de Lévy-Brühl ? « Une déformation de logicien a rendu ses mains trop gourdes pour caresser sans les briser ces mythologies pleines de sang et belles comme des cathédrales... La logique est une technique ; ses outils sont les mots ; aussi le logicien croit avoir prise sur tous les discours et, par là, sur toute la pensée... Il ne comprend pas que nous ne sommes pas plus surpris par les récits de lycanthropie et d'envoûtements que par les dogmes de la résurrection des corps ou de la transsubstantiation. »

Dès la préface, due à M. Louis Marin, président de l'Académie des Sciences morales et politiques, nous sommes avertis d'une confusion. Pour lui le « champ d'étude traditionnel » est celui issu de la Renaissance, faisant table rase de ce qu'on nomme habituellement la Tradition. Cela se perpétue à travers l'ouvrage où l'on ne discerne jamais assez chez l'auteur une différenciation entre magie et religion. Le sufisme trouve droit de cité à côté des charmes des Nyams-Nyams et des rites de magie sexuelle. A aucun moment le sujet n'est interprété dans une vue de l'univers où la magie à sa place et concourt à l'interprétation de l'âme humaine ou de l'homme. Les rites ne sont vus que comme une tentative d'appropriation de « pouvoirs », aussi bien chez Lao-Tse que dans le sufisme.

Un instant, parlant des Indes, M. Idries Shah semble pressentir une interprétation moins sommaire des phénomènes. « Il est possible,

écrit-il, que certains magiciens hindous puissent réellement produire des phénomènes qui pourraient être classés comme surnaturels. J'ai été obligé, comme d'autres spécialistes occidentaux, de conclure qu'il existe un principe qui peut permettre telles ou telles pratiques grâce à certaines règles des prêtres-magiciens hindous. » Et après avoir conjecturé une action de forces électriques, magnétiques, etc. il en vient à relater l'intervention de l'*Akasa*. « Cela paraît indiquer l'existence, écrira-t-il, d'un principe ou d'une force dont on ne comprend pas bien la nature et qui est utilisé par les magiciens hindous. »

Ces réserves faites, on pourrait en faire aussi sur la théorie suivant laquelle toutes les magies sont d'origine mongoloïde, les Akkadiens servant d'agents transmetteurs. Bref, le lecteur de ce livre doit être capable de faire la part des faits et celle de M. Idries Shah.

Jacques LEPAGE.

Jean PALOU, *La Sorcellerie*, Collection « Que sais-je ? », Presses Universitaires de France, Paris, 1957.

La collection « Que sais-je ? » vient de s'accroître d'un petit volume qui ne saurait passer inaperçu par son objet et par son riche contenu. M. Jean Palou y a eu pour dessein de réunir l'essentiel des aspects et de l'histoire de la sorcellerie ainsi que des grands problèmes qu'elle pose.

Ce qu'il marque de cette sorcellerie, c'est son objet, qui la distingue de la magie ; c'est aussi son origine, ce qu'elle parut présenter de traditionnel à l'égard du culte chrétien ; c'est son monde influencé par la sexualité où domine la femme — pour un sorcier dix mille sorcières ! écrira Michelet — c'est le milieu rural ou elle recruta de préférence ses adeptes.

Du déroulement fort mouvementé de l'ensemble des faits rapportés et où apparaissent des cas nouveaux (cas de l'Oisans et de Normandie) l'auteur dégage une constante. Chaque fois que dans un pays donné surviennent des malheurs économiques et sociaux, naissent alors des épidémies de sorcellerie. La sorcellerie est fille de la misère. De nombreux exemples appuient sa démonstration qui reprend et généralise ce qu'avait cru reconnaître Michelet dans le sort du malheureux serf se vouant par désespoir au démon. En ces périodes troublées, le manant est en révolte ou, résigné, attend quelque secours démoniaque, sorcellerie et rébellion étant les termes de la même opposition à l'ordre établi.

Vues fort curieuses qui s'imposent à l'attention et à l'examen. Vues fort discutables auxquelles s'opposent de sérieuses objections. Comment expliquer que des épidémies cessèrent brusquement alors que subsistaient les conditions économiques qui les auraient fait naître ? Comment aussi comprendre que des régions voisines de celles que frappait une telle contagion furent épargnées ? Comment admettre que des malheurs pires ne produisirent, dans les mêmes lieux, semblables hantises ? Si le XVIII[e] siècle, a été indemne de telles épidémies, est-ce bien parce qu'il n'y aurait eu aucune disette ni famine, encore que l'hiver de 1709 ne fut certainement pas favorable aux pauvres gens ? N'est-ce pas plutôt parce qu'avait été publiée à la fin du XVII[e] siècle la fameuse ordonnance interdisant toute poursuite en matière de sorcellerie ?

Pour douteuse qu'elle soit dans sa forme absolue, l'affirmation de l'auteur contient certainement grande part d'exactitude si l'on voit dans les circonstances signalées un « simple climat » propice à l'éclosion de tels phénomènes. Elle pose avec force la question du rapport des hantises de sorcellerie avec les conditions économiques d'une contrée et souligne l'intérêt de la sorcellerie, considérée comme fait social.

Le sorcier formait un groupe déterminé de population avec ses rites, ses usages, constituant une secte organisée, vivant d'une vie démoniaque. Le sorcier était une création de l'opinion par les conceptions des juges et théologiens et l'imagination populaire.

Ainsi le complexe du sorcier dépas-

serait-il les limites dans lesquelles l'auteur l'a circonscrit par sa définition et la longue énumération de sa conclusion à moins qu'il faille le comprendre dans cette idée de vaste illusion qui résume selon lui toute la sorcellerie. Le sorcier ne fut pas seulement celui qui convient dans les interrogatoires, de sa vie démonaique, qui se sentit attiré par le désir de faire le mal, pratiqua des usages meurtriers pour plaire à un maître et céda à des songes qui lui traçaient images de démons et de sabbat. Ce fut aussi celui, de création factice, que crut discerner l'opinion par l'effet d'une appréciation d'origine collective, qui alimenta les dénonciations, que s'attachèrent à découvrir les juges et où, parfois, se reconnurent, tout imaginaires que fussent leurs crimes, les accusés eux-mêmes.

En agrandissant de la sorte la notion du complexe du sorcier, c'est faire plus grande la part des éléments qui, dépendant d'une opinion soumise aux images et aux sentiments, établissent mieux encore les conditions de rapports que l'auteur s'est attaché à mettre en évidence.

Nous n'avons pu que souligner brièvement l'originalité du travail de M. Palou et déjà nous attendons de sa curiosité méditatrice et de son souci des textes originaux des vues nouvelles sur ces problèmes et sur de non moindres questions de sociologie que pose notre histoire. Soyons lui reconnaissants d'avoir su, en un substantiel raccourci, donner un clair et vivant aperçu de notre sorcellerie occidentale et d'en avoir voulu retracer l'évolution — fut-ce avec trop de rigueur — en regard de tout un contexte social.

Francis BAVOUX.

Fucien FEBVRE et H. J. MARTIN, *L'apparition du livre*, Paris, Albin Michel, 1958, coll. « L'évolution de l'humanité.

C'est au très regretté Lucien Febvre, grand historien, grand érudit, grand liseur, qu'Henri Berr, directeur de la collection « L'Évolution de l'humanité », avait tout naturellement confié la rédaction du volume dont il avait choisi le titre et esquissé avec le futur auteur les lignes maîtresses. A son tour, Lucien Febvre, en 1953, s'assura la collaboration de M. H. J. Martin, bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale. Lucien Febvre est mort hélas sans avoir pu élargir et compléter, ainsi qu'il en avait le dessein, les pages écrites par M. H. J. Martin selon le plan qu'il lui avait remis. Mais M. H. J. Martin a poursuivi la tâche prescrite et s'il faut assurément déplorer que Lucien Febvre, son style rapide, sa pensée merveilleusement alerte, ne soient représentés explicitement dans cet ouvrage que par la préface, on doit souligner que l'esprit de l'éminent seizièmiste anime le volume entier et que M. J. H. Martin a su mener à bien la composition d'une étude immense et capitale.

L'apparition du livre : Lucien Febvre eût aimé, disait-il, si ce titre n'avait été excellent dans sa sobriété, placer son œuvre sous l'enseigne : « Le livre au service de l'histoire ». Comment ne pas citer quelques lignes de la préface où la signification de ces mots est précisé pour suggérer la portée et l'ambition du volume ? Celui-ci, qu'on y prenne garde, n'est pas une histoire de l'imprimerie; mais « le Livre », quels besoins a-t-il satisfaits, quelles tâches accomplies, quelles causes servies ou desservies ?... Le Livre fait ainsi partie d'un ensemble de puissantes transformations qu'il faut se garder sans doute de croire nées le même jour, et de façon telles qu'elles aient pu cumuler instantanément leurs effets bouleversants — mais comment comprendre ce qu'il apporta aux hommes du XV[e] siècle finissant et du XVI[e] siècle à ses débuts si on ne tient pas devant ses yeux tout cet ensemble de novations parmi lesquelles il joua sa partie. Définir l'enjeu de cette partie ; établir comment et pourquoi le livre imprimé a été tout autre chose qu'une réalisation technique commode et d'une ingénieuse simplicité... bref montrer, dans le Livre, l'un des moyens les plus efficaces de cette maîtrise sur le monde — tel est le but de cet

ouvrage ». Ce but a été atteint par les efforts et la science de M. H. J. Martin auquel on ne saurait rendre un plus juste ni un plus haut hommage.

Sous la conduite de M. H. J. Martin — qui a fort élégamment souhaité maintenir le nom de Lucien Febvre en tête d'un ouvrage conçu, inspiré par lui — plusieurs érudits ont apporté la synthèse de leurs recherches particulières ; une contribution au moins doit être mentionnée, celle de M. Marcel Thomas, conservateur à la Bibliothèque Nationale, qui offre, en manière d'introduction, une très remarquable étude du *livre manuscrit.*

R. A.

Fernand NIEL, *Dolmens et menhirs*, P. U. F., 1958 (coll. « Que sais-je ? »).

Excellent petit livre — bien documenté et présenté clairement. L'histoire, la géographie, la morphologie, l'esthétique, l'archéologie des pierres dressées, des tables de pierres, des allées couvertes, des cromlechs et des alignements sont résumés en quelques pages ou en quelques lignes par M. Fernand Niel dont le très beau livre sur *Montségur* (éd. de la Colombe) nous avait déjà révélé le talent d'architecte et la rare intuition du sens profond des monuments religieux.

Ces dons, il est vrai, n'excluent point la prudence. Et M. Fernand Niel constate seulement, à la fin de l'ouvrage, que « tout se passe comme si des missionnaires porteurs d'une idée et d'une technique, partis d'un centre inconnu, avaient parcouru le monde... Ces missionnaires se seraient limités à essayer de convaincre les autochtones d'ériger dolmens et menhirs ».

R. A.

Olivier BEIGBEDER, *La Symbolique*, P. U. F., 1957 (coll., « Que sais-je ? »).

Ce petit livre est fort décevant. Quelques indications intéressantes sont perdues dans un fatras que ne pouvait évidemment organiser la conception ahurissante que l'auteur propose de la méthode symbolique et du raisonnement par analogie lorsqu'il écrit ces lignes : « La connaissance instinctive (*sic*) du primitif a pu valoir celle plus rationnelle de l'homme moderne, fait qui n'a, en soi, rien d'extravagant si l'on observe la perfection de l'organisation de certaines sociétés animales dont les tribus primitives se rapprochent » (p. 10) !!!

R. A.

Pierre AUVRAY, Pierre POULAIN, Albert BLAISE, *Les langues sacrées*, Arthème Fayard, 1957 (coll. « Je sais, je crois »).

Selon le dessein des auteurs, ce précieux petit livre suggère très efficacement au lecteur le génie des langues hébraïque et araméenne. (La partie consacrée à l'hébreu par le P. Paul Avray contient même les éléments d'une grammaire pour débutants.) L'histoire de ces deux langues, leurs places respectives dans la tradition judéo-chrétienne sont clairement exposées et l'on a tenu la gageure de rendre sensibles par de nombreux exemples de grammaire, de syntaxe et de vocabulaire, les caractères fondamentaux, l'inspiration même et la vocation des parlers synthétiques.

Sur le grec et le latin chrétiens, sur les différences que l'un et l'autre présentent par rapport au grec et au latin classiques, sur les œuvres maîtresses du Christianisme qui furent] écrites en ces langues, deux chapitres offrent une information sûre, d'acquisition facile grâce au talent didactique de M. Pierre Poulain et de M. Albert Blaise.

On regrettera seulement qu'un très bon petit ouvrage porte un titre inintelligible. On voit mal en effet le sens de l'expression « langues sacrées » dans le contexte chrétien.

R. A.

Jean DORESSE, *L'Empire du Prêtre-Jean*, Paris, Plon, 1957, 2 vol.

Jean Doresse ne nous offre pas seulement une excellente histoire de l'Éthiopie ancienne et médiévale, ni même, à vrai dire, le premier ouvrage d'ensemble sur ce pays aux origines mystérieuses l'auteur de ces

deux beaux volumes, plaisamment imprimés et illustrés, qui est aussi l'auteur du remarquable essai sur *Les Livres secrets des Gnostiques d'Egypte* (cf. *T. S.-J.*, n° 11-12, p. 228 ss) sait discerner dans l'histoire d'une nation, dans l'enchaînement des événements politiques, ce qui demeure vivant, c'est-à-dire la source permanente de l'histoire et des événements, c'est-à-dire la pensée philosophique, et religieuse implicite ou explicite les grands mythes, les images qui lentement se complètent, se déforment, se métamorphosent. Le titre même du livre, dont le choix signale assez le propos fondamental de Jean Doresse, est justifié dans le chapitre le plus important peut-être des deux volumes, où la genèse de la légende du Prêtre-Jean, ses bases historiques, son sens profond intellectuel et spirituel nous sont admirablement décrites et commentées.

R. A.

Jacques DUCHAUSSOY, *Le Bestiaire divin ou la Symbolique des animaux*, Paris, La Colombe, 1958.

M. Jacques Duchaussoy a formé le louable propos d'énumérer les principales significations d'ordre philosophique ou religieux qui ont été attachées, dans plusieurs cultures (et notamment chez les Grecs anciens, chez les Romains et dans le Christianisme) aux figures symboliques des animaux. C'est ainsi que le symbolisme du cheval blanc, du grand cerf, du sanglier, du taureau, du bélier, du serpent, du cygne, de l'oie, de la colombe, du corbeau, de l'aigle, du chien, du loup, du chat, de la chèvre, du bouc, du scorpion, du poisson, du lion, de l'écrevisse sont successivement étudiés par l'auteur, avant que celui-ci ne fasse une place très naturelle à l'homme, animal divin lui aussi.

On ne saurait reprocher à M. Duchaussoy la brièveté de ses chapitres, ni l'absence de toute conclusion générale. Car il nous assure lui-même qu'il n'a pas poursuivi d'autre but que de « confronter des contes, des mythes, des traditions folkloriques ou métaphysiques qui, souvent, ne semblent avoir aucun rapport entre eux, mai qui, à l'examen, se révèlent porteur d'un symbolisme commun ». Ce but, M. Duchaussoy l'a atteint parfois grâce à une simplification excessive. Mais la lecture de son ouvrage est agréable, excite la curiosité du lecteur et offre à celui-ci un honnête aperçu de quelques traditions symboliques en zoologie.

Cependant, on demeure surpris que l'auteur n'ait pas mieux choisi les sources de sa documentation. Charles Autran ne possède peut-être pas l'autorité indiscutable que semble lui reconnaître M. Duchaussoy, mais il est presque incroyable que ni le *Dictionnaire des symboles* de Georges Lanoë-Villène, ni surtout le magistral *Bestiaire du Christ* de M. Charbonneaux-Lassay soient mentionnés dans la bibliographie.

Une préparation plus minutieuse eut largement amélioré la qualité d'un ouvrage dont la lecture reste recommandable.

R. A.

Jean-Jacques THIERRY, *Passeport diplomatique* (Henri Guichaoua, éd.).

Jean-Jacques Thierry, s'il peut désormais se parer du titre de « jeune romancier », n'est pas un nouveau venu dans la littérature : on sait l'intérêt que, depuis toujours, il porte à André Gide, et il ne nous étonnera point de retrouver, dans *Passeport diplomatique*, le style toujours un peu au-dessus du ton, tendu, pas jusqu'à l'irritation, précieux et pourtant solide, qui caractérise en partie *Les caves du Vatican*. Répondant parfaitement aux exigences d'une telle écriture, le sujet et le déroulement de l'œuvre romanesque en épousent fidèlement la rigueur, ce qui nous vaut une œuvre d'une haute tenue littéraire.

Mais cela ne suffirait pas à signaler *Passeport diplomatique* à l'intention des lecteurs de *La Tour Saint-Jacques* qui seront justement sensibles, dans cette histoire d'intrigues au sein de l'ordre des chevaliers de Saint-Jean Eudes, au côté secret de l'affaire, aspect si délicieusement caché derrière l'apparente désinvolture d'un

récit que l'auteur a voulu léger. Dans sa très belle lettre-préface, Jean Lambert affirme que cette histoire de passeports abusivement délivrés par le grand maître de l'ordre n'est qu'un prétexte, aux yeux de l'auteur, pour nous décrire les charmes de Rome, de cette Rome où chacun goûte, selon ses goûts, les fruits plus ou moins défendus auxquels il se croit seul initié. Jean Lambert a cent fois raison : cet amour de Rome, cette familiarité avec la ville où le temporel se noue si amoureusement à l'éternel, transparaît à chaque page.

Mais il me semble plus important encore de suivre, à travers le roman de Thierry, l'étude d'une société d'initiés qui reste fermée sur elle-même malgré ses imprudences, malgré ses tentations, et cela parce qu'elle possède une structure en deçà de ses structures apparentes, une raison d'être cachée qui n'est peut-être autre que celle de conserver le goût amer et nostalgique d'un secret qui n'existe plus.

Jean-Jacques KIHM.

Marguerite YOURCENAR, *Feux* (Plon, éd.).

A propos des *Mémoires d'Hadrien,* l'un des rares livres exemplaires de ces dernières années, Marcel Brion écrivait que *Mme Yourcenar a reconstruit Hadrien en partant d'elle-même tout autant qu'en partant d'Hadrien.* Et voici que, six ans après les *Mémoires d'Hadrien,* les éditions Plon rééditent *Feux*, qui fut écrit en 1935, livre auquel on pourrait appliquer à peu de chose près ce que dit Marcel Brion des *Mémoires.*

Feux se recommande particulièrement aux lecteurs de *La Tour Saint-Jacques* parce qu'il constitue une restitution personnelle et subjective de quelques grandes figures de l'antiquité, porteuses de signes « polysignifiants », mais ce livre se recommande également à tout amateur de littérature riche, parce qu'il sait restituer à la fois, en une langue dont il n'est plus besoin de vanter la splendeur, le mythe pur et la subjectivité de l'auteur.

Sans doute, nous dira-t-on, *Feux* sacrifiait à cette mode de l'entre-deux guerres qui tenta de rajeunir l'antiquité (qu'on se souvienne de Cocteau, de Gide, de Giraudoux...) et, en ce sens, c'est une œuvre « datée ». A cela il faut répondre qu'aborder les récits de l'antiquité *par le biais du Proche-Orient, par la banlieue d'Athènes et les faubourgs de Constantinople,* ce n'est pas les appauvrir, les détourner de leur signification originelle, mais au contraire les enrichir, telle cette histoire de Socrate et de Phédon qui sort des mains de Mme Yourcenar alourdie de l'odeur des rues d'Athènes et enrichie de toute une tradition qui voit dans les *Dialogues* de Platon un contrepoint voluptueux et poétique où s'opposent, se déchirent et se dépassent les prétentions de la chair et les tentations de la raison. Enfin, ce beau livre représente, comme l'indique l'auteur dans la préface, *un véhicule pour mener le plus loin possible une aventure personnelle.* Et là, rien ne nous permet de nous tromper puisque Mme Yourcenar, en de courtes notes intercalaires, offre en clair les repères indispensables, tel celui-ci : *Où me sauver. Tu emplis le monde. Je ne puis te fuir qu'en toi.*

Suffisante indication sur ce que ce livre veut absolument dire en ayant l'air de le cacher.

J.-J. K.

Jean PAULHAC, *Un bruit de guêpes* (Denoël, éd., coll. « Présence du Futur »).

Ce qui nous choque parfois dans les œuvres de *Science-fiction,* c'est que, dès la première page, autant par le style que par la construction, les auteurs « annoncent le genre » Jean Paulhac au contraire commence *Un bruit de guêpes* comme un traditionnel roman psychologique, il groupe décor et personnages en touches discrètes et ce n'est que peu à peu que l'on comprend combien le petit Georges diffère des autres enfants.

Georges parle, à quelques mois, comme une grande personne, il exerce sur les fourmis un pouvoir

bizarre ; plus tard, il sera doué d'un pouvoir instinctif de divination qui le rendra meurtrier de son meilleur ami, et cause de la folie de son professeur de mathématique. Mais, avant d'être enfermé à l'asile, le professeur a parfaitement deviné le secret de Georges.

A partir de ce moment, le roman prend un autre tour. Il décrit les tentatives que Georges, désespéré, fait tantôt pour s'identifier à sa nature d'insecte, de *Krol*, tantôt pour s'en détacher ; engagé dans une impasse intérieure, dans un dilemme sans solution, Georges finira par se donner la mort quasi volontairement. Quant au professeur (et à quelques-uns qui connaissent le secret de Georges), il est bien incapable de faire admettre par des *hommes de raison* qu'un péril menace la terre, jugé absurde par la raison, car il ne s'agit de rien moins que de l'envahissement de la planète par les *Krols* dont Georges partageait la nature.

La « moralité » de ce livre est peut-être là : lorsque les hommes de raison, soudain, ont la révélation d'une réalité irrationnelle, aucun effort ne peut les ramener à l'accepter.

Cette idée d'un divorce irréductible entre le rationnel et l'irrationnel, nous la retrouverons dans quelques nouvelles qui concluent le volume, en particulier dans cette histoire d'explorateurs interplanétaires dont le seul moyen de communication avec la population d'une certaine planète se trouve être une transposition lumineuse (ô Walt Disney !) du 2e Concerto brandebourgeois de J.-S. Bach.

J.-J. K.

Richard MATHESON, *L'Homme qui rétrécit*, traduit de l'américain par Claude ELSEN (Denoël, éd., coll. « Présence du Futur). »

Après *Je suis une légende*, où Richard Matheson se révélait non seulement comme un réalisateur très doué de science-fiction, mais comme un fin psychologue et, plus simplement (mais le fait est rare chez les auteurs de ce genre) comme un romancier de grand talent, voici une nouvelle œuvre par laquelle Matheson confirme en premier lieu son talent de « romancier ».

En effet, l'histoire de cet Américain de 1,80 m qui, en quelques mois, atteint la taille de 5 mm sans qu'aucun médecin ait jamais pu découvrir de remède, ne se déroule pas linéairement. Le récit se situe tout entier dans les deux ou trois jours où l'homme, dont la psychologie est encore entièrement humaine, lutte à la fois contre une solitude absolument irrémédiable et contre une araignée (une « veuve noire »), l'ennemie qui lui dispute le coin de cave où, terré avec quelques miettes de nourriture, il est reclus depuis plusieurs semaines. Durant ce combat, d'habiles retours en arrière permettent de suivre les étapes antérieures du rétrécissement.

A lui seul le combat avec l'araignée suffirait à donner au récit de Matheson les dimensions d'un fantastique rarement égalé : muni d'une épingle en guise d'arme, l'homunculus finira par sortir victorieux du combat. Mais *pour quoi ?* Pour rien !

Les retours en arrière nous font assister à la lente déshumanisation de Scott Carey, homme marié et père d'une adorable petite fille. C'est par ce côté que le roman atteint à la profondeur de la psychanalyse. 1,73 m... 1,63 m... On y voit l'anomalie physique prendre les proportions d'un mal qui coupe l'homme de son milieu social et familial, le fait apparaître (et s'apparaître) comme un « monstre ». Puis, à 1,25 m, 1,05 m... le mal s'accentue : la vie conjugale devient impossible, on prend Scott pour un enfant, on le traite comme tel, sa fille ne lui offre plus que pitié et condescendence. Il tente l'aventure amoureuse avec la naine d'un cirque ambulant. Il rétrécit encore : son épouse l'installe dans une « maison de poupée » : cet épisode est sans doute le plus réussi...

A chaque page le malaise du lecteur croît, d'autant plus que l'homunculus appartient encore à notre univers de grandeurs, réagit encore selon notre psychologie. Lorsqu'il ne

mesure plus que 18 cm, qu'il se perd dans la neige, sans aucun espoir de se faire entendre des autres hommes, (désormais « les géants »), nous plongeons à sa suite dans *le monde autre*... A ce moment le roman eût pu devenir une « moralité » à la manière de *Gulliver* : il n'en est rien. C'est sur une belle page de métaphysique que débouche toute cette histoire. Ne pouvant devenir « néant » puisque dans la nature rien ne se perd et que rétrécir ce n'est pas disparaître, mais, à ce niveau, entrer dans un autre ordre de grandeur, Scott Carey découvre enfin, avec la sérénité, le monde infinitésimal (contenu dans le nôtre comme un jaune dans la coquille de l'œuf...) où une lumière autre, des nourritures autres, des préoccupations autres lui offrent enfin la possibilité de vivre une vie à sa taille... Tandis que nous continuons, nous, les hommes de 1,70 m, de vivre notre vie que nous croyons la seule réelle.

S'il n'est pas le plus délirant visionnaire (dans cet ordre il est difficile de surpasser Lovecraft), ce livre est certainement le meilleur de la Collection « Présence du Futur ».

J.-J. K.

Diogène, éd. Gallimard, 1958, n° 21. Signalons l'étude de Michael MENDELSON, *Le Roi, le Traître et la Croix* (pp. 3-13).

L'analyse symbolique du culte rendu, le mercredi saint, par les Indiens maya de Santiago (Guatemala) à une poupée qui figure Judas Iscariote permet à l'auteur d'évoquer la rencontre, les combinaisons et les oppositions, latentes ou explicites, du paganisme maya et du Christianisme. Le Roi, le Traître et la Croix survivent simultanément et c'est à ce que le traître possède encore de « royal » que sont offerts les fruits de la semaine sainte, à lui et non pas au *Jesu Cristo* du monde de la croix.

Une étude profonde, à lire, à méditer.

R. A.

Revue de l'Histoire des religions, octobre-décembre 1957.

A signaler très particulièrement aux lecteurs de *La Tour Saint-Jacques* : l'article de M. Detienne, « La légende pythagoricienne d'Hélène » où l'auteur étudie la place et l'importance des poèmes homériques et hésiodiques dans la secte pythagoricienne du Ve et du IVe siècle. A signaler aussi : la critique de A. Audin et P. L. Couchoud des thèses de M. Jérôme Carcopino sur le symbolisme de l'*ascia* (cf. *T. S.-J.*, n° 3, p. 96). L'ascia, selon l'argumentation assez peu convaincante des auteurs serait seulement « le signe de la préservation constante du corps, après avoir été l'instrument de sa déposition dans le sol. » L'*ascia* n'aurait pas été le symbole de la croix du Sauveur et n'aurait jamais atteint l'universalité ».

Robert BENAYOUM, *Anthologie du nonsense*, édité par Jean-Jacques PAUVERT, Paris.

On a dit plus d'une fois que certaines formes de l'humour vont extrêmement loin et révèlent des lois obscures de notre esprit et peut-être même de la nature.

C'est ce que montre une fois de plus l'excellente anthologie composée par Robert Benayoum. Cette anthologie est évidemment extrêmement drôle, mais elle est plus que cela. On y voit la mise en doute des lois naturelles qu'on nous a enseignées. Des univers différents du nôtre s'y révèlent. Et c'est pour cela que je pense qu'elle peut intéresser fortement les lecteurs de la *Tour Saint-Jacques*.

Jacques BERGIER.

BOURSE
DES LIVRES RARES OU ÉPUISÉS

La Bourse des Livres rares ou épuisés est ouverte exclusivement aux *abonnés* de la « *Tour Saint-Jacques* » ainsi qu'aux *Libraires* français et étrangers. Les uns et les autres peuvent annoncer ici, gratuitement et sous leur responsabilité personnelle, les ouvrages qu'ils désirent acheter ou vendre.

Chaque annonce est accompagnée du nom et de l'adresse de son auteur afin que les personnes intéressées par une offre ou une demande se mettent directement en rapport avec lui.

Les annonces, adressées à M. le Directeur de la *Tour Saint-Jacques*, 53, rue Saint-Jacques, Paris-5e (Bourse des Livres rares), qui nous parviendront un mois avant la publication du prochain numéro paraîtront dans ce numéro.

ON DEMANDE

Paul LACURIA, *Les Harmonies de l'Être.*

Raymond CHRISTOFLOUR à Villeneuve-les-Avignon.

Louis-Claude DE SAINT-MARTIN, Tout *de* ou *sur.*

Robert PIERRE, *c/o Tour Saint-Jacques*, 53, rue St-Jacques, Paris.

Athanase KIRCHER, Tout *de* ou *sur.*

André DELPEUT, *c/o Tour Saint-Jacques.*

PAUL BAUD, 51rue des Missionnaires, Versailles.

Jacques LASSON, *c/o Tour Saint-Jacques.*

AUBER, *Histoire du Symbolisme religieux.*

Mme BARADAT, 1, place Lamant, Saint - Germain - en - Laye (S.-et-O.).

MEYRINCK, *Le visage vert*, trad. française.

Agnete ENGELHART, rua 7 de Abril, 277, Sao-Paulo.

Le no 1 de la revue *La Tour Saint-Jacques.*

Léonard SAINT-MICHEL, 54, bd Joffre, Bourges, Cher.

ON OFFRE

Voile d'Isis et Études traditionnelles. Numéros spéciaux : « L'Art traditionnel », « La Tradition Hindoue », « La Kabbale » (2), « La Tradition Islamique », « Le Gnosticisme », « Les Templiers », « L'Atlantide », « La Chine », « La Tradition Rosicrucienne ». Le numéro : 700 F.

SAINT - YVES D'ALVEYDRE *Notes sur la tradition Cabalistique.* Paris, 1901. Très rare plaquette. 600 F.

M. MATTER *Swedenborg.* Paris, 1863, in-12, relié, rare. 1.500 F.

SWEDENBORG, *Les Merveilles du Ciel et de l'Enfer*, trad. Dom Pernety. Berlin, 1786, in-8°, 2 vol., relié veau époque. Très bel exemplaire (première trad. fr.). 6.000 F.

Stanislas DE GUAITA, *Essais de Sciences maudites.* 3 vol., in-8°. Rare (Au seuil du Mystère, sur Japon), broché, parfait état. 16.000 F.

Dom P. PEZRON, *Antiquité de la Nation et de la Langue des Celtes autrement appelez Gaulois.* Paris, 1703, in-12, relié époque, parfait état. 2.500 F. Rare.

Alfred MAURY, *Les Forêts de la Gaule et de l'Ancienne France.* Paris, 1867, in-8°, relié demi-chagrin, bon état. Rare. 3.500 F.

Rémy DE GOURMONT, *Le Latin Mystique.* Éd. Crès, 1913, grand in-8° carré, exemplaire sur vergé gothique. Frontispice de Maurice Denis. Bel exemplaire. 3.000 F.

Claude D'YGÉ, 9, rue Labélonye, Chatou (S.-et-O.).

DUPUIS, *Origine de tous les cultes* (éd. originale) 3 vol. 7.000 F.

Nicolas DESCHAMPS, *Les Sociétés secrètes et la Société*, 2 vol. reliés en un, 2e éd., 1880. 3.500 F.

Charles DAGNEAU, c/o *Tour Saint-Jacques.*

Guillaume POSTEL, *Absconditorum clavis* de la Bibliothèque rosicrucienne. Chacornac, 1899, petit in-8° broché. 1.000 F.

Ad. FRANCK. *La Kabbale ou la philosophie religieuse des Hébreux.* 3e édition. Hachette, 1892, in-8° broché. 5.000 F.

LENAIN, *La Science cabalistique ou l'art de connaître les bons génies.* Librairie du Merveilleux, 1909, in-12 broché. 1.800 F.

BARLET, *Saint - Yves d'Alveydre.* L'édition, 1910, in-12 br., exemp. fatigué, manque la couverture et le portrait.

A. Ferdinand HÉROLD, *L'Upanishad du Grand Aranyaka.* Librairie de l'Art indépendant, 1894, br. avec envoi d'auteur. 1.000 F.

J. Barthélemy SAINT-HILAIRE, *Le Bouddha et sa religion.* Didier, 1860, in-8° br., édition originale. 1.500 F.

Pierre BODARD, 40, avenue Julien, Nice.

LE « CLUB FUTOPIA »

Il vient de se constituer un *Club* international destiné à grouper tous ceux qui s'intéressent au *fantastique*, sous toutes ses formes (« fantastique » *stricto sensu*, science-fiction, etc.). Elle édite une petite revue mensuelle : *Ailleurs.* Les lecteurs intéressés par le « Club FUTOPIA » et ses diverses activités peuvent écrire à : Pierre VERSINS, Primerose, 38, *Lausanne* (Suisse).

Bulletin de parapsychologie

BULLETIN DE PARAPSYCHOLOGIE
Publié par la Société Française de Parapsychologie.

Nos 13-14. Janvier-Avril 1958

Dr Jean JARRICOT

Dans quel cadre de référence situer les faits de parapsychologie ?

Au scientisme échevelé des débuts du XXe siècle a succédé une époque d'expérimentation, de froide logique, de réserve. Quels sont actuellement les résultats généraux d'une enquête concernant les sciences qui touchent de près ou de loin à l'E. S. P. ?

Le fait le plus frappant consiste dans la mécanisation de plus en plus étroite que l'on est enclin à admettre dans les phénomènes de tous ordres. La stéréochimie permet de calculer à l'avance le nombre d'isomères pour un nombre quelconque de carbones asymétriques. On a décelé les rapports immuables entre la structure chimique et la structure cristalline ; entre la dissymétrie et le pouvoir rotatoire. La chimie imagine et réalise des corps sans nombre de la classe de ceux dont on avait cru qu'ils ne pouvaient prendre naissance que sous l'action d'une certaine force vitale. Il semble que l'on soit même arrivé aux confins de ce que nous appelons la vie. En décomposant en ses deux éléments la grosse molécule de la mosaïque du tabac et en la faisant recristalliser, Wendel Stanley a montré qu'après 15 opérations de cette nature le virus a recouvré sa toxicité et son pouvoir de prolifération. Tout phénomène, en un mot, obéit à des lois physico-chimiques rigides et l'on sait depuis de Max Planck qu'en toute action prise au sens de la mécanique existe un élément fixe, un « atome d'action » (L. de Broglie), une grandeur indivisible.

Les choses amenées à ce point, comment ne pas s'étonner que l'E. S. P. paraisse introduire une sorte de fantaisie, un démenti aux lois de la perception, aux modes de la connaissance ? Toutefois, toute la singularité des faits ne résiderait-elle pas dans une fausse conception du monde, dans une Figure de l'Univers non adéquate ? Et s'il n'existait qu'un seul mode de perception englobant l'E. S. P., mode constant mais peu connu encore ; un seul mode de

connaissance, englobant ce que nous nommons improprement parapsychologie ?

***

Écartons d'abord la résistance obscure des physiciens expérimentateurs qui prennent pour des réalités objectives les images explicatives qu'ils créent et demeurent attachés à des formulations incomplètes, peut-être parce qu'ils ignorent, semble-t-il, les prolongements auxquels aboutissent les quatre lois newtoniennes, fondements du mécanisme expérimental.

Il ne paraît pas interdit de penser que pour beaucoup la surprise serait grande si l'on appelait leur attention sur le fait que dans le système newtonien le concept d'énergie ne saurait s'appliquer à la limite sans l'intervention d'un être imaginaire auquel sont imputées les propriétés d'un système physique. « Dieu, omni-présent dans le sens littéral... omni-présent en tout. » (*Journal* de David Gregory, élève et confident de la pensée de Newton, 1705.)

On aimerait que soit posée aux partisans obstinés d'un monde réalistique, uniformément mécanisé, la question de savoir comment ils échappent aux conséquences jugées inéluctables par Isaac Newton et, 250 ans après lui, par les meilleurs connaisseurs de sa pensée, tel E. A. Burt, écrivant en 1925 : « La conscience divine fournit le centre de référence suprême du mouvement absolu... Dieu est le suprême générateur du mouvement... Tout mouvement relatif ou absolu est le résultat d'une effusion de l'énergie divine » (*Fondements métaphysiques de la physique moderne*). Il est des plus improbables que la difficulté de maintenir à ce prix l'hypothèse réalistique soit jamais apparue aux esprits qui s'estiment le plus hautement libérés de l'organicisme médiéval.

***

Nous voudrions que notre pensée sur ce point ne soit pas déformée. Burt n'a pas écrit dans un but d'apologétique. Quel que soit l'intérêt qu'on a pu leur découvrir en dehors de la physique, ses conclusions ne résultent que d'une application stricte des règles de la logique. Burt arrive aux mêmes conclusions que Newton dans son exploration ultime des fondements de son système. Mais l'hypothèse newtonienne comprenait un temps absolu et un espace absolu. Accomplissant le programme d'Ernest Mach, la Relativité devait arriver à la conception des corps matériels présents dans l'espace (le sens de corps matériels étant défini par ailleurs) on pouvait déduire par le calcul une courbure de l'espace et de celle-ci le mouvement réciproque des corps. Pour Einstein, l'inertie des corps n'est pas due,

comme le supposait Newton, à leurs efforts pour maintenir la direction de leur mouvement dans un espace absolu, mais à l'influence exercée sur eux par les autres corps du système.

On sait le succès des preuves expérimentales de la théorie proposée par Einstein et la passionnante atmosphère dans laquelle se déroula la séance du 6 novembre 1919, lors de la solennelle session de la Société Royale d'Astronomie de Londres. Ce fut, dit Sir Olivier Lodge, le célèbre physicien bien connu des métapsychistes, « un dramatique triomphe ». Il avait fallu reconnaître que le champ gravitionnel du soleil avait opéré la déviation des rayons lumineux comme l'avait prévu la théorie de la Relativité généralisée et comme la photographie des étoiles l'avait enregistré. C'en était fait, avec toutes ses conséquences, du mécanicisme newtonien.

Fruit d'une fausse interprétation de la pensée d'Einstein, un autre concept à écarter maintenant est celui d'une quatrième dimension de l'espace, qui aurait une réalité objective et qui jouerait un rôle dans certains phénomènes paranormaux.

On l'a rappelé ici même (*La Tour Saint-Jacques*, fasc. 2), dans les formules relativistes où le temps est combiné à l'espace, le temps n'est pas figuré par t mais par t multiplié par le symbole des Imaginaires, la racine carrée de — 1. On cite parfois le fait que, dans l'*Encyclopédie*, d'Alembert mentionnait déjà qu'un homme d'esprit « de sa connaissance » pensait que l'on pourrait regarder le temps comme une quatrième dimension. Il ne faisait que préfigurer Einstein.

Il faut l'accepter, l'espace n'a pas de signification en dehors du temps et le temps n'a pas de réalité en dehors de nous. Nous ne pouvons pas imaginer l'espace et ses trois coordonnées sans recourir à l'idée de temps, mais le temps ne fait que concrétiser à nos yeux la configuration relative des coordonnées. Le temps ne crée rien. Il n'existe pas en soi. Quand on analyse un phénomène, on ne saurait le scinder (Lecomte du Nouy) en espace et temps séparés.

Si l'Univers des Relativistes nous apparaît comme un continuum doté de quatre dimensions, c'est pour des raisons de commodité et dans le sens figuré où l'on peut dire qu'une grandeur a les dimensions d'une vitesse, façon elliptique de parler et qui signifie seulement que la formule comporte le temps au dénominateur.

Mieux encore. Soit P un point matériel. A chaque instant il occupe une position dans l'espace-temps. Les positions successives de P définissent une ligne d'espace-temps : la ligne d'univers de ce point. Mais il existe (L. de Broglie) un sens particulier sur cette ligne : le sens qui va vers l'avenir. Le sens irréversible de cette ligne d'univers achève de montrer à quel point le temps diffère de l'espace où l'on peut construire objectivement le trièdre euclidien, système sur lequel tout mouvement d'un point est réversible. En somme,

l'interdépendance espace-temps n'a pas d'autre réalité que celle d'un cadre abstrait, dans lequel peuvent s'insérer plus économiquement les lois naturelles et les descriptions que nous nous en donnons. Le continuum n'est fait que d'un symbolisme scientifique. Nous pouvons l'imaginer inséré dans le réel d'une formulation mathématique. Il ne fait pas partie du réel extérieur à notre personnalité. Que savons-nous de ce réel ?

***

L'auteur de ces lignes entend, en les traçant, le cliquetis feutré de sa machine à écrire. De sa droite lui parviennent des effluves de fleurs. Il considère les fleurs et pense que ces roses ont la couleur du soufre. S'il veut déplacer la lampe qui l'éclaire, sa main doit exercer un effort, vaincre une résistance. Invinciblement il penserait comme l'homme de la rue s'il ne savait pas que ses perceptions l'abusent.

S'il considère la couleur des roses, il en induit qu'elle existe en dehors de lui. Mais qu'est-ce en soi que la couleur ? Dire que c'est une radiation électro-magnétique et que, s'agissant ici du jaune, sa longueur d'onde serait en millièmes de millimètres d'environ 0,589, il ne se serait pas expliqué comment cette radiation a fait naître en lui la sensation à laquelle on l'a habitué à donner le nom de jaune. La seule chose qu'il soit autorisé à dire, c'est qu'il existe hors de lui un réel auquel il doit rapporter l'intrusion d'une énergie étrangère à ce qui constitue sa personnalité. La couleur jaune, d'autre part, lui apparaît indissolublement liée à un support, à un objet ? Qu'est-ce qu'un objet ? Cette fois la question essentielle est posée : de quoi l'objet est-il fait ?

Il y a peu, il apparaissait comme un « essaim d'électrons » (Eddington), et l'électron conservait une objectivité. Aujourd'hui, aucun doute ne peut être conservé sur le fait que l'atome ne soit composé de particules inétendues, de grains sans configuration dont nous ne connaissons que des manifestations. Certes, le physicien expérimentateur a grand-peine à éliminer de son esprit l'idée que ces manifestations puissent être enregistrées sans que l'énergie ait un support physique pour vecteur. Mais c'est demeurer attaché au concept non opérationnel de Thomas d'Aquin : celui d'une force, entité par définition inétendue, et qui pourtant serait capable — comment ? — d'agir sur un support étendu et pesant. Inversement, si en parlant d'un flux d'électrons nous ne pouvons plus former d'image, nous abondonnons tout ce qui a constitué le concept primitif de substance.

Allons à la limite. Même si quelque perfectionnement des techniques de recherches physiques nous permet d'obtenir, un jour, une image sans déformation des structures intramoléculaires, nous ne serons pas plus avancé dans notre

enquête qu'en examinant aujourd'hui les collisions d'un proton et d'un atome d'hydrogène sur des photographies de trajectoires prises dans une chambre de Wilson.

Nous n'en saurons pas davantage que nous n'en savons aujourd'hui en considérant la beauté d'une femme, les frémissements d'un bouleau sous le vent, la magie d'un coucher de soleil sur l'horizon marin.

Nous savons, en effet, que ce sont là seulement les apparences d'un réel dont la nature profonde nous échappe, puisque nous ne le percevons qu'au travers du filtre déformant des sens.

⁂

La conception naïve de l'objet étant exclue, partant celle d'une Figure réalistique de l'Univers que savons-nous de son contenu psychologique ? L'accord est fait sur deux points. Que l'objet soit présent ou absent, ce n'est pas une éventualité. De quelque façon l'objet existe hors de nous. Toutefois, pour être saisi, l'objet doit revêtir les formes de l'esprit. L'objet est essentiellement une représentation que le sujet se donne à lui-même. D'autre part, le concept d'objet est holistique. Toute dissociation de l'objet n'est qu'un artifice. Finalement l'objet est un complexe (objet-personne) et à la limite de nos inquisitions, il se résume à la somme des qualités qu'il éveille en nous. Puisque nous ignorons tout du fond du réel, l'objet n'est finalement que la somme incertaine de nos réactions à son contact.



S'il nous est arrivé de paraître, au cours de ce bref raccourci de controverses difficiles, trop tranchant, trop peu nuancé, nous aurons donné de notre pensée une image des plus inexactes. Personne ne saurait envisager nos propres conclusions avec moins de certitude que nous-même. En toutes circonstances où une hypothèse ne réunit que des vérifications favorables, nous n'avons garde d'oublier que l'hypothèse peut être fausse et jugée telle demain. Pendant 250 ans, la science a vécu du newtonisme. Depuis un demi-siècle nous exploitons la Relativité. Mais à une époque qui n'est pas tellement lointaine, — ce fut en 1937, — Albert Einstein nous faisait l'honneur de nous écrire que si la théorie de la Relativité démontre que la masse n'a aucune signification physique distincte de l'énergie, on n'avait pas encore pu réunir sous un même point de vue la théorie des quanta et la Relativité. Même si le génie de Louis de Broglie arrive à libérer le sous-atomique de l'hypothèse indéterministe, nous demeurons enclin à penser qu'il n'y a pas d'impossibilité à ce que l'on dessine, quelque jour, une Figure du Monde entièrement différente du modèle actuel.

Dès les premières pages de ses *Initiations à la Physique*, Max Planck ne fait pas mystère de son obsession, la nôtre : l'irrationnel de plus en plus évident à enquêter sur l'univers, alors que le savant lui-même est partie constitutive de l'Univers, de cet univers qu'il cherche à explorer. Si nous appliquons cette remarque à l'étude du phénomène psi, est-il possible de dissiper le reproche d'irrationnel qui laisse la psychologie orthodoxe si réticente, quand on assure que des faits véridiques démontreraient la possibilité pour l'esprit de paraître se libérer des entraves de l'espace et du temps ? L'irrationnel n'est qu'apparent et lié à un paralogisme : celui de vouloir discerner sur ce point le mot des choses tout en conservant la conception d'un réel ingénu.

La connaissance dite paranormale n'est paranormale qu'en apparence, c'est-à-dire dans la mesure où l'on s'obstine à s'attacher à la Figure newtonienne d'un Univers étendu et pesant et, en métaphysique, à une conception abandonnée depuis Kant. Au contraire, tout s'ordonne de la façon la plus satisfaisante, même la transcendance de l'esprit à l'espace et au temps, si l'on décrit l'individu et ses rapports avec le non-moi dans le langage d'un idéalisme empirique, proche parent du criticisme primitif, le monde extérieur étant ramené aux concepts mathématiques d'un énergétisme généralisé.

Dans ce système, le nôtre après Bergson et Hamelin, et la contribution apportée à l'Idéalisme par Nicolas Lowsky, les objets ne sont que les faisceaux d'événements qui ont affecté notre moi. Il n'existe pas de fait qui ne soit une œuvre technique de l'esprit. Notre univers est construit entièrement de données subjectives ; mais le flux symbolique des états de conscience ne nous envahit que dans la mesure où existe une interaction entre les champs d'énergie physique dont est constituée pour une part notre personnalité physiologique, *la part qui s'articule avec l'univers et qui lui est identique*, et les énergies physiques extérieures sans contact aussi immédiat. En d'autres termes, à eux seuls, les champs d'énergie ne créent pas d'objets. Il n'existe pas de choses avant leur perception. L'unique existence des objets réside dans le déplacement simultané d'un ensemble de qualités à travers le champ de la perception. Quand le moi se souvient d'un objet, en réalité, il ne se souvient que de lui-même, de ses réactions au contact du réel.

On voit que, dans cette conception, l'objet n'est pas le fruit idéal d'une pure création immatérielle, mais que déjà il ne s'identifie plus avec les contours d'un réalisme naïf. Il est intrication de deux éléments, mais de deux éléments indiscernables isolément : le réel énergétique et la réaction du moi à son contact. On voit aussi comment *espace* et *temps* ne sont que des données subjectives, des formes kantiennes de phénomènes, et que, seules, de vieilles habitudes de penser,

désespérément accrochées à notre esprit, s'obstinent à doter d'une symbolisation illusoire.

Reste à établir maintenant comment raccorder avec cette conception les faits dits de connaissance paranormale.

Notre opinion est qu'il existe — et ce fut l'opinion de Bergson — à l'étage humain un double domaine du psychisme : celui d'automatismes organiques, assez proches de la vie pour la pénétrer, mais psychoïdes seulement, c'est-à-dire incapables de réplication consciente ; et la sphère élevée des états de conscience proprement dits, le domaine de l'intelligence capable d'abstraire et de généraliser, mais dont nous savons qu'elle est incapable de pénétrer dans l'intimité de la vie organique et psychoïde.

Nous vivons « à l'extérieur de nous-mêmes ». Parfois, cependant, un message part comme un éclair de subconscient, de l'étage instinctif. C'est une intuition et comme telle ineffable. Notre esprit s'en étonne et il est obligé de la traduire en symboles. Telle serait l'origine des images propices aux opérations de l'intelligence, comme des pseudesthésies hallucinatoires, des illusions pseudo-sensorielles *ou encore de ces flux de mouvements impulsifs, origine des déplacements inconscients de la main du radiesthésiste.*

En résumé, la personnalité humaine, et son double psychisme, serait au confluent de deux immensités ; le dieu d'humbles réactions au contact d'un réel dont nous n'effleurons que les frontières extrêmes, et le plan où s'inscrivent de modestes manifestations de l'esprit, celles qui nous sont familières, mais que paraissent prolonger, jusqu'à des limites encore mystérieuses, d'immenses possibilités.

L'ABBÉ BOULY EST MORT

On apprend la mort de l'abbé Bouly, décédé le 29 janvier 1958 à Hardelot, âgé de quatre-vingt-douze ans.

C'est l'abbé Bouly, grand fervent de la baguette et du pendule, qui avait forgé le terme « radiesthésie » dont on connaît le succès qu'il obtint dans le monde entier.

Eusapia Palladino

Trois témoignages inédits

C'est à la métapsychique qu'on consacrera aujourd'hui la plus grande part du Bulletin de Parapsychologie. *Nous publierons en effet dans les pages qui suivent trois témoignages inédits sur Eusapia Palladino, le fameux « médium à effets physiques » selon la terminologie du temps.*

L'intérêt historique de ces documents nous a paru certain et nous avons estimé qu'il convenait de les verser au dossier d'Eusapia, au dossier de la métapsychique « objective ». A M. René Warcollier, l'éminent psychologue de la télépathie, à M. André Mouëzy-Eon, l'auteur dramatique bien connu, au docteur A. Mouëzy-Eon pour qui rien de ce qui est humain n'est étranger, à ces trois témoins que nous allons entendre et qui nous ont généreusement permis d'imprimer ici leurs rapports, nous exprimons notre sincère gratitude.

Si la carrière d'Eusapia Palladino appartient à la « petite histoire » du début de ce siècle, elle occupe aussi une place centrale dans l'histoire de la métapsychique et c'est pourquoi nous croyons, en l'évoquant, rester fidèle aux devoirs du parapsychologue. Celui-ci, en effet exerce son activité principale au laboratoire et dans les enquêtes qu'il mène « sur le terrain » ; mais il ne peut refuser son attention critique aux entreprises, apparemment fructueuses ou stériles, de ses prédécesseurs métapsychistes. Parfois, dans le récit de ces entreprises, il découvrira une observation acceptable selon les critères de sa méthode rigoureuse ; souvent il y puisera l'idée d'une expérience à refaire ; toujours la leçon des échecs et des succès passés lui sera profitable et rien n'est plus nécessaire à lui-même comme au public que la distinction, au sein d'une masse immense, des démarches rationnelles et des impulsions, des faits et des pseudo-faits, du réel, de l'illusoire et du frauduleux.

Chacun fondera, sur les textes qu'il va lire, son opinion. Nous prendrons garde de consigner la nôtre, car l'opinion importe peu au parapsychologue, quel qu'en soit le tenant.

Nous avons tenté, en une récente étude, d'établir le bilan des investigations de la « médiumnité physique ». Qu'il nous soit permis de reproduire la conclusion du chapitre où nous avons examiné les diverses pièces de « l'affaire Eusapia » : « La déclaration d'A. d'Arsonval s'applique, croyons-nous, à l'en-

semble des séances tenues par Eusapia Palladino : « Laissons de côté les phénomènes d'attouchement, d'apparition de mains ou de matérialisation qui s'expliquent facilement par des fraudes ou des acrobaties. Ce dont nous n'avons pas l'explication pour le moment, ce sont des phénomènes de soulèvement de tables, mais malgré les précautions prises, la supercherie a pu se produire. » Si la parapsychologie avait établi l'existence de phénomènes physiques authentiquement para-normaux, on ne balancerait grère à considérer Eusapia Palladino comme un véritable médium. Mais la réalité des faits revendiqués par la métapsychique « objective » est douteuse. D'autre part, les témoignages favorables à Eusapia Palladino, plus troublants peut-être qu'aucun témoignage porté sur aucun autre médium ne semblent pas capables de constituer seuls la preuve scientifique de l'existence des phénomènes para-normaux physiques [1].

C'est que ces témoignages, communiqués — parfois déformés par les observateurs —, sont ceux de sens et qu'à tous les témoins on pourrait rappeler le mot de Branly, lorsqu'il racontait les séances de l'Institut général psychologique : « J'ai vu » disait le savant, « j'ai vu ou j'ai cru voir [2]. »

Empruntons aux pages suivantes un seul exemple : M. Warcollier et M. Gaudelette rédigèrent, indépendamment l'un de l'autre, leurs rapports dans les jours qui suivirent la séance à laquelle ils avaient tous deux assisté et en s'aidant des notes prises par eux-mêmes au cours de cette séance. Or on notera que M. Warcollier place le cabinet « médiumnique » dans l'angle supérieur gauche du plan qu'il a tracé de la salle des séances ; M. Gaudelette, au contraire, place ce même cabinet au milieu du côté supérieur de son plan. Ainsi deux témoins attentifs, scrupuleux, ont vu différemment — ou se sont rappelés différemment après un très court délai — l'emplacement du cabinet où le médium était enfermé. On dira que le détail est accessoire (quoiqu'il modifie les angles de vision des spectateurs)... Mais l'erreur certaine de l'un des deux observateurs sur un fait qu'on eut cru « évident » ne nous contraint-elle pas à la prudence en face des affirmations non contrôlées que des observateurs très dignes de foi nous livrent à propos de phénomènes fugaces et, sans aucun doute, moins faciles à percevoir et plus « exaltants » que la situation d'un cabinet vers lequel convergent les regards ?

Voici donc ce qu'ont vu — ou ce qu'ont cru voir — trois témoins : voici les propos qu'ils livrent à la discussion.

R. A.

1. Robert Amadou, *Les grands médiums*, Denoël, 1957, pp. 99-100.

2. On a maintes fois parlé des « enregistrements » effectués au cours des séances de l'*Institut général psychologique*. Mais ces enregistrements prouvent seulement que la table a été déplacée ; ils ne garantissent pas l'efficacité du contrôle destiné à éliminer toute action physique « normale » du médium sur la table.

René WARCOLLIER

Mes séances avec Eusapia

Introduction

Eusapia Paladino est née dans un village de montagnes d'une des régions les plus pauvres d'Italie (les Pouilles), en 1858 près de Naples où elle est décédée en 1918.

Sa mère étant morte peu de temps après sa naissance, elle fut confiée par son père à des fermiers pour l'élever.

Plutôt maltraitée, elle eut un accident à un an qui lui fendit le crâne (pariétal gauche). Le trou était assez profond pour qu'on puisse y enfoncer le doigt. C'est à cet endroit que poussa une mèche de cheveux blancs au milieu de sa belle chevelure brune. Dans son enfance elle en avait honte, mais plus tard en devint fière.

A la racine de cette mèche, on croyait sentir pendant ses transes le fameux « suffio fredo ».

Quand son père mourut tué par des brigands d'après les dires d'Eusapia (il ne fallait pas lui parler de brigands, ce pouvait être dangereux), des étrangers à Naples désirant adopter un enfant essayèrent de l'éduquer, mais en vain, à l'âge de 9 ans. N'ayant pu lui apprendre à lire et à écrire, ils renoncèrent à ce projet et la chassèrent. Elle retrouva dans son village un abri chez ses nourriciers qui décidèrent de la mettre au couvent. C'est alors qu'un hasard leur fit entendre parler des tables tournantes et qu'ils essayèrent eux aussi d'entrer en rapport avec les esprits. On demanda à Eusapia de se joindre à d'autres personnes autour de la table. Des phénomènes d'une extrême violence se produisirent. En procédant par élimination, on s'aperçut, à la surprise générale, que cet enfant était un médium extraordinaire.

A la même époque, celle de la puberté d'Eusapia à 12 ans, une Anglaise de passage à Naples, fervente spirite reçut un message typtologique donnant des indications sur l'existence dans la région d'un médium enfant. L'Anglaise découvrit Eusapia, la recueillit et s'occupa de lui donner un métier.

Devenue lingère puis petite mercière à Naples, le spirite italien Ercole Chiaja l'éduqua comme médium spirite et à un contrôle scientifique. Elle acquit alors une notoriété extraordinaire non seulement dans les milieux spirites italiens puis européens, dans les cours des souverains, mais aussi dans le monde scientifique en France, en Allemagne,

en Angleterre, en Pologne, aux U. S. A. où elle donna des séances avec les résultats les plus déconcertants. Je ne veux parler que de ce que j'ai vu.

Il y a tant de publications sur Eusapia qu'il est absolument inutile de les rappeler.

Mais je désirais dire un mot de sa vie car étant morte pendant la première guerre il n'existe pas de biographies d'Eusapia comme on en trouve pour Home, Mme Piper, M. Blavatzsky etc...

Les seules indications qu'on peut trouver sur sa personnalité complexe sont dues aux divers expérimentateurs avec qui elle a travaillé. Le professeur Lambroso, Ch. Richet, Schrenk Notzing, Oliver Lodge, Courtier, le rapporteur des fameuses séances de l'Institut général psychologique où assistaient d'Arsonval, Bergson, Curie, Debierne ; et aussi C. de Vesme, de Rochas, Flammarion. Naturellement leurs témoignages sont souvent contradictoires sauf sur quelques points.

Sujet hystérique, ayant des convulsions.

« Physiquement laide » pour les uns (Barzini) elle est pour d'autres : Fort jolie, les yeux délicatement spirituels avec une impression de sympathie et presque de splendeur dans le visage » (prof. Huensherberg).

« Magnifiques yeux noirs mobiles et endiablés (Paola Lambroso) de belles mains petites et de petits pieds. »

Aimant beaucoup les bijoux et aussi les poules. Son caractère était insupportable. Sa culture était pour certains celle d'une femme du peuple du dernier ordre. Mais pour d'autres une intelligence qui aurait attiré sur elle l'attention, de tout un salon. Presque illettrée, épelle avec difficulté une page imprimée et pas les lettres manuscrites (sauf en transe par clairvoyance, dit-on).

Ne parle qu'un patois napolitain.

Mais aussi un langage parfois très élevé et même scientifique, quelquefois dans une langue étrangère selon le milieu.

Moralement, un point concordant : « Très bon cœur de paysanne, extraordinairement charitable. Bonté et générosité d'une nature simple et naïve. »

---

10 février 1908. (Notation différée.) Chez M. de Vesme,
6, rue Saulnier, 10 h à 12 h.

Séance n° 1. — Les conditions sont bonnes. La lampe est placée en L. E. demande que l'on enlève l'abat-jour. C'est la pleine lumière d'une forte lampe à pétrole à colonne posée sur une chaise.

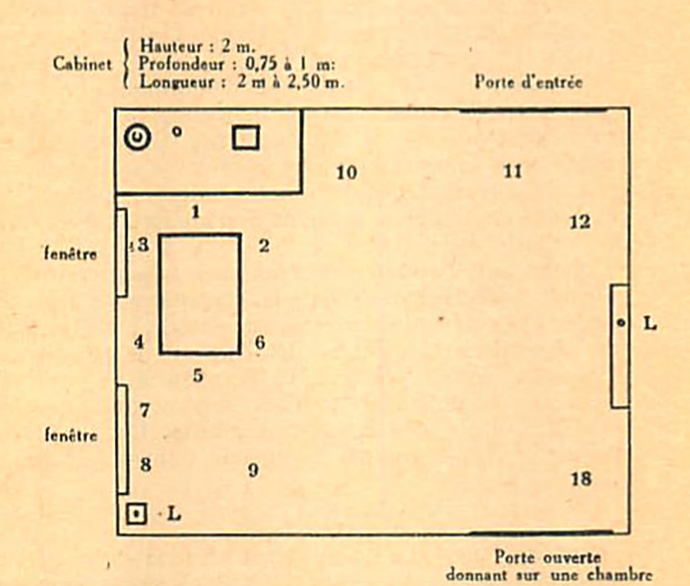
E. pose ses mains sur la table ainsi que nous.

Lévitation des 4 pieds 5″ puis 10″ comptées. Les 4 pieds sont en l'air sans être touchés par qui que ce soit. Les genoux d'E. sont visibles en me baissant.

Ses mains sont au-dessus sans toucher, ainsi que les nôtres, faisant la chaîne à 5 cm du plateau. Hauteur de lévitation : 10 à 20 cm. Contrôle Bon soit C. B.

E. met une main sur la table. On entend 3 raps dans le bois Un rythme est donné, les coups sont entendus nets.

Plusieurs essais de lévitation intéressants. La table se soulève de son côté, elle a les mains au-dessus sans toucher, puis 3 pieds enfin 4.



1. Eusapia.
2. Docteur Demonchy, puis Gaudelette 4.
3. Docteur Le Mesnand des Chesnais.
4. A. Gaudelette, puis Mme Demonchy.
5. W.
6. Gaston Méry.
7. Mme Demonchy.
8. Général Gaudelette.
9. Mme Lefort.
10. M. Archat.

La lampe est mise en L″ dans la pièce voisine dont la porte reste ouverte il y a une lampe pigeon munie d'un papier rouge sur la cheminée en L′

Lévitation complète renouvelée dans d'excellentes conditions.

Les contrôleurs accusent un contrôle rigoureux des jambes. Les mains sont visibles.

La main gauche d'E., contrôlée par le docteur Demonchy, est placée sur les genoux d'E. E. quitte la main du n° 3, prend la main gauche de 4 et la secoue 3 fois visiblement

en dehors du cabinet. La chaise dans le cabinet est tirée 3 fois à gauche puis en secouant en sens inverse semble retourner à son point de départ [1].

On enlève la lampe L' de dessus la cheminée.

La mandoline se montre au-dessus de la tête d'E. et tombe en glissant sur le corps d'E., non brutalement sur la table [2].

Il est probable que c'est elle qui tout à l'heure a essayé de passer au-dessus d'E. Elle semblait lumineuse à cause des reflets. C'est bien la même forme. Les rideaux s'agitent et sont tirés violemment [3].

E. annonce deux phénomènes simultanés. Ce sont des coups dans le cabinet et des mouvements du tambourin (en même temps que le rideau est tiré (Gaudelette). E. demande constamment à ce que le contrôle soit annoncé par les 2 contrôleurs. Le baldaquin du cabinet, le plafond s'agite comme si quelqu'un le secouait de l'intérieur, il se décroche et s'affaisse en partie.

3 tapes sont distinctement entendues frappées sur l'épaule gauche du docteur des Chesnais, contrôleur de droite. A ce moment je vois une main rosée (de chair) peut-être 1/10e de seconde, très nettement se détacher sur le rideau noir et disparaître dans le cabinet. Cette main dont je ne distinguais pas les doigts était, il me semble, plus grande que celle d'E. qui a des mains très petites. C'était une main d'homme, visible comme la mienne l'aurait été dans ces conditions [4].

Le docteur des Chesnais annonça avoir été touché

1. (Gaston Méry). Le rideau s'étant écarté la chaise était passée devant lui en arrière et à gauche d'E. *On vit* la chaise glisser en avant comme attirée par le coude du médium dont elle était séparée par un espace de 30 cm environ.

2. M. G., fait remarquer que l'apparition de cette surface blanchâtre (sorte d'œuf d'autruche vaguement phosphorescent) n'a été accompagnée d'aucune espèce de bruit, ce qui s'accorde peu avec l'hypothèse d'un transport de la mandoline.

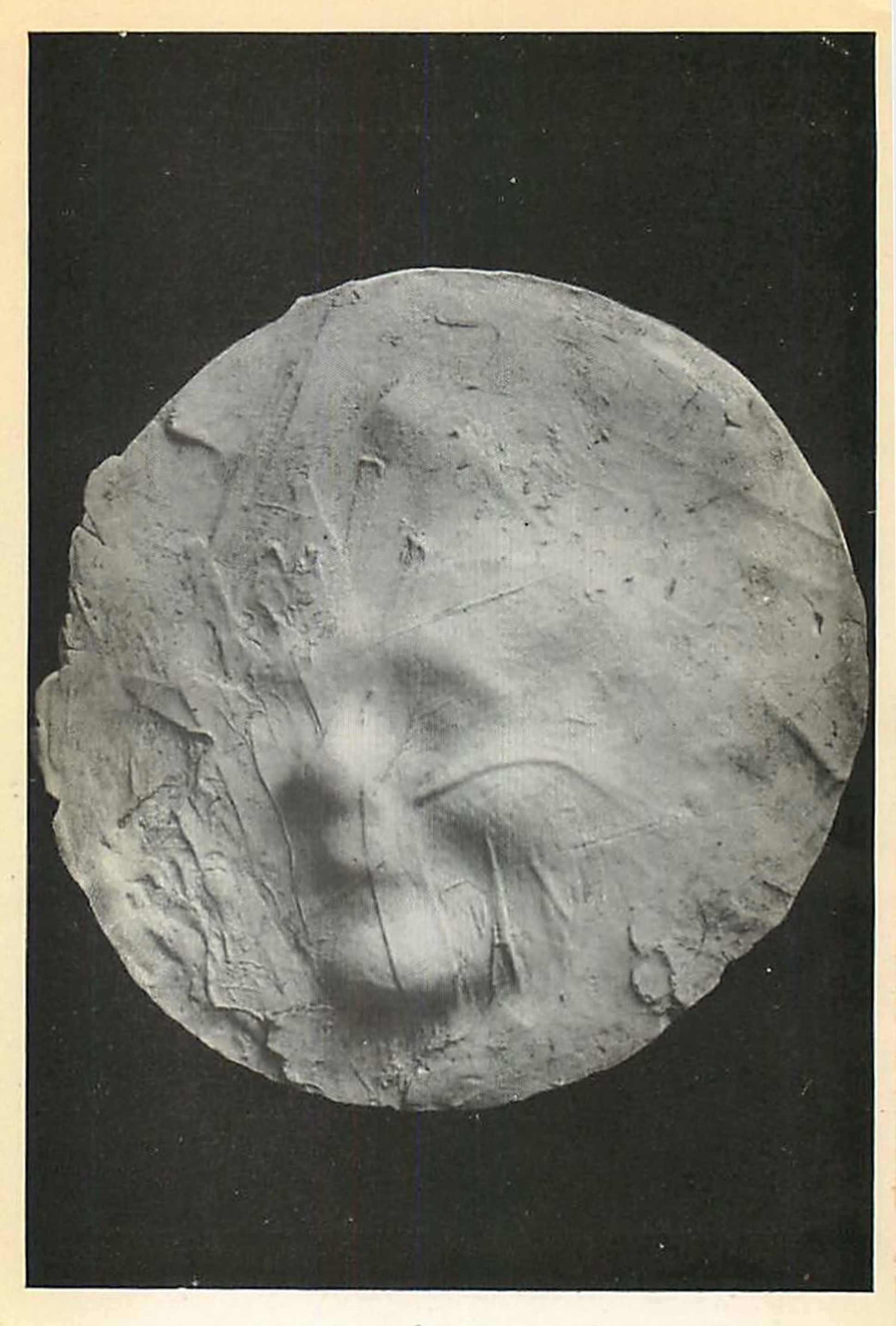
3. Une surface ronde allongée se montre à 10 cm au-dessus de la tête d'E. 2 fois. Cela ressemble à une lumière transparente grisâtre. Le visage d'E. me semble lumineux et blanc. Est-ce un effet de la non accommodation à la demi-obscurité, parce qu'elle se détache sur le fond noir du cabinet ? Cependant le visage des autres personnes notamment 2 et 3 vus de profil sur le rideau noir ont leur couleur normale, il faut dire que le fond du cabinet était absolument noir tandis que les rideaux sont éclairés.

On entend la mandoline grattée dans le cabinet.

4. Remarque. — Il est curieux de constater que ce fut la seule fois, en 3 séances, où je fus à même de voir une main, alors que beaucoup de personnes ont été touchées à travers le rideau, si donc E. avait opéré une substitution de mains, avait dégagé sa main droite de celle du Dr des Chesnais (habitué pourtant, m'a-t-il dit à ce contrôle) pourquoi aurait-elle affronté le risque d'être prise en flagrant délit de fraude en frappant avec la main nue alors qu'elle aurait pu frapper à travers le rideau ?



PHOTOGRAPHIE PRISE PENDANT UNE
PAR GUILLAUME DE



EMPREINTE D'UN VISAGE SUR UN BLOC DE MASTIC,
OBTENUE A COURTE DISTANCE DU MÉDIUM.

par quelque chose de large le frappant avec bruit mais mollement [5].

Le général Gaudelette m'a dit avoir parfaitement entendu les tapes et n'avoir pas quitté de vue, d'où il se trouvait la chose était possible, la main droite d'E. contrôlée par le docteur des Chesnais qui dit n'avoir pas lâché cette main tout en étant sûr que c'est la droite.. Gaston Méry et M. Archat [6] ont énoncé qu'ils ont vu, l'un quelque chose comme un battoir, l'autre une main dont les doigts n'étaient pas séparés.

Le tambourin arrive au-dessus de la tête d'E., la coiffe, temps d'arrêt, glisse sur elle et tombe sur la table à côté de la mandoline.

Plusieurs personnes sentent à travers le rideau des contacts de mains munies d'ongles (A. Gaudelette [7], Mme Mouroc, Mme de Vesme, M. Archat [8].)

M. Demonchy a la barbe tirée.

Le plafond s'agite et tombe plus bas [9].

Suspension de la séance. M. de Vesme apporte la lumière, il n'y a rien d'anormal.

Il remet en place le plafond. E. boit un verre d'eau [10].

Changement des contrôleurs, comme il est dit plus haut.

5. (Le Menand des Chesnais.) Le rideau s'agite et le bas vient sur la table entre E. et moi. Je reçois en même temps 3 coups en arrière de l'épaule droite donnés par une main large. *Puis 3 fois encore je suis frappé avec bruit* par une main à plat et qui paraît très large.

6. M. Archat dit avoir vu une forme ayant l'apparence d'une main d'homme, doigts non séparés, s'éloigner de son épaule en se retirant dans le cabinet.

Gaston Méry, dans l'*Écho du Merveilleux* du 11 février parle à ce sujet de lueurs blanchâtres ressemblant à des mains allongées.

7. M. G., lève le bras gauche à 1 m 20 de la tête d'E. qui lève les yeux et dit de le baisser, à 1 m de la tête d'E. alors qu'il voit les mains contrôlées, il sent l'index serré entre 3 doigts d'une main droite masculine munie d'ongles laissant les empreintes sur la peau. (Les mains d'E. sont petites et les ongles coupés ras.) (Voir le compte rendu de M. G. par les autres attouchements très bien ressentis et décrits avec précision page 5 de son compte rendu.)

8. M. Archat, à la gauche du méd. approche le dos de la main à une hauteur de 1 m 60 au moins et une distance de 1 m du méd. Il sentit l'étreinte d'une main dont les doigts serraient la sienne à travers le rideau, impression de main d'homme.

9. On entend, à un certain moment, un bruit net de pas dans le cabinet, comme si quelqu'un y marchait (2 pas au moins). Je demande aux contrôleurs si les jambes d'E ont bougé, ils me répondent que non.

10. E fait sentir à plusieurs personnes le « suffio fredo » sortant de sa cicatrice frontale. Quand j'approche la main, je sens bien un vent froid, comme si quelqu'un me soufflait dans la main. Je n'attribue pas une grande importance à cette constatation car M. G. Méry qui avait senti avant moi, m'avait dit qu'il s'agissait plutôt d'un vent frais, d'une fraîcheur, que d'un souffle, et plusieurs personnes s'étant rapprochées de la tête d'E il se peut qu'inconsciemment leur souffle ait pris cette direction.

E. est fatiguée.

Lévitation très importante à 35 à 40 cm du sol [11].

Le guéridon arrive au-dessus de la tête d'E., après diverses évolutions, il rentre dans le cabinet, derrière le rideau entre E. et son contrôleur de gauche.

E. fait remarquer que le plateau du guéridon s'appuie seulement sur le bras droit du contrôleur. M. G. rencontre alors de sa main gauche la main du docteur A., qui l'a glissée dans le cabinet pour s'assurer que le guéridon n'était pas tenu par E. [12].

M. Gaudelette a les cheveux tirés, il sent une main sur sa nuque à travers le rideau. C'est une grande main gauche.

Il demande à ce que sa barbe soit tirée. C'est fait sur le côté.

A ce moment il dit avoir tenu la main gauche.

Lévitation de la table (C. B.)

M. G. est touché plusieurs fois.

Arrêt. E. est fatiguée [13].

11. Lévitation complète de la table à 20-25 cm de hauteur ou plus, 22″ comptées. Puis elle retombe brutalement. Je remarque qu'elle oscille en l'air et que mon côté est plus élevé que celui le plus près d'E. absolument comme si quelqu'un tenait un des pieds les plus près d'E. Cependant les pieds se détachent en blanc sur le rideau sombre et la robe sombre d'E. rien de prenant ne les touche à aucun endroit.

12. Le Dr Allain s'est jeté à terre et a pénétré dans le cabinet, il n'a rien constaté de suspect. Il remarque qu'E ne s'est aperçu de sa présence qu'après l'incident.

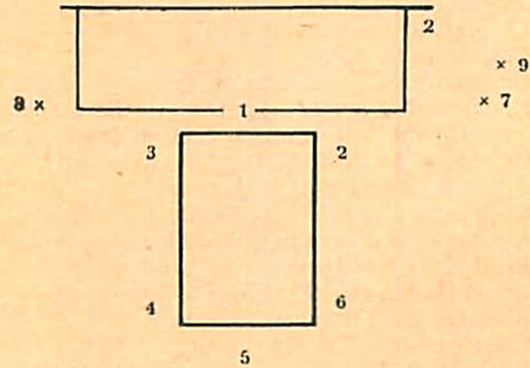
13. Au moment où le méd. et les assistants se levaient, le guéridon qui était tombé à terre près de M. Archat, en partie masqué par le rideau se trouva subitement remis debout les pieds en l'air (Archat).

Voir Annexe I de M. A. Gaudelette, page 181.

13 février 1908. (Notation immédiate 1re partie.
Notation différée 2e partie.) S. U. E. P., 21, rue d'Hauteville,
10 h à 12 h, 12 h à 1 h.

SÉANCE N° 2. — E. arrive tard, elle me semble même très fatiguée, a beaucoup de peine à monter l'escalier jusqu'au 3e étage. Les conditions sont défavorables. C'est la première fois que nous nous réunissons dans ce nouveau local. L'installation n'est pas terminée. Les assistants sont étrangers les uns aux autres, certains sont turbulents. E. sent un courant de défiance, elle fait commencer la séance avec une lumière relativement faible, celle de la lampe baissée sur la cheminée en L.

Contrôleurs { Gauche : Abbé Naudet, n° 2.
Droite : docteur Demonchy, n° 3.



1. Eusapia.
6. M. Jounet.
7. Dr Allain.
8. Lt Broquet.
9. Warcollier.

E. produit à distance des raps nets dans le plateau en faisant le geste de frapper au-dessus avec sa main gauche. 3 fois. (C. B.)

E. fait mettre la lampe presque sur la table en 5. Très forte lumière éclairant sa jupe. Elle reproduit 3 raps dans le plateau. (C. B.) Le plateau de la table est très facilement observable en-dessus et en dessous.

On entend 2 raps dans le cabinet. (C. B.) (C. n° 2, dit qu'il n'y a pas de tentative de mouvement chez le médium.)

Lévitation. Mme J. est priée de contrôler de plus près.

Lévitation. (C. B.) C. n° 2 dit qu'il n'y a pas d'automatisme.

Lévitation. (C. B.) Il y a effort des jambes.

On entend un coup dans le cabinet (C. B.)

La table remue. Raps dans le cabinet. 5 puis 3.

La lumière est remise sur la cheminée et est abaissée. Raps dans le cabinet.

Mme J. passe et repasse devant la lumière, il se produit des alternatives d'éclairage et d'ombre. E. se met en colère à ce sujet.

La lumière est mise dans un coin, on se voit bien.

3 coups dans le cabinet

1/2 lévitation, raps dans le cabinet. C. B. (C. nº 3 tient bien la main droite). Les contrôleurs sentent bien les genoux et maintiennent les mains d'E. sur ses cuisses.

Bruit dans le cabinet.

Mme J. va et vient dans la salle. E. se lève et va chercher M. de V. qui est resté dans la pièce à côté en compagnie de la belle-sœur d'E.

L'ordre se rétablit.

M. de Monchy est touché à l'épaule. (C. B.)

Le rideau se gonfle, vent faible (sans doute produit par le rideau en s'agitant).

Le plafond remue violemment. (C. B.)

Lévitation de 11".

Quelqu'un voit une main au-dessus de la tête d'E.

E. demande à avoir les jambes attachées, mais les contrôleurs estimant leur contrôle très suffisant refusent.

Le rideau est tiré. (C. B.) Les contrôleurs ont chacun les 5 doigts à contrôler dans la main.

Le rideau s'agite violemment. (C. B.) Pendant que ses mains ont saisi celles des contrôleurs avec force.

Bruit dans le cabinet. C. nº 2 dit avoir dans la main le pouce et les 5 doigts. E. demande la main du docteur Allain. Elle a ainsi 2 contrôleurs à gauche.

Le rideau arrive sur la table.

La sonnette placée dans le cabinet sonne.

Bruit général, tout tombe. (C. B.) Docteur Allain tient la main gauche, docteur Demonchy est tiré avec force par le bras à travers le rideau. Il tient la main droite dans sa main

La mandoline remue dans le cabinet. (C. B.) Contrôle des pieds excellent.

Une partie du rideau est restée sur la table.

Le plafond s'agite et se décroche.

Suspension de la séance. M. de V. remet le plafond en place, il pénètre dans le cabinet pour reposer la mandoline sur la chaise. Il n'y a rien d'anormal dans le cabinet.

Reprise de la séance. (C. B.)

Une main tire à travers le rideau.

Docteur Allain se rapproche d'E.

Docteur Demonchy a la barbe tirée, il a sa main dans le cabinet avec celle d'E.

M. Broquet constate qu'il y *a 3 mains dans le cabinet* [14].

14. M. Broquet interrogé à ce sujet m'a dit que la fente du rideau devant laquelle il se trouvait s'étant ouverte, il put voir quelque chose remuant près de lui dans le cabinet, alors il étendit la main et rencontra une main de femme qu'il put toucher à plusieurs reprises, elle semblait embarrassée, il alla jusqu'au poignet, puis rencontra la

Les personnes placées de ce côté du rideau approchent les leurs du rideau. Confusion : Je remarque que la tête d'E. disparaît à travers la fente du rideau dans le cabinet.

La chaise arrive sous la main du C. n° 2. (C. B.)

M. Broquet est chargé par E. de contrôler avec sa jambe allongée les talons d'E [14 bis].

Il contrôle aussi à droite avec M. Demonchy. Elle a 4 contrôleurs.

La chaise portant la mandoline approche de n° 2 et il sent la mandoline sous son coude. (C. B.) des mains et des pieds *mais la tête d'E. est entièrement dans le cabinet.*

La chaise arrive. La mandoline émet un son.

Craquement du bois du plafond. (C. B.)

M. Broquet est touché à la tête à travers le rideau [15].

La chaise se lévite dans le cabinet.

Idem.

C. n° 2 est touché à travers le rideau.

Le rideau s'agite. (M. Marcel Mangin me fait remarquer qu'il n'est pas mû par la machoire d'E., car sa tête est en dehors du cabinet visible.)

C. n° 2 est touché à la tête par une main d'homme. (C. B.) Il sent les 5 doigts de la main d'E. et le contrôle des pieds est bon.

Le docteur Allain est tout près.

Les pieds sont bien contrôlés par M. Broquet.

C. n° 2 saisi à l'épaule. (C. B.)

La mandoline est mise sur la table par n° 2, mais on attend en vain que les cordes vibrent.

Incident provoqué par Mme J.

Le guéridon qui était tombé dans le cabinet est remis debout par M. Broquet à 50 cm d'E.

E. demande un contrôle de la tête.

Le guéridon arrive de droite à gauche. (C. B.) [16].

manche du corsage d'E. Alors il s'empara du poignet. Le Dr Demonchy avait le contrôle du bout des doigts. quand on a fait la lumière.

14 *bis.* Il semblerait qu'E. voulut prouver à M. Broquet qu'elle ne fraudait pas, mais le contrôle des talons était illusoire, car elle remuait constamment et avec le bout du pied il ne pouvait se rendre compte de ce qui se passait.

M. Broquet m'a dit qu'ayant alors souvent regardé dans le cabinet par la fente de côté, il vit souvent la tête d'E. dans le cabinet, mais elle ne faisait rien de suspect.

15. Ce phénomène a convaincu M. Broquet, E. continuant à désirer le convaincre lui fit contrôler sa main droite avec sa main gauche, alors que sa main droite (celle de M. Br.) contrôlait l'épaule d'E. Il est sûr d'avoir eu la main droite dans sa main et pourtant il fut touché.

16. M. Broquet alors contrôleur avec M. Demonchy sentit le guéridon passer en l'air dans le cabinet sur son épaule et celle d'E., il aurait fallu pour que le phénomène fut fraudé qu'E. abandonne la main droite de l'abbé Naudet, de sa main gauche, qu'elle se retourne

M. Broquet est entré dans le cabinet. E. le permet.

Le petit guéridon maintenant près d'elle se lévite à côté d'elle sans qu'elle y touche. (C. B.) Lévitation de 8", puis une autre.

Le rideau est tiré par le n° 2 et le phénomène visible.

La grande table se lévite 7".

2 fois le rideau du cabinet tout en bas partie 2 à une distance très grande d'E. se meut manifestement. (Vu par M. de V. et moi seulement.)

Le guéridon tombe dans le cabinet. Il s'agit de le relever.

Docteur Allain et moi, accroupis et à genoux soulevant le rideau à main gauche d'E. le voient parfaitement bien éclairé se détachant blanc sur le fond noir. Les pieds les plus près de ceux d'E. sont à 20 cm. En 2 fois sous nos yeux le guéridon se rapproche d'E. en glissant sur le sol.

Nous attendons quelques minutes. Je vois le bas des rideaux se recourber comme si un crochet, un hameçon allait se former pour accrocher les pieds du guéridon. Vu de dedans le cabinet, la partie recourbée ne contient rien. D'ailleurs la partie inférieure du rideau est molle, je l'ai eue quelques instants plus tôt entre les mains.

Le rideau semble vouloir en bas s'interposer entre la lumière et les pieds du guéridon.

Nous attendons mais rien ne se produit. Le cabinet est trop éclairé. Mme J. quitte la salle ainsi que M. J., n° 6.

Reprise de la séance. (Notation différée.)

Le guéridon renversé glisse sur le parquet du cabinet et sort (près de la fente 2) en partie du cabinet.

Lévitation complète de la table, très nette, 8". Je suis en face d'E.[17].

Un pied de la table près d'E. se casse. E. l'achève et le pied tombe dans le cabinet. (C. B.)

La table privée d'un pied se lévite partiellement.

C. n° 2 touché une dizaine de fois.

C. n° 3 s'empare du bras d'E. à gauche.

Il croit avoir vu à chaque fois que l'Abbé Naudet se sentait touché quelque chose sortir de l'épaule d'E. et est surpris

complètement pour prendre le guéridon et le faire passer ainsi, mais elle ne s'est pas retournée, quant à sa main droite elle était dans la main de M. Broquet.

17. M. l'abbé Naudet affirme avoir vu le pied de la table placé de son côté repoussé vers lui, et violemment écarté de la table, puis revenant du dehors au dedans pour achever de se briser. Il insiste sur ce phénomène. Le contrôle était excellent et la lumière était suffisante. D'ailleurs le second mouvement du pied du dehors au dedans est infraudable.

M. l'abbé Naudet a été saisi au cou sans violence mais avec une certaine force à environ 40 cm du rideau 3 ou 4 fois.

Par une main d'homme n'étant pas habituée aux travaux manuels la main essaya de pénétrer dans sa poche. Dans tous les cas il est sûr du contrôle de la main d'E.

d'avoir attrappé le bras. La main gauche était alors parfaitement tenue par l'Abbé Naudet.

C. n° 3 quitte la table et il refuse à prendre part à la séance.

E. répète l'expérience en présence du docteur Allain qui est venu près du docteur Demonchy à droite. Je suis derrière eux maintenant. L'abbé Naudet se dit touché. Les personnes placées de l'autre côté ont vu le rideau se gonfler.

On voit en effet quelque chose s'agiter près de l'épaule d'E.

Docteur Allain le touche. C'est le coude d'E. qui à chaque attouchement fait un mouvement synchrone à 10, 15 cm du contact. Tout se passe comme si un avant-bras muni d'une main se branchait sur le coude, alors que la main est tenue. C'est une expérience très démonstrative, elle se répète sous nos yeux.

La séance est levée, tous sont fatigués. Il est 1 heure du matin.

Voir Annexe II de M. l'abbé Naudet, page 188.

15 février 1908. (Notation immédiate)
***S. U. E. P.*, 21, rue d'Hauteville, 9 h à 11 h.**

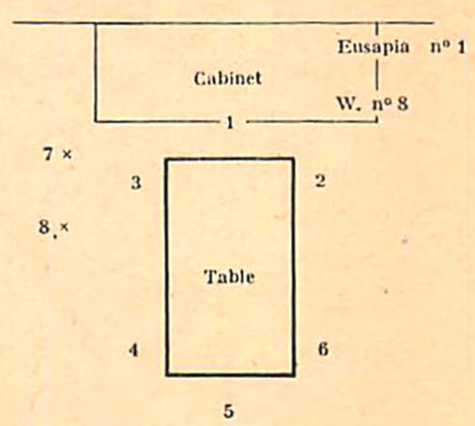
SÉANCE N° 3. — Forte lumière d'une lampe à pétrole placée sur la cheminée, abat-jour écran seulement pour empêcher la lumière de tomber directement sur les yeux d'E. P.

Contrôleurs { Gauche : Archat, Trésorier de la S. n° 2.
Droite : docteur Seyric n° 3.

La table se soulève sur 1, 2, 3, 4 pieds (Contrôle Bon.)

E. fait poser la main d'Archat sur la table, il sent dessous des petits coups que je n'entends pas.

Les 2 pieds de la table placés le plus près d'E. se soulèvent (C. B.) Les genoux ne bougent pas.



M. le docteur Pamart est à terre pour le contrôle.

2 pieds de la table (grand côté) se soulèvent (C. B.) Les jambes ne bougent pas, les pieds ont des mouvements normaux (Seyric) la main qui est restée sur la table n'a pas fait de pression.

La lumière est mise sur la demande d'un assistant presque dessous la table en face d'E. en 5. On se voit parfaitement et tout le dessus de la table. Genoux d'E. en pleine lumière. La table se soulève des 2 pieds droits. La main gauche est restée sur la table (Seyric). E. l'enlève alors et la table garde 2″ sa position. Ce n'était donc pas la pression qu'elle faisait qui soulevait la table (C. B.)

La table bouge sans contact.

De nouveau, alors E. prie Archat de baisser les 2 pieds levés de son côté, il accuse une résistance de 2 ou 3 kilos. La table retombe après et E. pousse un soupir. (C. B.)

E. demande à ce que tous désirent avec elle une lévitation complète. Cela dépend, dit-elle, beaucoup de notre volonté à tous.

(C. B.) Lévitation complète quelques secondes à 10-12 cm.

E. fait remarquer que sa robe se gonfle et prie de regarder. C'est ce que fait le docteur Le Menand des Chesnais. Plusieurs personnes voient le phénomène (Mme Edel). Résistance au contact, mais peu importante (Edel : impression de ballon ; Le Chesnaut : dégonflé.)

Lévitation sur 3 pieds. Les 2 mains d'E. jointes en l'air, 2 pieds se soulèvent.

Lévitation complète quelques secondes.

E. permet que l'on fasse la chaîne en se tenant les mains en dehors du plateau de la salle.

La chaise portant la mandoline placée dans le cabinet se déplace attirée par un mouvement qu'elle fait faire à M. Archat en dehors du cabinet avec la main droite qui tient sa gauche visiblement, E. demande à cacher sa main de la lumière mais de la tenir. (C. B. des 2 côtés.)

3 fois sa main secoue celle d'Archat extérieurement, 3 fois on entend du bruit dans le cabinet.

Lévitation complète pendant 6". Une de ses mains est restée sur la table. Elle indique 3 coups au-dessus du plateau, on entend 3 raps sourds provenant nettement du bois de la table.

E. fait faire le même mouvement par le n° 4. On entend 2 raps identiques. (C. B.)

On entend 1 puis 2 raps (forts craquements) sur le plafond du cabinet. (C. B. des deux côtés.)

La lumière commence à gêner le n° 5 (chaleur de la lampe) E. demande qu'on la retire et on la met dans un coin en la baissant.

M. Seyric fait remarquer d'E. prend dans ses mains les bords du rideau.

Demi-lumière très suffisante. (C. B.). La tête d'E. pénètre entre les rideaux du cabinet et elle applique les rideaux sur elle des 2 côtés. Souvent la table s'agite en frappant plusieurs coups au moyen des pieds les plus rapprochés du médium. C'est pour annoncer un phénomène, pour diminuer la lumière, pour causer etc... au moyen d'une convention proposée par E. On entend 2 raps.

Lévitation sur 3 pieds, dont 2 près d'E. (C. B.)

Agitation dans le cabinet, les mains sont bien contrôlées.

Elle produit un mouvement et un objet se déplace.

2 lévitations complètes (C. B. excellent.)

On entend remuer la mandoline dans le cabinet.

M. Archat dit avoir le coude droit poussé à 15 cm du coude d'E. Docteur des Chesnais placé derrière a vu le rideau se gonfler et s'approcher d'Archat. (C. B.)

Lévitation partielle opposant une pression équivalente à 1 k, 1 k 1/2.

Lévitation totale. Docteur Seyric en profite pour appuyer

pendant qu'elle est en l'air. E. n'a pas de contact visible avec la table. Il y a une résistance des 2 côtés.

Lévitation à 30 cm pendant quelques secondes. Les genoux sont bien contrôlés.

On diminue la lumière. M. Seyric touché dans le dos. Mon voisin 7 qui est debout idem. M. Seyric est de nouveau touché C. B.

On entend la mandoline tomber dans le cabinet.

Changement de contrôle en 3. E. fatiguée choisit un monsieur très fort, n° 5 en lui prenant les mains, il remplace M. Seyric. (C. B.). La mandoline est grattée comme par un doigt. Elle arrive par-dessus la tête d'E., et tombe brutalement en cabriolant sur la table, pourtant elle se trouve en équilibre sur le bord près d'Archat le manche en dehors de la table à une dizaine de centimètres du rideau. (C. B.)

Quelqu'un demande à ce qu'elle joue sous nos yeux.

Alors nous voyons (car la lumière est très suffisante) la mandoline projetée au milieu de la table. J'ai parfaitement vu le rideau se gonfler comme par une main et le manche saisi avec rapidité.

M. Archat affirme que le mandoline remua sans contact sous ses yeux.

Sur la table plusieurs personnes la voient remuer sans contact. E. souffle pour faire vibrer les cordes ?

M. Edel prend sur la demande d'E. la mandoline, il la tient avec sa main droite le bras tendu en dehors du cabinet. à une hauteur suffisante vers la gauche du cabinet. Il attend et se fatigue. E. dit que le fluide ne vient pas jusque là. M. Edel la rapproche du rideau. A ce moment je vois le rideau brusquement se gonfler comme par un poing et choquer violemment la mandoline, ce qui fait faire un mouvement brusque au bras de M. Edel. (C. B.) Je considère ce fait comme l'« experimentum crucis », car à mon avis la distance entre E. et la mandoline était telle, vu la petite taille d'E. et la grande de M. E., qu'elle n'aurait pu l'atteindre avec son bras gauche s'il eut été libre [18].

M. Archat demande à avoir les cheveux tirés. Ils le sont. Le contrôle était bon (Archat). Le petit guéridon arrive brusquement au-dessus de la tête d'E., mais ne peut passer et retombe dans le cabinet.

M. le docteur le Menant des Chesnais sent derrière le rideau les doigts d'une main fugitive.

Repos de 5 m.

18. M. Edel m'a dit avoir tenu la mandoline le plus haut possible Il est convaincu ainsi que Mme Edel, que la distance entre la mandoline et E. P. était trop grande pour que le phénomène ait pu être fraudé. D'ailleurs Mme Edel a vu constamment pendant cette expérience les deux mains d'Eusepia tenues par les contrôleurs sous la table.

Le compte rendu du Dr Seyric ne fait pas mention de ces deux derniers phénomènes.

Changement du contrôle en 2. M. Archat est remplacé par le docteur Charpentier. E. parle un italien bizarre. Elle est en transe. C'est John King. Il dit que la main de sa fille n'est pas bien comme ça ? » C'est intraduisible. On entend dans le cabinet un meuble se déplacer.

Lévitation complète 3".

La chaise remue dans le cabinet. (C. B.)

Lévitation 3".

Idem 9". Les mains d'E., sont en l'air, les genoux tenus.

On entend un objet tomber. C'est le mastic. E. ricane. Elle dit l'avoir fait tomber avec son pied. Les contrôleurs ont accusé un léger mouvement mais le pied n'a pas bougé de place.

Un objet tombe à terre.

E. se sent fatiguée.

La chaise remue. Les 2 mains tenues sont visibles. Les pieds bien contrôlés.

On entend 4 coups sur le fond de bois du cabinet. Coups très forts comme des coups de poing violents. Elle a rythmé ces coups avec son pied sur celui du contrôleur (M. Charpentier ?)

Le même phénomène se reproduit.

Arrêt. — E. est véritablement très fatiguée. Elle sue, air cadavérique, ses yeux pleurent.

Pendant toute cette dernière partie, le contrôleur n° 3, veut changer de place, il se plaint d'une fatigue extrême.

Conclusion

Je résumerai mon impression favorable sur Eusapia. Elle me parut très intelligente et, illettrée ou non, capable de suivre un peu nos conversations en français.

Était-ce un grand médium ou un prestidigitateur ? Ceci certainement pas, car c'est un art qui ne s'apprend pas sans maître, si toutefois c'est un art qu'on apprend à d'autres. Or, dans ses dernières années elle fut précisément épousée par le jeune prestidigitateur Franscesco Niola, ce qui eut comme effet la cessation de ses séances. Par contre, jamais ce monsieur ne fit parler de lui. Et pourtant Eusapia avait parfois le privilège par un attouchement de quelques minutes, pendant ses transes de transmettre, comme Home, quelques-uns de ses pouvoirs aux assistants.

Eusapia n'a pas fait d'élève. Jamais un prestidigitateur n'a reproduit l'expérience type de lévitation de la table dans les conditions imposées.

Pourtant c'était une truqueuse consciente parfois lorsque l'atmosphère hostile inhibait ses mystérieuses facultés. Lorsqu'elle sentait son pouvoir paranormal lui manquer, le gagne-pain de cet être désaxé, dépaysé, déraciné, elle le sentait au sens propre entre ses mains. Truqueuse in-

consciente le plus souvent, mais en étendant le sens de ce mot à ses sortes de membres surnuméraires que l'examen médical était impuissant à déceler. Il n'était pas rare de voir ensemble 4 mains dont 2 tenues par les contrôleurs et 2 visibles souvent sur sa tête sans qu'on puisse savoir lesquelles étaient les mains naturelles et celles de son soi-disant double.

Il en était de même de ses pieds. Ceux que nous connaissons étaient toujours chaussés de bottines vernies hautes à lacets.

Dans les expériences de New-York, un homme caché tout en haut du cabinet a vu, comme nous-mêmes, une main d'homme au bout d'un bras surnuméraire sortant de l'épaule d'Eusapia alors que les 2 mains étaient visibles sur la table. A Columbia University de New-York, par un trou pratiqué dans le toit du cabinet on a vu un pseudopode sortir du dos d'Eusapia, plutôt pointu balayant les objets placés dans le cabinet et les jetant sur le parquet. Encore à New-York, un homme ayant rampé dans le cabinet s'empara d'un pied humain se dirigeant vers le guéridon du cabinet. Il le saisit. Eusapia cria, mais ses 2 pieds étaient contrôlés et à leur place, chaussés des bottines hautes à lacets. Je rappelle que des histoires de pieds de ce genre se sont produites avec Home aux Tuileries et Guzik à la Sorbonne.

Ce n'est pas avec un pied nu sorti tout seul par miracle de la bottine haute à lacets et du bas qu'on serre une main à 1 mètre de la tête d'Eusapia parfaitement visible, et qu'on tire les cheveux sur demande. Je ne peux le croire.

Conclusion. — Ce fut l'avis de tous les membres de notre société qu'il n'y avait rien en faveur du spiritisme, dans nos expériences avec Eusapia.

Pour beaucoup les phénomènes observés auraient été dus à une sorte de dédoublement psychologique et physiologique, extériorisable de la personnalité du médium.

Mais le double d'Eusapia était masculin.

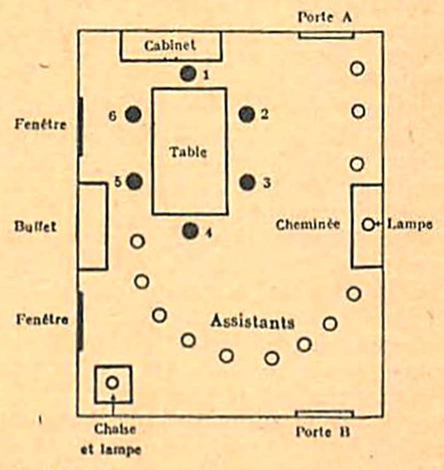
Notre corps électronique n'a pas forcément les limites de notre corps moléculaire. Il peut produire à quelques centimètres de celui-ci peut-être des phénomènes mystérieux. En comprenant le double dans ce sens restreint et en barrant arbitrairement d'un trait tous les phénomènes qui nous gênent, il est vraisemblable de penser que la lévitation de table, démontrée depuis par les expériences concluantes de l'Institut général psychologique, est due à la manifestation énergétique du corps électronique qui se produisait dans le voisinage immédiat d'Eusapia Palladino pendant ses transes.

ANNEXE I

Compte rendu de la première séance (10 *février* 1908)
par André GAUDELETTE

1re *partie.* — La séance commence vers 10 h, le médium étant arrivé à 10 h moins un quart.

Au préalable, quelques personnes, dont j'étais, se rendirent dans la salle à manger où devait avoir lieu la séance et procédèrent à une minutieuse inspection de la pièce et du cabinet dans lequel avaient été placés : un petit guéridon en bois blanc — sur ce guéridon une mandoline — un tabouret en bois blanc, une chaise et sur cette chaise un tambourin.



1. Eusapia.
2. Dr Demonchy.
3. M. G. Méry.
4. M. Warcollier.
5. M. A. Gaudelette.
6. Dr Le Menant des Chesnais.

Le cabinet proprement dit était constitué par une planche d'assez grandes dimensions (2 m de long × 0,75 m à 1 m de large) disposée horizontalement à 2,50 m environ de hauteur et fixée au mur par des crochets. Un rideau en serge noire légère, fixé sur la tranche du toit constitué par la planche, tombait jusqu'au sol, formant un espace clos et sombre. Ce rideau était fendu du haut en bas dans sa partie médiane, et c'est devant cette ouverture (dans laquelle il se reculera parfois) que s'assied le médium, ayant devant lui l'un des petits côtés de la table en bois blanc (genre table légère de cuisine) qui vient d'être construite sur ses indications.

De part et d'autre du médium, comme contrôleurs, prennent place les docteurs Le Menant des Chesnais à droite et le docteur Demonchy, à gauche. Eusapia pose chacun de ses pieds sur le pied le plus voisin de chacun de ses contrôleurs et leur donne à chacun une de ses mains.

Autour de la table prennent place, dans l'ordre indiqué sur la figure 1, MM. Gaston Méry, Warcollier et Gaudelette.

Les assistants, qui sont au nombre d'une douzaine, se répartissent dans la pièce ou s'assoient sur les chaises disposées circulairement.

— Deux lampes, une grosse lampe à pétrole avec abat-jour, et une plus petite lampe munie d'un verre rose, sont d'abord placées sur la cheminée. Mais, à la prière d'Eusapia, sur le visage de laquelle la lumière tombe d'aplomb, on dispose la grosse lampe sur une chaise dans l'angle de la pièce qui se trouve à ma droite et derrière moi.

L'éclairage est ainsi très satisfaisant.

— Nous faisons, sur la prière du médium, la chaîne autour de la table.

Les phénomènes sont d'abord faibles et comme embryonnaires. La table se soulève faiblement à quelques reprises. A quelques reprises aussi, Eusapia essaye d'obtenir et obtient par mouvements synchromes de la main ou de l'index droits, quelques légers raps dans la table.

Puis le médium est pris de hoquets et de nausées et pousse de légers gémissements et de profonds soupirs.

— De rapides lévitations complètes de la table se succèdent alors. Leur durée croissante varie de 1 à 10 ″. L'éclairage est excellent, le contrôle, réclamé instamment et continuellement par le médium, est déclaré parfait.

— Des mains fluidiques agissant de l'intérieur du cabinet, à travers le rideau, sur la personne des contrôleurs, se livrent sur eux à des attouchements variés, qu'ils accusent.

— Un phénomène que nous sommes tentés de placer dans la catégorie des phénomènes lumineux. — sans pouvoir toutefois l'affirmer — se produit alors à deux reprises, séparées par un léger intervalle, — à une trentaine de centimètres au-dessus de la tête d'Eusapia, dans l'ouverture même du rideau. Une sorte d'œuf d'autruche, vaguement phosphorescent, apparaît quelques secondes et disparaît, *sans qu'aucune espèce de bruit ait accompagné le phénomène.* — Est-ce la mandoline, — est-ce la partie bombée de la caisse sonore de cet instrument qui réfléchit sur sa surface vernissée la lumière de la pièce ? Il semble que si cela avait été un phénomène de transport de cet objet, on aurait au moins entendu l'instrument revenir sur le guéridon, où il se trouvait placé dans le cabinet

— Une main — une forte main d'homme, dans des conditions excellentes de contrôle, — que plusieurs assistants déclarent avoir vue, vient, après avoir écarté ou soulevé le rideau, frapper violemment à trois reprises, avec un bruit

un bruit de battoirs, l'épaule gauche du docteur des Chesnais. Je n'ai pu, en raison de ma position, apercevoir cette main mais j'ai fort bien senti, étant le voisin du docteur, la commotion produite par ces 3 coups — dont le bruit a d'ailleurs été nettement entendu par tout le monde.

— J'aperçois, mais d'une façon fugitive, une main plus petite, une main *droite* — de femme, se poser sur les cheveux d'Eusapia et se retirer presque aussitôt dans le cabinet.

— Eusapia me prie de lui confier ma main gauche : je la lui tends. Elle me prend le poignet, me recommandant de n'opposer aucune résistance. Par trois fois, elle secoue ma main, en la faisant progresser, vers la chaise qui se trouve dans le cabinet, à sa gauche. Par trois fois, la chaise recule (3 glissades), avec un bruit que perçoivent les assistants ; Eusapia opérant alors en sens inverse, c'est-à-dire secouant trois fois ma main, — en retrait, — la chaise avance vers nous avec 3 glissades semblables — et semble par conséquent être revenue à son point de départ.

— Je me lève alors, et avec l'assentiment d'Eusapia, je tends le bras gauche vers le cabinet, par-dessus la tête de mon voisin le docteur des Chesnais, jusqu'à toucher du bout des doigts le rideau du cabinet. Eusapia, dûment contrôlée, lève les yeux vers mon bras qui se trouve environ à 1,20 m de sa tête. Elle me prie de l'abaisser un peu dans sa direction, — m'expliquant que le fluide n'a pas assez de force pour atteindre ma main. J'obéis et je rapproche ma main toujours en contact léger avec le rideau, jusqu'à 1 m de la tête d'Eusapia.

Je ne perds pas de vue ses propres mains que tiennent ces contrôleurs et c'est dans ces conditions que je sens l'index de ma main gauche serré ou pincé entre 3 doigts (pouce, index et médium) d'une main droite masculine, munis d'angles qui laissent leur empreinte sur ma peau. (Les mains du médium sont petites et leurs ongles coupés ras.)

— Je reste debout et Eusapia *ne faisant plus attention à moi*, je dirige mes doigts en pointe, groupés en cône, vers le rideau par un geste identique au précédent.

Une grande main *droite* à travers le rideau recueille la mienne comme dans une conque, en la recouvrant presque entièrement et en la secouant vivement par 3 fois. La pression est vigoureuse, la main me paraît vivante et tiède.

— Je continue et présente la tranche de ma main gauche au rideau, la paume en dessous. Des doigts absolument comparables aux doigts de tout à l'heure, pincent légèrement, avec contact d'ongles ressenti, la partie de ma main que les chiromanciens désignent sous le nom de *mont de la Lune*.

— Persistant à tendre ma main vers le rideau, je reçois sur le bout de mes doigts, de l'intérieur du cabinet, une tape qui semble avoir été donnée à toute volée — comme si la main fluidique voulait me donner à comprendre que j'étais trop exigeant et que j'avais eu un assez grand nombre de contacts pour me déclarer satisfait.

— Je me décide à me rasseoir. Pendant que ces contacts ont eu lieu, mes yeux sont restés fixés sur les mains d'Eusapia, — et je constatai que les 3 derniers attouchements se sont produits sans que l'attention d'Eusapia ait été dirigée de mon côté, — à l'insu de sa personnalité consciente, par conséquent.

— Eusapia déclare de nouveau que la lumière l'incommode. La lampe qui avait été placée sur la chaise est alors transportée dans la pièce voisine dont la porte de communication est laissée grande ouverte.

— Cette baie lumineuse, ainsi que la petite lampe rose qui est demeurée sur la cheminée, suffit à maintenir dans la pièce une clarté suffisante.

— Un grand bruit se fait alors entendre dans le cabinet, semblant correspondre à cette diminution de lumière. Tous les objets entrent en danse.

Les cordes de la mandoline sont pincées à 2 reprises par les mains invisibles.

— La mandoline apparaît debout sur la tête d'Eusapia, reposant sur la base de sa caisse sonore. Elle glisse avec une certaine lenteur le long du visage et du corps du médium — et tombe sans trop de lourdeur sur la table, le manche tourné vers le médium.

Le rideau est violemment soulevé et tiré de l'intérieur, comme par un bras qui agirait de très haut. Des bruits de pas lourdement rythmés se font entendre. Enfin, le cabinet tout entier (rideau et bâti) est si violemment secoué de bas en haut, qu'il se décroche et prend une position inquiétante pour le médium et ses deux voisins immédiats.

— On décide de suspendre pendant quelques instants la séance pour procéder à sa réfection.

— Je profite de cet intermède pour me glisser aux côtés d'Eusapia avec qui j'entame une conversation en italien. Je l'interroge longuement, notamment sur sa fameuse cicatrice au pariétal gauche et sur le souffle froid qui en sort parfois. Elle me prend la main et me fait tâter à travers ses cheveux ce sillon cranien qui me paraît assez long et profond. Elle m'invite ensuite à ouvrir la main à une certaine distance de sa tête et je sens un souffle frais continu, en même temps que je perçois un léger frémissement qui me rappelle le grésillement observé dans les machines électro-statiques. — A mes exclamations de surprise, plusieurs personnes viennent avec leur main, constater le phénomène.

2e *partie*. — Le cabinet est raccroché et raccommodé. Eusapia, à qui j'ai probablement su me rendre sympathique, m'offre la place de contrôleur à sa gauche.

Avec l'agrément du docteur Demonchy, je me substitue donc à lui.

Eusapia met son pied gauche sur mon pied droit et sa jambe gauche contre ma jambe droite, de sorte que j'ai avec elle

un contact parfait, de la rotule au pied. Elle me prie de lui prendre la main, ou, plus justement, c'est elle qui prend ma main en superposant sa main gauche à ma main droite — nos deux mains étant alternativement placées sur son genou ou sur le mien. — Elle m'explique que, quand elle est en état de transe, la sensibilité de la face dorsale de sa main est telle, qu'elle n'y peut tolérer le moindre contact, même léger. La face palmaire n'offre point cette hyperesthésie.

— L'éclairage de la pièce est toujours le même. La grosse lampe est placée dans la salle voisine, porte ouverte — et la petite, sur la cheminée.

— Eusapia pousse plusieurs : « Vieni ! » (viens !) à l'adresse de la personnalité John King, à laquelle je m'adresse aussi à mi-voix.

— Encore quelques soulèvements de la table.

— Eusapia a des sortes de spasmes et de soupirs de soulagement, — à l'issue de chaque phénomène.

— Elle nous annonce des phénomènes simultanés (« fenomeni contemporanei ») : en effet, des bruits se font entendre dans le cabinet, en même temps que le rideau est tiré.

— Le tambourin apparaît debout et de face sur la tête d'Eusapia ; il la coiffe et glisse le long de son visage et de son buste jusque sur la table.

— Eusapia nous prie de faire la chaîne ; elle abandonne ma main après l'avoir placée, pour le contrôle, sur ses cuisses rapprochées. Sa main gauche, — libre et que je ne quitte pas des yeux, ainsi que l'autre main tenue par le docteur des Chesnais, — se place au-dessus de la table, à faible distance. Celle-ci, après quelques flottements, se soulève à 35 ou 40 cm du sol et demeure lévitée pendant 23″ que nous comptons à haute voix. Le contrôle est excellent pendant ce magnifique phénomène. J'observe, du toucher de ma main droite, une contraction synchrome des muscles de la cuisse.

— Un remue-ménage se produit dans le cabinet. Le guéridon apparaît derrière Eusapia, dans l'ouverture, posé en travers des épaules du médium. Il oscille, comme manié de l'intérieur par une main qui tiendrait un de ses pieds. Sa tablette se redresse, et il redescend le long du côté gauche d'Eusapia pour reprendre une position normale entre Eusapia et moi. Le contrôle est excellent. Eusapia me fait constater qu'il n'y a aucun contact entre elle et le guéridon. Je libère alors ma main gauche des mains de M. Méry, et j'essaye, en descendant aussi loin que possible le long du pied central, d'atteindre jusqu'au trépied. J'y renonce étant donnée l'incommodité de ma position. Je fais effort pour attirer à moi le guéridon. Une force antagoniste s'y oppose. Et le guéridon rentre dans le cabinet, comme tiré par en bas.

(Pendant que ma main droite explorait l'intérieur du cabinet autour du guéridon, je me sens saisi fortement par une main dont j'accuse le contact. C'est celle du docteur

Allain qui s'est glissé dans le cabinet et qui, à la grande colère d'Eusapia, est venu contrôler à sa manière le phénomène.)

— J'invite John King à me toucher, comme il l'a fait tout à l'heure pour le docteur Demonchy — dont la barbe a été tirée par une main.

Le rideau s'avance vers ma tête et je sens le contact d'une *grande* main *gauche*, qui me tire légèrement les cheveux sur la nuque — alors que son pouce est appliqué sur mon oreille droite.

— Quelques instants après, sur ma demande, trois doigts, à travers le rideau viennent sur ma joue droite tirer ma barbe assez fortement pour que je pousse un léger cri de douleur.

— Le médium se déclare en ce moment extrêmement fatigué — et on lève la séance.

(Tout à fait à la fin de la séance — ai-je perdu, sans m'en apercevoir le contact de la jambe d'Eusapia ? — sa jambe gauche me paraît revenir en contact avec ma jambe droite.

Pure impression sans certitude.

Impressions

— Ces phénomènes ne sont pas de nature *spirite*, à mon avis, — c'est-à-dire que je ne suis pas tenté d'y voir des preuves de la survie. On les dirait produits par un être d'une mentalité inférieure, mais qui n'aurait aucune méchanceté, — par une sorte d'acrobate invisible, très fier de varier ses tours,— mais que croire de plus ?

— Je remarque, par les contacts que j'ai eus, de part et d'autre du médium, que des *mains droites* se forment à sa *droite* et des *mains gauches* à sa gauche.

Le 5 *mars* 1908.

ANNEXE II

Compte rendu de la 2e séance (du 13 février 1908)
par l'abbé P. NAUDET

Note sur la Séance donnée par Mme Eusapia Paladino à la Société des sciences psychiques, 21, rue d'Hauteville.

Je me contente d'attester ici la matérialité des faits suivants :

1) J'ai la certitude et je l'affirme de n'avoir à aucun instant été distrait du contrôle que j'exerçais sur le médium. Je n'ai jamais lâché sa main gauche, et son pied gauche a toujours été tenu entre mes deux pieds.

2) Au cours du contrôle, j'ai constaté l'extrême sensibilité du médium qui supportait très difficilement le contact de mon pouce droit, même légèrement appuyé, sur la partie extérieure de sa main. Cela paraissait lui causer une vraie souffrance. Il n'en était pas de même pour la partie intérieure.

3) Le médium posait fréquemment sur ses genoux ma main droite ; cela paraissait diminuer sa fatigue, mais je gardais toujours sa main gauche et je dois dire qu'à aucun moment il n'y a eu de la part du médium le moindre effort pour m'échapper. J'en excepte quelques mouvements nerveux, qui avaient plutôt le caractère de crispations.

4) Quelques assistants ont vu, paraît-il, des lueurs plus ou moins fugitives autour et sur la tête du médium. J'ai cru un instant voir comme eux, mais j'ai constaté que — pour moi du moins — c'était une illusion produite par une mèche de cheveux blancs qui se trouvait sur le devant de la tête et faisait contraste avec la chevelure plutôt noire d'Eusapia.

En ce qui concerne les phénomènes, voici ce que j'ai vu :

1) Plusieurs lévitations partielles de la table.

2) Plusieurs lévitations complètes. Au cours d'une de ces lévitations j'ai pu compter rapidement quoique sans précipitation jusqu'à 12. — Au cours des autres j'ai compté trois, quatre et six.

3) J'ai entendu la chaise, les guéridons et la mandoline placés dans le cabinet s'agiter violemment. La mandoline a résonné au moins une fois.

4) A un moment donné un des guéridons s'est soulevé et passant par-dessus l'épaule d'Eusapia est venu se coucher à demi sur la table restant à demi enveloppé dans le rideau.

5) L'autre guéridon était resté couché dans le cabinet. Nous avons à demi entr'ouvert le rideau espérant assister à quelque phénomène nouveau, mais nous n'avons rien eu.

6) J'avais aussi placé la mandoline sur la table, aucun son n'en est sorti.

7) Maintes fois, au cours de la séance, le rideau s'est gonflé. J'étais placé à environ trente centimètres de ce rideau. Plusieurs fois j'ai été saisi par une main qui m'a produit exactement l'impression d'une main d'homme.

J'ai été saisi au cou sans violence, mais avec une certaine force cependant.

Mon cou était à environ 40 centimètres du rideau. Ceci s'est reproduit 3 ou 4 fois. J'ai également été saisi à la ceinture et plusieurs fois la main a fait effort pour pénétrer dans ma poche, sans y réussir, d'ailleurs. — Cette main n'était pas, ne pouvait pas être la main d'Eusapia. — D'abord parce que je tenais celle-ci, ensuite parce que j'étais placé de telle manière que le médium ne pouvait m'atteindre là où la main me touchait ; enfin cette main était une main d'homme plus grande, plus forte que celle d'Eusapia. J'ai eu l'impression que ce n'était pas une main habituée aux durs travaux.

8) J'ai été très frappé par le fait suivant. A un moment Eusapia a semblé recueillir ses forces et a poussé une sorte de gémissement, ce qu'elle faisait, d'ailleurs, toutes les fois qu'elle allait produire un phénomène plus intéressant. — Puis j'ai vu distinctement le pied de la table auprès duquel j'étais assis poussé vers moi par une force secrète, et violemment écarté de la table, se briser avec un assez fort craquement. Puis la même force agissant en sens contraire, c'est-à-dire du dehors au dedans achever de briser complètement le pied. Il me semble que le pied est tombé, mais mes souvenirs sont un peu confus sur ce dernier point. Toutefois ce dont je suis sûr c'est ce que :

a) Le pied a été complètement brisé.

b) Il n'a pu l'être par un effort du médium. Premièrement parce que je tenais le pied et la main d'Eusapia ; secondement parce que, même en admettant la possibilité d'un effort cet effort n'aurait pu agir que du dedans au dehors, mais nullement du dehors au dedans.

Ce phénomène est celui qui m'a frappé davantage, parce qu'il s'est passé sous mes yeux, que la lumière était très suffisante et que, exerçant moi-même le contrôle du côté où il s'est produit, j'ai la conviction qu'aucun truc n'a pu être employé.

En foi de quoi.

P. Naudet.

Paris, 4 mars 1908.

André MOUEZY-EON

Mes expériences spirites

Vers 1908, dans un petit amphithéâtre de la Sorbonne où Émile Faguet enchantait les candidats à la licence des lettres par d'éblouissantes causeries aussi peu didactiques que possible, un camarade me demanda, à l'issue du cours, si le spiritisme m'intéressait. Je lui répondis que j'ignorais tout des doctrines d'Alan-Kardec et que je considérais la consultation des tables tournantes comme un indice certain de débilité mentale.

— « Fort bien, me dit-il. Viens demain soir, à dix heures, chez les dames V... et tu changeras d'avis. »

Les dames V..., occupaient au troisième étage d'un immeuble du quartier latin, un modeste appartement où deux fois par semaine, elles recevaient leurs fidèles. — La mère, était une personne anguleuse d'une cinquantaine d'années. — L'aînée de ses filles, le *médium*, se consolait, par le commerce avec les esprits, d'un physique qui lui interdisait celui des hommes. — La cadette, au contraire, avait une charmante figure et d'agréables rondeurs que la mode n'avait pas encore condamnées.

Dans une obscurité complète et après l'invocation rituelle aux bons *guides* de l'Astral, la première partie de la séance comprenait une série d'interviews de défunts aussi complaisants qu'illustres qui — par le moyen de lévitations et de craquements de la table — rééditaient pour nous leurs meilleurs mots, qu'ils eussent nom Jeanne d'Arc, Victor Hugo Napoléon ou Cambronne. De temps en temps, pour relier ce grand Passé au médiocre Présent, un fantôme plus modeste venait consoler sa veuve éplorée et lui affirmer qu'il exerçait dans l'au-delà, — où il l'attendait sans impatience — des activités variées et vraiment passionnantes.

— Jusque là, je ne prenais guère d'intérêt à la cérémonie et je m'attachais simplement à contrecarrer l'effort du médium qui, de toute évidence, et bien que contrôlé par deux voisins dont les mains touchaient les siennes, exerçait des pressions sur la légère table pour lui extirper des confidences imaginées selon sa fantaisie et la qualité des auditeurs.

On m'avait prié d'être l'un des contrôleurs, mais l'autre contrôleur et le reste des spirites suivaient l'impulsion de la vierge inspirée et cette impulsion était irrésistible.

Vers la fin de la séance, des singuliers phénomènes me laissèrent perplexe. Un éventail posé sur la table se déploya

et nous dispensa de l'air frais. Une main *matérialisée* me tira les moustaches — que je portait assez longues — et me fit dans le cou des « chatouilles » délicates. Le contrôleur n° 2 accusa les mêmes sensations. Je commençais à être sérieusement intrigué. Mais ces passionnantes manifestations cessèrent et, de nouveau, firent place au dialogue avec les morts.

— Je cessai d'accorder mon attention au médium, ma voisine, pour m'intéresser vigoureusement à sa jeune sœur dont la main touchait la mienne de l'autre côté. Je tâchais de lui faire comprendre, par de subtils frôlements de genou, que ses charmes ne m'avaient pas laissé indifférent.

Elle voulut bien m'avouer — de la même manière — que je ne lui déplaisais pas et nos fluides s'étant mis d'accord, quand la lumière fut rendue et que je pris congé de Madame V. en la remerciant comme il convenait de m'avoir fait bénéficier de ses hautes relations d'outre-tombe, je glissai mon adresse au creux de la main de la cadette.

— Quelque quinze jours plus tard, notre intimité était devenue assez étroite pour que, dans ma chambre d'étudiant, elle me fit une confession sincère :

— « Bien sûr, c'est maman, ma sœur et moi qui faisons parler la table.

— Mais quel bénéfice y trouvez-vous ?

— Des fois, aucun, mais ça nous plaît d'intéresser les personnes. Et puis, des fois, il y en a de riches qui ont été contentes de causer à leurs défunts et qui nous envoient des cadeaux en remerciement.

— Bon, mais qui m'a chatouillé le cou et tiré la moustache?

— C'est ma sœur, voyons !

— Mais, chacune de ses mains était contrôlée ?

— Hé oui... Mais c'est là qu'on a trouvé un bon truc : Sous prétexte de se moucher, elle dégage une de ses mains. Puis, elle la remet censément sur la table. Mais elle n'en laisse *qu'une*. Elle fait contrôler son petit doigt par le voisin de gauche et son pouce par le voisin de droite. Quand il fait noir on ne distingue pas, au toucher, un pouce d'un petit doigt.

— Je comprends. Alors, c'est avec sa main libérée ?...

— ... qu'elle agite l'éventail et qu'elle fait des farces aux contrôleurs... Des fois, je l'aide. Mais le soir que t'es venu, tu m'as donné des idées et je l'ai laissée travailler toute seule... »

Et comme je marquais quelque dépit d'avoir été si facilement dupé, la naïve enfant ajouta :

— « Tu sais, il y a tout de même du vrai, la dedans. A preuve, quand on est rien que nous trois, et qu'on fait marcher la table, elle nous parle pour de bon ?...

— Alors pourquoi ces supercheries ?

— Parce que nos vrais esprits sont des types grossiers qui nous disent des horreurs !... Ils dégoûteraient notre clientèle ! »

Après cette supercherie, je m'étais juré de laisser tourner sans moi les tables.

Mais j'eus la révélation d'*Eusapia Paladino*, chez Alexandre Bisson, et ce fut une autre histoire !

EUSAPIA PALADINO

Paul Gavault avec qui je venais d'écrire *Panachot Gendarme* et *Monsieur Zéro* pour le Palais-Royal, m'annonça, un jour, que le plus célèbre médium de l'époque, Eusapia Paladino, était à Paris et que Mme Alexandre Bisson, la femme de l'auteur des *Surprises du divorce*, allait réunir quelques amis chez elle pour la leur présenter.

J'obtins d'Alexandre Bisson, le plus charmant des confrères, d'être de ces privilégiés. Les autres se nommaient Robert de Flers, Gaston de Caillavet, Fernand Samuel, directeur des Variétés, et Paul Gavault. La séance eut lieu dans l'hôtel particulier de Bisson, dans une chambre du premier étage. La lumière était normale et on n'éteignit à aucun moment.

J'ai gardé d'Eusapia le souvenir d'une grosse femme, assez vulgaire, avec des yeux inquiets. Avant de commencer, elle tint à nous prévenir, dans un curieux jargon italo-français, qu'elle n'était pas toujours en train et que le nommé *John*, son régisseur de l'au-delà, se mettait en grève (déjà !) quand il sentait chez les assistants une incrédulité trop agressive. Comme nous étions tous incrédules, à l'exception de Mme Bisson fervente du spiritisme, j'appréhendais une soirée perdue.

Elle fut, au contraire, pleine d'intérêt et vraiment stupéfiante pour les sceptiques.

Eusapia s'installa au centre de la table. Comme benjamin de l'assemblée, on m'avait désigné pour la contrôler, à sa droite, une main sur sa main, et un pied sur son pied. A sa gauche, Gaston de Caillavet remplissait le même office.

A peine la chaîne formée, des craquements retentirent, non seulement dans la table, mais dans tous les meubles de la pièce.

La table se souleva sous nos doigts et s'éleva de plusieurs centimètres, au point que nous dûmes quitter nos sièges pour la suivre.

Sur une petite console, à trois ou quatre mètres du médium, on avait mis un accordéon. En pleine lumière, cet instrument se déplaça et vint tomber devant Eusapia. Sous nos yeux, il se redressa et le soufflet, manœuvré par une main invisible émit une série de notes.

On atténua la lumière, et le long des murs de la chambre, à des hauteurs variées, nous vîmes des lueurs phosphorescentes qui se déplaçaient lentement.

Nous pensions qu'il nous serait donné de contempler la

tête de *John* qui, (Flammarion le raconte dans *Les forces naturelles inconnues*) consentait parfois à se matérialiser. Nous n'eûmes pas ce privilège. Mais il nous consentit la faveur de le toucher... lui ou un collègue de l'Astral.

Derrière la tête du médium, une sorte de placard était fermé par un rideau. Ce placard avait été soigneusement inspecté par nous et personne ne pouvait s'y dissimuler. Paul Gavault, qui était resté accroupi sous la table pendant ses lévitations, pour tâcher de déceler une fraude, s'était ensuite posté en sentinelle auprès de cette réserve où Eusapia disait qu'elle accumulait ses fluides. A tour de rôle, nous passâmes la main derrière le rideau et nous sentîmes nettement l'étreinte de John.

Quand, à notre tour, nous essayions d'attraper la main du fantôme, elle nous fondait littéralement entre les doigts. Fernand Samuel, agacé par cette dérobade s'écria « John : est un mal élevé qui nous refuse sa main. » Il n'avait pas plutôt proféré cette phrase que le rideau se gonfla, comme sous l'influence d'un grand vent, et que Samuel reçut une terrible bourrade qui l'envoya au milieu de la chambre. Pris d'une peur panique il hurla « Maman ! » ce qui nous mit tous en joie ! Il nous dit avoir eu l'impression qu'un homme de grande taille lui avait donné une poussée formidable.

Pendant toute cette soirée, sauf quand j'avais moi-même exploré le réservoir des fluides, je n'avais pas cessé de contrôler Eusapia.

Chaque fois qu'un phénomène se produisait, qu'il s'agît de raps, de coups frappés, de l'accordéon ou des fantaisies de *John*, je sentais sa main tressaillir violemment sous la mienne, en *concordance parfaite* avec le résultat obtenu. Comme si ce résultat dépendait de sa seule volonté et qu'un bras fluidique, prolongeant son activité, lui permît de l'exercer à distance. Cette explication — qui n'explique rien — fut le seul fruit de mes observations.

Après la séance, nos amis Bisson nous offrirent un souper auquel prirent part Eusapia et son mari (qui était venu la chercher mais qui n'avait pas assisté à ses exercices). Eusapia venait de se marier. Son jeune époux se tailla un joli succès comique en nous racontant et en nous mimant les péripéties de sa nuit de noces. John avait dû être saisi d'une affreuse crise de jalousie astrale : sans doute avait-il la nostalgie de certains gestes qui lui avaient laissé un souvenir agréable lors de son passage sur notre planète, et que l'absence d'un corps matériel lui interdisait à jamais. Toujours est-il que sous les yeux exorbités de *Monsieur Eusapia* les meubles de la chambre avait exécuté une sarabande infernale, pendant que le lit nuptial tanguait comme sur une mer démontée et que l'accessoire indispensable de la table de nuit, venait finalement coiffer le jeune marié.

Il n'est pas prudent d'épouser un médium !

Dr A. MOUEZY-EON

Initiations métapsychiques

Les souvenirs évoqués ici datent d'avant la première guerre mondiale : aussi bien des précisions de détails se sont fatalement évanouies, mais j'ai gardé intact en mon esprit l'ensemble des faits les plus caractéristiques et il m'a convaincu de l'existence réelle des phénomènes métapsychiques d'ordre physique.

Je fréquentais depuis quelques temps un cercle spirite où m'avait entraîné un ami. Après les études et bousculades du jour, je goûtais un certain plaisir et le rafraîchissement d'une détente en cette sollicitation des mystères de la nuit : le papier d'Arménie rougeoyait, les disques religieux tendaient leur fond sonore, les pieds de la table dans l'ombre scandaient d'énigmatiques messages — ou bien en pleine lumière, comme un animal à la carapace brillante, la planchette vernissée du « Oui-Ja » courait en tout sens, élisant et multipliant dans l'alphabet posé sur la table des phrases tellement rapides et imprévues que son involontaire création en surprenait toujours le conducteur.

Féru à ce moment des ouvrages de Th. Ribot, et surtout de *L'automatisme psychologique* de P. Janet, qui éclaire si bien les rapports de nos mouvements et de notre subconscient, j'étais intéressé sans être trop dérouté par ce genre de manifestation.

C'est alors que par l'intermédiaire de mon frère, l'auteur dramatique, j'eus l'occasion de faire la connaissance de son ami Alexandre Bisson, père lui-même de nombreux vaudevilles, et surtout de sa femme, Mme Juliette Bisson, d'un spiritualisme particulièrement généreux et élevé, ardemment éprise de tout ce qui concernait l'occulte. Deux jeunes gens qui travaillaient avec elle le Dr Jacques, depuis longtemps disparu, et M. René Warcolier, dans leurs conversations, par des références à toutes sortes d'auteurs ou faits ignorés de moi, tels que Sage, Askasof, Maxwell, Myers, et la collection des « Proceedings of the Society for psychical research » m'apprirent que, comme la plupart des connaissances humaines, le domaine nouveau où j'entrais se prolongeait en d'indéfinies perspectives donnant une fois de plus raison à l'Hamlet de Shakespeare : « Il y a plus de choses, Horatio, dans le ciel et sur la terre que n'en peut concevoir ta philosophie. »

Ainsi appâté et apprêté par les circonstances, quel ne fut

pas l'ébranlement joyeux de ma curiosité quand Mme Bisson m'apprit que le fameux médium à effets physiques, Eusapia Paladino, qui parcourait alors toutes les capitales de l'Europe consentait à venir donner des séances privées dans son appartement, avenue Victor-Hugo, et que j'étais amicalement prié de me joindre à ce cercle privilégié.

J'assistais à deux séances, dont je grouperai les événements en une seule, car elles furent sensiblement identiques dans leur déroulement, et après tous ces lustres écoulés, je suis inca-pable d'attribuer clairement ce qui revient à chacune d'elles.

Le salon avait été disposé selon les traditions mûrement établies, habitudes devenues nécessaires comme des rites magiques à ces forces animées dont nous connaissons si peu de choses : un grand voile noir tombait sur un coin de la pièce, libre d'osciller et se conformer à sa guise ; dans ce réduit obscur deux à trois meubles légers, sur lesquels reposaient l'accordéon et la guitare classique, divers bibelots, une sonnette, un bac rempli de matière plastique pour d'éventuelles empreintes.

En dehors de l'éclairage habituel, une ampoule, enveloppée d'une triple gaze noire avait été préparée, permettant sans doute de déceler des présences, de soupçonner des ombres, non de distinguer des formes en reconnaissant les détails ou identifiant la signification de leurs diverses parties.

Bien que nous fussions engagés par nos hôtes à entreprendre toutes les enquêtes possibles, reconnaître les lieux, sonder l'intimité des murs et des fauteuils, fermer à clef les portes donnant sur le couloir ou les autres appartements, nous refusâmes, moralement et psychologiquement sûrs de leur bonne foi, de l'impossibilité de truquage aussi bien que d'une complicité avec cette étrangère de passage.

Malgré l'intensité de mon attention qui cherchait à surprendre en Eusapia quelques signes d'allègement de notre chair périssable et de ses privilèges physico-physiologiques extraordinaires, je ne perçus chez elle qu'un physique banal, carré de base comme de visage, d'âge difficile à préciser, entre 45 et 55 ans, bref toutes les dominantes du type Terre, normales chez cette paysanne napolitaine. Ses yeux noirs étincelaient, mais c'est un caractère fréquent dans son pays. Elle ne disait que quelques mots de français : l'italien m'était complètement étranger ; je le regrettais car un interrogatoire un peu appuyé serait intéressant en ces cas pour rechercher comment ce rôle imprévu de grande vedette peut modifier le caractère d'un médium et éventuellement sensibiliser ses facultés supra-normales. Bien qu'à notre avis c'est surtout un examen biologique complet des humeurs et réactions physiologiques, l'enquête héréditaire, l'approfondissement psychanalytique du subconscient, si le médium consentait à s'y prêter dans un esprit de compréhension, et laisser-aller scientifique, qui devraient être la préface

obligée de toutes séries d'expériences métapsychiques valables.

Car, avant de chercher une hypothèse constructrice à laquelle soumettre les faits, il importerait de se rendre compte à quel niveau, en quelque sorte, de la hiérarchie si compliquée de l'entité psycho-physiologique humaine jouent ces énergies qui forcent ou bravent ainsi les lois physiques et physiologiques habituelles.

La séance devait se diviser en deux parties, la première en pleine lumière afin qu'on pût obtenir le plus de phénomènes possibles sous le maximum de contrôle, la seconde dans l'obscurité crépusculaire que nous avons décrite, où les manifestations pourraient s'ébattre en toute liberté.

Après qu'on lui eut demandé son assentiment, Eusapia s'assit, adossée au rideau, et les assistants, une dizaine environ, s'assirent autour du meuble obligatoire, non le guéridon classique, qui eut d'ailleurs été trop étroit, mais, si mes souvenirs sont exacts, une table relativement allongée et massive, portant assez lourdement sur ses quatre pieds.

Tout le monde s'immobilisa, faisant la chaîne.

Alors commença cet état de tension et d'attente convergentes unanimes de tous les subconscients des participants, quand un médium va entrer en action, peut-être très important dans la préparation des forces parapsychologiques à venir, et qu'il faudrait étudier et analyser soigneusement. J'observais Eusapia : son visage parut se figer ; paupières baissées, bloquées pour ainsi dire, de légers tics l'agitaient et elle semblait tout entière se tasser sur elle-même. Des vagues de contractures plus fortes, presque à intervalles réguliers, partant du centre de son corps parcouraient ses bras. Tout ce comportement était celui d'un effort violent et douloureux et à l'imagination du carabin que j'étais se présenta l'image de l'accouchement.

Un temps, allongé sans doute par l'impatience, passa, qui m'apparut relativement considérable. La nécessité de l'incubation ne semble-t-elle pas une loi très générale de la nature, qu'il s'agisse d'un être organisé, de la généralisation de microbes préalable à l'éclosion de la maladie, des prodromes sismiques d'une éruption, ou même des dérèglements souvent prolongés, économiques et politiques, où mûrit une révolution ?

Tout à coup, sans que rien put faire prévoir son geste, échappant à notre contrôle, Eusapia se dressa, les deux mains étendues devant elle, et stupéfaits, nous vîmes que le plateau de la table suivait, restant suspendu en l'air une demi-minute environ puis le meuble retombait brutalement comme si le lâchait un aimant invisible. Au bout d'un certain temps de repos, Eusapia recommençait sa manœuvre et la table s'élevait de nouveau ; l'opération fut répétée

une douzaine de fois environ. La lévitation était absolument patente, d'une hauteur de quarante à soixante centimètres environ ; chacun eut la liberté de passer les mains entre les pieds de la table et le sol ; on apporta même une forte lampe à pétrole pour que l'ombre portée ne gênât pas l'observation et la vérification des phénomènes et permît de constater qu'aucun contact ne se faisait entre le corps d'Eusapia et les pieds du meuble. A certains moment de la lévitation, il me semblait que la table ondulait comme si elle reposait sur une couche pressée de vapeur et qu'alors elle descendait mollement à terre. Je ne me souviens plus, détail pourtant de toute importance, s'il y avait un interstice entre les mains d'Eusapia et la table et de quelle grandeur ou si elles s'y appliquaient étroitement.

Le temps passait. Voulant tenter des expériences plus complexes, on réduisit l'éclairage de la manière que j'ai indiqué plus haut ; au bout d'un temps très court, se produisirent alors des manifestations nettement supra-normales, souvent simultanées, en tout cas de succession si rapide que l'attention était fatalement trop divisée pour en apprécier tous les caractères.

A diverses reprises je notais des sortes de bulles bleues violâtres, d'un éclat phosphorescent assez vif, aux nombres de trois à quatre, s'allumant et tournant les unes autour des autres pour s'éteindre presque aussitôt ; à certains moments, elles évoluaient près du plafond dont on apercevait le reflet. Quant aux blancheurs vagues, qui erraient çà et là, je n'y prenais pas garde, pensant que ce n'était que jeux de la circulation rétinienne, si facile à créer les illusions dans pareille tension oculaire par l'obscurité. Les phénomènes auditifs par contre abondaient, beaucoup mieux définis : frottements d'objets déplacés, craquements, coups répétés, parfois scandés (raps), sur le parquet, dans ou sur les meubles, souvent dans la partie de la pièce opposée à celle où se trouvait le médium et fort loin de lui.

Mais le plus étonnant pour moi fut le transport subit hors du cabinet noir des objets qui s'y trouvaient, l'accordéon promené au-dessus de ma tête pendant que des sons en étaient tirés, sans être coordonnés même pour un semblant d'air, puis l'instrument jeté par terre, comme si cette force animée inconnue redoutait la proximité, peut-être les radiations de l'être humain dans toute sa plénitude physiologique. Il en fut de même pour les cordes de la guitare, pincées à plusieurs reprises puis tombant de haut sur le sol, du vase, dont on retrouva les fleurs dispersées çà et là. Quant au bac, contrairement à ce qui se passait, paraît-il, d'autres fois, on ne constate aucune empreinte sur la matière plastique. Toutefois le souvenir le plus net que je garde de ces manifestations, que je revois encore devant les yeux et qui prime pour moi tous les autres, c'est au moins à deux ou trois reprises, passant en ombres chinoises sur la lampe voilée le

dessin d'un poing fermé ou la silhouette d'un avant-bras.

Pendant que ces énergies anormales se produisaient, une fraîcheur très sensible émanait du médium ou plutôt de l'entrebaîllement du rideau. Ce souffle froid est presque constamment signalé dans les phénomènes para-normaux physiques, même élémentaires. Il m'apparut en effet comme essentiel et comme à la racine créatrice des manifestations. Car les assistants prétendaient, en passant les doigts à la surface extérieure du rideau qui se gonflait, sentir les bosselures dures et passagères, qui s'y formaient un peu à la manière des extrémités fœtales, sur le ventre d'une femme enceinte, j'étais trop loin pour le vérifier par moi-même, mais l'un d'entre nous, le directeur des Variétés, Samuel qui s'étonnait et s'irritait de leur fuite, reçut une poussée subite à travers l'étoffe, qui l'envoya rouler sur le tapis avec un cri de frayeur. Il était sans doute en mauvais équilibre sur ses bases, ne pouvant s'attendre à un pareil attentat de l'occulte sur sa personne.

Quand on sait l'importance que prend le calorique dans les rapports qui unissent les énergies physiques avec les conditions biologiques, ces courants de convection et d'absorption de chaleur devraient être un des premiers chefs d'analyse et de préoccupation scientifique du métapsychiste au même titre que ce constat que le phénomène télékinétique le plus primitif paraît avoir besoin pour se produire de la présence du bois (tables, meubles, étoffes) c'est-à-dire de chaînes moléculaires compliquées et multiples de cellulose, sorte de moule résiduel où la vie du végétal s'est autrefois façonnée et épanouie.

Quoi qu'il en soit et en résumé, ce qui emporta ma conviction au cours de ces mystérieuses séances, ce n'est pas tant chacun des phénomènes en particulier, dont un prestigiditateur averti démontrerait facilement comment il peut être truqué, que leur rassemblement et la rapidité de leur succession en si peu d'espace et de temps, l'hétérogénéité des manifestations, leur fréquent déroulement, hors de la portée normale du médium comme de chacun d'entre nous, et surtout l'état d'épuisement évident dans lequel se trouvait Eusapia au réveil de sa transe : il ne pouvait vraiment pas être simulé.

Sur le bord de la syncope, semblait-il, la sueur au front, le visage livide et creusé, elle dut s'étendre et il se passa un long moment avant qu'elle pût se reprendre. Elle rappelait le sportif haletant et vidé de toutes forces après la performance d'un record. Là aussi, bien que sous des modalités pour nous inconnues, cet organisme venait de consommer une énorme quantité d'énergie vitale.

Ma conviction de la réalité de ces phénomènes fut rétrospectivement confirmée en les comparant à d'autres matérialisations, bien différentes, auxquelles j'ai eu plus tard l'occasion d'assister. Milieu de foi spirite intense, il s'agissait

d'une jeune disparue qui revenait de l'au-delà consoler ses parents. Vêtue de longs voiles elle émettait des onomatopées indistinctes offrant des fleurs aux assistants. Jamais on n'apercevait en même temps qu'elle le médium, discrètement retranché dans le cabinet noir, le moindre contact, même lointain, avec les grossiers incarnés que nous étions, mettant en danger sa vie, dans le délicat travail d'émission de fluides qu'il prêtait à l'entité. Petit homme gros et rablé, il se réveillait de son occulte performance comme du plus paisible sommeil sans que les fleurs de son teint en fussent le moins du monde altérées. Son imposture dans la suite fut reconnue d'une manière éclatante.

Par ailleurs le professeur Richet, avec qui j'eus le bonheur et l'honneur de me rencontrer vers la même époque, m'affirma sa conviction absolue de l'existence en métapsychique de ce qu'il a appelé « ectoplasme ». Il me cita notamment ses expérimentations avec le docteur Gibier au cours desquelles le médium étant enchaîné et isolé dans une cage close de toutes parts, il vit se dégager vers les quatre coins une forme fantomale différente. Un témoignage aussi direct, émanant d'une pareille autorité m'incita à penser que je n'avais pas été victime d'illusions sensorielles ou de tromperie dans mon observation d'Eusapia Paladino.

Je sais bien que les plus retentissantes des expériences du professeur Richet en cet ordre de la métapsychique physique ont été mises en doute. L'intelligence humaine est fatalement limitée, la présence d'un jugement universel en toute occurrence de faits et d'idées, dégagé de toute contagion d'émotion ou d'imagination est faculté vraimen royale autant qu'exceptionnelle. Un spécialiste de génie, du fait même de sa spécialisation, peut très bien se montrer d'une naïveté déconcertante dans les domaines éloignés de son activité habituelle : ce fut par exemple trop souvent le cas en politique. Il est possible qu'au cours de ces incursions dans le para-normal, ce fond d'animisme ancestral qui dort en chacun de nous, ce recours complice au merveilleux, qu'ont laissées les facilités à vivre de nos premiers souvenirs d'enfance, puissent ici quelquefois prévenir notre vision des choses et incliner nos déductions. Ces réserves générales admises et malgré la riche imagination littéraire du professeur Richet, il reste fortement discutable que l'esprit qui a inventorié, défini et codifié les manifestations occultes dans son *Traité de Métapsychique* avec tant de précision et de discernement et qui avec l'esprit de positivisme le plus rigoureux a toujours refusé toute hypothèse explicative aventurée, ait été aussi gravement berné. Il serait important que le procès des expériences de la villa Carmen aussi bien que de celles du savant Crookes, à propos des apparitions de Katie king, qui ont défrayé le merveilleux métapsychique durent des années et sont également controuvées, fut entrepris par des avocats amis de nos

recherches et bons psychologues. Une pareille révision critique de tous les faits et témoignages les concernant, avec remise au point, s'il y avait lieu, rendrait sans doute de grands services en nous éclairant sur la mentalité des médiums illustres et sur leurs agissements. Tous, même les plus sincères et de meilleure moralité, ont en effet été surpris trichant toutes les fois qu'ils le peuvent et qu'un contrôle sévère ne s'en vient pas les encadrer ! ce qui est tout à fait normal, les personnalités secondes formées cherchant à s'épargner le terrible effort de dégager leurs énergies par des voies anormales quand les voies physiologiques leur restent ouvertes à cause du manque d'autorité et de discipline de l'expérimentateur. Peut-être se passe-t-il quelque chose d'analogue quand l'homme cherche à imposer sa volonté à la mentalité primitive de l'animal, par exemple lorsque le lion saute à côté du cerceau enflammé si le claquement du fouet et surtout l'injonction de la voix et du regard par le dompteur n'ont pas en quelque sorte neutralisé l'inertie et la peur du fauve.

Si, grâce à de multimillénaires adaptations, différenciations, et condensations de molécules organiques, le système nerveux de l'homme est devenu cette subtile machine réceptrice et émettrice de formes, modalités, transformations d'énergie cosmique, qui assurent sa grandeur et sa puissance créatrices, il n'y a pas de raison pour que, dans les rares occurrences où son contenu physique abandonnerait ou déborderait son véhicule instrumental habituel, il n'emporte pas dans ce dédoublement ses caractéristiques physiologiques essentielles et, même dans les conditions anormales où il se trouve, il ne s'efforce de reconstituer plus ou moins heureusement son unité dynamique : autrement dit comme le masque de Janus, par définition, le fait métapsychique serait toujours *double*, présentant tout ensemble l'aspect perceptif et l'aspect moteur de notre être psycho-physiologique, bien que l'un puisse recouvrir, quelquefois « négativer » complètement l'autre. A notre époque d'angoisses larvées ou éclatantes, où le subconscient affectif, tous les appareils de l'émotivité et de la sensibilité perceptive sont perpétuellement excités et périodiquement bouleversés par des catastrophes, il est normal que les sujets métagnomes, de toute catégorie, se développent, sollicités dans leur don par l'inquiétude de chacun et de tous, que peut-être aussi et pour les mêmes raisons les ébranlements télépathiques se multiplient entre les psychismes et que même par contre-coup se sensibilise la perceptivité radiesthésique, qui en amplifie l'extériorisation.

Au contraire, les phénomènes télékinétiques élémentaires plus fréquents dans la vie quotidienne qu'on ne le pense et, que les « tourneurs de table » notamment les spirites, inconsciemment, mettent si souvent en œuvre, sont plus négligés et comme noyés dans les transformations accélérées

de forces et l'énorme transformation d'énergie mécanique qui de plus en plus caractérisent nos sociétés modernes : peut-être est-ce pour cette dernière raison que le grand médium à effets physiques digne d'expérimentation tel qu'était Eusapia, trouve de moins en moins les conditions propices à former, nourrir sa médiumnité spéciale, devenant ainsi « l'oiseau rare ».

Si ces considérations sont justes, la méthode idéale des sciences métapsychistes à venir ne devrait-elle, pas, avant tout, s'inspirer d'un esprit *d'ordre biologique très général.* Certes des conditions de contrôle expérimental rigoureux s'imposeraient ici plus qu'ailleurs, étant donné l'anormal des forces en jeu, qu'il y aurait lieu de préciser s'il se peut, de toutes les ressources de la physique et de l'ultra-physique mais en les enveloppant du tact le plus averti de la psychologie du conscient et de l'inconscient aussi bien que du sens le plus attentif de la spontanéité de toute vie comme parfois de l'indépendance nécessaire à l'épanouissement de ses caractéristiques. Même, si larvaire, embryonnaire, ou énigmatique qu'elle soit, toute manifestation vitale en effet a droit à notre respect, à notre patience inlassable devant ses mûrissements nécessaires sinon elle échappe à notre emprise. Pour s'y préparer, le métapsychiste devrait être surtout versé dans l'Anatomie et la Physiologie comparées, ne rien ignorer des données de l'Évolution tant dans la formation du monde animal et végétal que dans la différenciation anthropologique du bipède humain et dans la diversification de ses dernières races.

Si ce fait de connaissance était trop lourd pour l'élasticité d'un seul cerveau, il conviendrait, recourant à l'esprit d'équipe, de grouper dans les Instituts de l'avenir les spécialistes par la cohésion et les directives d'une foi commune dans une même vérité, puis de distribuer le travail en arrêtant un programme cohérent de recherches.

Dans le cas des matérialisations par exemple ne trouverait-on pas la possibilité de suggestions explicatives pour l'ectoplasme dans la période *précellulaire* de l'Histoire de la Vie, quand, avant la division du travail des tissus et leur adaptation fonctionnelle entre eux et à leur milieu, sous l'influence des ferments et catalyseurs métalliques, les longues chaînes de molécules organiques se sont différenciées en matières visqueuses et plastiques, qui, s'immisçant partout à travers les mers et boues chaudes du globe primitif ont élaboré les corps compliqués que brassent les échanges de notre nutrition actuelle. De nombreux phénomènes biologiques, tels que les déplacements, sur leurs pseudopodes, des amibes, les métamorphoses des insectes, les formes de dégénérescence de bien des microbes, la phagocytose des leucocytes dans notre sang et surtout ce fin réticule de tissu conjonctif qui, après avoir été tant méprisé, prend tant d'importance dans les conceptions médicales modernes, ne sont-ils pas comme

le souvenir de ces formes embryonnaires et lointaines où la fécondité première et énorme de la vie s'essayait. Aussi n'est-il pas absurde, si gratuite que cette confrontation puisse paraître, de songer à rapprocher les appendices tâtonnants et rampants, mais doués d'une telle puissance créatrice passagère qui sortent d'un médium en transe, de ce dynamisme plastique et caché que la vie accumule au long des durées.

Devant cette grande réalité de l'Évolution, dont la métaphysique domine la pensée de notre temps, à laquelle l'homme moderne participe de plus en plus par son action, mais qui, par l'accélération même et l'accumulation des découvertes qu'elle suscite, risque de dissocier les bases et continuités de notre être physiologique et psychologique, c'est de l'*intérieur* même de ce grand mouvement, et par une méditation et connaissance mieux approfondie des phénomènes biologiques qu'il doit chercher à faire sourdre pour ainsi dire, en même temps qu'un frein, le principe des rééquilibres nécessaires.

En sa grande thèse de *L'évolution créatrice* et sa notion en quelque sorte organique de l'intuition. Bergson avait bien eu le pressentiment que nos sociétés et individualités passagères doivent retrouver le sens de leur intégration au cœur même de la vie qui les emporte et ce n'est pas sans raison qu'à la fin de sa carrière il s'intéressait particulièrement aux phénomènes de la métapsychie car ces recherches devraient s'inscrire à la pointe même de cette réassimilation et communion par l'intelligence claire aux données profondes de la Vie.

Assurément il ne s'agit pas d'abandonner cette *exigence d'unité* qui est comme la « *respiration* » de l'esprit, cette foi en l'ordre du Cosmos, proclamée par les Grecs à l'aube de nótre civilisation, avec lequel notre pensée est susceptible de partiellement coïncider : mais il importe tout autant de ne pas abandonner les autres messages essentiels que nous devons à l'Antiquité : la modération, le rien de trop (ouden agan) de la morale aristotéliciennei c'est-à-dire l'équilibre qui assure la réussite de la loi ; en second lieu la nécessité de la *symbolisation* pour atteindre ici-bas la vérité, c'est-à-dire toutes les transmutations intérieures de la Parole qui. au cours des âges, a libéré dans l'animal humain la pensée : Platon l'a inscrit en un mythe immortel au fond de sa caverne et c'est en vain que rêve de la dépasser ou bien outrepasser la frénésie moderne de l'action.

Elles restent les conditions *sine qua non* par lesquelles l'unité se la vie créatrice assure, dans les limitations d'un cerveau transitoire, la *présence d'une Conscience* dans tous les sens du terme, plus sûre, plus lucide et plus haute, seule finalité idéale qu'a toujours poursuivi l'Homme, digne de ce nom.

Les Miracles de Lourdes

A la fin de l'étude de M. l'abbé André Deroo sur « Les miracles de Lourdes », publiée dans le dernier Bulletin de Parapsychologie *(T. S. J., nº 11-12, pp. 249-261), nous annonçons une communication de M. le docteur D.-J. West dont le livre* Eleven Lourdes Miracles *avait été examiné dans cet article. Voici donc les remarques du docteur West:*

« Je puis répondre en quelques mots à M. l'abbé Deroo. La principale différence entre nous, c'est que nous apprécions autrement l'un et l'autre la valeur des « preuves » présentées dans les dossiers médicaux. Dans mon livre, j'ai cité tous les faits contenus dans les dossiers médicaux des derniers cas miraculeux ; le lecteur pourra donc juger lui-même sur pièces. Avant de faire connaître dans mon livre mon opinion personnelle, j'ai communiqué des copies des dossiers à un groupe de médecins britanniques sans préjugés à l'égard de Lourdes. Mes remarques sur l'insuffisance des preuves médicales sembleraient indulgentes si on les comparait aux critiques brutales dont ces médecins me firent part.

Sur un ou deux points particuliers, il me faut cependant répliquer. M. l'abbé Deroo estime que j'ai été trop influencé par le livre intitulé *Lourdes et l'Illusion* ; mais en fait je n'ai pas eu connaissance de ce livre avant d'avoir terminé mon propre travail et les références au premier ouvrage ont été intercalées après l'achèvement du manuscrit. Mes commentaires du cas instructif de l'abbé Deroo n'ont pas été tirés de cet ouvrage mais du témoignage du médecin de ce malade, le docteur Jullien, témoignage publié dans les *Cahiers Laënnec.*

L'auteur me reproche aussi d'avoir insisté sur les quelques observations critiques, relativement peu nombreuses, exprimées par des médecins catholiques dans le fascicule des *Cahiers Laënnec.* Si j'ai agi de la sorte, c'est afin de montrer que des défenseurs officiels de Lourdes eux-mêmes ont formulé des réserves.

Il prendrait trop de place pour répondre en détail aux passages de M. l'abbé Deroo concernant mon injustice à l'égard du docteur Leuret et d'autres auteurs. Tout lecteur qui comparera les dossiers originaux avec le livre du docteur Leuret partagera mon opinion sur le caractère incomplet et partial du tableau tracé par ce dernier auteur. Il me semblait évident que cette observation intéressait directement tout jugement sur la solidité des dossiers,

puisque le docteur Leuret et ses collègues étaient responsables à la fois de la composition du livre et de la constitution des dossiers. Prenons un exemple : la visite du professeur Porot à Mlle Clauzel. Il est vrai, ainsi que je l'ai signalé en note, que j'ai lu pour la première fois dans *Lourdes et l'Illusion* que ce professeur était un psychiatre. Le fait ne ressortait certainement à mes yeux du livre de Leuret quoique le recours à un psychiatre fournisse une indication importante lorsqu'il s'agit de juger le cas de Mlle Clauzel. Il est ridicule de prétendre que la chose était trop connue pour mériter qu'on la mentionnât ; le docteur Leuret s'adressait au grand public et le professeur Porot exerçait à Alger.

Les lecteurs de l'étude de M. l'abbé André Deroo pourraient croire que je nie purement et simplement la possibilité de guérisons inexplicables par la science médicale d'aujourd'hui. Il n'en est rien. Je soutiens seulement que la qualité de la documentation réunie par le Bureau de Lourdes est présentement insatisfaisante. J'espère sincèrement qu'elle s'améliora dans l'avenir. »

D. J. West.

Et voici les remarques finales de M. l'abbé André Deroo à qui les lignes précédentes avaient été soumises avec l'agrément du docteur D.-J. West.

« Les remarques très courtoises de M. le docteur West survolent, oserai-je dire, les critiques que j'ai rédigées à propos de son livre *Eleven Lourdes Miracles*. Et, du fait de ce survol, ses commentaires demeurent étrangers à ce qui est essentiel dans mes observations. Il souffrira que je me livre à quelques réflexions à ce sujet.

Que nous n'accordions pas la même valeur aux conclusions des enquêtes du Bureau Médical et du Comité International de Lourdes, ce n'est que trop évident. Il en irait de même avec quiconque adopterait les méthodes et les procédés de M. West pour présenter les dossiers, en discuter les éléments, d'un point de vue théorique, « typique ».

Or, j'estime qu'il est indispensable, et honnête, d'une part, d'accorder le préjugé favorable — et c'est un minimum — au témoignage des praticiens et des experts qui ont soigné et examiné les miraculés, *ante* et *post factum* — ce qui est tout de même, *a priori*, un critère de poids — et, d'autre part, de s'en tenir à cette réalité incontestable : les personnes dont M. West a compulsé les dossiers se trouvaient dans un état de santé ne laissant pas d'espoir de guérison et, instantanément, tout traitement curatif ayant cessé, elles ont retrouvé la santé, récupéré rapidement leurs forces, repris sans défaillance leur activité — et cela dans un contexte spirituel où figure l'intercession de N.-D. de Lourdes.

M. West prend la question tout autrement. Il ne s'attache pas à ce fait de la guérison. Il en détourne l'attention, fixe

l'intérêt de ses lecteurs sur des discussions théoriques développées pour ruiner la valeur et la portée des diagnostics et rapports des praticiens et experts parfois taxés d'incompétence ou soupçonnés de fraude. Les lecteurs sont ainsi amenés à adopter un point de vue secondaire, à partir duquel l'auteur reproche des erreurs manifestes aux médecins du Bureau de Lourdes — ce pourquoi les conclusions de ceux-ci sont déclarées irrecevables, et les guérisons miraculeuses inexistantes.

Je serais tenté de dire à M. West, et à ceux qui usent des mêmes procédés : qu'importe, après tout ! Supposons que vous ayez raison, que tous les praticiens et experts se soient trompés pour ce qui regarde la nature des maux dont souffraient tous ces malades guéris à Lourdes ! Ils n'en étaient pas moins malades, et ils ont été guéris dans les conditions exceptionnelles que l'on sait. Tel est le nœud de la question, le point essentiel que l'on ne doit pas perdre de vue. Tel est le fait indéniable.

Ce point essentiel, les auteurs qui ont collaboré aux *Cahiers Laënnec* de 1948, ne l'ont jamais perdu de vue. S'ils ont fait des réserves au sujet de certaines déficiences de la documentation rassemblée à Lourdes avant 1939, ils n'ont point nié la réalité des miracles. Pourquoi M. West, en citant les *Cahiers Laënnec* n'a-t-il retenu que les réserves, pour les faire servir dans le sens de sa thèse aux conclusions négatives ?...

Quant aux critiques faites par M. West aux livres du docteur Leuret et d'autres auteurs, puis qu'il y revient, je les déclare à nouveau abusives et injustifiées. Ces ouvrages, précisément écrits pour des profanes, avaient pour objet de faire connaître des cas de guérisons miraculeuses, et non d'en présenter des études exhaustives. Parce que les livres sont insuffisants, M. West récuse les dossiers de Lourdes collationnés par les auteurs de ces livres. J'ai déjà répondu à M. West, vous ne pouvez critiquer les livres que parce que vous avez eu en mains ces dossiers. Puisqu'il fait état de nouveau, pour le cas de Mlle Clauzel, de l'intervention du professeur Porot dont la qualité de psychiatre n'*aurait* pas été mentionnée, il faut que je lui remette en mémoire les rapports du docteur Maurin — dont lui-même n'a pas fait état dans son livre, bien que renfermés au dossier —, ces rapports qui soulignent la nature des observations du professeur Porot et des traitements psychiques qu'il a prescrits.

On se souviendra que M. West a reproché au docteur Vallet ou au docteur Leuret de n'avoir pas donné place dans leurs livres respectifs à des textes qui, j'ai bien dû le dire pour servir la vérité, étaient postérieurs à la publication de ces livres. C'est pourtant sur de tels griefs, assortis du grief d'avoir tu la qualité de psychiatre du professeur Porot, que M. West s'appuie pour accuser les docteurs Vallet ou Leuret de manquer d'objectivité, et leur refuser créance tant en

qualité d'auteurs qu'en qualité de présidents du Bureau Médical de Lourdes. Cela est grave.

Donnant acte à M. le docteur West qu'il n'a pas été tellement influencé par *Lourdes et l'Illusion*, je dois maintenir cependant le regret qu'il ait accueilli tant d'allégations de ce livre, tant d'allégations inacceptables, sans remonter aux sources pour en vérifier le bien-fondé.

Pour terminer, j'exprime très sincèrement la satisfaction que j'éprouve à lire dans la lettre de M. West qu'il ne rejette pas la possibilité de guérisons inexplicables dans l'état actuel de la science médicale. S'il espère que les documents de Lourdes deviendront, à ses yeux, plus probants à l'avenir, je forme le vœu que, liant l'idée de possibilité de guérisons extraordinaires à l'idée de la toute-puissance divine, il en vienne à admettre que le miracle, fruit et témoignage de cette toute-puissance, n'est pas seulement du domaine du possible, mais se rencontre effectivement, et peut être observé par quiconque, dans la réalité. »

Abbé André Deroo.

« LES GRANDS MÉDIUMS »

Dans son dernier livre, notre rédacteur en chef, Robert Amadou, se garde d'exprimer aucune opinion personnelle ; il se refuse même à nous faire savoir s'il « croit » ou s'il ne « croit » pas à la réalité des phénomènes physiques réputés paranormaux (télékinésies, mouvements sans contacts, lévitations, ectoplasmies, matérialisations etc...) (éd. Denoël).

L'auteur en effet maintient en face de ces « phénomènes » l'attitude du parapsychologue, c'est-à-dire une attitude rigoureusement scientifique et il estime qu'aucune opinion — fût-ce la sienne — n'importe lorsqu'il s'agit de savoir si un fait prétendu a été constaté.

Robert Amadou nous présente donc la galerie des « grands médiums » : les sœurs Fox, D. D. Home, Stainton Moses, H. P. Blavatsky, Kathleen Goligher, Eusapia Palladino, Marthe Béraud, Erto, Lasslo, Nielsen, Margery, Stella C., Stanislawa P., Kluski, Guzik et les frères Schneider.

L'auteur rapporte le détail des expériences et des observations pratiquées sur ces « médiums » ; au terme de son enquête, il n'argumente point. L'histoire a parlé d'elle-même et la conclusion s'impose naturellement que Robert Amadou enregistre : il serait contraire à la saine logique scientifique d'affirmer que les phénomènes physiques réputés paranormaux n'existent pas, authentiques. Mais si nous conservons les exigences scientifiques propres au parapsychologue, nul ne peut affirmer l'authenticité de ces phénomènes.

L'ouvrage de Robert Amadou, pourvu d'une abondante bibliographie, procure ainsi la mise au point qu'il était devenu urgent d'offrir aux étudiants de la parapsychologie.

LA VIE MÉTAPSYCHIQUE

UN PSYCHOLOGUE PARLE DE PARAPSYCHOLOGIE

H. J. Eysenck, *Sense and nonsense in psychology*, Pelican Book, Londres, 1957.

Le docteur Eysenck, professeur de psychologie à l'Université de Londres publia naguère un excellent petit livre intitulé : *Usages et abus de la psychologie* où il s'efforçait de déterminer avec exactitude l'importance sociale, si souvent mal comprise et mal évaluée, de la psychologie expérimentale.

Le présent ouvrage peut être considéré comme la suite du premier. L'auteur y traite successivement de l'hypnose et du prétendu « sérum de vérité », de l'interprétation des rêves, de la mesure de la personnalité par la méthode des tests, de l'esthétique dans ses rapports avec la psychologie.

Mais nous voudrions surtout signaler ici le chapitre, tout à fait recommandable, que M. Eysenck consacre à la parapsychologie. Après avoir très exactement défini le domaine que la jeune discipline entend reconnaître et prospecter, l'auteur esquisse son histoire ancienne : les tâtonnements de la métapsychique et de la recherche psychique ; il conclut : « La grande majorité des cas [rapportés par la métapsychique] est suggestive mais ne pourrait jamais être utilisée pour convaincre le sceptique et, dans un nouveau domaine tel que celui-ci, le savant doit, presque par définition, tenir le rôle du sceptique. »

M. Eysenck évoque alors les premiers vrais expérimentateurs : Coover, Heymans et Brugmans, Estabrooks ; il résume enfin les travaux de Rhine et de Soal qui, selon lui, apportent la démonstration inattaquable de l'existence de l'E. S. P.

Qu'est-ce que l'E. S. P. ? L'auteur, très sagement, estime qu'il est encore difficile de distinguer la « télépathie » et la « clairvoyance », mais à son avis on doit présumer que l'une et l'autre fonction existent.

En face des expériences dites de PK., M. Eysenck manifeste au contraire une légitime réserve ; ces expériences, écrit-il, « ont donné des résultats impressionnants mais non concluants ».

On se réjouira de la nouvelle caution, très précieuse, qu'un psychologue éminent apporte après tant d'autres aux travaux des parapsychologues.

R. A.

AU CERCLE PARAPSYCHOLOGIQUE DE MARSEILLE

Voici plus de deux ans que le Cercle parapsychologique de Marseille s'est constitué sous la présidence de M. René Vincens (voir *T. S.-J.*, n° 4, p. 216). A la fin de l'année 1957, une Assemblée générale annuelle a eu lieu, au cours de laquelle le Président a rappelé l'activité du Cercle en 1956 et 1957.

En 1956, des réunions hebdomadaires ont permis l'étude théorique des principaux problèmes étudiés par le Cercle : médiumnité, télépathie, magnétisme animal, clairvoyance.

Une expérience de momification fut tentée afin de vérifier les prétentions de certains magnétiseurs. Les remarquables résultats de cette expérience ont été publiés dans le *Bulletin de Parapsychologie*, n° 9 (*T. S.-J.*, n° 9, p. 127 ss).

En 1957, une série de conférences fut organisée, dont quelques-unes étaient suivies d'un débat public, et dont toutes étaient présentées sous le titre : « Pour ou contre ? Que penser de... »

Dans ce cadre, les sujets suivants furent traités

René VINCENS, La parapsychologie.

R. DULSOL, *Vice-Président*, La fraude en occultisme.

Dr M. A. CECCALDI, *Vice-Président*, Aux confins de la matière et de l'Esprit.

Dr CASABIANCA, Du rôle de la médecine dans l'Éducation des enfants et la rééducation des adultes.

R. VINCENS, Plaidoyer pour le pendulisant.

Débats : Que penser de l'hypnotisme ?

Dr CECCALDI, Étude et synthèse de la parapsychologie.

Débats : Le 6e sens.

Jacques D'ARÈS (d'ATLANTIS), Les divers symboles de la civilisation.

Débats : Que penser des vies antérieures ?

Débats avec le Dr CECCALDI, Que penser des stigmates ?

Pr P. DESPLANCHES, Au royaume enchanté des fées.

A. NAHON, Les soucoupes volantes, mythe ou réalité ?

A. GALLARD, Plaidoyer pour un monde en perdition.

R. DULSOL, L'âme, cette inconnue.

André D'AUX, La mer et ses bienfaits.

R. VINCENS, Que penser des momifications ?

***

En 1958, pour son troisième exercice, le Cercle désire revenir à son but essentiel : L'EXPÉRIMENTATION.

A cet effet, des réunions expérimentales privées, ouvertes aux seuls membres du Cercle, ont lieu, tous les 2e mercredi de chaque mois, à 18 h 30, salle de la société « La Paix », 37, rue Thutaneau.

Le programme de travail comporte en premier lieu des expériences de *télépathie quantitative*.

Par la suite des expériences, fondées sur les travaux du Dr Calligaris et du Dr Leprince, seront entreprises.

Toute demande de renseignements et adhésions sont reçus : au siège social, 11, rue Jean de Bernady.

NOUVELLES EXPÉRIENCES DE P. K.

Nous sommes heureux d'être les premiers à informer nos lecteurs des intéressantes recherches qui se poursuivent à *l'Association Française d'Etudes Métapsychiques*, pour la mise en évidence, sur le plan expérimental, de l'effet psychokinétique.

Ces travaux ont été commencés depuis plus de six ans, avec des alternatives d'échecs et de succès. Ces derniers se sont, cependant, révélés assez encourageants pour inciter les animateurs de l'A. F. E. M. à poursuivre leurs efforts avec une louable patience.

Cinq ou six appareils, de principes variés, ont déjà été réalisés.

Nos lecteurs se souviennent, sans doute, du premier, dû à M. Chevalier. Il s'agissait d'une goutte d'huile, tombant sur une lame de rasoir et dont les deux parties étaient recueillies dans deux coupelles pour être pesées.

La différence des pesées, réalisées avec l'appareil « à vide » ou « avec sujet » permettait d'enregistrer certaines curieuses différences, hypothétiquement attribuables à une action « psychique ». Le compte rendu détaillé de ces travaux, avec les graphiques correspondants, a été publié. (V. *Cahiers métapsychiques* et Robert Amadou, *La Parapsychologie*, p. 281-282).

Les expériences poursuivies ensuite ont eu pour but de préciser ces premiers résultats, en particulier à l'aide d'appareils électroniques et optiques combinés.

Les essais en cours consistent à réduire la vitesse de chute libre d'une petite bille d'acier rigoureusement calibrée (9/10 m/m) par un bain d'huile de paraffine. Le parcours s'effectue dans un tube de verre et reste parfaitement visible. A l'aide d'un dispositif particulier, la bille tombe toujours dans le plan focal d'un appareil de projection qui en envoie l'image, fortement grossie, sur un écran gradué.

Il est donc possible de situer, très exactement, le passage de chaque bille, en tenant compte des plus minimes variations de parcours.

Les expériences sont conduites de la manière suivante.

La personne en essai est assise à la place exacte où elle sera appelée à exercer son « action psychique ». Ensuite 10 essais sont faits en demandant au sujet de distraire son attention de l'expérience, puis on recommence 10 nouveaux essais, en demandant de repousser ou d'attirer la bille par les moyens « psychiques », jugés les plus adéquats.

Les 20 impacts sont notés et les résultats analysés et comparés.

L'A. F. E. M. a réalisé le quart du programme qu'elle s'est assignée et se refuse, pour l'instant, à donner des précisions sur les résultats obtenus.

Toutefois, les organisateurs des expériences se déclarent, d'ores et déjà, satisfaits des observations faites, et admettent volontiers qu'ils ont obtenu, depuis le commencement de leurs essais, il y a trois mois environ, des données remarquables.

Ils nous prient de demander à toutes les personnes qui s'intéressent à ce problème de se faire inscrire en vue de participer, elles-mêmes, aux expériences. (Écrire à M. de Cressac, 8, rue Rougemont, Paris (IXe).)

SUR THÉRÈSE NEUMANN

Pierre Goemare, *Thérèse Neumann, visionnaire ? stigmatisée ?* Paris, 1957.

La littérature consacrée à Thérèse Neumann, la célèbre « stigmatisée » de Konnesreuth en Bavière, s'accroît régulièrement [1] ; dans cette production, trop de livres, trop d'articles, hélas, témoignent d'une naïveté, d'une crédulité étrangères à toute méthode scientifique.

Or c'est la science qui, en cette affaire comme au premier stade de toute enquête sur un « miracle », c'est la science qui est ici compétente en premier ressort. Notre premier soin, en effet, avant de qualifier « normal », « para normal » ou « surnaturel » un fait extraordinaire, doit être évidemment de constater son existence. Le R. P. Siwek, médecin et théologien, l'a bien compris lorsqu'il publia naguère *Une stigmatisée de nos jours* [2]. Dans cette excellente étude, à laquelle il faut toujours revenir, l'inédie, la xénoglossie, les stigmates prétendus de la fameuse « visionnaire » sont considérés avec une attention critique prompte à signaler l'incertitude où nous sommes de la réalité même des prodiges.

Il convient d'ajouter que d'autres ouvrages, d'autres articles, trop nombreux aussi, témoignent d'une malveillance qui rend suspectes les observations les mieux conduites. Le R. P. Siwek échappait à ce dernier défaut, comme il se tenait éloigné de toute passion miraculiste. Aujourd'hui, M. Pierre Goemare, dans un livre en tous points recommandable, adopte la même attitude rigoureusement objective et conseille la même prudence dont il s'est d'abord muni.

Son livre, facile à lire, manifeste une parfaite connaissance des apologies, des pamphlets et des rares travaux sérieux traitant du « cas Thérèse Neumann ».

1. Ce dernier vendredi saint, les dépêches d'agence rapportèrent que la grande scène annuelle avait eu lieu, comme à l'accoutumée.
2. Lethielleux, éditeur.

La présentation du volume est attrayante. M. Pierre Goemare avait publié, dans la *Revue générale belge* qu'il dirige, une mise au point nécessaire sur l'ouvrage aveuglément favorable de Denise Rinser[3]. Cet article procura à l'auteur mainte lettre d'approbation ou de reproches. M. Goemare entreprit de répondre à ses détracteurs en analysant leurs arguments et de satisfaire les autres en leur apportant l'information complémentaire qu'ils réclamaient.

Ainsi naquit le présent ouvrage où toutes les « preuves », toutes les objections, toutes les pièces du procès enfin sont soumises au lecteur et commentées avec pertinence.

On ne nous dissimule pas le trouble que peut induire en quelque esprit honnête certains témoignages qui garantissent les dons extraordinaires de Thérèse. Mais on ne nous cache pas non plus le doute que les circonstances de « l'affaire Thérèse Neumann » suscitent de la part de l'historien et de la part du psychologue.

La conclusion de M. Pierre Goemare est : *non liquet.* Rien n'est prouvé, tel est le verdict sereinement prononcé à l'issue du procès.

Le livre de Pierre Goemare, préfacé par le professeur Jean Lhermitte, mérite notre approbation entière. On félicitera l'auteur pour cette œuvre de salubrité publique, qui profitera tant à la véritable intelligence qu'à la véritable spiritualité.

Robert AMADOU.

« VOYANCE » ET « VOYANTES »

Marcel BERGER, *La voyance m'a appris*, Paris, Aubier, 1958.

Le petit livre de M. Marcel Berger éclate de talent. Qui s'en étonnera ? L'auteur sait écrire et mettre en pratique, pour notre plaisir, les conseils qu'il prodigue, depuis bientôt vingt ans, aux maîtres de la littérature contemporaine dont bien peu oseraient récuser le jugement de *Criticus.* L'auteur aussi sait rendre attrayants les sujets les plus difficiles, et clairs — un peu trop clairs parfois mais la tâche est ardue — les problèmes les plus obscurs. L'art du conférencier prestigieux sert le bon écrivain à l'esprit ingénieux et subtil, et cette association nous a souvent valu des pages plaisantes et instructives.

C'est au « paranormal » et plus précisément à la « voyance » que M. Marcel Berger applique aujourd'hui sa curiosité et sa réflexion. Cette curiosité, soulignons-le, ne se satisfait pas d'une information rapide et cette réflexion s'exerce sur une documentation fort honnête. M. Marcel Berger a lu, médité les principaux ouvrages de parapsychologie ; il connaît les expériences décisives de J. B. Rhine

3. Traduit en français aux éditions du Seuil.

comme les travaux antérieurs des métapsychistes. Il n'ignore pas les principales hypothèses avancées par les différents expérimentateurs pour tenter d'expliquer les faits de voyance et de télépathie : hypothèse énergétiste ou « fluidiste » (qu'il considère avec une grande indulgence), hypothèse idéaliste (qu'il juge avec une légitime méfiance). Surtout, M. Marcel Berger a bien vu que la parapsychologie était à un tournant de son histoire et, après avoir constaté la « revalorisation » de mainte recherche qualitative par la démonstration quantitative de la réalité de l'E. S. P., résume et développe très heureusement les conclusions du Colloque de Royaumont sur la nécessité d'observer *in vivo* les phénomènes *psi*. Il justifie, en quelque sorte, par de solides arguments, et félicite les parapsychologues de placer leur espoir d'un nouveau progrès dans les enquêtes psychanalytiques, anthropologiques, folkloriques, psychologiques etc... Il s'accorde avec les parapsychologues enfin pour souhaiter que soit reprise l'étude attentive des « sujets doués » qu'on nomme souvent encore des « médiums ».

On aimerait mettre ici le point final de cette courte analyse et, sans autre commentaire, recommander chaleureusement aux parapsychologues et aux amateurs de parapsychologie la lecture d'un livre intelligent qui constitue une bonne introduction aux problèmes actuels de la parapsychologie, esquisse une séduisante psychologie de la voyance et signale les voies ouvertes à l'investigation, où déjà se sont engagés plusieurs spécialistes.

Nous ne pensons pas possible cependant de taire les réserves graves imposées par l'apologie sincère des « voyants » et des « voyantes » professionnelles à quoi s'attache imprudemment M. Marcel Berger, lequel marque d'ailleurs, sur ce point, son abandon de l'attitude parapsychologique. Le *Bulletin de Parapsychologie* a déjà mis en garde ses lecteurs contre quelques illusions ; on a rappelé que la « voyance » n'était pas une fonction stable et qu'aucun individu, dans les conditions culturelles de la société occidentale au moins, ne pouvait prétendre l'utiliser à son gré ou sur commande. On a rappelé que les titres de « voyants » et de « voyantes », exclusivement décernés à soi-même par ceux qui les portent, ne garantissait pas la réalité d'un « don » para normal ; on a rappelé enfin que l'activité des « voyants » et des « voyantes » honnêtes et bonnes — comme celle des guérisseurs doués des mêmes qualités — présentait, au total, plus d'inconvénients que d'avantages — même si l'on discernait, comme on doit le faire, l'honnêteté et la bonté de la plupart des augures et des pythonisses.

C'est cela aussi que nous voudrions rappeler à M. Marcel Berger et à tous ceux qui goûteront les charmes certains de son petit livre. Dans des conditions expérimentales rigoureuses, l'observation des « voyants » et des « voyantes » mérite d'intéresser le parapsychologue. Mais, en toute hypo

thèse, les séances publiques encouragées par M. Marcel Berger laissent à la fraude, à l'habileté « normale » consciente ou inconsciente, aux faux témoignages volontaires ou involontaires des spectateurs, une occasion trop belle d'intervenir et de maquiller les résultats pour qu'on puisse leur accorder la moindre valeur scientifique. D'autre part, il nous paraît dangereux d'inviter directement ou indirectement des hommes et des femmes, anxieux, malheureux et crédules (et le nombre de ces êtres est hélas immense) à demander la solution de leurs difficultés à des personnes, somme toute, non qualifiées, sauf, dans les meilleurs cas, par leur bonne volonté qui demeure encore insuffisante.

R. A.

Imprimerie Taffin-Lefort, à Lille (France). *Le Directeur-Gérant :* Jacques Péron.
Dépôt légal : 2e trim. 1958. *Imprimé en France.*

LES CAHIERS DU SUD

paraissant six fois par an

ont publié en 1956 *en FRONTON*

Nº 334 A LA RECHERCHE DU ROMAN.
Nº 335 ANCIENNE POÉSIE DE L'IRLANDE.
Nº 336 JEUNE POÉSIE AMÉRICAINE.
Nº 337 POUR SALUER CREVEL.
Nº 338 LA VOIX DE SAVONAROLE.

en 1957

Nº 339 AUX ORIGINES DU ROMAN PSYCHOLOGIQUE.
Nº 340 PAUL VALÉRY : JEUNESSE ET CRÉATION.
Nº 341 GEORG TRAKL.
Nº 342 POÈTES ARMÉNIENS MODERNES, présentés et traduits par Luc-André MARCEL.
Nº 343 JEUNES PROSATEURS ALLEMANDS, présentés par Bernard DORT et René WINTZEN. Textes inédits de Karl MUNDSTOCK, Joachim RASMUS-BRAUNE, et Karl-August HORST.
Nº 344 LANGUES IMAGINAIRES ET LANGAGE SECRET CHEZ SWIFT, études de Jean RICHER, Eugène CANSELIET, et Émile PONS.

Directeur-Fondateur : Jean BALLARD

Comité de Rédaction

Léon-Gabriel GROS - Jean TORTEL - TOURSKY - Pierre GUERRE
René MÉNARD - René NELLI - Luc-André MARCEL
Jean LARTIGUE

Abonnements

Un an, soit 6 numéros........................ 1 500 francs
Le numéro .... 300 francs

10, cours d'Estienne-d'Orves, Marseille
C. C. P. Marseille 137-45

se trouve dans les
PRINCIPALES LIBRAIRIES

CRITIQUE

REVUE GÉNÉRALE DES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

Directeur : GEORGES BATAILLE

Rédacteurs en chef : Jean PIEL, Eric WEIL

CRITIQUE publie des études rédigées par les meilleurs spécialistes sur les plus importants ouvrages traitant des questions essentielles.

SOMMAIRE

N° 131. — Avril 1958.

JACQUES LACAN, *Jeunesse de Gide ou la Lettre et le Désir.*

SRETEN MARITCH, *Révolution, Passé, Poésie dans la Littérature yougoslave.*

HENRI NIEL, *L'Anthropologie théologique de Gaston Fessard.*

PIERRE BURGELIN, *Laïcité et Paix scolaire.*

ANDRÉ DE CAYEUX, *L'Éclosion de la Science.*

PAUL HERIC, *Investissements et Politique monétaire française.*

Notes de : CLAUDE DAVID, LOUIS RENOU, ROLAND CAILLOIS, LOUIS BAZIN, ANDRÉE TÉTRY.

Prix de vente de ce numéro : **300 F**

TARIF D'ABONNEMENT	**6 mois**	**1 an**
FRANCE ET UNION FRANÇAISE	1.300 F	2.500 F
ÉTRANGER	1.500 F	3.000 F

LES ÉDITIONS DE MINUIT

7, rue Bernard-Palissy, PARIS (VI[e]) - C. C. P. 180-43.

SOMMAIRE

Gérard de Nerval 3
Robert KANTERS, *Sur une gravure imaginaire de Méryon*.... 5
Max-Pol FOUCHET, *Nerval et le dessein du* XIX[e] *siècle*...... 8
Jean RICHER, *Compléments au Tarot de Nerval*, suivis d'une note de M. Malagié sur *l'horoscope de Gérard de Nerval* 12
Lise DEHARME, *Lord Pilgrim*........................... 32
François CONSTANS, *Le soleil noir et l'étoile ressuscitée*...... 35
Pierre COGNY, *Nerval aux portes du mystère d'après sa correspondance* 47
Louis MASSIGNON, *De l'essor de l'imagination musulmane jusqu'en chrétienté, à propos des rêves et des contes nervaliens* 55
Marcel SCHNEIDER, *Nerval et la musique*................ 60
Raymond de BECKER, *Aurélia, notes psychologiques*........ 65
Jean SENELIER, *Peregrinus et la traversée du feu*........... 74
Georges LE BRETON, *La source des vers dorés et le pythagorisme de Nerval* 79
Marie-Jeanne DURRY, *De quelques images*................ 88
Gabriel BOUNOURE, *Sophianité de Gérard*................ 91

Texte ancien commenté : Grillot de GIVRY, *Lourdes*, extraits précédés d'une note de Robert AMADOU et d'une présentation de Jean Raphaël Grillot de GIVRY et suivis d'une bibliographie de l'auteur........................ 101

Les nouvelles de nulle part et d'ailleurs, recueillies par Jacques BERGIER.................................... 121
Chronique d'Angleterre, « *Le Seigneur des anneaux* » par Louis BOUYER 124
Chronique d'Art, *Genèse du monstre*, par Claude-Michel CLUNY 131
Chronique biblique, par Berthe GAVALDA................ 134
Livres et revues.................................... 139
Bourse des livres rares ou épuisés....................... 152

BULLETIN DE PARAPSYCHOLOGIE

D[r] Jean JARRICOT, *Dans quel cadre de référence faut-il situer les phénomènes paranormaux?*........................ 156
EUSAPIA PALLADINO, Trois témoignages inédits :
René WARCOLLIER, *Mes séances avec Eusapia*........ 165
André MOUEZY-EON, *Mes expériences spirites*........ 189
D[r] A. MOUEZY-EON, *Initiations métapsychiques*........ 193
D[r] D.-J. WEST et Abbé André DEROO, *Les miracles de Lourdes* 202

La vie métapsychique : un psychologue parle de parapsychologie - Les grands médiums - Au cercle parapsychologique de Marseille - Nouvelles expériences de P.K. - Thérèse Neumann - Voyance et voyantes, etc... 206